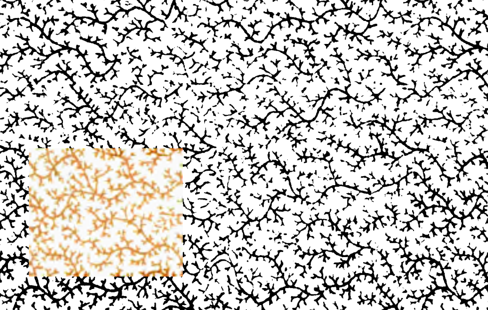
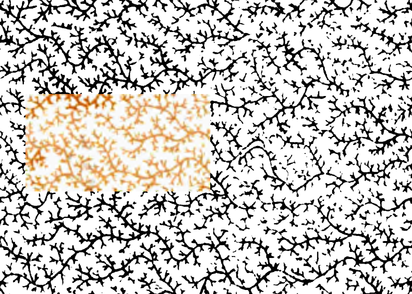


Le Monnier



THÉATRE
COMPLET
DES LATINS.

DE L'IMPRIMERIE DE P.-F. DUPONT,
HÔTEL DES FERMES.

On souscrit aussi chez
- H. Nicolle, rue de Seine, n. 12,
- Treuttel et Wurtz, rue de Bourbon, n. 17;
- Rey et Gravier, quai des Grands-Augustins, n. 55;
- Arthus Bertrand, rue Hautefeuille, n. 23;
- Pélicier, Palais-Royal, galerie des Offices, n. 10;
- Brissot-Thivars, r. Neuve-des-Petits-Champs, n. 22;
- Levrault, à Strasbourg;
- De Mat, à Bruxelles.

THÉATRE

COMPLET

DES LATINS,

PAR J.-B. LEVÉE,
Ancien professeur de rhétorique et de littérature latine, etc.,

ET PAR FEU L'ABBÉ LE MONNIER;

Augmenté de Dissertations, etc., par MM. Amaury Duval, de l'Académie des Inscriptions, et Alexandre Duval, de l'Académie française.

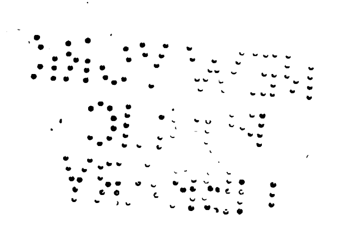
TÉRENCE. — TOME I.



A PARIS,

CHEZ A. CHASSERIAU, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
Au Dépôt bibliographique, rue de Choiseul, n° 3.

1820.



PRÉFACE

DE

L'ABBÉ LE MONNIER.

Pourquoi traduire Térence, après que Madame Dacier l'a traduit? Cette question me fut faite lorsque je mettais la main à l'ouvrage; on la fera peut-être avant que de me lire. Je me hâte d'y répondre; il n'en serait plus temps, si on la répétait après m'avoir lu.

J'ai traduit Térence après Madame Dacier, parce que l'ouvrage de cette savante est ancien, et que son style a vieilli. Peut-être même, lorsqu'elle écrivait, son style était-il usé. On le croira, si on la compare avec des auteurs ses contemporains, qui ont encore un air de jeunesse, tandis qu'on aperçoit ses rides. Peut-être aussi le style de la comédie passe-t-il plus vite que tout autre. Les langues vivantes sont une monnaie frappée au coin de l'usage. On peut comparer le style familier aux espèces de peu de valeur, qui circulent journellement, et dont l'empreinte est bientôt effacée. Moliere n'a plus la fraîcheur de Boileau.

Quoi qu'il en soit, le style de Madame Dacier est suranné. J'ai jugé que Térence méritait bien d'être traduit dans le langage qui a cours aujourd'hui parmi les gens sensés : c'est dire que j'ai rejeté le jargon précieux et maniéré des petits-maîtres. J'ai cherché un milieu entre

le ton frivole de nos agréables, et la lourde exactitude de Madame Dacier. Je ne dirai point avec eux, *laideur amère*, *plaisir indicible*, etc., etc., ni avec elle, *as-tu eu peur, impertinent que tu es, que si tu eusses un peu relâché de tes droits et que tu eusses fait plaisir à ce jeune homme, cela ne t'eût pas été rendu au double?*

J'ai suivi la marche du latin, autant que la langue française me l'a permis. Je n'ai pas prétendu que la version dût toujours suivre le texte mot à mot. Mais je suis persuadé que si une pareille traduction de Térence était possible, elle s'éloignerait peu de l'élégance de l'original. Comme l'expression propre vient toujours se placer où Térence la désire, pour faire son effet suivant la situation du personnage qui parle, il est rare qu'on se permette la moindre transposition dans l'ordre des mots, sans déranger l'ordre des idées, et affaiblir l'énergie des sentiments.

Il m'a semblé de plus, que Madame Dacier n'avait pas toujours saisi le vrai sens de Térence. Je ne fais point ce reproche pour la dépriser. Je connais tout le mérite de son ouvrage. Elle a éclairci plusieurs passages qui n'avaient pas été entendus. Elle a pris la peine de lire les commentateurs, de les comparer, et de les juger; et le plus souvent elle juge bien. Si elle s'est trompée, c'est qu'elle est venue la première (on ne doit pas compter les traducteurs qui l'ont précédée): peut-être aurais-je fait plus de fautes qu'elle, si j'avais été privé de ses lumières. Son flambeau m'a souvent guidé; mais, en me

guidant, il m'a fait apercevoir ses erreurs. Comme je ne l'ai pas éteint, on s'en servira pour éclairer les miennes, que l'on verrait peut-être bien sans ce secours.

On ne rapportera point ici les erreurs qu'on a cru voir dans la traduction de Madame Dacier; les notes en feront mention. Elles y seront réfutées, ou au moins discutées.

D'ailleurs on a remarqué que Madame Dacier n'a qu'un seul ton pour tous les âges, tous les états, tous les caractères, toutes les situations. Elle ne prend jamais la passion des personnages; elle leur donne presque toujours au contraire sa tranquillité froide. Lorsque Horace disait:

Interdum tamen et vocem comoedia tollit,
Iratusque Chremes tumido delitigat ore;

il faisait allusion au Chrémès de Térence dans l'Heautontimorumenos. On ne portera pas le même jugement du Chrémès de Madame Dacier. Elle n'a pas cru que le précepte d'Horace:

Intererit multum, Davusne loquatur, an heros;
Maturusne senex, an adhuc florente juventa
Fervidus; an matrona potens, an sedula nutrix, etc.,

pût regarder les traducteurs.

Quel que soit le personnage en scène, c'est toujours Madame Dacier qui parle, et qui parle avec toute la raison d'une femme bien sensée. Si Térence, pour peindre le trouble d'une passion, supprime une partie du discours, Madame Dacier a l'attention de le suppléer.

Que Phedria (1), irrité contre Thaïs, qui lui a refusé sa porte, pour l'ouvrir à son rival, s'écrie: *Egone illam?... quae illum?... quae me?... quae non?...* on croit entendre un jeune homme transporté de colère. Mais l'est-il encore, lorsqu'il dit: *Moi, j'irais la voir? elle qui m'a préféré mon rival? qui m'a méprisé? qui ne voulut pas hier me recevoir?* Cette traduction rend très-fidèlement le sens des mots. Mais c'est oublier le ton de la nature, et choquer la vérité, que de faire parler sensément un homme aussi agité que Phedria.

Lorsque le poète, pour hâter la marche de l'action, entasse les faits, et les indique par des mots rapides, Madame Dacier laisse courir Térence, et marche posément à sa suite. On en trouve un exemple bien frappant dans le *Phormion*, acte I, scène 2. Un valet, après avoir expliqué la manœuvre ourdie pour faire réussir un mariage peu sortable, reprend les circonstances déjà détaillées, et dit: *persuasit homini: factum est: ventum est: vincimur: duxit.* Madame Dacier ralentit cette vivacité, et dit: *il persuade notre homme, on suit ce bel expédient, nous allons devant les juges, nous sommes condamnés, il épouse.*

Dans les dialogues où la passion s'exprime avec chaleur, Madame Dacier a mieux aimé tout refroidir, et blesser la nature, que l'exactitude grammaticale. Dans la même pièce du *Phormion*, Phedria se plaint d'un

(1) *Eunuque*, acte I, scène 1.

marchand d'esclaves. Antiphon lui demande...Mais citons plutôt le passage, avec la traduction de Madame Dacier.

ANT. Nam quid hic confecit? — Que vous a-t-il donc fait?

PHE. Hiccine? quod homo inhumanissimus. Pamphilam meam vendidit. — Lui? ce qu'aurait pu faire l'homme du monde le plus cruel. Il a vendu ma Pamphila.

GE. Quid? vendidit?... — Quoi? il a vendu?...

ANT. Ain', vendidit? — Dites-vous vrai? il l'a vendue?

PHE. Vendidit. — Oui, il l'a vendue.

Il n'est pas difficile de sentir combien la traduction est froide, en comparaison du texte. Madame Dacier n'a pas osé faire une petite faute contre la grammaire, et finir par le mot *vendue*, en disant: *ma Pamphila, il l'a vendue;* ou elle n'a pas fait attention que la vivacité de ce dialogue dépend du mot *vendidit*, qui finit la plainte de Phedria, et qui est répété par Antiphon et Geta.

Tous ces défauts, qu'on vient de reprocher à Madame Dacier, sont plus que suffisants pour excuser la hardiesse qu'on a eue de traduire Térence après elle. Si je les ai évités, je serai justifié; si je suis tombé dans des défauts plus considérables, ce ne sera pas une preuve qu'on ne devait plus traduire Térence après Madame Dacier; on verra seulement que je devais attendre qu'un homme plus éclairé, plus instruit dans l'art du théâtre, voulût bien s'en donner la peine. C'est au ju-

gement des lecteurs à m'apprendre si j'ai réussi, ou non; mais j'espère que, si l'on condamne la traduction, on fera grâce au traducteur, en faveur de son intention. J'en dois rendre compte.

Depuis long-temps, je voyais avec regret Térence soustrait aux regards des jeunes gens qu'on instruit dans la langue latine. J'étais fâché que, faute d'une traduction littérale, conforme aux éditions à l'usage des colléges, les enfants fussent privés de la lecture d'un auteur qui peut leur être de la plus grande utilité.

En effet, au moyen de quelques retranchements peu considérables, Térence est propre à former le cœur et l'esprit des jeunes gens. Sa morale est pure; il montre la vertu dans tout son éclat, il la récompense. Les personnages odieux sont, ou des valets ou des parasites; leurs vices sont toujours punis, au moins par le mépris. Si des jeunes gens font des fautes, ils y sont entraînés par la violence des passions, et les mauvais conseils des valets. Belle leçon pour leurs semblables, de se tenir en garde contre tout attachement déshonnête, et de fuir les conseillers séducteurs.

Le style de Térence, sur lequel Cicéron et Tite-Live se sont formés, est propre, plus que tout autre, à faire sentir aux élèves la force, l'énergie, la grâce et l'élégante simplicité de la langue latine, et même de la langue française, pour peu que la traduction approchât de l'original.

Dès que les enfants peuvent entendre le sens de Té-

rence (et la difficulté n'est pas très-grande), plus d'embarras pour eux. Tout les intéresse, les amuse et les instruit, parce que les sujets que Térence a traités, sont pris de l'usage commun et journalier de la vie; parce qu'il peint le cœur humain, qui est le même dans tous les siècles. Ainsi rien, dans Térence, n'est au-dessus de la portée des enfants.

A la place de cet auteur, on met entre leurs mains l'histoire fabuleuse des dieux, les guerres d'Alexandre, et les prodiges incroyables dont elles sont remplies. On leur fait même lire le traité *de Officiis* de Cicéron, ouvrage moral et philosophique, que les enfants ne pourraient entendre, quand il serait écrit en français.

Excité par ces motifs, et dans la vue d'être utile aux jeunes gens, je mis la main à l'ouvrage. Je traduisis une comédie sur le texte à l'usage des colléges. Elle fut livrée à des enfants qui avaient peu de temps à donner à l'étude de la grammaire. Lorsqu'ils avaient lu une scène dans le texte, qu'ils avaient fait la construction des phrases, on leur faisait lire cette scène traduite. On comparait avec eux le texte à la traduction; lorsque le français s'éloignait un peu du latin, on leur en développait les raisons.

Avec cette méthode, amusante pour les enfans, peu fatigante pour le maître, les progrès furent rapides. Je fus encouragé, j'achevai l'ouvrage, et je l'offre au public. Je suis persuadé que ce qui a réussi une fois, peut

réussir toujours, et qu'avec des dispositions ordinaires, et les secours d'un maître intelligent, la lecture de cette traduction, faite comme on vient de l'indiquer, familiariserait en peu de temps les élèves aves les auteurs latins.

Tel est le but que je me suis proposé. Il me consolerait de la peine que j'ai prise, si le succès ne la récompensait pas.

Avant que de songer à faire imprimer, j'ai consulté des amis éclairés et sincères, j'ai profité de leurs observations et de leurs critiques. Si l'on trouve quelques passages heureusement traduits, c'est à leurs conseils qu'on doit les attribuer. Les négligences, les latinismes, les tournures forcées, doivent être imputées à mon peu de docilité, ou au moins à l'embarras de choisir entre des avis opposés.

Après m'avoir communiqué leurs lumières, ces mêmes amis m'ont enhardi. Ils ont pensé que cette traduction pourrait plaire aux gens de lettres et aux personnes du monde; qu'elle serait même lue des femmes, si je donnais une édition complète, traduite avec la bienséance qu'exigent la langue française et le respect dû aux oreilles délicates. Ils ont vaincu ma répugnance, en me représentant que, de tous les auteurs anciens, Térence est un des plus réservés; qu'il l'est au moins autant que Virgile, qu'on lit sans aucun scrupule; que je pouvais traduire ce que Madame Dacier, femme vertueuse, n'avait pas fait difficulté de traduire. Ils ont ajouté que

Térence, ainsi rendu, serait accueilli des étrangers qui veulent apprendre le français; que le latin étant une langue intermédiaire entre toutes les langues de l'Europe, le dialogue familier de Térence, traduit en style aussi familier, ferait connaître aux étrangers les nuances délicates et les finesses du français, que la seule conversation des personnes polies peut donner; enfin que Térence et sa traduction tiendraient lieu de ces plats dialogues qu'on trouve dans toutes les grammaires des langues vivantes.

Je me suis rendu aux conseils de ces amis, dont la sagesse est connue; mais je n'ai pas abandonné mon premier projet, de servir les jeunes gens. En conséquence, je donne deux éditions de l'ouvrage; l'une, corrigée sur le Térence usité dans les écoles; l'autre, entière et destinée aux gens d'un âge mûr (1).

De mon côté, je n'ai rien négligé pour donner le texte le plus correct. A chaque vers, j'ai comparé entre elles les éditions de Leyde avec les notes de Donat et de *variorum auctorum;* une édition gothique; celles d'Antesignan et de Boëcler; les notes de M. Guyet; Minellius; le Térence de Fabrini, Venise, 1575; celui *ad usum Delphini;* les corrections de Joannes Rivius, Lyon, 1534; la belle édition de Westerhovius, imprimée à la Haye en 1726, 3 vol. in-4°; celle de Coutelier, etc.

---

(1) C'est cette traduction que nous avons conservée scrupuleusement.

Le texte, à côté de la traduction de Madame Dacier, m'a peu servi, et ne doit pas faire autorité. Ce n'est pas qu'elle ne l'ait examiné avec soin, comme ses notes le prouvent : mais on remarque, en plusieurs endroits, une contradiction manifeste entre ce texte et les notes qui l'accompagnent. Lorsque, dans les notes, elle rejette une leçon, cette même leçon se trouve dans le texte : ce qui prouve qu'après avoir fait son ouvrage avec attention, Madame Dacier n'a pas veillé à son édition, et qu'elle s'est faite loin de ses yeux, par des ouvriers peu intelligents, qui ont imprimé le latin sur une édition quelconque, sans faire attention aux corrections que cette savante avait désirées.

Dans les passages où les diverses éditions offrent des différences importantes et des sens opposés, j'ai expliqué dans les notes les raisons que j'ai eues de préférer l'une à l'autre : quelquefois je me suis contenté de peser les autorités, et j'ai laissé le jugement au lecteur. A l'égard des variantes peu essentielles, qui ne roulaient que sur une transposition de mots, une ponctuation plus ou moins forte, etc., j'ai pris sur moi de décider, sans en faire mention dans les notes. C'est un ennui que j'ai voulu épargner au lecteur. Sans cela, les notes auraient été beaucoup plus étendues que la traduction. Il est peu de vers de Térence qui n'eussent fourni matière à dissertation.

Les notes ont été rejetées à la fin de chaque pièce. Par ce moyen, le dialogue ne sera point interrompu.

D'ailleurs, comme ces notes n'avaient été faites que pour les enfants, il y en a grand nombre qui seront inutiles aux personnes instruites. En les plaçant à la fin des pièces, on leur fournit un moyen de ne point lire celles qui seraient superflues; il leur suffira de recourir aux notes, dans les passages où elles trouveraient quelqu'embarras.

A l'égard de la mesure des vers, on n'y a fait nulle attention; ç'aurait été prendre une peine inutile, que de chercher à la rétablir. On se serait égaré sans fruit avec M. Guyet. Il aurait fallu, comme lui, supprimer toutes les lignes où l'on ne peut former un vers, et défigurer les autres par des changements qui altèrent le sens. Ceux qui seront bien aises de se tourmenter beaucoup pour entendre peu de chose à la versification de Térence, peuvent consulter Antesignan. Après une longue énumération des différentes espèces de vers dont Térence a fait usage, Antesignan marque, au commencement de chacun de ces vers, les pieds qui le composent.

On a joint à cet ouvrage plusieurs morceaux français, imités de Térence par des auteurs de nom. On y trouvera presque toute entière l'*Andrienne* qui se joue sur notre théâtre, une grande partie de l'*Ecole des pères*, empruntée des *Adelphes*. Ces deux pièces, tirées des OEuvres de Baron, et attribuées au père de la Rue, sont écrites faiblement; mais comme l'imitateur ne s'est pas beaucoup écarté de son modèle, on a cru que le lecteur serait bien aise de le comparer avec Térence.

A la suite de l'*Eunuque* latin, on verra le jugement qu'en a porté le célèbre la Fontaine, et les morceaux qu'il en a imités dans son *Eunuqne* français. Cette pièce, moins connue que les autres ouvrages de notre fabuliste, piquera sans doute la curiosité du lecteur, par la facilité de comparer la copie avec l'original.

Les *Fourberies de Scapin*, calquées sur le *Phormion*, mais calquées à la manière d'un génie créateur, ont fourni des scènes qui ne peuvent qu'intéresser. On ne sera pas fâché de voir Molière lutter avec Térence, emprunter ses idées, et se les approprier avec la hardiesse d'un grand poète.

VIE DE TÉRENCE.

Térence naquit à Carthage, huit ans après la première guerre punique, l'an de Rome 560. Son nom de famille est inconnu. On ignore aussi par quel événement il tomba dans l'esclavage. Il ne fut pas fait prisonnier par les Romains, puisqu'ils étaient en paix avec les Carthaginois lorsqu'il vint au monde, et qu'ils y furent tout le temps qu'il vécut. Peut-être fut-il pris par les Numides, ou les Gétuliens, dans les guerres particulières que ces peuples eurent avec la capitale d'Afrique, et ensuite vendu à des marchands romains. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre poète fut, dès son enfance, esclave de Térentius Lucanus, sénateur romain.

Le maître, voyant dans cet enfant d'heureuses dispositions, soigna son éducation, l'affranchit, lui donna son nom, suivant l'usage, et le mérite de l'esclave a sauvé de l'oubli le nom du sénateur.

Térence fut de bonne heure entraîné par son génie vers la poésie dramatique. A l'âge de vingt-sept ans, il avait fait l'*Andrienne*. Il la présenta aux magistrats chargés du soin des spectacles. Avant que de l'acheter, ils exigèrent que l'auteur en fît la lecture au poète Cecilius (selon d'autres, à l'édile Acilius). Térence, modestement vêtu, se transporte chez son juge, qu'il trouve à table. L'extérieur du poète ne prévint pas en sa faveur.

On lui donne un tabouret près du lit (1); on lui ordonne de lire. Après avoir entendu quelques vers, Acilius le pria de souper, le fit placer à côté de lui, entendit toute la pièce après le repas, et fut enchanté de l'ouvrage.

Le succès de l'*Andrienne* commença la réputation de Térence. L'*Eunuque* y mit le comble. Elle fut jouée deux fois dans un même jour, et payée huit mille pièces, somme très-considérable alors. A la troisième représentation, il fut fait mention dans le titre, de la somme à laquelle on l'avait évaluée. On plaça le nom de l'auteur avant celui de la pièce, et elle fut annoncée, *Terentii Eunuchus* : honneur qui ne s'accordait qu'aux auteurs célèbres.

La gloire de Térence éveilla l'envie. Les poètes ses contemporains publièrent que des personnes illustres lui aidaient dans la composition de ses drames. L'intimité qui régnait entre Lélius, Scipion, Furius, et Térence, donna lieu à ce soupçon. Notre poète paraît le confirmer. Dans deux de ses prologues, au lieu de réfuter l'accusation, il semble en faire tacitement l'aveu.

Cette opinion s'accrédita tellement par la suite, que Quintus Memmius, dans une oraison qu'il fit pour sa propre défense, dit que Scipion l'Africain emprunta le nom de Térence, pour donner au théâtre les ouvrages de son loisir. Cornélius Nepos assure que Lélius, étant un premier jour de mars à sa maison de Puz-

(1) Les Romains mangeaient sur des lits.



zoles, fut sollicité par sa femme de souper de bonne heure; qu'il la pria de ne pas l'interrompre; et qu'enfin étant allé fort tard se mettre à table, il dit qu'il n'avait jamais travaillé avec plus de succès, et récita ce vers qui se trouve dans l'*Heautontimorumenos*, acte IV, scène 3.

Satis, pol, proterve me Syri promissa huc induxerunt.

On n'examinera point si Térence n'a fait que prêter son nom aux ouvrages de Lélius, de Scipion et de Furius; si ces grands-hommes ont travaillé de concert avec lui, ou s'ils l'ont seulement aidé de ces conseils qu'un homme de génie aime à demander aux personnes d'un goût éclairé; si Térence, en paraissant avouer qu'il leur a des obligations, n'a pas cherché à leur faire sa cour, plutôt qu'à rendre hommage à la vérité. Toutes ces questions deviendraient d'une discussion longue, et seraient peu importantes, aujourd'hui que Térence n'a plus d'envieux.

Lorsque cet auteur eut donné sur le théâtre de Rome les six comédies qui nous restent de lui, il partit pour la Grèce. Il entreprit ce voyage, dans le dessein d'y composer de nouveaux ouvrages qu'on ne pourrait attribuer qu'à lui seul, et de s'instruire des mœurs grecques, qu'il aimait à peindre dans ses pièces.

En revenant de Grèce à Rome, Térence mourut à

(1) M. de Fourmont a dit avoir retrouvé dans les environs de la ville de Stymphale, les ruines du tombeau de Térence. Voyez l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tom. *VII*. p. 351.

Stymphale (1), ville d'Arcadie, de douleur, dit-on, d'avoir perdu ses nouvelles comédies dans un naufrage. Consentius en fait monter le nombre à cent huit. L'exagération est trop manifeste pour avoir besoin d'être réfutée. Ce fut l'an de Rome 594, que Térence mourut; ainsi il n'a vécu que trente-quatre ans. Il était, à ce qu'on dit, d'une taille médiocre, fort mince, et d'un teint brun. Il laissa une fille unique, qui fut mariée après sa mort à un chevalier romain. Elle hérita d'une maison, d'un jardin de deux arpents sur la voie Appienne, près du lieu appelé *villa Martis*. C'était toute la richesse de Térence.

L'envie l'avait persécuté de son vivant. Il fut comblé d'éloges après sa mort. Affranius, poète dramatique, qui vivait du temps de Térence, et qui devint célèbre après lui, le préfère à tous les auteurs comiques. Dans une pièce appelée *Compitalia*, il dit : TERENTIO NON SIMILEM DICES QUEMPIAM. On ne rapportera point toutes les louanges que Térence a reçues des auteurs illustres qui sont venus après lui. Cette foule d'autorités n'ajouterait rien au jugement qu'en portent les gens de goût, et ne persuaderait pas ceux qui ont le malheur de ne point l'admirer.

On ne s'est point jeté dans les dissertations des savants, pour fixer l'ordre des comédies, et les imprimer chacune suivant la date de la représentation. On a compté les autorités, et suivi le plus grand nombre des éditions.

S'il en faut croire Petitus,

L'*Andrienne* fut jouée l'an de Rome 588

L'*Hecyre*, dont le titre signifie en grec, *la Belle-mère*, fut représentée avec succès, un an après l'*Andrienne*, en 589.

L'*Heautontimorumenos*, ou *le Fâcheux à soi-même*, en 591.

Le *Phormion*, en 593.

L'*Eunuque*, la même année, 593.

Les *Adelphes*, ou *les Frères*, l'an 594,

Le sentiment de Petitus est contraire à celui de Donat, qui place l'*Hecyre* la cinquième. On n'entreprendra point ici de concilier ces deux interprètes, le point de cette dispute n'est pas assez important. Il en sera parlé dans les notes sur l'*Hecyre*.

LES
COMÉDIES
DE
P. TÉRENCE,

TRADUCTION DE L'ABBÉ LE MONNIER.

TERENTII ANDRIA.

L'ANDRIENNE

DE

TÉRENCE.

TITULUS.

Acta ludis Megalensibus, M. Fulvio, et M. Glabrione aedilibus curulibus, egerunt L. Ambivius Turpio, L. Attilius Praenestinus. Modos fecit Flaccus Claudii tibiis paribus dextris et sinistris; et est tota graeca. Edita M. Marcello, C. Sulpicio consulibus.

LE TITRE.

Cette pièce fut jouée pendant la fête de Cybèle, sous les édiles curules M. Fulvius et M. Glabrio, par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique, où il employa les flûtes égales, droites et gauches. Elle est toute grecque. Elle fut représentée sous le consulat de M. Marcellus et de C. Sulpicius.

PERSONAE DRAMATIS.

PROLOGUS.
SIMO, pater Pamphili.
PAMPHILUS, filius Simonis.
SOSIA, libertus Simonis.
DAVUS, servus Simonis.
DROMO, alter servus Simonis.
CHARINUS, amicus Pamphili, procus Philumenae.
BYRRHIA, servus Charini.
CHREMES, amicus Simonis, pater Philumenae et Glycerii.
GLYCERIUM, uxor Pamphili et filia Chremetis, quae non prodit in scenam.
MYSIS, ancilla Glycerii.
CRITO, senex ex Andro insula.
LESBIA, obstetrix.
ARCHILLIS, altera ancilla Glycerii. Haec non prodit in scenam.
Servi Simonis obsonia portantes.

Scena est Athenis.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE PROLOGUE.
SIMON, père de Pamphile.
PAMPHILE, fils de Simon.
SOSIE, affranchi de Simon.
DAVE, esclave de Simon.
DROMON, autre esclave de Simon.
CHARINUS, ami de Pamphile, qui recherche en mariage Philumène, fille de Chrémès.
BYRRHIE, esclave de Charinus.
CHRÉMÈS, ami de Simon, père de Philumène et de Glycérie.
GLYCÉRIE, qui ne paraît point sur la scène, mariée secrètement à Pamphile, reconnue à la fin pour fille de Chrémès.
MYSIS, femme de chambre de Glycérie.
CRITON, vieillard de l'île d'Andros.
LESBIE, sage-femme.
ARCHILLIS, autre servante de Glycérie, qui ne paraît point sur la scène.
Plusieurs esclaves de Simon portant des provisions.

La scène est à Athènes.

PROLOGUS.

Poeta, quum primum animum ad scribendum adpulit,
Id sibi negoti credidit solum dari,
Populo ut placerent quas fecisset fabulas.
Verum aliter evenire multo intelligit;
Nam in prologis scribundis operam abutitur,
Non qui argumentum narret, sed qui malevoli
Veteris poetae maledictis respondeat.
Nunc, quam rem vitio dent, quaeso, animum advortite.

Menander fecit Andriam et Perinthiam:
Qui utramvis recte norit, ambas noverit;
Non ita dissimili sunt argumento, sed tamen
Dissimili oratione sunt factae ac stylo.
Quae convenere, in Andriam, ex Perinthia
Fatetur transtulisse, atque usum pro suis.
Id isti vituperant factum, atque in eo disputant,
Contaminari non decere fabulas.
Faciunt[1] nae intelligendo ut nihil intelligant:
Qui cum hunc accusant, Naevium, Plautum, Ennium
Accusant, quos hic noster auctores habet:
Quorum[2] aemulari exoptat negligentiam
Potius quam istorum obscuram diligentiam.
Dehinc ut quiescant porro, moneo, et desinant
Maledicere, malefacta ne noscant sua.

PROLOGUE.

Lorsque notre poëte commença à travailler pour le théâtre, il crut que la seule chose qu'il avait à faire était de composer des pièces qui pussent vous plaire. Mais il voit qu'il en est tout autrement, puisqu'on le force de perdre son temps à faire des prologues, non pour exposer le sujet de ses comédies, mais pour répondre aux accusations du vieux poëte son ennemi. Écoutez, je vous prie, ce qu'on reproche à notre auteur.

Ménandre a composé l'Andrienne et la Périnthienne : qui connaît une de ces pièces les connaît toutes deux, tant elles se ressemblent par le sujet, quoique différentes par la conduite et le style. Térence a pris dans la Périnthienne tout ce qui lui convenait, et l'a employé dans son Andrienne, comme un bien dont il pouvait disposer. Ses ennemis lui en font un reproche, et soutiennent qu'il ne convient pas de confondre ainsi les sujets. A force de vouloir montrer de l'intelligence, ils font voir qu'ils n'en ont aucune. En effet, lorsqu'ils font ce reproche à Térence, ils blâment Névius, Plaute et Ennius, auteurs dont il a suivi l'exemple, et dont il aime mieux imiter la hardiesse, que l'exactitude servile de ceux-ci. Qu'ils demeurent donc tranquilles, je les en avertis, qu'ils mettent fin à leurs calomnies, s'ils ne veulent pas qu'on leur montre leurs sottises.

Favete, adeste aequo animo, et rem cognoscite,
Ut pernoscatis, ecquid spei sit relliquum;
Posthac quas faciet de integro comoedias,
Spectandae[3], an exigendae sint vobis prius.

Soyez favorables à cette pièce, écoutez-la avec bonté, examinez-la, afin de pouvoir juger ce que vous devez espérer de Térence pour l'avenir; si vous devez faire jouer les pièces nouvelles qu'il composera, ou les rejeter sans les entendre.

ANDRIA.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

SIMO, SOSIA, *servi portantes obsonia.*

SIMO.

Vos istaec intro auferte; abite. Sosia,
Adesdum: paucis te volo[1].....

SOSIA.

Dictum puta:
Nempe ut curentur recte haec.

SIMO.

Imo aliud.

SOSIA.

Quid est,
Quod tibi mea ars[2] efficere hoc possit amplius?

SIMO.

Nihil istac opus est arte ad hanc rem quam paro;
Sed iis, quas semper in te intellexi sitas,
Fide et taciturnitate.

SOSIA.

Expecto quid velis.....

SIMO.

Ego postquam te emi a parvulo, ut semper tibi

L'ANDRIENNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

SIMON, SOSIE, *esclaves qui portent des provisions.*

SIMON.

PORTEZ cela au logis, vous autres. Allez. Sosie, approche. En deux mots je veux te dire.....

SOSIE.

J'entends. C'est de bien apprêter ces provisions.

SIMON.

Non. Toute autre chose.

SOSIE.

En quoi mon savoir-faire peut-il vous être de quelque autre utilité ?

SIMON.

Ton savoir-faire est inutile pour ce que je médite. J'ai besoin seulement des bonnes qualités que j'ai toujours reconnues en toi ; de ta fidélité et de ta discrétion.

SOSIE.

J'attends ce que vous me voulez....

SIMON.

Je t'ai acheté tout petit. Tu sais avec quelle bonté, quelle justice je t'ai traité pendant ton esclavage. D'esclave que tu

Apud me justa et clemens fuerit servitus,
Scis : feci, e servo ut esses[3] libertus mihi,
Propterea-quod serviebas liberaliter[4].
Quod habui summum pretium, persolvi tibi[5].

SOSIA.

In memoria habeo.

SIMO.

Haud muto factum.

SOSIA.

Gaudeo,
Si tibi quid feci, aut facio, quod placeat, Simo,
Et id gratum fuisse advorsum te, habeo gratiam.
Sed hoc mihi molestum est; nam istaec commemoratio
Quasi exprobatio est immemoris beneficii.
Quin tu uno verbo dic, quid est, quod me velis?

SIMO.

Ita faciam[6]. Hoc primum in hac re praedico tibi;
Quas credis esse has, non sunt verae nuptiae.

SOSIA.

Cur simulas igitur?

SIMO.

Rem omnem a principio audies:
Eo pacto et gnati vitam[7], et consilium meum
Cognosces, et quid facere in hac re te velim.
Nam is postquam excessit ex ephebis, Sosia,
Liberius vivendi fuit potestas : nam antea
Qui scire posses, aut ingenium noscere,
Dum aetas, metus, magister prohibebant?

étais, je t'ai fait mon affranchi, parce que tu me servais avec affection. La plus grande récompense que j'eusse à te donner, je te l'ai donnée.

SOSIE.

Je ne l'ai point oublié.

SIMON.

Je ne m'en repens pas.

SOSIE.

Si j'ai fait, ou si je fais quelque chose qui vous plaise, j'en suis charmé, monsieur, et je vous suis obligé d'avoir bien voulu agréer mes services. Mais ce que vous me dites là me fâche; car me rappeler ainsi vos bontés, c'est presque me reprocher de les avoir oubliées. Que ne me dites-vous en un mot ce que vous désirez de moi?

SIMON.

Je vais le faire. Je te préviens d'abord d'une chose : ce mariage, tu le crois bien certain; il ne l'est pas.

SOSIE.

Pourquoi donc feignez-vous?

SIMON.

Je vais te conter toute l'affaire dès son commencement. Ce récit te fera connaître la conduite de mon fils, mon dessein, et ce que je désire de toi dans cette occasion. Lorsque Pamphile fut sorti de l'enfance, je lui permis de vivre avec plus de liberté, Sosie. Avant ce temps-là, quel moyen de le connaître, de découvrir son caractère, tandis que l'âge, la crainte, les maîtres le retenaient?

SOSIA.

Ita est.

SIMO.

Quod plerique omnes faciunt adolescentuli,
Ut animum ad aliquod studium adjungant, aut equos
Alere, aut canes ad venandum, aut ad philosophos:
Horum ille nihil egregie praeter caetera
Studebat; et tamen omnia haec mediocriter.
Gaudebam.

SOSIA.

Non injuria: nam id arbitror
Adprime in vita esse utile, ut NE QUID NIMIS.

SIMO.

Sic vita erat. Facile omnes perferre ac pati;
Cum quibus erat cumque una, iis sese dedere,
Eorum obsequi studiis, advorsus nemini,
Numquam praeponens se illis. Ita facillime,
Sine invidia laudem invenias, et amicos pares.

SOSIA.

Sapienter vitam instituit. Namque hoc tempore
Obsequium amicos, veritas odium parit.

SIMO.

Interea mulier quaedam abhinc triennium
Ex Andro commigravit huc viciniae,
Inopia et cognatorum negligentia
Coacta, egregia forma, atque aetate integra.

SOSIA.

Hei! vereor ne quid Andria adportet mali.

SOSIE.

Cela est vrai.

SIMON.

La plupart des jeunes gens se passionnent ou pour les chiens de chasse, ou pour les chevaux, ou pour les philosophes. Mon fils ne donnait à aucun de ces goûts une préférence bien marquée; et il les avait tous avec modération : j'en étais charmé.

SOSIE.

Et vous n'aviez pas tort. Car, à mon avis, une des plus utiles maximes de la vie, c'est : *Rien de trop* (1).

SIMON.

Voici comment il vivait : il souffrait, il supportait sans peine tous ceux qu'il fréquentait; il se donnait tout entier à eux, se prêtait à leurs goûts, ne contrariait personne, ne se préférait à personne. Avec une telle conduite il est facile d'échapper à l'envie, de s'attirer des éloges, et de se faire des amis.

SOSIE.

C'est un plan de vie fort sage. Car dans ce temps-ci la complaisance fait des amis, et la vérité des ennemis.

SIMON.

Il se conduisait ainsi, lorsqu'il y a environ trois ans, je ne sais quelle femme s'en vint de l'île d'Andros demeurer dans notre voisinage. Sa pauvreté, le peu de soin qu'en prenaient ses parents, l'y avaient forcée. Elle était belle et à la fleur de son âge.

SOSIE.

Aie ! je crains que cette Andrienne ne nous apporte quelque malheur.

SIMO.

Primum haec pudice vitam, parce ac duriter
Agebat, lana ac tela victum quaeritans.
Sed postquam amans accessit, pretium pollicens,
Unus, et item alter; ita ut ingenium est omnium
Hominum ab labore proclive ad lubidinem;
Accepit conditionem, dein quaestum occipit.
Qui tum illam amabant, forte, ita ut fit, filium
Perduxere[8] illuc secum, ut una esset, meum.
Egomet continuo mecum: certe captus est!
Habet! Observabam mane illorum servulos
Venientes, aut abeuntes; rogitabam: Heus, puer,
Dic sodes, quis heri Chrisidem habuit? Nam Andriae
Illi id erat nomen.

SOSIA.

Teneo.

SIMO.

Phaedrum, aut Cliniam
Dicebant, aut Niceratum (nam hi tres tum simul
Amabant). Eho, quid Pamphilus? Quid? Symbolam
Dedit, coenavit. Gaudebam. Item alio die
Quaerebam; comperiebam nihil ad Pamphilum
Quidquam adtinere. Enimvero spectatum satis
Putabam, et magnum exemplum continentiae:
Nam qui cum ingeniis conflictatur ejusmodi,
Neque commovetur animus[9] in ea re tamen,
Scias posse habere jam ipsum suae vitae modum.
Cum id mihi placebat, tum uno ore omnes omnia

SIMON.

Dans les commencements elle vivait sagement, avec économie, durement même. Elle gagnait tout doucement sa vie à filer, à travailler en laine (2). Mais dès qu'elle eut ouvert sa porte aux galants qui offrent de l'argent, il en vint un, il en vint deux: comme le cœur humain est naturellement porté à préférer le plaisir au travail, elle accepta la proposition, ensuite elle ne garda plus aucun ménagement. Quelques-uns de ces jeunes gens y entraînèrent mon fils, par hasard, comme cela se pratique, pour leur faire compagnie. Alors je me dis à moi-même : Ma foi, il est pris, il en tient. Les matins, j'examinais les allées et venues de leurs petits valets, je les appelais: Écoute, mon ami, dis-moi, qui est-ce qui avait hier les bonnes grâces de Chrisis? c'est ainsi que s'appelait cette Andrienne.

SOSIE.

Je le sais.

SIMON.

Ils me nommaient Phædre, ou Clinie, ou Nicerate (ces trois galants lui faisaient alors la cour en même temps). Et Pamphile, qu'a-t-il fait? Ce qu'il a fait? il a soupé, il a payé son écot (3). J'étais ravi. Un autre jour je faisais la même question ; je trouvais que Pamphile n'avait rien sur son compte; je le croyais vraiment assez éprouvé ; je le regardais comme un modèle de sagesse. Car lorsqu'un jeune homme fréquente des libertins de cette espèce, sans se laisser entraîner par leur exemple, on le peut croire capable de se gouverner lui-même. Outre que j'étais content de sa conduite, tout le monde s'accordait pour m'en dire toutes sortes de biens. On vantait le bonheur d'avoir un fils d'un aussi bon caractère.

Bona dicere, et laudare fortunas meas,
Qui gnatum haberem tali ingenio praeditum.
Quid verbis opus est? Hac fama impulsus Chremes
Ultro ad me venit, unicam gnatam suam
Cum dote summa filio uxorem ut daret.
Placuit, despondi. Hic nuptiis dictus est dies.

SOSIA.

Quid obstat cur non verae fiant?

SIMO.

Audies.

Fere in diebus paucis quibus haec acta sunt,
Chrisis vicina haec moritur.

SOSIA.

O factum bene!

Beasti, metui a Chriside.

SIMO.

Ibi tum filius

Cum illis, qui amabant Chrisidem, una aderat frequens,
Curabat una funus; tristis interim,
Nonnunquam conlacrumabat. Placuit tum id mihi.
Sic cogitabam: Hic, parvae consuetudinis
Causa, mortem hujus tam fert familiariter,
Quid, si ipse amasset? Quid hic mihi faciet patri?
Haec ego putabam esse omnia humani ingeni
Mansuetique animi officia. Quid multis moror?
Egomet quoque ejus causa in funus prodeo,
Nihil suspicans etiam mali.

Pour abréger : Chrémès, attiré par la renommée de Pamphile, s'en vint de lui-même me trouver, et m'offrir sa fille unique pour mon fils avec une très-grosse dot. Le parti me plut, je donnai ma parole, le mariage fut résolu pour aujourd'hui.

SOSIE.

Qui donc empêche qu'il ne se fasse en effet ?

SIMON.

Tu vas l'apprendre. Peu de jours après nos conventions, Chrisis notre voisine meurt.

SOSIE.

Tant mieux (4), vous me tirez d'inquiétude ; je la redoutais cette Chrisis.

SIMON.

Alors mon fils ne quittait plus ceux qui l'avaient aimée. Il prenait soin des funérailles avec eux. Il était toujours triste, quelquefois même il pleurait. Cela me fit encore plaisir. Voici comment je raisonnais. Quoi ! une faible liaison rend mon fils aussi sensible à la mort de cette femme ! Que serait-ce donc s'il l'avait aimée ? Comment s'affligerait-il s'il perdait son père ? Je croyais que sa tristesse et ses soins partaient d'un bon cœur, d'un fonds d'humanité. Enfin moi-même, en considération de mon fils, je vais aux funérailles, sans soupçonner encore rien de mal.

SOSIA.

Hem, quid est?

SIMO.

Scies.

Effertur: imus. Interea, inter mulieres,
Quae ibi aderant, forte unam adspicio adolescentulam,
Forma.......

SOSIA.

Bona fortasse?

SIMO.

Et voltu Sosia,
Adeo modesto, adeo venusto, ut nihil supra.
Quia tum mihi lamentari praeter caeteras
Visa est, et quia erat forma praeter caeteras
Honesta et liberali, accedo ad pedisequas;
Quae sit rogo. Sororem esse aiunt Chrisidis.
Percussit ilico animum: at at! hoc illud est,
Hinc illae lacrymae, haec illa 'st misericordia.

SOSIA.

Quam timeo quorsum evadas!

SIMO.

Funus interim
Procedit: sequimur: ad sepulchrum venimus:
In ignem imposita 'st, fletur. Interea haec soror
Quam dixi ad flammam accessit imprudentius,
Satis cum periclo. Ibi tum exanimatus Pamphilus,
Bene dissimulatum amorem et celatum indicat.
Adcurrit; mediam mulierem complectitur,

SOSIE.

Eh mais, quel mal y a-t-il ?

SIMON.

C'est ce que je vais t'apprendre. On emporte le corps, nous marchons. En allant, j'aperçois par hasard, parmi les femmes qui étaient au convoi, une jeune fille d'une figure....

SOSIE.

Agréable peut-être ?

SIMON.

Et d'un air, Sosie, si modeste et si charmant, qu'on ne peut rien voir de mieux. Parce qu'elle me parut se lamenter plus que les autres, et parce qu'elle était plus belle, qu'elle avait l'air plus noble que les autres, je m'approche de ses suivantes. Je demande qui elle est. On me répond que c'est la sœur de Chrisis. Cela me frappe sur-le-champ. Mais, mais c'est cela même. Le voilà le sujet de ses larmes, le voilà le sujet de sa compassion.

SOSIE.

Que je crains la fin de tout ceci !

SIMON.

Pendant mes réflexions le convoi va toujours ; nous suivons. On arrive au bûcher (5), on y place le corps, on y met le feu, et de pleurer ; alors cette sœur dont j'ai parlé s'approche imprudemment de la flamme avec assez de danger. Aussitôt Pamphile tout troublé nous découvrit l'amour qu'il avait si bien caché, si bien dissimulé. Il court à cette fille, la prend entre ses bras : Ma Glycérie, lui dit-il, que faites-vous ? Pourquoi courir à votre perte ? Cette femme

Mea Glycerium, inquit, quid agis? Cur te is perditum?
Tum illa, ut consuetum facile amorem cerneres,
Rejecit se in eum, flens, quam familiariter.

SOSIA.

Quid ais?

SIMO.

Redeo inde iratus, atque aegre ferens.
Nec satis ad objurgandum causae. Diceret,
Quid feci? Quid commerui aut peccavi, pater?
Quae sese in ignem injicere voluit, prohibui,
Servavi. Honesta oratio est.

SOSIA.

Recte putas.
Nam si illum objurges, vitae qui auxilium tulit;
Quid facias illi, qui dederit damnum aut malum?

SIMO.

Venit Chremes postridie ad me, clamitans,
Indignum facinus! comperisse Pamphilum
Pro uxore habere hanc peregrinam. Ego illud sedulo
Negare factum : ille instat factum. Denique
Ita tum discedo ab illo, ut qui se filiam
Neget daturum.

SOSIA.

Non tu ibi gnatum.....?

SIMO.

Ne haec quidem
Satis vehemens causa ad objurgandum.

SOSIA.

Qui, cedo?

éplorée se penche sur lui d'un air si tendre, qu'il était facile de voir qu'ils s'aimaient depuis long-temps.

SOSIE.

Que dites-vous?

SIMON.

Je m'en reviens en colère et très-fâché. Je n'avais pas cependant sujet de le gronder. Il m'aurait répondu : Qu'ai-je fait? Quelle punition ai-je méritée? Quelle faute ai-je commise, mon père? Une femme voulait se jeter dans le feu, je l'en ai empêchée, je lui ai sauvé la vie. L'excuse est légitime.

SOSIE.

Bien pensé; car si vous grondez un homme qui sauve la vie à un autre, comment punirez-vous celui qui fera quelque mal ou quelque dommage?

SIMON.

Le lendemain Chrémès s'en vint chez moi, criant à l'indignité; qu'il avait appris que Pamphile était marié à cette étrangère. Je nie fortement le fait. Il le soutient. Enfin, en nous quittant, son dernier mot fut qu'il ne me donnerait pas sa fille.

SOSIE.

Alors vous n'avez pas réprimandé......?

SIMON.

Je n'avais pas encore assez de sujets de quereller.

SOSIE.

Comment, s'il vous plaît?

SIMO.

Tute ipse his rebus finem praescripsti, pater;
Prope adest, cum alieno more vivendum 'st mihi :
Sine nunc meo me vivere interea modo.

SOSIA.

Quis igitur relictus est objurgandi locus?

SIMO.

Si propter amorem uxorem nolit ducere,
Ea primum ab illo animadvertenda injuria 'st.
Et nunc id operam do, ut per falsas nuptias
Vera objurgandi causa sit, si deneget :
Simul sceleratus Davus si quid consili
Habet, ut consumat nunc, cum nihil obsint doli :
Quem ego credo manibus pedibusque [11] obnixe omnia
Facturum; magis id adeo, mihi ut incommodet,
Quam ut obsequatur gnato.

SOSIA.

Quapropter?

SIMO.

Rogas?

Mala mens, malus animus : quem quidem ego si sensero.....!
Sed quid opus est verbis? Sin eveniat, quod volo,
In Pamphilo ut nihil sit morae; restat Chremes,
Qui mihi exorandus est; et spero confore.
Nunc tuum est officium, has bene ut adsimules nuptias,
Perterrefacias Davum, observes filium,
Quid agat, quid cum illo consilii captet.

SIMON.

Mon père (m'aurait-il dit), vous avez vous-même fixé le terme de mes amusements. Bientôt il me faudra vivre à la fantaisie des autres; jusqu'à ce temps-là permettez que je vive à la mienne.

SOSIE.

Quand aurez-vous donc sujet de le réprimander?

SIMON.

Si sa passion l'empêche de se marier, j'aurai d'abord à le punir de sa désobéissance. Et maintenant, en feignant ces noces, je cherche un sujet légitime de le gronder s'il refuse. En même temps je veux que le coquin de Dave épuise toutes les ruses qu'il peut avoir, présentement qu'elles ne peuvent me nuire. Car je suis bien persuadé qu'il mettra tout en usage, qu'il fera tous ses efforts, plutôt pour me chagriner que pour obliger mon fils.

SOSIE.

Qui pourrait l'engager à cela?

SIMON.

Belle demande! Son mauvais esprit, son mauvais caractère. Si je m'aperçois qu'il...... Mais pour finir: si, comme je le désire, je ne trouve aucun obstacle du côté de Pamphile, il ne me restera plus qu'à gagner Chrémès, et j'espère en venir à bout. Pour toi, je te charge de bien feindre ce mariage, d'épouvanter Dave, d'observer mon fils, de voir ce qu'il fera, et quelles batteries ils dresseront ensemble.

SOSIA.

Sat est.

Curabo. Eamus jam nunc intro.

SIMO.

I prae, sequar.

SCENA II.

SIMO.

Non dubium est, quin uxorem nolit filius:
Ita Davum modo timere sensi, ubi nuptias
Futuras esse audivit. Sed ipse exit foras.

SCENA III.

DAVUS, SIMO.

DAVUS.

Mirabar hoc si sic abiret; et heri semper-lenitas[1]
Verebar quorsum evaderet.
Qui postquam audierat non datum iri filio uxorem suo,
Nunquam cuiquam nostrum verbum fecit, neque id aegre tulit.

SIMO.

At nunc faciet, neque, ut opinor, sine tuo magno malo.

DAVUS.

Id voluit, nos sic nec opinantes duci falso gaudio,

SOSIE.

Cela suffit. J'y apporterai mes soins. Entrons maintenant.

SIMON.

Va devant, je te suivrai.

SCÈNE II.

SIMON (*seul*).

Sans doute mon fils refusera de se marier (1) ; j'en juge par la frayeur où j'ai vu Dave, lorsque je lui ai annoncé ce mariage. Mais le voilà qui sort.

SCÈNE III.

DAVE, SIMON.

DAVE (*sans apercevoir Simon*).

J'étais bien étonné que cela se passât ainsi. Je craignais de voir où aboutirait la douceur éternelle de notre bonhomme. Lorsqu'il a su que Chrémès ne donnerait point sa fille à Pamphile, il n'en a soufflé le mot à aucun de nous, il n'en a pas été fâché.

SIMON (*à part*).

Cela ne tardera pas, et je crois qu'il t'en cuira.

DAVE (*à part*).

Il a voulu nous leurrer d'une joie fausse et inattendue, dissiper notre crainte, nous donner de l'espérance, et puis nous écraser lorsque nous serions dans la plus belle sécu-

Sperantes jam, amoto metu, interea oscitantes opprimi,
Ne esset spatium cogitandi ad disturbandas nuptias.
Astute!

SIMO.

Carnufex, quae loquitur!

DAVUS.

Herus est, neque praevideram.

SIMO.

Dave.

DAVUS.

Hem, quid est?

SIMO.

Ehodum ad me.

DAVUS.

Quid hic volt?

SIMO.

Quid ais?

DAVUS.

Qua de re?

SIMO.

Rogas?
Meum gnatum rumor est amare.

DAVUS.

Id populus curat scilicet.

SIMO.

Hoccine agis, an non?

DAVUS.

Ego vero istuc.

rité, afin que nous n'eussions pas le temps de songer à rompre le mariage. Qu'il est rusé!

SIMON (*à part*).

Le coquin! comme il parle!

DAVE (*apercevant Simon, et à part*).

C'est mon maître, et je ne l'avais pas vu.

SIMON.

Dave.

DAVE (*feignant de ne point voir Simon*).

Hé bien, qu'y a-t-il?

SIMON.

Viens çà, approche.

DAVE (*à part*).

Que veut-il?

SIMON.

Que dis-tu?

DAVE (*à Simon*).

Sur quelle affaire?

SIMON.

Sur quelle affaire? On dit dans le monde que mon fils a une maîtresse.

DAVE (*ironiquement*).

C'est de quoi le monde s'occupe beaucoup sans doute.

SIMON.

M'écoutes-tu, ou non?

DAVE.

Moi? Oui vraiment.

SIMO.

Sed nunc ea me exquirere
Iniqui patris est. Nam quod antehac fecit, nihil ad me attinet.
Dum tempus ad eam rem tulit, sivi animum ut expleret suum.
Nunc hic dies aliam vitam adfert, alios mores postulat.
Dehinc postulo, sive aequum 'st, te oro, Dave, ut redeat jam in viam.

DAVUS.

Hoc quid sit.....?

SIMO.

Omnes qui amant, graviter sibi dari uxorem ferunt.

DAVUS.

Ita aiunt.

SIMO.

Tum si quis magistrum cepit ad eam rem improbum,
Ipsum animum aegrotum ad deteriorem partem plerumque adplicat.

DAVUS.

Non hercle intelligo.

SIMO.

Non? hem.

DAVUS.

Non: Davus sum, non OEdipus[a].

SIMO.

Nempe ergo aperte vis, quae restant, me loqui?

SIMON.

Mais il y aurait de l'injustice à moi de m'informer présentement de tout cela; car ce qu'il a fait jusqu'à présent ne me regarde en rien. Tant que l'âge l'a permis, j'ai souffert qu'il se contentât. Ce jour-ci demande un autre genre de vie, d'autres mœurs. Ainsi j'exige de toi, ou (si ce n'est pas trop m'abaisser) je te prie, Dave, qu'il rentre présentement dans le bon chemin.

DAVE.

Que voulez-vous me....

SIMON.

Tous ceux qui ont quelques amourettes sont fâchés qu'on les marie.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

S'ils ont fait choix de quelque maître fripon pour les conduire dans leurs intrigues, le coquin, pour l'ordinaire, tourne leur esprit malade du plus mauvais côté.

DAVE.

Ma foi, je ne vous entends pas.

SIMON.

Tu ne m'entends pas, ah, ah!

DAVE.

Je ne vous entends pas. Je suis Dave, je ne suis pas Œdipe.

SIMON.

Tu veux donc que je te dise clairement ce qui me reste à te dire?

DAVUS.

Sane quidem.

SIMO.

Si sensero hodie quidquam in his te nuptiis
Fallaciae conari, quo fiant minus;
Aut velle in ea re ostendi, quam sis callidus;
Verberibus caesum te, Dave, in pistrinum dedam usque ad necem,
Ea lege atque omine, ut, si te inde exemerim, ego pro te molam.
Quid? hoc intellextin'? an nondum etiam ne hoc quidem?...

DAVUS.

Imo callide:
Ita aperte ipsam rem modo locutus, nihil circuitione usus es.

SIMO.

Ubivis facilius passus sim, quam in hac re, me deludier.

DAVUS.

Bona verba, quaeso.

SIMO.

Irrides; nihil me fallis. Sed dico tibi,
Ne temere facias; neque tu hoc dicas, tibi non praedictum. Cave.

DAVE.

Assurément.

SIMON.

Si je m'aperçois aujourd'hui que tu médites quelque fourberie pour empêcher que ce mariage ne se fasse, ou que tu veuilles montrer en cette occasion combien tu es fin, Dave, mon ami, je commencerai par te faire donner les étrivières d'importance, et puis je t'enverrai au moulin pour le reste de tes jours, avec la condition expresse (1) que si je t'en retire, j'irai tourner la meule à ta place. Hé bien, m'as-tu bien compris? Cela n'est peut-être pas encore assez clair.

DAVE.

Ah! j'ai très-bien compris. Vous avez parlé si clairement, vous n'avez usé d'aucun détour.

SIMON.

Dans toute autre occasion plutôt que dans celle-ci, je souffrirais qu'on me jouât.

DAVE.

Ne vous fâchez pas, je vous supplie.

SIMON.

Tu te moques. Je ne suis pas ta dupe. Mais je te dis ceci afin que tu n'agisses point imprudemment, et que tu n'ailles pas dire qu'on ne t'avait pas averti. Prends-y garde.

SCENA IV.

DAVUS.

Enimvero, Dave, nihil loci[1] 'st segnitiae, neque socordiae,
Quantum intellexi modo senis sententiam de nuptiis.
Quae, si non astu providentur, me aut herum pessumdabunt.
Nec quid agam certum 'st : Pamphilumne adjutem, an auscultem seni.
Si illum relinquo, ejus vitae timeo. Sin opitulor, hujus minas,
Cui verba dare difficile est. Primum jam de amore hoc comperit.
Me infensus servat, ne quam faciam in nuptiis fallaciam.
Si senserit, perii: aut, si lubitum fuerit, causam ceperit,
Quo jure, quaque injuria, praecipitem me in pistrinum dabit.
Ad haec mala, hoc mi accedit etiam : haec Andria,
Sive ista uxor, sive amica est, gravida e Pamphilo est.
Audireque eorum est operae pretium audaciam;
Nam incoeptio 'st amentium, haud amantium.
Quidquid peperisset, decreverunt tollere;
Et fingunt quandam inter se nunc fallaciam,
Civem Atticam esse hanc. Fuit olim quidam[2] senex
Mercator; navem is fregit apud Andrum insulam;
Is obiit mortem : ibi tunc hanc ejectam, Chrisidis

SCÈNE IV.

DAVE (*seul*).

Mais vraiment, Dave, ce n'est pas ici le moment d'être négligent ou paresseux, autant que j'ai pu comprendre l'intention du bonhomme sur ce mariage. Si on n'y remédie par quelque ruse, c'en est fait de mon maître ou de moi, et je ne sais trop quel parti prendre; si je dois secourir Pamphile, ou bien obéir au vieillard. Si j'abandonne le fils, je crains pour ses jours. Si je m'emploie pour lui, je redoute le courroux du père, à qui il n'est pas aisé d'en donner à garder. D'abord il a déjà découvert nos amours. Il m'en veut, il me guette, pour m'empêcher de rien machiner contre ce mariage. S'il s'en aperçoit, je suis perdu; ou s'il lui en prend fantaisie, il trouvera un prétexte à tort et à travers, et m'enverra à l'instant au moulin. Autre malheur encore pour le pauvre Dave. Cette Andrienne que Pamphile a pour femme ou pour maîtresse, est grosse. Ils sont d'une audace, il faut voir!... (car c'est un projet d'extravagants plutôt que d'amants). Fille ou garçon, n'importe, ils ont résolu d'élever l'enfant dont elle accouchera. Et ils concertent entre eux je ne sais quelle histoire. A les entendre, Glycérie est citoyenne d'Athènes. Il y eut autrefois un vieux marchand. Ce marchand fit naufrage sur les côtes de l'île d'Andros. Il y mourut. Alors le père de Chrisis reçut chez lui cette petite orpheline sauvée du naufrage. Fables que tout cela. Pour moi, je n'y trouve aucune vraisemblance; mais cette fiction leur plaît à eux. Ah, voilà Mysis qui sort de chez elle. Je

Patrem recepisse, orbam, parvam. Fabulae.
Mihi quidem hercle non fit verisimile;
Atqui ipsis commentum placet.
Sed Mysis ab ea egreditur. At ego hinc me ad forum, ut
Conveniam Pamphilum, ne de hac re pater imprudentem opprimat.

SCENA V.

MYSIS.

Audivi, Archillis, jam dudum; Lesbiam adduci jubes.
Sane pol illa temulenta 'st mulier, et temeraria,
Nec satis digna, cui committas primo partu mulierem.
Tamen eam adducam. Importunitatem spectate aniculae,
Quia compotrix ejus est. Di, date facultatem, obsecro,
Huic pariundi, atque illi in aliis potius peccandi locum.
Sed quidnam Pamphilum exanimatum video? Vereor quid siet.
Opperiar, ut sciam, num quidnam haec turba tristitiae adferat.

m'en vais d'ici à la place publique chercher Pamphile et le prévenir, afin que son père ne l'écrase pas à l'improviste avec la nouvelle de son mariage.

SCÈNE V.

MYSIS *(seule parlant à Archillis qui est restée dans la maison)*.

J'ENTENDS, Archillis, je vous entends de reste. Vous voulez que j'amène Lesbie. Cette femme aime le vin, c'est une imprudente à qui on ne devrait pas confier une jeune femme à son premier accouchement. Cependant je l'amenerai. *(Apart.)* Voyez l'entêtement de cette vieille. Parce qu'elles sont compagnes de bouteille. Dieux! donnez une heureuse délivrance à ma maîtresse; faites que cette sage-femme commette plutôt une faute sur toute autre que sur elle. Mais pourquoi vois-je Pamphile tout troublé? Je crains bien ce que ce peut être. Attendons pour savoir quel malheur son trouble annonce.

SCENA VI.

PAMPHILUS, MYSIS.

PAMPHILUS.

Hoccine 'st humanum factum, aut inceptum? Hoccine 'st officium patris?

MYSIS.

Quid illud est?

PAMPHILUS.

Proh deum atque hominum fidem! quid est si non haec contumelia 'st?
Uxorem decrerat dare sese mihi hodie: nonne oportuit
Praescisse me ante? Nonne prius communicatum oportuit?

MYSIS.

Miseram me! quod verbum audio?

PAMPHILUS.

Quid Chremes? Qui denegarat
Se commissurum mihi gnatam suam uxorem? Mutavit id,
Quoniam me immutatum videt.
Itane obstinate operam dat, ut me a Glycerio miserum abstrahat?
Quod si fit, pereo funditus.
Adeon' hominem esse invenustum[1], aut infelicem quemquam ut ego sum?
Proh deum atque hominum fidem! nullon' ego
Chremetis pacto affinitatem effugere potero? Quot modis
Contemptus, spretus? Facta, transacta omnia. Hem,

SCÈNE VI.

PAMPHILE, MYSIS.

PAMPHILE *(sans apercevoir Mysis)*.

Y A-T-IL dans cette action, dans cette entreprise, la moindre humanité ? Est-ce ainsi qu'un père doit agir ?

MYSIS *(à part)*.

De quoi se plaint-il ?

PAMPHILE *(à part)*.

J'en atteste les dieux et les hommes ; si ce n'est pas là une indignité, qu'est-ce que c'est donc ? Il avait résolu de me marier aujourd'hui, ne fallait-il pas m'en prévenir ? Ne devait-il pas d'avance me communiquer son projet ?

MYSIS *(à part)*.

Malheureuse, qu'ai-je entendu ?

PAMPHILE *(seul)*.

Et ce Chrémès ? Il avait retiré sa parole, il ne voulait plus me donner sa fille. Le voilà qui change de résolution, parce qu'il voit que je ne change point de conduite. Peut-il ainsi s'opiniâtrer à m'arracher de ma chère Glycérie ? Si ce malheur m'arrive, je suis perdu sans ressource. Est-il un homme aussi infortuné, aussi malheureux en amour (1) que je le suis ? Ah ! grands dieux ! ne trouverai-je donc aucun moyen d'échapper à l'alliance de Chrémès ? Suis-je assez joué, assez méprisé ? Tout était fait, tout était conclu ; allons, on me refuse, puis on me recherche. Et pourquoi ? Si ce n'est ce que je soupçonne ; c'est quelque monstre que cette

Repudiatus repetor. Quamobrem? Nisi si id est quod
suspicor;
Aliquid monstri alunt[2]: ea quoniam nemini obtrudi potest,
Itur ad me.

MYSIS.

Oratio haec me miseram exanimavit metu.

PAMPHILUS.

Nam quid ego dicam de patre? Ah!
Tantamne rem tam negligenter agere? Praeteriens modo
Mihi apud forum, uxor tibi ducenda 'st, Pamphile, hodie,
inquit: para;
Abi domum. Id mihi visus est dicere, abi cito et suspende te.
Obstupui: censen' ullum me verbum potuisse proloqui?
Aut ullam causam, ineptam saltem, falsam, iniquam?
obmutui.
Quod si ego rescissem id prius: quid facerem, si quis nunc
me roget?
Aliquid facerem, ut hoc ne facerem. Sed nunc quid primum exequar?
Tot me impediunt curae, quae meum animum divorsae
trahunt;
Amor, hujus misericordia, nuptiarum sollicitatio,
Tum patris pudor, qui me tam leni passus est animo usque adhuc,
Quae meo cumque animo lubitum 'st, facere: ein' ego
ut advorser? Hei mihi!
Incertum 'st quid agam.

fille ; parce qu'on ne peut forcer personne à la prendre, on s'adresse à moi.

MYSIS *(à part)*.

Malheureuse que je suis! ce discours me fait trembler.

PAMPHILE *(seul)*.

Mais que dirai-je de mon père? Comment? Faire avec tant de négligence une chose si importante! Tout à l'heure il passait près de moi dans la place : Pamphile, vous vous mariez aujourd'hui, me dit-il; préparez-vous-y, allez à la maison. Il m'a semblé qu'il me disait, allez promptement vous pendre. Saisi d'étonnement, croyez-vous que j'aie pu lui répondre une seule parole? lui donner quelque défaite, même sotte, fausse, injuste? Non. Je suis resté muet. Si j'en avais été prévenu.... Qu'auriez-vous fait (me demandera-t-on...)? J'aurais fait quelque chose pour ne pas faire ce mariage. Présentement, quel parti prendre? Que de sentiments divers s'élèvent dans mon cœur et le déchirent! L'amour, la pitié que m'inspire Glycérie, le mariage qu'on me presse de conclure, d'ailleurs le respect pour un père qui, jusqu'à présent, m'a laissé faire avec tant de bonté tout ce que j'ai voulu. Et je lui désobéirais? Que je suis malheureux! je ne sais à quoi me résoudre.

MYSIS.

Misera timeo, incertum hoc quorsum accidat.
Sed nunc peropus est, aut hunc cum ipsa, aut me aliquid de illa advorsum hunc loqui.
Dum in dubio est animus, paulo momento huc illuc impellitur.

PAMPHILUS.

Quis hic loquitur? Mysis, salve.

MYSIS.

O salve, Pamphile.

PAMPHILUS.

Quid agit[3]?

MYSIS.

Rogas?
Laborat e dolore: atque ex hoc misera sollicita 'st, diem
Quia olim in hunc sunt constitutae nuptiae: tum autem hoc timet,
Ne deseras se.

PAMPHILUS.

Hem, egone istuc conari queam?
Ego propter me illam decipi miseram sinam?
Quae mihi suum animum atque omnem vitam credidit?
Quam ego animo egregie caram pro uxore habuerim;
Bene et pudice ejus doctum atque eductum sinam,
Coactum egestate, ingenium immutarier?
Non faciam.

MYSIS *(à part)*.

A quoi aboutira son irrésolution ? J'en meurs de frayeur. Mais dans ce moment-ci il faut absolument, ou qu'il parle à ma maîtresse, ou que je l'entretienne d'elle *(elle s'approche)*. Lorsqu'un cœur balance, un poids léger le fait pencher d'un côté ou de l'autre.

PAMPHILE *(entendant parler)*.

Qui est-ce qui parle ici ? *(Se retournant.)* C'est toi, Mysis? bonjour.

MYSIS.

O Pamphile, bonjour.

PAMPHILE.

Comment se porte-t-elle ?

MYSIS.

Comment elle se porte ? Elle est dans les douleurs ; d'ailleurs la malheureuse est inquiète, parce qu'anciennement on avait fixé votre mariage à ce jour-ci. Elle tremble que vous ne l'abandonniez.

PAMPHILE.

Ah ! pourrais-je y songer ? Souffrirais-je que, pour m'avoir aimé, elle fût trahie, réduite à la misère ? elle qui m'a rendu le maître de son cœur et de sa vie ; elle que j'ai si tendrement chérie, que j'ai regardée comme ma femme. Souffrirais-je que la pauvreté forçât au changement un cœur si bien formé à l'honneur, à la vertu ? Non, je n'en ferai rien.

MYSIS.

Haud vereor, si in te solo sit situm.
Sed vim ut queas ferre......

PAMPHILUS.

Adeon' me ignavum putas?
Adeon' porro ingratum, aut inhumanum, aut ferum,
Ut neque me consuetudo, neque amor, neque pudor
Commoveat, neque commoneat, ut servem fidem?

MYSIS.

Unum hoc scio, hanc meritam esse ut memor esses su.

PAMPHILUS.

Memor essem! O Mysis, Mysis[4], etiam nunc mihi
Scripta illa dicta sunt in animo Chrisidis
De Glycerio. Jam ferme moriens me vocat:
Accessi, vos semotae, nos soli, incipit:
Mi Pamphile, hujus formam atque aetatem vides:
Nec clam te est, quam illi utraeque res nunc inutiles
Et ad pudicitiam et ad rem tutandam sient.
Quod ego te per hanc dexteram oro, et ingeníum tuum,
Per tuam fidem, perque hujus solitudinem
Te obtestor, ne abs te hanc segreges, neu deseras.
Si te in germani fratris dilexi loco,
Sive haec te solum semper fecit maximi,
Seu tibi morigera fuit in rebus omnibus,
Te isti virum do, amicum, tutorem, patrem:
Bona nostra haec tibi permitto, et tuae mando fidei.
Hanc mihi in manum dat; mors continuo ipsam occupat.
Accepi, acceptam servabo.

MYSIS.

Je ne craindrais pas s'il dépendait de vous seul. Mais pourrez-vous résister à la violence?

PAMPHILE (*l'interrompant avec vivacité*).

Me crois-tu donc assez lâche, assez ingrat, assez inhumain, assez barbare pour être insensible à l'amitié, à l'amour, à l'honneur, qui m'ordonnent de lui garder ma foi?

MYSIS.

Je ne sais qu'une chose, elle mérite que vous songiez à elle.

PAMPHILE.

Que je songe à elle! Ah! Mysis, Mysis, elles sont encore gravées dans mon cœur les dernières paroles que m'adressa Chrisis en faveur de Glycérie. Prête à mourir elle m'appelle: j'approche; vous étiez éloignées, nous étions seuls. Elle me dit: « Mon cher Pamphile, vous voyez sa jeunesse et sa « beauté, et vous savez combien ces deux avantages lui sont « inutiles pour conserver son honneur et son bien: c'est par « cette main que je vous présente, c'est par votre caractère « et votre bonne-foi, c'est par l'abandon où vous la voyez « que je vous conjure de ne point vous séparer d'elle, de ne « la pas quitter, de ne la point délaisser. Si je vous ai chéri « comme mon propre frère, si elle n'a jamais aimé que vous, « si elle a eu pour vous toutes sortes de complaisances, je « vous la donne; soyez son époux, son ami, son tuteur, son « père. Je vous laisse le maître de tous nos biens, je les « confie à votre bonne foi. » Elle met la main de Glycérie dans la mienne, et meurt. Je l'ai reçue, je la garderai.

MYSIS.

Ita spero quidem.

PAMPHILUS.

Sed cur tu abis ab illa?

MYSIS.

Obstetricem arcesso.

PAMPHILUS.

Propera:

Atque audin'? Verbum unum cave de nuptiis...,
Ne ad morbum hoc etiam[5]....

MYSIS.

Teneo.

MYSIS.

Je l'espère ainsi.

PAMPHILE.

Mais pourquoi t'éloigner d'elle?

MYSIS.

Je vais chercher la sage-femme.

PAMPHILE.

Va promptement. Mais écoute, prends garde qu'un seul mot de ce mariage.... de peur d'augmenter....

MYSIS.

J'entends.

ACTUS II.

SCENA I.

CHARINUS, BYRRHIA.

CHARINUS.

Quid ais, Byrrhia! datur illa Pamphilo hodie nuptum!

BYRRHIA.

Sic est.

CHARINUS.

Quî scis?

BYRRHIA.

Apud forum modo de Davo audivi.

CHARINUS.

Vae misero mihi!

Ut animus in spe, atque in timore, usque antehac attentus fuit;
Ita, postquam ademta spes est, lassus, cura confectus stupet.

BYRRHIA.

Quaeso aedepol, Charine, quoniam non potest fieri quod vis,
Id velis quod possit.

CHARINUS.

Nihil aliud, nisi Philumenam, volo.

BYRRHIA.

Ah! quanto satius est, te id dare operam,

ACTE II.

SCÈNE I.

CHARINUS, BYRRHIE.

CHARINUS.

Que dis-tu, Byrrhie ! on la marie aujourd'hui à Pamphile!

BYRRHIE.

Oui.

CHARINUS.

Comment le sais-tu?

BYRRHIE.

Tout à l'heure Dave me l'a dit dans la place.

CHARINUS.

Que je suis malheureux! Jusqu'à ce jour mon cœur avait été suspendu entre l'espérance et la crainte. Aujourd'hui l'espérance m'est ôtée, le chagrin m'atterre et m'accable.

BYRRHIE.

Au nom des dieux, Charinus, puisqu'on ne peut faire ce que vous désirez, ne désirez que ce qui se peut.

CHARINUS.

Philumène est tout ce que je désire.

BYRRHIE.

Ah ! qu'il vaudrait mieux travailler à bannir cet amour de

Istum qui amorem ex animo amoveas tuo, quam id loqui,
Quo magis lubido frustra incendatur tua!

CHARINUS.

Facile omnes, cum valemus, recta consilia aegrotis damus.
Tu si hic sis, aliter sentias.

BYRRHIA.

Age, age, ut lubet.

SCENA II.

CHARINUS, PAMPHILUS, BYRRHIA.

CHARINUS.

Sed Pamphilum
Video. Omnia experiri certum 'st priusquam pereo.

BYRRHIA.

Quid hic agit?

CHARINUS.

Ipsum hunc orabo, huic supplicabo, amorem huic narrabo meum:
Credo, impetrabo, ut aliquot saltem nuptiis prodat dies.
Interea fiet aliquid, spero.

BYRRHIA.

Id aliquid nihil est.

CHARINUS.

Byrrhia,
Quid tibi videtur? Adeon' ad eum?

votre cœur, que de tenir des discours qui ne servent qu'à allumer davantage une passion sans espérance!

CHARINUS.

Tous ceux qui se portent bien donnent facilement de bons conseils aux malades. Si tu étais là *(en montrant son cœur)*, tu penserais autrement.

BYRRHIE.

Faites, faites donc comme il vous plaira.

SCÈNE II.

CHARINUS, PAMPHILE *(dans l'enfoncement)*. BYRRHIE.

CHARINUS.

Mais j'aperçois Pamphile, je veux tout tenter avant que de périr.

BYRRHIE *(à part)*.

Que va-t-il faire?

CHARINUS.

Je le prierai, le supplierai, lui peindrai mon amour. J'obtiendrai, je m'en flatte, qu'il diffère son mariage au moins de quelques jours. Pendant cet intervalle j'espère qu'il arrivera quelque chose.

BYRRHIE.

Et ce quelque chose ne sera rien.

CHARINUS.

Byrrhie, qu'en penses-tu? L'aborderai-je?

BYRRHIA.

Quidni? Si nihil impetres,
Ut te arbitretur sibi paratum moechum, si illam duxerit.

CHARINUS.

Abin' hinc in malam rem cum suspicione istac, scelus?

PAMPHILUS.

Charinum video. Salve.

CHARINUS.

O salve, Pamphile,
Ad te advenio, spem, salutem, auxilium, consilium expetens.

PAMPHILUS.

Neque pol consilii locum habeo, neque auxilii copiam.
Sed istuc quidnam 'st?

CHARINUS.

Hodie uxorem ducis?

PAMPHILUS.

Aiunt.

CHARINUS.

Pamphile,
Si id facis, hodie postremum me vides.

PAMPHILUS.

Quid ita?

CHARINUS.

Hei mihi!
Vereor dicere: huic dic, quaeso, Byrrhia.

BYRRHIA.

Ego dicam.

BYRRHIE *(ironiquement)*.

Pourquoi non? Si vous n'obtenez rien, il saura au moins qu'il faudra se défier de vous, s'il se marie.

CHARINUS.

Va-t-en au diable avec ton soupçon, coquin!

PAMPHILE.

C'est Charinus... Bonjour.

CHARINUS.

Ah! Pamphile, je vous salue. Je viens à vous, vous demander l'espérance, la vie, du secours, des conseils.

PAMPHILE.

Je ne suis,ma foi, pas en état de vous donner ni conseils, ni secours. Mais qu'y a-t-il?

CHARINUS.

Vous mariez-vous aujourd'hui?

PAMPHILE.

On le dit.

CHARINUS.

Pamphile, si cela est, vous me voyez aujourd'hui pour la dernière fois.

PAMPHILE.

Et pourquoi?

CHARINUS.

Hélas! j'ai honte de le dire; dis-le, toi, Byrrhie, je t'en prie.

BYRRHIE.

Moi, je le dirai.

PAMPHILUS.

Quid est?

BYRRHIA.

Sponsam hic tuam amat.

PAMPHILUS.

Nae iste haud mecum sentit. Ehodum dic mihi
Num quidnam amplius tibi cum illa fuit, Charine?

CHARINUS.

Ah, Pamphile,
Nihil.

PAMPHILUS.

Quam vellem!

CHARINUS.

Nunc te per amicitiam, et per amorem obsecro,
Principio, ut ne ducas.

PAMPHILUS.

Dabo equidem operam.

CHARINUS.

Sed si id non potes,
Aut tibi nuptiae hae sunt cordi....

PAMPHILUS.

Cordi?

CHARINUS.

Saltem aliquot dies
Profer, dum proficiscor aliquo, ne videam.

PAMPHILUS.

Audi nunc jam;

PAMPHILE.

Qu'est-ce que c'est?

BYRRHIE.

Il aime votre future.

PAMPHILE.

Nos sentiments sont en vérité bien différents. Mais dites-moi, Charinus, n'avez-vous pas pris des engagements avec elle?

CHARINUS.

Ah, Pamphile, aucuns.

PAMPHILE.

Que je voudrais bien!...

CHARINUS.

Au nom de l'amitié qui est entre nous, au nom de mon amour, pour première grâce, je vous prie, ne l'épousez pas.

PAMPHILE.

J'y ferai en vérité de mon mieux.

CHARINUS.

Mais si vous ne pouvez vous en défendre, ou si vous avez ce mariage à cœur...

PAMPHILE.

A cœur?

CHARINUS.

Différez au moins de quelques jours. Donnez-moi le temps de m'éloigner pour n'en être pas témoin.

PAMPHILE.

A votre tour écoutez, Charinus. Je crois qu'il n'est point

Ego, Charine, neutiquam officium liberi esse hominis puto,
Cum is nil promereat, postulare id gratiae apponi sibi:
Nuptias effugere ego istas malo, quam tu adipiscier.

CHARINUS.

Reddidisti animum.

PAMPHILUS.

Nunc si quid potes, aut tu, aut hic Byrrhia,
Facite, fingite, invenite, efficite qui detur tibi,
Ego id agam, mihi quî ne detur.

CHARINUS.

Sat habeo.

PAMPHILUS.

Davum optime
Video: hujus consilio fretus sum.

CHARINUS.

At tu hercle haud quidquam mihi,
Nisi ea quae nihil opus sunt scire. Fugin' hinc?

BYRRHIA.

Ego vero, ac lubens.

SCENA III.

DAVUS, CHARINUS, PAMPHILUS.

DAVUS.

Di boni! boni quid porto! Sed ubi inveniam Pamphilum,
Ut metum, in quo nunc est, adimam, atque expleam animum gaudio?

d'un honnête homme d'exiger de la reconnaissance lorsqu'il n'a rendu aucun service. J'ai plus envie d'éviter ce mariage, que vous de le contracter.

CHARINUS.

Vous m'avez rendu la vie.

PAMPHILE.

Maintenant, si vous pouvez quelque chose, vous ou votre Byrrhie, agissez, inventez, imaginez, tâchez qu'on vous la donne, et moi je tâcherai qu'on ne me la donne pas.

CHARINUS.

Cela me suffit.

PAMPHILE.

Je vois Dave fort à propos. Je compte beaucoup sur ses conseils.

CHARINUS *(à Byrrhie)*.

Pour toi, tu n'es bon à rien qu'à dire ce qu'il est inutile de savoir. T'en iras-tu ?

BYRRHIE.

Oui vraiment, et bien volontiers.

SCÈNE III.

DAVE, CHARINUS, PAMPHILE.

DAVE *(sans apercevoir Charinus et Pamphile)*.

Bons dieux ! que de biens j'apporte ! Mais où trouverai-je Pamphile pour dissiper la crainte qui le tourmente présentement, et le combler de joie ?

CHARINUS.

Laetus est, nescio quid..

PAMPHILUS.

Nihil est. Nondum haec rescivit mala.

DAVUS.

Quem ego nunc credo, si jam audierit sibi paratas nuptias......

CHARINUS.

Audin' tu illum?

DAVUS.

Toto me oppido exanimatum quaerere.
Sed ubi quaeram? Quo nunc primum intendam?

CHARINUS.

Cessas alloqui?

DAVUS.

Abeo

PAMPHILUS.

Dave, ades, resiste.

DAVUS.

Quis homo est qui me[1]?..... O Pamphile!
Te ipsum quaero. Euge, o Charine! ambo opportune.
Vos volo.

CHARINUS.

Dave, perii!

DAVUS.

Quin tu hoc audi.

CHARINUS.

Interii!

CHARINUS (*à Pamphile*).

Il est joyeux, je ne sais pourquoi.

PAMPHILE (*à Charinus*).

Ce n'est rien. Il ne sait pas encore nos malheurs.

DAVE (*continue seul*).

S'il a appris qu'on va la marier, je crois...

CHARINUS (*à Pamphile*).

L'entendez-vous?

DAVE (*continue*).

Que hors de lui-même il me cherche par toute la ville. Mais où le chercherai-je, moi? où irai-je d'abord?

CHARINUS (*à Pamphile*).

Vous ne lui parlez pas?

DAVE (*seul*).

Je m'en vais.

PAMPHILE.

Dave, viens çà, arrête.

DAVE.

Quel est l'homme qui...? Ah, Pamphile! c'est vous-même que je cherche. Charinus aussi! bon, tous deux fort à propos; je veux vous....

CHARINUS.

Dave, je suis perdu!

DAVE.

Mais écoutez-moi.

CHARINUS.

Je suis mort!

DAVUS.

Quid timeas, scio.

PAMPHILUS.

Mea quidem hercle certe in dubio vita 'st.

DAVUS.

Et quid tu, scio.

PAMPHILUS.

Nuptiae mihi....

DAVUS.

Et id scio.

PAMPHILUS.

Hodie....

DAVUS.

Obtundis, tametsi intellego.

Id payes, ne ducas tu illam : tu autem, ut ducas.

CHARINUS.

Rem tenes.

PAMPHILUS.

Istuc ipsum.

DAVUS.

Atqui istuc ipsum nil pericli est : me vide.

PAMPHILUS.

Obsecro te, quamprimum hoc me libera miserum metu.

DAVUS.

Hem,

Libero. Uxorem tibi jam non dat Chremes.

PAMPHILUS.

Qui scis?

DAVE.

Je sais ce que vous craignez.

PAMPHILE.

Ma vie, je te le jure, est en grand danger.

DAVE.

Je sais aussi ce que vous....

PAMPHILE.

Mon mariage....

DAVE.

Je sais encore cela.

PAMPHILE.

Aujourd'hui....

DAVE.

Vous m'étourdissez. Je vous entends : *(à Pamphile)* vous avez peur de l'épouser, vous ; *(à Charinus)* et vous, de ne pas l'épouser.

CHARINUS.

C'est cela.

PAMPHILE.

Cela même.

DAVE.

Et à cela même il n'y a aucun danger, je vous en réponds.

PAMPHILE.

Je t'en conjure, délivre-moi au plus tôt de cette frayeur qui me rend malheureux.

DAVE.

Eh bien, je vous en délivre. Chrémès ne vous donne plus sa fille.

PAMPHILE.

Comment le sais-tu ?

DAVUS.

Scio.

Tuus pater modo me prehendit: ait, sese tibi uxorem dare
Hodie; item alia multa, quae nunc non est narrandi locus[2].
Continuo ad te properans, percurro ad forum, ut dicam tibi haec.
Ubi te non invenio, ibi ascendo in quemdam excelsum locum:
Circumspicio: nusquam. Forte ibi hujus video Byrrhiam:
Rogo: negat vidisse. Mihi molestum. Quid agam, cogito.
Redeunti interea ex ipsa re mi incidit suspicio. Hem,
Paululum obsoni, ipsus tristis, de improviso nuptiae:
Non cohaerent.

PAMPHILUS.

Quorsumnam istuc?

DAVUS.

Ego me continuo ad Chremem.
Cum illuc advenio, solitudo ante ostium. Jam id gaudeo

CHARINUS.

Recte dicis.

PAMPHILUS.

Perge.

DAVUS.

Maneo. Interea introire neminem
Video, exire neminem; matronam nullam, in aedibus
Nil ornati, nil tumulti. Accessi, introspexi.

DAVE.

Je le sais. Tantôt votre père m'a pris en particulier. Il m'a dit qu'il vous mariait aujourd'hui, et beaucoup d'autres choses qu'il est inutile de répéter ici. Aussitôt je cours à la place pour vous trouver, et vous apprendre cette nouvelle. Comme je ne vous aperçois point, je monte sur un lieu élevé, je regarde de tous côtés : point de Pamphile. Je vois par hasard son Byrrhie. Je l'interroge. Il ne vous a point vu ; cela me fâche. Je réfléchis à ce que je ferai. Comme je m'en revenais, ce mariage même m'a fait naître un soupçon. Hom! guère de provisions, le bonhomme triste, un mariage subit ; cela ne s'accorde pas.

PAMPHILE.

A quoi cela aboutira-t-il?

DAVE.

Tout de suite je m'en vais chez Chrémès. Lorsque j'y arrive, personne devant la porte. Cela me fait déjà plaisir.

CHARINUS.

Tu dis fort bien.

PAMPHILE.

Continue.

DAVE.

Je m'y arrête : tout le temps que j'y suis, je ne vois entrer personne, sortir personne, aucune matrone (1). Dans la maison nul appareil, pas le moindre tumulte, car je me suis approché, j'ai regardé dans l'intérieur.

PAMPHILUS.

Scio,

Magnum signum.

DAVUS.

Num videntur convenire haec nuptiis?

PAMPHILUS.

Non opinor, Dave.

DAVUS.

Opinor, narras? Non recte accipis,
Certa res est. Etiam puerum inde abiens conveni Chremis,
Olera et pisciculos minutos ferre obolo in coenam seni.

CHARINUS.

Liberatus sum, Dave, hodie tua opera.

DAVUS.

At nullus quidem.

CHARINUS.

Quid ita? Nempe huic prorsus illam non dat.

DAVUS.

Ridiculum caput!
Quasi necesse sit, si huic non dat, te illam uxorem ducere.
Nisi vides, nisi senis amicos oras, ambis[3]....

CHARINUS.

Bene mones.
Ibo; etsi hercle saepe jam me spes haec frustrata est
Vale.

PAMPHILE.

Je sais que c'est un bon signe.

DAVE.

Dites-moi, cela cadre-t-il avec un mariage?

PAMPHILE.

Je ne le pense pas, Dave.

DAVE.

Je ne le pense pas, dites-vous? C'est mal prendre la chose. L'affaire est sûre. Il y a plus : en revenant j'ai rencontré le petit esclave de Chrémès, qui portait pour un sol de légumes et de petits poissons pour le souper du bonhomme.

CHARINUS.

Par tes bons soins, Dave, tu m'as rendu la vie aujourd'hui.

DAVE.

Non, vous êtes toujours mort.

CHARINUS.

Pourquoi cela? Il est certain qu'on ne la donne point à Pamphile.

DAVE.

La bonne tête! Comme s'il fallait absolument qu'on vous l'accordât si on ne la donne point à Pamphile. Si vous n'allez voir, prier les amis du bonhomme, faire votre cour....

CHARINUS.

Le conseil est bon. J'y vais. Cependant plusieurs fois ces moyens-là ont trompé mes espérances. Adieu.

SCENA IV.

PAMPHILUS, DAVUS.

PAMPHILUS.

Quid igitur sibi volt pater? Cur simulat?

DAVUS.

Ego dicam tibi.
Si id succenseat nunc, quia non dat tibi uxorem Chremes,
Ipsus sibi videatur injurius esse, neque id injuria,
Priusquam tuum, ut sese habeat, animum ad nuptias perspexerit.
Sed si tu negaris ducere, ibi culpam omnem in te transferet;
Tum illae turbae sient.....

PAMPHILUS.

Quid vis patiar[1].

DAVUS.

Pater est, Pamphile;
Difficile est : tum haec sola est mulier; dictum ac factum, invenerit
Aliquam causam quamobrem ejiciat oppido.

PAMPHILUS.

Ejiciat?

DAVUS.

Cito.

SCÈNE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

QUEL est donc le dessein de mon père? Pourquoi feint-il?

DAVE.

Je vais vous le dire. S'il vous grondait de ce que Chrémès ne vous donne point sa fille, avant d'avoir sondé vos dispositions sur ce mariage, il croirait agir injustement, et n'aurait pas tort. Mais si vous refusez de l'épouser, il jettera toute la faute sur vous, puis il vous fera un vacarme...

PAMPHILE.

Je le laisserai faire.

DAVE.

C'est votre père, Pamphile, il n'est pas aisé de lui résister; d'ailleurs elle n'a personne qui la protége, cette femme. Aussi-tôt dit aussi-tôt fait; il trouvera un prétexte pour la chasser de la ville.

PAMPHILE.

La chasser?

DAVE.

Et promptement.

PAMPHILUS.

Cedo igitur, quid faciam, Dave?

DAVUS.

Dic te ducturum.

PAMPHILUS.

Hem!

DAVUS.

Quid est?

PAMPHILUS.

Egone dicam[2]?

DAVUS.

Cur non?

PAMPHILUS.

Nunquam faciam.

DAVUS.

Ne nega.

PAMPHILUS.

Suadere noli.

DAVUS.

Ex ea re quid fiat, vide.

PAMPHILUS.

Ut ab illa excludar, huc concludar[3].

DAVUS.

Non ita est.

Nempe hoc sic esse opinor dicturum patrem:
Ducas volo hodie uxorem. Tu: Ducam, inquies.
Cedo, quid jurgabit tecum? Hic reddes omnia,
Quae nunc sunt certa ei consilia, incerta ut sient,

PAMPHILE.

Dis-moi donc, Dave, que dois-je faire?

DAVE.

Dites que vous vous marierez.

PAMPHILE.

Ah!

DAVE.

Quoi donc?

PAMPHILE.

Que je dise cela, moi?

DAVE.

Pourquoi non?

PAMPHILE.

Jamais je ne le ferai.

DAVE.

N'allez pas refuser.

PAMPHILE.

Ne me donne pas ce conseil.

DAVE.

Voyez quelle en sera la suite.

PAMPHILE.

Que je serai arraché de Glycérie et enchaîné avec l'autre.

DAVE.

Il n'en sera rien. Tenez, voici, à ce que je crois, ce que votre père vous dira : *Je veux vous marier aujourd'hui*. Vous lui répondrez : *Je me marierai*. Dites-moi, comment s'y prendra-t-il pour vous gronder? Par là vous ferez tomber tous les projets qu'il regarde comme sûrs, et sans courir à aucun danger. Car certainement Chrémès ne vous donne point sa fille. Lorsque vous aurez promis, ne changez rien à

Sine omni periculo. Nam hocce haud dubium est, quin Chremes
Tibi non det gnatam; nec tu ea causa minueris
Haec quae facis, ne is suam mutet sententiam.
Patri dic velle; ut, cum velit, tibi jure irasci, non queat,
Nam quod tu speras, propulsabo facile: uxorem his moribus
Dabit nemo: inopem inveniet potius, quam te corrumpi sinat.
Sed si te aequo animo ferre accipiet, negligentem feceris,
Aliam otiosus quaeret. Interea aliquid acciderit boni.

PAMPHILUS.

Itan' credis?

DAVUS.

Haud dubium id quidem est.

PAMPHILUS.

Vide quo me inducas.

DAVUS.

Quin taces?

PAMPHILUS.

Dicam. Puerum autem ne resciscat mihi esse ex illa, cautio est;
Nam pollicitus sum suscepturum.

DAVUS.

O facinus audax!

PAMPHILUS.

Hanc fidem
Sibi me obsecravit, qui se sciret non deserturum, ut darem.

DAVUS.

Curabitur. Sed pater adest; cave te esse tristem sentiat.

votre conduite, de peur que Chrémès ne change d'avis. Dites à votre père que vous voulez bien vous marier, afin qu'il n'ait pas droit de se fâcher contre vous quand il le voudrait. Car je détruirai facilement l'espérance dont vous pourriez vous flatter : *Avec les mœurs que j'ai, aucun père ne me donnera sa fille.* Il en trouvera une sans bien, plutôt que de vous laisser dans la débauche. Si au contraire vous vous montrez docile, vous le ralentirez. Il en cherchera une autre à loisir, et pendant ses recherches il arrivera quelque chose d'heureux.

PAMPHILE.

Le crois-tu ?

DAVE.

Il n'y a nul doute.

PAMPHILE.

Examine où tu me conduis.

DAVE

Mais soyez tranquille.

PAMPHILE.

Je le dirai. Il faut prendre garde encore qu'il n'apprenne que j'ai un enfant d'elle, car j'ai promis de l'élever.

DAVE.

Quelle témérité !

PAMPHILE.

Elle m'a conjuré de lui en donner ma parole, pour preuve que je ne l'abandonnerais jamais.

DAVE.

On y songera. Mais le voilà, votre père, prenez garde qu'il ne s'aperçoive que vous êtes triste.

SCENA V.

SIMO, DAVUS, PAMPHILUS.

SIMO.

Reviso quid agant, aut quid captent consilii.

DAVUS.

Hic nunc non dubitat quin te ducturum neges.
Venit meditatus alicunde ex solo loco;
Orationem sperat invenisse se,
Qua differat te: proin tu face, apud te ut sies.

PAMPHILUS.

Modo ut possim, Dave.

DAVUS.

Crede, inquam, hoc mihi, Pamphile,
Nunquam hodie tecum commutaturum[1] patrem
Unum esse verbum, si te dices ducere.

SCÈNE V.

SIMON, DAVE, PAMPHILE.

SIMON *(sans apercevoir Dave et Pamphile).*

JE reviens pour voir ce qu'ils font et quels desseins ils forment.

DAVE *(à Pamphile).*

Le bonhomme ne doute pas que vous ne refusiez de vous marier. Il vient de méditer dans quelque lieu solitaire. Il se flatte de vous terrasser avec la harangue qu'il a préparée. Ainsi tâchez de vous posséder.

PAMPHILE.

Pourvu que je le puisse, Dave.

DAVE.

Croyez-moi, vous dis-je, Pamphile, croyez qu'il n'aura pas un mot à répliquer, si vous dites que vous voulez bien vous marier.

SCENA VI.

BYRRHIA, SIMO, DAVUS, PAMPHILUS.

BYRRHIA.

Herus me[1], relictis rebus, jussit Pamphilum
Hodie observare, ut, quid ageret de nuptiis,
Scirem. Id propterea nunc hunc venientem sequor.
Ipsum adeo praesto video cum Davo. Hoc agam.

SIMO.

Utrumque adesse video.

DAVUS.

Hem, serva.

SIMO.

Pamphile.

DAVUS.

Quasi de improviso respice ad eum.

PAMPHILUS

Hem! pater!

DAVUS.

Probe.

SIMO.

Hodie uxorem ducas, ut dixi, volo.

BYRRHIA.

Nunc nostrae parti timeo, hic quid respondeat.

SCÈNE VI.

Les acteurs précédents et BYRRHIE *qui entre sans être aperçu.*

BYRRHIE *(à part).*

Mon maître m'a ordonné de laisser toutes affaires pour épier Pamphile aujourd'hui, et savoir ce qu'il fera à l'occasion de ce mariage. Voilà pourquoi je viens ici sur les pas de son père. Je le vois fort à propos avec Dave. Je vais faire ma charge.

SIMON *(à part).*

Je les vois tous deux.

DAVE *(bas à Pamphile).*

Allons, en garde.

SIMON *(haut).*

Pamphile.

DAVE *(bas à Pamphile).*

Retournez-vous de son côté d'un air étonné.

PAMPHILE.

Ah! mon père!

DAVE *(à Pamphile).*

A merveille.

SIMON.

Je veux, comme je vous l'ai dit tantôt, vous marier aujourd'hui.

BYRRHIE *(toujours à part).*

La réponse qu'il va faire me fait trembler pour nous.

PAMPHILUS.

Neque istic, neque alibi tibi usquam erit in me mora.

BYRRHIA.

Hem!

DAVUS.

Obmutuit[2].

BYRRHIA.

Quid dixit?

SIMO.

Facis ut te decet,
Cum istuc quod postulo, impetro cum gratia.

DAVUS.

Sum verus[3],

BYRRHIA.

Herus, quantum audio, uxore excidit[4].

SIMO.

I nunc jam intro, ne in mora, cum opus sit, sies.

PAMPHILUS.

Eo.

BYRRHIA.

Nullane in re esse homini cuiquam fidem!
Verum illud verbum est, vulgo quod dici solet:
OMNES SIBI MALLE MELIUS ESSE, QUAM ALTERI.
Ego illam vidi virginem, forma bona
Memini videre: quo aequior sum Pamphilo,
Si se illam in somnis, quam illum, amplecti maluit.
Renuntiabo, ut pro hoc malo mihi det malum.

PAMPHILE.

Dans cette occasion, comme dans toute autre, vous me trouverez toujours prêt à vous obéir.

BYRRHIE.

Aie!

DAVE (*à Pamphile*).

Il est devenu muet.

BYRRHIE.

Qu'a-t-il dit?

SIMON.

Vous faites ce que vous devez, mon fils, lorsque vous m'obéissez de bonne grâce.

DAVE (*à Pamphile*).

N'avais-je pas bien dit?

BYRRHIE.

A ce que j'entends, il n'y a plus de femme pour mon maître.

SIMON.

Entrez donc présentement, afin que vous ne fassiez point attendre lorsqu'on aura besoin de vous.

PAMPHILE.

J'entre.

BYRRHIE.

On ne trouvera donc jamais de bonne foi dans aucun homme! Il est bien vrai ce proverbe : *Chacun pour soi*. Je l'ai vue, cette fille, elle est belle, je m'en souviens. Ainsi j'excuse facilement Pamphile s'il aime mieux l'avoir pour épouse que de la céder à mon maître. Je vais lui porter cette mauvaise nouvelle et recevoir la récompense qu'elle mérite.

SCENA VII.

DAVUS, SIMO.

DAVUS.

Hic nunc me credit aliquam sibi fallaciam
Portare, et ea me hic restitisse gratia.

SIMO.

Quid Davus narrat?

DAVUS.

Aeque quidquam nunc quidem.

SIMO.

Nihilne? Hem!

DAVUS.

Nihil prorsus.

SIMO.

Atqui expectabam quidem[1].

DAVUS.

Praeter spem evenit, sentio: hoc male habet virum.

SIMO.

Potin' es mihi verum dicere?

DAVUS.

Nihil facilius.

SIMO.

Num illi molestae quidpiam hae sunt nuptiae,
Hujusce propter consuetudinem hospitae?

DAVE, SIMON.

DAVE (*à part*).

Le bonhomme croit que j'ai une batterie toute dressée contre lui, et que je reste ici pour la faire jouer.

SIMON.

Que dit Dave?

DAVE.

En vérité, pour le présent, il ne dit rien.

SIMON.

Comment rien? Ha, ha!

DAVE.

Rien du tout.

SIMON.

Je m'attendais cependant que tu dirais quelque chose.

DAVE (*à part*).

Il est trompé dans son attente, je m'en aperçois; c'est ce qui le met mal à l'aise.

SIMON.

Te serait-il possible de me dire la vérité?

DAVE.

Rien de plus aisé.

SIMON.

Dis-moi, ce mariage ne lui fait-il point un peu de peine, à cause de sa liaison avec cette étrangère?

DAVUS.

Nihil hercle; aut si adeo, bidui est, aut tridui
Haec sollicitudo : nostin'? deinde desinet.
Etenim ipse secum eam rem recta reputavit via.

SIMO.

Laudo.

DAVUS.

Dum licitum est ei, dumque aetas tulit,
Amavit; tum id clam. Cavit ne unquam infamiae
Ea res sibi esset, ut virum fortem decet:
Nunc uxore opus est; animum ad uxorem appulit.

SIMO.

Subtristis visus est aliquantulum mihi[a].

DAVUS.

Nihil propter hanc rem; sed est quod succenseat tibi.

SIMO.

Quidnam est?

DAVUS.

Puerile est.

SIMO.

Quid est?

DAVUS.

Nihil.

SIMO.

Quin dic quid est.

DAVUS.

Ait nimium parce facere sumptum.

DAVE.

Oh ma foi non. Ou si cela le fâche, c'est un petit chagrin de deux ou trois jours ; est-ce que vous ne le connaissez pas? Ensuite il n'y songera plus ; car il a fait là-dessus des réflexions très-sages.

SIMON.

Je l'approuve.

DAVE.

Tant qu'il lui a été permis, et que l'âge le comportait, il s'est livré à l'amour, secrètement cependant, avec précaution, pour ne pas se déshonorer, comme il convient à un homme qui a des sentiments ; aujourd'hui il faut se marier, il ne songe plus que mariage.

SIMON.

Je lui ai pourtant trouvé un petit fond de tristesse.

DAVE.

Ce n'est point du tout à cause de ce mariage : mais il y a quelque chose qui le fâche contre vous.

SIMON.

Qu'est-ce que c'est ?

DAVE.

Une puérilité.

SIMON.

Mais quoi ?

DAVE.

Rien.

SIMON.

Que ne me dis-tu ce que c'est?

DAVE.

Il dit qu'on a regardé de trop près à la dépense.

SIMO.

Mene?

DAVUS.

Te.

Vix, inquit, drachmis opsonatus est decem:
Num filio videtur uxorem dare?
Quem, inquit[3], vocabo ad coenam meorum aequalium,
Potissimum nunc? Et quod dicendum hic siet,
Tu quoque perparce nimium. Non laudo.

SIMO.

Tace.

DAVUS.

Commovi.

SIMO.

Ego istaec recte ut fiant videro.
Quidnam hoc rei est? Quidnam hic volt veterator sibi?
Nam si hic mali est quidquam, hem illic est huic rei caput.

SIMON.

Est-ce moi ?

DAVE.

Vous. A peine, dit-il, mon père fait pour dix drachmes de provisions. Croirait-on qu'il marie son fils ? Qui de mes amis, dit-il, inviterai-je à souper, un jour de noce encore ? Et, s'il faut le dire franchement, vous allez aussi trop à l'épargne. Je ne vous approuve pas.

SIMON *(avec dépit)*.

Tais-toi.

DAVE *(à part)*.

Je l'ai intrigué.

SIMON.

J'aurai soin que tout se fasse comme il convient. *(A part.)* Mais qu'est-ce que cela signifie ? Quel est le dessein de ce vieux coquin ? S'il se fait ici quelque chose de mal, ha, il est à la tête.

ACTUS III.

SCENA I.

MYSIS, SIMO, DAVUS, LESBIA.

MYSIS.

ITA pol quidem res est, ut dixti, Lesbia:
Fidelem haud ferme mulieri invenias virum.

SIMO.

Ab Andria est ancilla haec. Quid narras?

DAVUS.

Ita est.

MYSIS.

Sed hic Pamphilus.....

SIMO.

Quid dicit?

MYSIS.

Firmavit fidem....

SIMO.

Hem!

DAVUS.

Utinam aut hic surdus, aut haec muta facta sit.

MYSIS.

Nam quod peperisset, jussit tolli.

SIMO.

O Jupiter!
Quid ego audio? Actum est, siquidem haec vera praedicat.

ACTE III.

SCÈNE I.

MYSIS, SIMON, DAVE, LESBIE.

MYSIS *(à Lesbie, sans apercevoir Simon et Dave).*

Vous avez ma foi raison, Lesbie; il est rare de trouver un amant fidèle.....

SIMON *(à Dave).*

Elle est de chez l'Andrienne, cette servante. Qu'en dis-tu?

DAVE.

Cela est vrai.

MYSIS.

Mais notre Pamphile.....

SIMON.

Que dit-elle?

MYSIS.

A donné un gage de sa fidélité.....

SIMON.

Ah!

DAVE *(à part).*

Plût aux dieux, ou que celui-ci fût sourd, ou que cette autre devînt muette.

MYSIS.

Car il a ordonné qu'on élevât l'enfant dont elle accouchera.

SIMON.

O grands dieux! Qu'entends-je? Tout est perdu si ce qu'elle dit est vrai.

LESBIA.

Bonum ingenium narras adolescentis.

MYSIS.

Optimum.

Sed sequere me intro, ne in mora illi sis.

LESBIA.

Sequor.

SCENA II.

DAVUS, SIMO, GLYCERIUM.

DAVUS.

Quod remedium nunc huic malo inveniam?

SIMO.

Quid hoc?

Adeon' est demens? Ex peregrina? Jam scio. Ah!
Vix tandem sensi stolidus.

DAVUS.

Quid hic sensisse se ait?

SIMO.

Haec primum adfertur jam mihi ab hoc fallacia.
Hanc simulant parere, quo Chremetem absterreant...

GLYCERIUM.

Juno Lucina, fer opem, serva me, obsecro.

SIMO.

Hui, tam cito? Ridiculum. Postquam ante ostium

LESBIE.

Suivant ce que vous dites, il est d'un bon caractère, ce une homme.

MISIS.

Très-bon. Mais, suivez-moi, entrons, de peur que vous n'arriviez trop tard.

LESBIE.

Je vous suis.

SCÈNE II.

DAVE, SIMON, GLYCÉRIE.

DAVE *(à part)*.

Quel remède trouverai-je à présent à ce malheur?

SIMON *(rêvant et lentement)*.

Qu'est-ce que c'est que cela?... Est-il assez insensé?... Comment, d'une étrangère? *(vivement)* Ah! j'entends intenant. A la fin pourtant je m'en suis aperçu. Esprit uché que je suis.

DAVE *(à part)*.

De quoi dit-il qu'il s'est aperçu?

SIMON.

Voici le prélude des fourberies de ce coquin. Ils simulent un accouchement pour effaroucher Chrémès.

GLYCÉRIE *(derrière la scène)*.

Junon Lucine (1), secourez-moi, délivrez-moi, je vous en conjure.

SIMON.

Si vite? Oh, oh, cela est assez plaisant. Lorsqu'elle apprend

Me audivit stare, approperat: non sat commode
Divisa sunt temporibus tibi, Dave, haec.

DAVUS.

Mihin'?

SIMO.

Num immemores discipuli[2]?

DAVUS.

Ego quid narres nescio.

SIMO.

Hiccine si me imparatum in veris nuptiis
Adortus esset, quos mihi ludos redderet!
Nunc hujus periculo fit; ego in portu navigo.

SCENA III.

LESBIA, SIMO, DAVUS.

LESBIA.

Adhuc, Archillis, quae adsolent, quaeque oportent
Signa[1] esse ad salutem, omnia huic esse video.
Nunc primum facite istaec ut lavet; post deinde
Quod jussi ei date bibere, et quantum imperavi
Date: mox ego huc revertor.
Per Ecastor, scitus puer natus est Pamphilo.
Deos quaeso ut sit superstes; quandoquidem ipse est ingenio bôno.
Cumque huic veritus est optumae adolescenti facere injuriam.

que je suis devant sa porte, elle se hâte d'accoucher. Dave, tu n'as pas bien marqué les temps de ta pièce.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Est-ce que tes acteurs auraient oublié leur rôle?

DAVE.

Je ne sais pour moi ce que vous nous contez.

SIMON *(à part)*.

Si ce mariage eût été véritable, et que ce drôle-là m'eût ainsi attaqué sans que je fusse en garde, comme il m'aurait joué! Maintenant je vogue dans le port; il est au milieu des écueils.

SCÈNE III.

LESBIE, SIMON, DAVE.

LESBIE *(sortant de chez Glycérie, dit à une femme qui est restée dans la maison)*.

Jusqu'a présent, Archillis, je lui trouve tous les symptômes ordinaires, tous les symptômes nécessaires à un heureux accouchement. Commencez par la baigner; ensuite vous lui donnerez à boire ce que j'ai ordonné, et la dose que j'ai prescrite. Je reviendrai bientôt. *(Seule.)* Il a là par ma foi un joli petit garçon, ce Pamphile. Je prie les dieux de conserver l'enfant, puisque le père est d'un si bon naturel, puisqu'il est fidèle à cette aimable femme. *(Lesbie sort.)*

SCENA IV.

SIMO, DAVUS.

SIMO.

Vel hoc quis non credat, qui norit te, abs te esse ortum?

DAVUS.

Quidnam id est?

SIMO.

Non imperabat coram quid opus facto esset puerperae;
Sed postquam egressa est, illis quae sunt intus, clamat de via.
O Dave, itane contemnor abs te? Aut itane tandem idoneus
Tibi videor esse, quem tam aperte fallere incipias dolis?
Saltem accurate, ut metui videar: certe si resciverim....

DAVUS.

Certe hercle nunc hic ipsus se fallit, haud ego.

SIMO.

Edixin' tibi?
Interminatus sum ne faceres? Num veritus? Quid rettulit
Credon' tibi hoc, nunc peperisse hanc e Pamphilo?

DAVUS.

Teneo quid erret: quid ego agam habeo.

SIMO.

Quid taces?

SCÈNE IV.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Est-il quelqu'un qui, te connaissant, puisse douter que tout ceci ne soit ton ouvrage ?

DAVE.

Mais qu'est-ce que c'est donc ?

SIMON.

Tant que cette femme a été dans la maison, elle n'a pas ordonné ce qu'il fallait faire à l'accouchée ; lorsqu'elle est sortie elle le crie de la rue à celles qui sont restées en dedans. O Dave, me méprises-tu jusqu'à ce point ? Me crois-tu donc propre à donner dans des ruses si grossières ? Mets-y de la finesse au moins, afin que je puisse croire que tu me crains : si je viens à découvrir......

DAVE *(à part)*.

Pour cette fois, c'est bien lui qui se trompe lui-même ; ce n'est pas moi.

SIMON.

Ne t'ai-je pas averti ? Ne t'ai-je pas défendu de faire aucun tour de ton métier ? As-tu respecté ma défense ? Qu'ai-je gagné ? T'imagines-tu m'avoir fait croire qu'elle a mis au monde un enfant de Pamphile ?

DAVE *(à part)*.

Je vois ce qui l'abuse, et ce que je dois faire.

SIMON.

Comment, tu ne répons rien ?

DAVUS.

Quid credas? Quasi non tibi renuntiata sint haec, sic fore.

SIMO

Mihin' quisquam?...

DAVUS.

Eho? an tute intellexti hoc adsimularier?

SIMO.

Irrideor.

DAVUS.

Renuntiatum est: nam qui istaec tibi incidit suspicio?

SIMO.

Qui? Quia te noram.

DAVUS.

Quasi tu dicas factum id consilio meo.

SIMO.

Certe enim scio.

DAVUS.

Non satis me pernosti etiam, qualis sim, Simo.

SIMO.

Egone te?...

DAVUS.

Sed si quid narrare occepi, continuo dari
Tibi verba censes.

SIMO.

Falso.

DAVUS.

Itaque hercle nihil jam mutire audeo.

DAVE (*à Simon*).

Et pourquoi le croiriez-vous? Comme si on ne vous avait pas averti de tout ce manége.

SIMON (*vivement*).

Moi? Quelqu'un m'a averti?

DAVE.

Quoi! de vous même! vous avez deviné que tout ceci n'était qu'une feinte.

SIMON.

Tu te moques de moi.

DAVE.

On vous l'a dit; car, d'où vous serait venu ce soupçon?

SIMON.

D'où? De ce que je te connais.

DAVE.

Vous allez peut-être dire que cela s'est fait par mon conseil

SIMON.

J'en suis très-sûr.

DAVE (*d'un ton sérieux et affirmatif*).

Vous me connaissez mal, Monsieur; vous ne savez pas quel homme je suis.

SIMON.

Moi? je te connais mal?

DAVE.

Cependant dès que j'ouvre la bouche, tout aussitôt vous croyez que je vous trompe.

SIMON (*ironiquement*).

J'ai tort.

DAVE.

Voilà ce qui fait aussi que je n'ose ma foi pas vous dire un seul mot.

SIMO.

Hoc ego scio unum, neminem peperisse hic[1].

DAVUS.

Intellexti.

Sed nihilo secius mox deferent puerum huc ante ostium.
Id ego jam nunc tibi, here, renuntio futurum, ut scis sciens;
Ne tu hoc mihi posterius dicas, Davi factum consilio aut dolis:
Prorsus a me opinionem hanc tuam esse ego amotam volo.

SIMO.

Unde id scis?

DAVUS.

Audivi et credo. Multa concurrunt simul
Qui conjecturam hanc nunc facio. Jam primum haec se e Pamphilo
Gravidam dixit esse; inventum est falsum. Nunc postquam videt
Nuptias domi apparari, missa est ancilla illico
Obstetricem accersitum ad eam, et puerum ut adferret simul.
Hoc nisi fit, puerum ut tu videas, nil moventur nuptiae.

SIMO.

Quid ais! cum intellexeras
Id consilii capere, cur non dixti extemplo Pamphilo?

DAVUS.

Quis igitur eum ab illa abstraxit, nisi ego[2]? Nam omnes nos quidem

SIMON.

Je ne sais qu'une chose, c'est que personne n'est accouché ici.

DAVE.

Vous l'avez deviné. Mais on n'en va pas moins apporter l'enfant devant votre porte ; je vous en avertis dès à présent, mon cher maître, afin que vous soyez prévenu, et que vous ne veniez pas me dire : *Cela s'est fait par les conseils et les ruses de Dave.* Je veux entièrement effacer la mauvaise opinion que vous avez de moi.

SIMON.

Comment le sais-tu ?

DAVE.

Je l'ai entendu dire, et je le crois. Plusieurs circonstances se réunissent pour me le faire conjecturer. D'abord Glycérie s'est dit grosse de Pamphile ; cela s'est trouvé faux. Aujourd'hui qu'elle voit faire ici des préparatifs de noces, vite elle envoie sa servante chez la sage-femme, avec ordre d'apporter un enfant. Si on ne vient pas à bout de vous faire voir un enfant, on ne dérange rien à ce mariage.

SIMON *(avec étonnement)*.

Que dis-tu là ! Lorsque tu t'es aperçu qu'elles formaient ce dessein, que ne le disais-tu sur-le-champ à mon fils ?

DAVE.

Qui donc l'a arraché de cette femme, si ce n'est moi ? Car nous savons tous combien il en était fou. Aujourd'hui il

Scimus quam misere hanc amarit: nunc sibi uxorem expetit.
Postremo id mihi da negoti; tu tamen idem has nuptias
Perge facere, ita ut facis, et id spero adjuturos deos.

SIMO.

Imo abi intro, ibi me opperire, et quod parato opus est, para.

SCENA V.

SIMO.

Non impulit me haec nunc omnino ut crederem.
Atque haud scio, an, quae dixit, sint vera omnia[1];
Sed parvi pendo. Illud mihi multo maximum est,
Quod mihi pollicitus est ipsus gnatus. Nunc Chremem
Conveniam; orabo gnato uxorem: id si impetro,
Quid alias malim, quam hodie has fieri nuptias?
Nam gnatus quod pollicitus est, haud dubium est mihi,
Si nolit, quin eum merito possim cogere.
Atque adeo in ipso tempore eccum ipsum obvium Chremem.

SCENA VI.

SIMO, CHREMES.

SIMO.

Jubeo Chremetem.....

CHREMES.

O! te ipsum quaerebam.

désire se marier. Chargez-moi de cette affaire, et vous cependant continuez de travailler à ce mariage comme vous faites, et j'espère que les dieux nous aideront.

SIMON.

Entre plutôt au logis, va m'y attendre, et prépare tout ce qui est nécessaire. *(Dave sort.)*

SCÈNE V.

SIMON.

Il n'est pas venu à bout de me persuader entièrement, et je ne sais pas trop si tout ce qu'il m'a dit est bien vrai : mais peu m'importe. Ce qui me touche beaucoup plus, c'est la promesse que m'a faite mon fils. Présentement je m'en vais trouver Chrémès, je le prierai de lui donner sa fille. Si je l'obtiens, pourquoi ne ferais-je pas ce mariage aujourd'hui plutôt qu'un autre jour? Car, puisque mon fils a promis, sans contredit j'aurai droit de le contraindre s'il refuse. Mais voilà Chrémès lui-même. Il arrive fort à propos.

SCÈNE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Chrémès, je vous souhaite......

CHRÉMÈS.

Ah! c'est vous-même que je cherchais.

SIMO.

Et ego te.

CHREMES.

Optato advenis.

Aliquot me adiere[1], ex te auditum qui aiebant, hodie filiam
Meam nubere tuo gnato. Id viso, tune, an illi insaniant.

SIMO.

Ausculta; paucis et quid ego te velim, et tu quod quaeris, scies.

CHREMES.

Ausculto: loquere quid velis.

SIMO.

Per te deos oro et nostram amicitiam, Chreme,
Quae incepta a parvis, cum aetate accrevit simul,
Perque unicam gnatam tuam, et gnatum meum,
Cujus tibi potestas summa servandi datur,
Ut me adjuves in hac re, atque ita uti nuptiae
Fuerant futurae, fiant.

CHREMES.

Ah! ne me obsecra;
Quasi hoc te orando a me impetrare oporteat.
Alium esse censes nunc me atque olim, cum dabam?
Si in rem est utrique, ut fiant, accersi jube.
Sed si ex ea re plus mali est, quam commodi
Utrique; id oro te; in commune ut consulas,
Quasi illa tua sit, Pamphilique ego sim pater.

SIMO.

Imo ita volo, itaque postulo ut fiat, Chreme.
Neque postulem abs te, nisi res ipsa moneat.

SIMON.

Je vous cherchais aussi.

CHRÉMÈS.

Vous arrivez à souhait. Quelques personnes me sont venu trouver ; vous avez dit, m'ont-elles rapporté, que ma fille se mariait aujourd'hui à votre fils ; je viens voir qui d'elles ou de vous extravague.

SIMON.

Écoutez ; en deux mots vous saurez ce que je désire de vous, et ce que vous désirez savoir.

CHRÉMÈS.

J'écoute : parlez, que voulez-vous ?

SIMON.

Au nom des dieux, Chrémès, au nom de notre amitié qui a commencé dès l'enfance, et s'est accrue avec l'âge, au nom de votre fille unique, au nom de mon fils que vous êtes le maître de me conserver, aidez-moi, je vous en conjure, en cette occasion. Faisons ce mariage comme nous l'avions résolu.

CHRÉMÈS.

Ah ! ne me priez pas : comme s'il fallait me prier pour obtenir cela de moi ! Anciennement je consentais à donner ma fille à votre fils, croyez-vous que je sois changé ? Si ce mariage est utile à l'un et à l'autre, envoyez chercher ma fille. Mais s'il en doit résulter plus de mal que de bien pour tous les deux, je vous prie de consulter nos intérêts communs, comme si ma fille était la vôtre, et que je fusse le père de Pamphile.

SIMON.

Mais c'est ainsi que je le veux. Et voilà pourquoi je vous prie de faire ce mariage, mon ami ; et je ne le demanderais pas, si les circonstances ne le demandaient elles-mêmes.

CHREMES.

Quid est?

SIMO.

Irae sunt inter Glycerium et gnatum.

CHREMES.

Audio.

SIMO.

Ita magnae, ut sperem posse avelli.

CHREMES.

Fabulae.

SIMO.

Profecto sic est.

CHREMES.

Sic hercle ut dicam tibi:
AMANTIUM IRAE, AMORIS INTEGRATIO EST.

SIMO.

Hem, id te oro, ut ante eamus[2], dum tempus datur,
Dumque ejus libido occlusa est contumeliis.
Prius quam harum scelera et lacrumae confictae, dolis
Reducant animum aegrotum ad misericordiam,
Uxorem demus. Spero, consuetudine et
Conjugio liberali devinctum, Chreme,
Dehinc facile ex illis sese emersurum malis.

CHREMES.

Tibi ita hoc videtur, at ego non posse arbitror
Neque illum hanc perpetuo habere, neque me perpeti...

SIMO.

Qui scis ergo istuc, nisi periculum feceris?

CHRÉMÈS.

Qu'y a-t-il de nouveau?

SIMON.

Il y a de la querelle entre Glycérie et mon fils.

CHRÉMÈS (*ironiquement*).

J'entends.

SIMON.

Et querelle si forte, que j'espère pouvoir l'arracher.

CHRÉMÈS.

Contes que cela.

SIMON.

Certainement cela est comme je vous le dis.

CHRÉMÈS.

Très-certainement cela est comme je vais vous le dire : *Querelles d'amants, renouvellement d'amour.*

SIMON.

Eh bien, je vous en conjure, prenons les devants tandis que nous en avons le temps, tandis que sa passion est ralentie par des offenses. Avant que les ruses, les artifices, les larmes feintes de ces créatures ramènent la pitié dans son cœur malade, donnons-lui une femme. J'espère, mon ami, qu'une liaison, un mariage honnête, l'attachera, et qu'ensuite il se retirera sans peine du gouffre de malheurs où il est plongé.

CHRÉMÈS.

Vous le croyez ainsi ; mais pour moi je ne crois pas qu'il puisse garder constamment ma fille, ni que je puisse souffrir....

SIMON.

Comment le savez-vous avant de l'avoir éprouvé?

CHREMES.

At istuc periculum in filia fieri, grave est.

SIMO.

Nempe incommoditas denique huc omnis redit,
Si eveniat, quod di prohibeant, discessio.
At si corrigitur, quot commoditates? vide.
Principio amico filium restitueris;
Tibi generum firmum, et filiae invenies virum[3].

CHREMES.

Quid istic? Si ita istuc animum induxti esse utile,
Nolo tibi ullum commodum in me claudier.

SIMO.

Merito te semper maximi feci, Chreme.

CHREMES.

Sed quid ais?

SIMO.

Quid?

CHREMES.

Qui scis eos nunc discordare inter se?

SIMO.

Ipsus mihi Davus, qui intimus est eorum consiliis, dixit.
Et is mihi suadet nuptias, quantum queam, ut maturem.
Num, censes, faceret, filium nisi sciret eadem haec velle?
Tute adeo jam ejus audies verba. Heus, evocate huc Davum.
Atque eccum; video ipsum foras exire.

CHRÉMÈS.

Mais faire cette épreuve sur mon enfant, la chose est dure.

SIMON.

Enfin tous les inconvénients de ceci se réduisent au divorce s'il arrive (ce que je prie les dieux d'empêcher) : mais s'il se corrige, que d'avantages ! voyez. D'abord vous rendrez un fils à votre ami, vous aurez un gendre stable, et votre fille un époux digne d'elle.

CHRÉMÈS.

Brisons là-dessus. Si vous êtes persuadé que ce mariage vous soit utile, je ne veux rien refuser de ce qui peut vous être avantageux.

SIMON.

C'est avec raison, mon ami, que je vous ai toujours tendrement aimé.

CHRÉMÈS.

Mais que me dites-vous ?

SIMON.

Quoi !

CHRÉMÈS.

Comment savez-vous qu'ils sont brouillés ?

SIMON.

Dave lui-même, Dave qui est l'âme de leurs desseins me l'a dit. C'est lui qui me conseille de hâter le mariage le plus que je pourrai. Croyez-vous qu'il le ferait s'il n'était sûr que mon fils a le même désir ? Tenez, vous allez l'entendre lui même. *(Vers la maison.)* Holà, faites venir ici Dave. Mais le voilà. Je le vois sortir.

SCENA VII.

DAVUS, SIMO, CHREMES.

DAVUS.

Ad te ibam.

SIMO.

Quidnam est?

DAVUS.

Cur uxor non accersitur? Jam advesperascit.

SIMO.

Audin' tu illum?

Ego dudum nonnihil veritus sum, Dave, abs te, ne faceres idem

Quod volgus servorum solet, dolis ut me deluderes,

Propterea quod amat filius[1].

DAVUS.

Egon' istuc facerem?

SIMO.

Credidi.

Idque adeo metuens, vos celavi quod nunc dicam.

DAVUS.

Quid?

SIMO.

Scies.

Nam propemodum habeo tibi jam fidem.

SCÈNE VII.

DAVE, SIMON, CHRÉMÈS.

DAVE.

Je venais vous trouver.

SIMON.

Que me veux-tu ?

DAVE.

Pourquoi ne fait-on pas venir la fiancée ? Il commence à se faire tard.

SIMON *(à Chrémès)*.

L'entendez-vous ? *(A Dave.)* Dave, j'ai long-temps appréhendé que tu ne fisses comme le commun des valets, que tu ne me jouasses quelques tours. Et cela parce que mon fils a une maîtresse.

DAVE *(avec vivacité)*.

Moi ! je serais capable de vous tromper !

SIMON *(froidement)*.

Je l'ai cru ; et dans cette crainte je vous ai fait à tous deux un mystère que je vais te découvrir présentement.

DAVE.

Quel mystère ?

SIMON.

Tu vas le savoir, car j'ai presque confiance en toi.

DAVUS.

Tandem agnosti qui siem.

SIMO.

Non fuerant nuptiae futurae.

DAVUS.

Quid? non?

SIMO.

Sed ea gratia

Simulavi, vos ut pertentarem,

DAVUS.

Quid ais?

SIMO.

Sic res est.

DAVUS.

Vide,

Numquam quivi ego istuc intelligere. Vah, consilium callidum!

SIMO.

Hoc audi: tu hinc te jussi introire, opportune hic fit mihi obviam.

DAVUS.

Hem! numnam periimus?

SIMO.

Narro huic, quae tu dudum narrasti mihi.

DAVUS.

Quidnam audio?

SIMO.

Gnatam ut det oro, vixque id exoro.

DAVE.

A la fin donc vous avez reconnu quel homme je suis.

SIMON.

Ce mariage ne devait pas se faire.

DAVE *(avec un étonnement feint)*.

Comment! il ne devait pas se faire?

SIMON.

Mais je l'ai simulé dans le dessein de vous sonder.

DAVE.

Que me dites-vous?

SIMON.

La vérité.

DAVE *(d'un ton sérieux)*.

Voyez, je n'ai jamais pu le deviner. Ah, quelle ruse!

SIMON.

Ecoute ceci. Après t'avoir ordonné d'entrer, je rencontre tout à propos Chrémès que voilà.

DAVE *(à part)*.

Ah! serions-nous perdus?

SIMON.

Je lui raconte ce que tu m'avais dit.

DAVE *(à part)*.

Qu'entends-je?

SIMON.

Je le prie de donner sa fille. A force de prières je l'obtiens.

DAVUS.

Occidi[a].

SIMO.

Hem, quid dixti?

DAVUS.

Optime, inquam, factum.

SIMO.

Nunc per hunc nulla est mora.

CHREMES.

Domum modo ibo; ut apparentur dicam, atque huc renuntio.

SCENA VIII.

SIMO, DAVUS.

SIMO.

Nunc te oro, Dave, quoniam solus mihi effecisti has nuptias....

DAVUS.

Ego vero solus.

SIMO.

Corrigere mihi gnatum porro enitere?

DAVUS.

Faciam hercle sedulo.

SIMO.

Potes nunc, dum animus irritatus est.

DAVE (*troublé dit vivement à part et plus haut qu'il ne voulait*).

Ah ! je suis mort.

SIMON (*qui n'a pas bien entendu*).

Hem, que dis-tu ?

DAVE (*à Simon*).

Je dis : ah, l'heureux sort !

SIMON.

De son côté à présent plus d'obstacle.

CHRÉMÈS.

Je vais seulement chez nous dire qu'on se prépare, et je reviens ici vous apprendre.....

SCÈNE VIII.

SIMON, DAVE.

SIMON.

MAINTENANT je te prie, Dave, puisque c'est à toi seul que je dois ce mariage.....

DAVE (*avec un air content en apparence*).

Oui vraiment, à moi seul.

SIMON.

Tâche donc de me corriger mon fils.

DAVE.

Ma foi, j'y ferai mon possible.

SIMON.

Tu le peux, maintenant qu'il est irrité.

DAVUS.

Quiescas.

SIMO.

Age igitur. Ubi nunc est ipsus?

DAVUS.

Mirum ni domi est.

SIMO.

Ibo ad eum, atque eadem haec, quae tibi dixi, dicam itidem illi.

SCENA IX.

DAVUS.

NULLUS sum.
Quid causae est, quin hinc in pistrinum recta proficiscar via?
Nihil est preci loci relictum: jam perturbavi omnia:
Herum fefelli; in nuptias conjeci herilem filium;
Feci hodie ut fierent, insperante hoc, atque invito Pamphilo.
Hem astutias! Quod si quiessem, nihil evenisset mali.
Sed eccum, ipsum video[1]. Occidi:
Utinam mihi esset aliquid hic, quo nunc me praecipitem darem.

DAVE.

Soyez tranquille.

SIMON.

Travailles-y donc. Mais où est-il maintenant, mon fils ?

DAVE.

Je serais bien étonné s'il n'était à la maison.

SIMON.

Je vais le trouver, et lui répéter ce que je viens de te dire.

SCÈNE IX.

DAVE.

Je suis perdu. Que ne vais-je au moulin par le plus court chemin ? Qui me retient ? Nul espoir de pardon. J'ai tout gâté.... trompé mon maître.... embarqué son fils dans ce mariage. C'est moi qui l'ai fait ce mariage contre l'attente du bonhomme, contre le gré de Pamphile. Belles finesses ! Que ne demeurais-je en repos ? Il ne serait arrivé aucun mal. (*Avec effroi.*) Mais le voilà, je le vois, je suis mort. Dieux ! si je trouvais un précipice, je m'y jetterais.

SCENA X.

PAMPHILUS, DAVUS.

PAMPHILUS.

Ubi illic scelus est, qui me perdidit?

DAVUS.

Perii.

PAMPHILUS.

Atque hoc confiteor,
Jure mihi obtigisse; quandoquidem tam iners, tam nulli consilii
Sum. Servon' fortunas meas me commisisse futili?
Ergo pretium ob stultitiam fero: sed inultum numquam id auferet.

DAVUS.

Posthac incolumem sat scio fore me, nunc si hoc devito malum.

PAMPHILUS.

Nam quid ego nunc dicam patri? Negabon' velle me, modo
Qui sum pollicitus ducere? Qua fiducia id facere audeam?
Nec quid me nunc faciam scio.

DAVUS.

Nec quidem me; atque id ago sedulo.
Dicam aliquid jam inventurum, ut huic malo aliquam producam moram.

SCÈNE X.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE (*sans apercevoir Dave qui se cache*).

Ou est-il le scélérat qui m'a perdu?

DAVE (*à part*).

C'est fait de moi.

PAMPHILE (*sans apercevoir Dave*).

Je mérite bien ce qui m'arrive, je l'avoue, puisque j'ai été si imbécile, si imprudent. Comment! confier mon sort à un misérable valet (1)! Je suis bien payé de ma sottise, mais il n'en sortira pas impunément.

DAVE.

Je suis en sûreté pour le reste de ma vie, si je me tire de ce mauvais pas.

PAMPHILE.

Car à présent que répondre à mon père? Lui dirai-je que je ne veux plus me marier, moi qui l'ai promis il n'y a qu'un instant? De quel front l'oserais-je? Je ne sais plus que devenir!

DAVE (*toujours à part*).

Ni moi non plus. J'y songe pourtant sérieusement Je lui promettrai d'inventer quelque moyen d'éloigner ce malheur.

PAMPHILUS.

Oh!

DAVUS.

Visus sum.

PAMPHILUS.

Eodum, bone vir, quid ais? Viden' me consiliis tuis
Miserum impeditum esse?

DAVUS.

At jam expediam.

PAMPHILUS.

Expedies?

DAVUS

Certe, Pamphile.

PAMPHILUS.

Nempe ut modo.

DAVUS.

Imo melius spero.

PAMPHILUS.

Oh, tibi ego ut credam, furcifer?
Tu rem impeditam et perditam restituas? Hem, quo fretus siem,
Qui me hodie ex tranquillissima re conjecisti in nuptias.
An non dixi hoc esse futurum?

DAVUS.

Dixti.

PAMPHILUS.

Quid meritus?

PAMPHILE *(apercevant Dave).*

Ha !

DAVE.

Il m'a vu.

PAMPHILE.

Approchez, l'homme de bien. Qu'en dites-vous? Me trouvez-vous assez malheureux par vos beaux conseils, assez dans l'embarras ?

DAVE.

Tout à l'heure je vous en tirerai.

PAMPHILE.

Tu m'en tirerais ?

DAVE.

Certainement, Pamphile.

PAMPHILE.

Oui, comme tantôt.

DAVE.

Non, mieux, à ce que j'espère.

PAMPHILE.

Ah ! je me fierais encore à toi, pendard (2) ? Tu pourrais rétablir une affaire embrouillée, désespérée ? Comptez donc sur un coquin qui m'arrache de l'état le plus tranquille pour me jeter dans ce mariage. *(Avec véhémence.)* Ne t'avais-je pas dit que cela arriverait ?

DAVE.

Oui.

PAMPHILE.

Qu'as-tu mérité ?

DAVUS.

Crucem.

Sed paululum sine ad me ut redeam : jam aliquid dispiciam.

PAMPHILUS.

Hei mihi!

Cur non habeo spatium, ut de te sumam supplicium ut volo:
Namque hocce tempus praecavere mihi me, haud te ulcisci sinit.

DAVE.

Le gibet. Mais laissez-moi un peu reprendre mes esprits. Tout à l'heure j'imaginerai quelque chose.

PAMPHILE.

Malheureux que je suis! Que n'ai-je le loisir de te punir à mon gré. Je n'ai que le temps de pourvoir à ma sûreté, et non celui de me venger.

ACTE IV.

SCENA I.

CHARINUS, PAMPHILUS, DAVUS.

CHARINUS.

Hoccine est credibile, aut memorabile.
Tanta vecordia innata cuiquam ut siet,
Ut malis gaudeat alienis, atque ex incommodis
Alterius, sua ut comparet commoda? Ah!
Idne est verum[1]? Imo id genus est hominum pessimum,
In denegando modo queis pudor est paululum:
Post, ubi jam tempus est promissa perfici,
Tum coacti necessario se aperiunt et timent,
Et tamen res cogit eos denegare. Ibi
Tum impudentissima eorum oratio est:
Quis tu es? Quis mihi es? Cur meam tibi? Heus,
Proximus sum egomet mihi: attamen ubi fides
Si roges, nihil pudet. Hic, ubi opus est,
Non verentur; illic, ubi nihil opus est, ibi verentur[2].
Sed quid agam? Adeamne ad eum, et cum eo injuriam hanc expostulem?
Mala ingeram multa? Atque aliquis dicat, nihil promoveris.
Multum: molestus certe ei fuero, atque animo morem gessero.

ACTE IV.

SCÈNE I.

CHARINUS, PAMPHILE, DAVE.

CHARINUS *(sans apercevoir Pamphile et Dave).*

ST-IL croyable, est-il un exemple qu'aucun homme soit né
ez pervers pour se réjouir du malheur des autres, pour faire
nsister son bonheur dans leur infortune ? Hélas ! mais est-
ien vrai ?... Sans doute, ils sont les plus méchants de tous
hommes, ceux qui n'ont pas le courage de vous refuser ;
uite quand le temps de tenir leur parole est venu, pour
s ils sont obligés de lever le masque. Ils ont de la répu-
ance à vous refuser, mais la circonstance les y force. Les
cours les plus impudents ne leur coûtent rien. Qui êtes-
us ? Pourquoi vous céderais-je celle qui est à moi ? Êtes-
us mon parent ? Je n'en ai point de plus proche que moi-
ême. Vous aurez beau leur demander où est la bonne foi,
us ne les ferez pas rougir. Ils n'ont point de honte lorsqu'il
faudrait avoir ; lorsqu'il n'en faut point, c'est alors qu'ils
ont. Mais que ferai-je ? L'irai-je trouver pour lui demander
ison de cette injustice ? L'accablerai-je de reproches ?
uelqu'un me dira : vous n'y gagnerez rien. J'y gagnerai
eaucoup ; au moins je le chagrinerai et je satisferai ma co-
re.

PAMPHILUS.

Charine, et me et te imprudens, nisi quid dii respiciunt perdidi.

CHARINUS.

Itane imprudens? tandem inventa est causa, solvisti fidem.

PAMPHILUS.

Qui tandem?

CHARINUS.

Etiam nunc me ducere istis dictis postulas?

PAMPHILUS.

Quid istuc est?

CHARINUS.

Postquam me amare dixi, complacita est tibi[3].
Heu me miserum, qui tuum animum ex animo spectavi meo.

PAMPHILUS.

Falsus es.

CHARINUS.

Nonne tibi satis esse hoc visum solidum est gaudium,
Nisi me lactasses amantem, et falsa spe produceres?
Habeas.

PAMPHILUS.

Habeam! Ah! nescis quantis in malis verser miser,
Quantasque hic suis consiliis mihi confecit sollicitudines
Meus carnufex.

CHARINUS.

Quid istuc tam mirum est, si de te exemplum capit?

PAMPHILUS.

Haud istuc dicas, si cognoris vel me, vel amorem meum.

PAMPHILE.

Charinus, si les dieux n'ont pitié de nous, nous sommes perdus tous les deux par mon imprudence.

CHARINUS.

Sont-ce là de vos imprudences ? Enfin vous avez trouvé un prétexte. Vous avez violé votre parole.

PAMPHILE.

Que voulez-vous dire avec votre enfin ?

CHARINUS.

Croyez-vous encore me tromper par vos belles paroles ?

PAMPHILE.

Mais que voulez-vous dire ?

CHARINUS.

Lorsque je vous ai dit que je l'aimais, elle a commencé à vous plaire. Que je suis malheureux d'avoir jugé de votre cœur par le mien !

PAMPHILE.

Vous êtes dans l'erreur.

CHARINUS.

Est-ce que vous n'auriez pas trouvé votre bonheur assez complet si vous n'aviez bercé un malheureux amant, si vous ne l'aviez leurré d'une fausse espérance ? Épousez-la.

PAMPHILE.

Que je l'épouse ! Hélas ! vous ne savez pas dans quels malheurs je suis plongé, et combien de chagrins m'a attiré mon bourreau par ses conseils.

CHARINUS.

Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, s'il se modèle sur vous ?

PAMPHILE.

Vous ne parleriez pas ainsi, si vous me connaissiez, si vous saviez combien j'aime.

CHARINUS.

Scio : cum patre altercasti dudum, et is nunc propterea tibi
Succenset : nec te quivit hodie cogere, illam ut duceres.

PAMPHILUS.

Imo etiam. Quo tu minus scis aerumnas meas!
Hae nuptiae non apparabantur mihi,
Nec postulabat nunc quisquam uxorem dare.

CHARINUS.

Scio. Tu coactus tua voluntate es.

PAMPHILUS.

Mane.

Nondum etiam scis.

CHARINUS.

Scio equidem illam ducturum esse te.

PAMPHILUS.

Cur me enecas? Hoc audi. Nunquam destitit
Instare, ut dicerem, me esse ducturum, patri:
Suadere, orare, usque adeo donec perpulit.

CHARINUS.

Quis homo istuc?

PAMPHILUS.

Davos.

CHARINUS.

Davos

PAMPHILUS.

Davos interturbat.

CHARINUS.

Quamobrem?

CHARINUS *(avec ironie amère)*.

Je le sais : vous avez disputé long-temps avec votre père ; il est maintenant fort en colère contre vous, à cause de votre opiniâtreté. De toute la journée il n'a pu venir à bout de vous forcer à l'épouser.

PAMPHILE.

Tout au contraire. Que vous êtes loin de savoir tous mes malheurs ! On ne songeait point à me marier. Personne ne voulait me donner une femme.

CHARINUS *(toujours avec ironie.)*

Je le sais. Vous avez été forcé..... de votre bon gré.

PAMPHILE.

Attendez, vous ne savez pas encore.

CHARINUS *(vivement)*.

En vérité, je sais très-bien.... que vous l'épouserez.

PAMPHILE.

Pourquoi me désespérez-vous? Écoutez-moi : il n'a pas cessé de me presser de dire à mon père que je l'épouserais. Il m'a conseillé, prié, jusqu'à ce qu'enfin il en soit venu à bout.

CHARINUS.

Et quel est ce conseiller-là?

PAMPHILE.

Dave.

CHARINUS.

Dave!

PAMPHILE.

Oui, Dave a tout troublé.

CHARINUS.

Et pourquoi?

PAMPHILUS.

Nescio; nisi mihi deos satis
Scio fuisse iratos, qui auscultaverim ei.

CHARINUS.

Factum hoc est, Dave?

DAVUS.

Factum.

CHARINUS.

Hem, quid ais, scelus?
At tibi dii dignum factis exitium duint.
Eho, dic mihi, si omnes hunc conjectum in nuptias
Inimici vellent, quod, ni hoc, consilium darent?

DAVUS.

Deceptus sum, at non defatigatus.

CHARINUS.

Scio.

DAVUS.

Hac non successit, alia aggrediemur via.
Nisi id putas, quia primo processit parum,
Non posse jam ad salutem converti hoc malum.

PAMPHILUS.

Imo etiam; nam satis credo, si advigilaveris,
Ex unis geminas mihi conficies nuptias.

DAVUS.

Ego, Pamphile, hoc tibi pro servitio debeo,
Conari manibus, pedibus, noctesque et dies,
Capitis periculum adire, dum prosim tibi:
Tuum est, si quid praeter spem evenit, mi ignoscere.

PAMPHILE.

Je n'en sais rien. Mais je sais que les dieux m'ont bien abandonné, lorsque j'ai suivi son conseil.

CHARINUS.

Quoi tu as fait cela, Dave?

DAVE (*tristement*).

Oui.

CHARINUS.

Comment? Que dis-tu, coquin? Que les dieux te confondent comme tu le mérites. O çà! dis-moi, si tous ses ennemis avaient voulu l'embarquer dans ce mariage, quel autre conseil lui auraient-ils donné?

DAVE.

Je m'y suis trompé, mais je ne suis pas à bout.

CHARINUS (*ironiquement*).

Je le crois.

DAVE.

Ce moyen ne nous a pas réussi, nous en tenterons un autre. A moins que vous n'imaginiez que pour n'avoir pas bien réussi d'abord on ne puisse plus tourner ce malheur en bien.

PAMPHILE (*avec ironie*).

Au contraire; je suis bien sûr que si tu y apportes tes soins, au lieu d'une femme tu m'en donneras deux.

DAVE.

Je suis votre esclave, Pamphile; en cette qualité je dois faire tous mes efforts, travailler jour et nuit, exposer ma vie pour vous être utile. Si le succès ne répond pas à mon espérance, vous devez me pardonner. Ce que j'entreprends ne

Parum succedit quod ago: at facio sedulo.
Vel melius tute aliud reperi, me missum face.

PAMPHILUS.

Cupio. Restitue in quem me accepisti locum.

DAVUS.

Faciam.

PAMPHILUS.

At jam hoc opus est.

DAVUS

Hem, 'st, mane: crepuit a Glycerio ostium[4].

PAMPHILUS.

Nihil ad te.

DAVUS

Quaero.

PAMPHILUS.

Hem, nunccine demum?

DAVUS.

At jam hoc tibi inventum dabo.

SCENA II.

MYSIS, PAMPHILUS, CHARINUS, DAVUS.

MYSIS.

JAM, ubi ubi erit, inventum tibi curabo, et mecum adductum
Tuum Pamphilum: tu modo, anime mi, noli te macerare.

réussit pas ; mais je fais de mon mieux. Trouvez de vous-même de meilleurs expédients, et ne vous servez plus de moi.

PAMPHILE.

Je le veux bien. Remets-moi dans l'état où tu m'as pris.

DAVE.

Je le ferai.

PAMPHILE.

Mais dans l'instant.

DAVE.

Ha ! paix, attendez ; on ouvre la porte de Glycérie (1).

PAMPHILE.

Cela ne te regarde pas. *(Le geste de Pamphile presse Dave de trouver un expédient.)*

DAVE.

Je cherche.

PAMPHILE *(pressant Dave)*.

Hé bien, à la fin.

DAVE.

Mais à l'instant je vous donnerai votre affaire.

SCÈNE II.

MYSIS, PAMPHILE, CHARINUS, DAVE.

MYSIS *(à Glycérie qui est dans la maison)*.

Tout à l'heure, en quelqu'endroit qu'il soit, je le trouverai, et je vous l'amenerai, votre Pamphile; tâchez seulement, mon cher cœur, de ne pas vous chagriner.

PAMPHILUS.

Mysis.

MYSIS.

Quis est? Hem Pamphile, optime mihi te offers.

PAMPHILUS.

Quid est?

MYSIS.

Orare jussit, si se ames, hera, jam ut ad sese venias:
Videre ait te cupere.

PAMPHILUS.

Vah, perii! hoc malum integrascit.
Siccine me atque illam opera tua nunc miseros sollicitarier!
Nam idcirco accersor, nuptias quod mi apparari sensit.

CHARINUS.

Quibus quidem quam facile poterat quiesci, si hic quiesset.

DAVUS.

Age, si hic non insanit satis sua sponte, instiga.

MYSIS.

Atque aedepol
Ea res est. Proptereaque nunc misera in moerore est.

PAMPHILUS.

Mysis,
Per omnes tibi adjuro deos, nunquam eam me deserturum.
Non, si capiundos mihi sciam esse inimicos omnes homines.
Hanc mihi expetivi, contigit: conveniunt mores. Valeant
Qui inter nos discidium volunt: hanc, nisi mors, mi adimet nemo.

PAMPHILE.

Mysis.

MYSIS.

Qui est-ce? Ha, Pamphile, je vous trouve fort à propos.

PAMPHILE.

Qu'y a-t-il?

MYSIS.

Ma maîtresse m'a ordonné de vous prier de venir chez elle tout à l'heure si vous l'aimez encore : elle a, dit-elle, grande envie de vous voir.

PAMPHILE.

Hélas, je suis perdu! son mal augmente. Être ainsi tourmentés, être aussi malheureux elle et moi par tes soins! Car, puisqu'elle m'envoie chercher, c'est qu'elle a su les préparatifs de ce mariage.

CHARINUS *(continue le discours de Pamphile).*

Qui n'aurait pas troublé notre repos si ce drôle-là s'était tenu tranquille.

DAVE *(à Charinus, avec colère et ironie).*

Courage. Parce qu'il n'est pas de lui-même assez furieux, soufflez le feu.

MYSIS *(à Pamphile).*

C'est cela même en vérité. Et voilà pourquoi la pauvre malheureuse est accablée de chagrin.

PAMPHILE *(avec vivacité).*

Je te jure par tous les dieux, Mysis, que jamais je ne l'abandonnerai. Non, quand je serais sûr d'encourir la haine du genre humain entier. Je l'ai obtenue, nos caractères se conviennent; qu'ils aillent se promener ceux qui veulent nous séparer. La mort seule pourra me la ravir.

MYSIS.

Resipisco.

PAMPHILUS.

Non Apollinis magis verum, atque hoc, responsum est.
Si poterit fieri ut ne pater per me stetisse credat,
Quominus hae fierent nuptiae, volo. Sed si id non poterit,
Id faciam, in proclivi quod est, per me stetisse ut credat.
Quis videor?

CHARINUS.

Miser aeque atque ego.

DAVUS.

Consilium quaero.

CHARINUS.

At tu fortis es.

PAMPHILUS.

Scio quid conere.

DAVUS.

Hoc ego tibi profecto effectum reddam.

PAMPHILUS.

Jam hoc opus est.

DAVUS.

Quin jam habeo.

CHARINUS.

Quid est?

DAVUS.

Huic, non tibi, habeo, ne erres.

CHARINUS.

Sat habeo.

MYSIS.

Je respire.

PAMPHILE (*avec vivacité encore*).

Non, l'oracle d'Apollon n'est pas plus vrai que ce que je te dis. (*Plus tranquillement.*) S'il est possible que mon père ne croie pas que je me suis opposé au mariage qu'il propose, à la bonne heure. Mais si cela ne se peut pas, je lui laisserai croire (et la chose est aisée) que les obstacles viennent de moi. (*A Charinus.*) Comment me trouvez-vous ?

CHARINUS.

Malheureux autant que moi....

DAVE.

Je cherche un expédient.

CHARINUS (*continuant*).

Mais plus courageux.

PAMPHILE (*à Dave*).

Je sais ce que tu médites.

DAVE.

Et bien certainement je l'effectuerai.

PAMPHILE.

Mais tout à l'heure.

DAVE.

Eh oui, tout à l'heure, je le tiens.

CHARINUS.

Qu'est-ce que c'est ?

DAVE (*à Charinus*).

C'est pour lui, non pour vous, que j'ai un expédient, ne vous y trompez pas.

CHARINUS.

Cela me suffit.

PAMPHILUS.

Quid facies? cedo.

DAVUS.

Dies hic mi ut sit satis vereor
Ad agendum; ne vacuum esse me nunc ad narrandum credas.
Proinde hinc vos amolimini: nam mi impedimento estis.

PAMPHILUS

Ego hanc visam.

DAVUS.

Quid tu? Quo hinc te agis?

CHARINUS.

Verum vis dicam?

DAVUS.

Imo etiam.
Narrationis incipit mihi initium.

CHARINUS.

Quid me fiet?

DAVUS.

Eho, impudens, non satis habes quod tibi dieculam addo,
Quantum huic promoveo nuptias?

CHARINUS.

Dave, attamen.

DAVUS.

Quid ergo?

CHARINUS.

Ut ducam.

DAVUS.

Ridiculum?

PAMPHILE.

Que feras-tu ? dis-moi.

DAVE *(d'un ton assuré)*.

Je crains que ce jour-ci ne soit trop avancé pour faire ce que je projette ; n'imaginez pas que j'aie le loisir de vous le raconter. Retirez-vous donc tous les deux, vous m'embarrassez.

PAMPHILE.

Je vais la voir. (*C'est-à-dire Glycérie.*)

DAVE.

Et vous, où allez-vous en sortant d'ici ?

CHARINUS.

Veux-tu que je te dise la vérité ?

DAVE.

Point du tout ; il va m'entamer une histoire.

CHARINUS.

Que deviendrai-je ?

DAVE.

Comment donc, vous êtes difficile à contenter. Ne vous suffit-il pas que je vous donne un petit délai et que je diffère son mariage ?

CHARINUS.

Cependant, Dave, tâche.

DAVE.

Quoi donc ?

CHARINUS.

Que je l'épouse.

DAVE.

Le ridicule personnage !

CHARINUS.

Huc face ad me venias, si quid poteris.

DAVUS.

Quid veniam? Nihil habeo.

CHARINUS.

Attamen si quid....

DAVUS.

Age, veniam.

CHARINUS.

Si quid...

Domi ero.

SCENA III.

DAVUS, MYSIS.

DAVUS.

Tu, Mysis, dum exeo, parumper opperire me hic.

MYSIS.

Quapropter

DAVUS.

Ita facto est opus.

MYSIS.

Matura.

DAVUS.

Jam, inquam, hic adero.

CHARINUS.

Tâche de songer à moi, si tu peux quelque chose.

DAVE.

Quoi! que je songe? Je n'ai rien.

CHARINUS.

Cependant si quelque...

DAVE.

Allons, j'y songerai.

CHARINUS.

S'il y a quelque chose, je serai chez nous. *(Il sort.)*

SCÈNE III.

DAVE, MYSIS.

DAVE.

Toi, Mysis. Je vais sortir, attends-moi ici un instant.

MYSIS.

Pourquoi t'attendre?

DAVE.

Parce qu'il le faut.

MYSIS.

Ne tarde pas.

DAVE.

Dans le moment, te dis-je, je serai ici. *(Il sort et va chez Glycérie prendre l'enfant nouveau-né.)*

SCENA IV.

MYSIS.

Nihilne esse proprium cuiquam! Dii, vostram fidem!
Summum bonum esse herae putabam hunc Pamphilum,
Amicum, amatorem, virum in quovis loco
Paratum; verum ex eo nunc misera quem capit
Dolorem! facile hic plus mali est, quam illic boni.
Sed Davus exit. Mi homo, quid istuc, obsecro, est?
Quo portas puerum?

SCENA V.

DAVUS, MYSIS.

DAVUS.

Mysis, nunc opus est tua
Mihi ad hanc rem exprompta memoria atque astutia.

MYSIS.

Quidnam incepturus?

DAVUS.

Accipe a me hunc ocius,
Atque ante nostram januam appone.

MYSIS.

Obsecro,
Humine?

SCÈNE IV.

MYSIS (*seule*).

Il n'est donc point de bonheur durable! Grands dieux! Je regardais ce Pamphile comme le souverain bien de ma maîtresse, comme un ami, un amant, un époux prêt à la servir en toute occasion. Mais que de peines il cause aujourd'hui à cette pauvre malheureuse! Jamais sa tendresse ne lui fera autant de bien que le chagrin lui fait de mal. Mais voilà Dave qui revient. Mon ami, qu'est-ce donc, je te prie, ou portes-tu cet enfant?

SCÈNE V.

DAVE, MYSIS.

DAVE.

Présentement, Mysis, j'ai besoin de toute ta finesse et de ta présence d'esprit pour ce que je veux faire.

MYSIS.

Quel est ton dessein?

DAVE.

Tiens, prends-le vite et le mets devant notre porte.

MYSIS.

Comment de grâce, à terre?

DAVUS.

Ex ara hinc sume verbenas tibi,
Atque eas substerne.

MYSIS.

Quamobrem id tute non facis?

DAVUS.

Quia si forte opus sit ad herum jusjurandum mihi
Non apposuisse, ut liquido possim.

MYSIS.

Intellego.
Nova nunc religio in te istaec incessit? Cedo.

DAVUS.

Move ocius te, ut, quid agam, porro intellegas.
Proh Jupiter!

MYSYS.

Quid est?

DAVUS.

Sponsae pater intervenit.
Repudio consilium quod primum intenderam.

MYSIS.

Nescio quid narres.

DAVUS.

Ego quoque hinc ab dextera
Venire me adsimulabo. Tu, ut subservias
Orationi, utcumque opus sit, verbis, vide.

MYSIS.

Ego, quid agas, nihil intellego; sed, si quid est,
Quod mea opera opus sit vobis, aut tu plus vides,
Manebo, ne quod vostrum remorer commodum.

DAVE.

Prends-moi de la verveine sur cet autel (1) et l'étends sous lui.

MYSIS.

Pourquoi ne le pas faire toi-même?

DAVE.

C'est que si par hasard je suis obligé de jurer à mon maître que ce n'est pas moi qui l'ai mis là, je veux pouvoir le faire en conscience.

MYSIS.

J'entends. D'où te vient ce nouveau scrupule? Donne.

DAVE *(en lui donnant l'enfant)*.

Allons vite, afin que j'aie le temps de t'expliquer mon dessein. *(Avec surprise.)* Ah, grands dieux!

MYSIS *(plaçant l'enfant)*.

Quoi donc?

DAVE.

Le père de notre accordée arrive. Je rejette le dessein que j'avais formé d'abord.

MYSIS.

Je ne sais ce que tu veux dire.

DAVE.

Je vais faire semblant d'arriver aussi, par là, du côté droit. Toi, songe à me répondre à propos, à bien me seconder.

MYSIS.

Je ne comprends rien à tout ce que tu veux faire. Mais si vous avez besoin de mes services, ou si tu vois plus loin que moi, je resterai pour ne point mettre obstacle à vos intérêts.

SCENA VI.

CHREMES, MYSIS, DAVUS.

CHREMES.

Revertor, postquam, quae opus fuere ad nuptias
Gnatae, paravi, ut jubeam accersi. Sed quid hoc?
Puer hercle est. Mulier, tune apposuisti hunc?

MYSIS.

Ubi illic est?

CHREMES.

Non mihi respondes?

MYSIS.

Hem, nusquam est. Vae miserae mihi!
Reliquit me homo, atque abiit.

DAVUS.

Di vostram fidem!
Quid turbae est apud forum! quid illic hominum litigant?
Tum annona cara est: quid dicam aliud? Nescio.

MYSIS.

Cur tu obsecro hic me solam?...

DAVUS.

Hem, quae haec est fabula?
Eho, Mysis, puer hic unde est? Quisve huc attulit?

MYSIS.

Satin' sanus es, qui me id rogites?

SCÈNE VI.

CHRÉMÈS, MYSIS, DAVE.

CHRÉMÈS *(sans apercevoir Mysis)*.

J'AI fait préparer tout ce qu'il faut pour le mariage de ma fille, et je reviens dire qu'on l'envoie chercher. *(Apercevant Mysis et l'enfant.)* Mais qu'est-ce que c'est que ceci? Ma foi, c'est un enfant. (*A Mysis.*) La femme, est-ce vous qui l'avez mis là?

MYSIS *(inquiète de ne point voir Dave et regardant de tous côtés.)*

Où est-il?

CHRÉMÈS.

Vous ne me répondez pas?

MYSIS *(toujours à part)*.

Hélas! je ne le vois point. Mon homme m'a laissée là et s'en est allé.

DAVE *(faisant semblant de n'apercevoir ni Chrémès, ni Mysis, s'écrie)* :

Grands dieux! quel train à la place publique! que de gens s'y disputent! les vivres sont hors de prix. *(Tout bas.)* Que dirais-je bien encore? Je n'en sais rien.

MYSIS *(à Dave)*.

Pourquoi, je te prie, m'as-tu laissée?..

DAVE *(l'interrompant)*.

Ah, ah, qu'est-ce que c'est que cette histoire? Mysis, dis-moi d'où est cet enfant? qui l'a apporté ici?

MYSIS.

Es-tu dans ton bon sens de me faire cette question?

DAVUS.

Quem ego igitur rogem?
Qui hic neminem alium video.

CHREMES.

Miror unde sit.

DAVUS.

Dicturan' es quod rogo?

MYSIS.

Au!

DAVUS.

Concede ad dexteram.

MYSIS.

Deliras; non tute ipse?....

DAVUS.

Verbum si mihi
Unum, praeterquam quod te rogo, faxis, cave.

MYSIS.

Maledicis.

DAVUS.

Unde est? Dic clare.

MYSIS.

A nobis.

DAVUS.

Ha, ha, he!
Mirum vero, impudenter mulier si facit meretrix.

CHREMES.

Ab Andria est ancilla haec, quantum intellego.

DAVE.

A qui la ferais-je donc? Je ne vois ici que toi.

CHRÉMÈS *(à part)*.

Je ne conçois pas d'où vient cet enfant.

DAVE *(à Mysis, avec un geste menaçant)*.

Répondras-tu à ce que je te demande?

MYSIS *(effrayée)*.

Ah!

DAVE *(tout bas)*.

Passe du côté droit.

MYSIS.

Tu extravagues; n'est-ce pas toi-même?....

DAVE *(l'interrompant)*.

Si tu me dis un seul mot outre ce que je te demande, prends garde à toi.

MYSIS.

Tu menaces.

DAVE *(haut)*.

D'où vient cet enfant? *(Tout bas.)* Répons tout haut.

MYSIS.

De chez nous.

DAVE.

Ah, ah, ah! Mais la belle merveille qu'une coquine soit effrontée!

CHRÉMÈS *(à part)*.

Elle est de chez l'Andrienne, cette servante, autant que je puis le conjecturer.

DAVUS.

Adeon' videmur vobis esse idonei,
In quibus sic illudatis?

CHREMES.

Veni in tempore.

DAVUS.

Propera adeo puerum tollere hinc ab janua.
Mane: cave quoquam ex istoc excessis loco.

MYSIS.

Dii te eradicent! ita me miseram territas.

DAVUS.

Tibi ego dico, an non?

MYSIS.

Quid vis?

DAVUS.

At etiam rogas?
Cedo, cujum puerum hic adposuisti? Dic mihi.

MYSIS.

Tu nescis?

DAVUS.

Mitte id quod scio: dic quod rogo.

MYSIS.

Vostri....

DAVUS.

Cujus nostri?

MYSYS.

Pamphili.

DAVE.

Nous croyez-vous donc propres à être ainsi votre jouet.

CHRÉMÈS *(à part.)*

Je suis venu fort à propos.

DAVE *(à Mysis tout haut.)*

Dépêche-toi d'ôter présentement cet enfant de devant notre porte. *(Tout bas à Mysis qui se préparait à lui obéir.)* Demeure. Garde-toi de bouger de la place où tu es.

MYSIS.

Que les dieux te confondent, pour les terreurs que tu me causes !

DAVE.

Est-ce à toi que je parle, ou non ?

MYSIS.

Que veux-tu ?

DAVE.

Tu me le demandes encore ! Répons. De qui est-il, cet enfant que tu as mis à notre porte ? Dis-le moi.

MYSIS.

Est-ce que tu ne le sais pas ?

DAVE.

Laisse là ce que je sais ; répons à ce que je te demande.

MYSIS.

De votre....

DAVE.

Quoi de notre ?

MYSIS.

Pamphile.

DAVUS.

Hem! quid Pamphili?

MYSIS.

Eho, an non est?

CHREMES.

Recte ego semper fugi has nuptias.

DAVUS.

O facinus animadvertendum

MYSIS.

Quid clamitas?

DAVUS.

Quemne ego heri vidi ad vos adferri vesperi[1]?

MYSIS.

O hominem audacem!

DAVUS.

Verum. Vidi Cantharam
Subfarcinatam.

MYSIS.

Diis pol habeo gratias,
Cum in pariundo aliquot adfuerunt liberae.

DAVUS.

Nae illa illum haud novit, cujus causa haec incipit.
Chremes, si puerum positum ante aedes viderit,
Suam gnatam non dabit. Tanto hercle magis dabit.

CHREMES.

Non hercle faciet.

DAVUS.

Nunc adeo, ut tu sis sciens,

DAVE *(avec ironie feinte répète haut pour faire entendre à Chrémès)*.

Ah, ah! Comment de Pamphile!

MYSIS.

Diras-tu le contraire?

CHRÉMÈS *(à part)*.

C'est avec raison que j'ai toujours évité ce mariage.

DAVE *(avec une colère feinte crie)* :

O le crime digne de punition!

MYSIS.

Pourquoi cries-tu?

DAVE.

N'est-ce pas là cet enfant que j'ai vu apporter chez vous hier au soir?

MYSIS.

L'effronté!

DAVE.

Sans doute, j'ai vu Canthare avec un paquet sous sa robe.

MYSIS.

En vérité j'ai bien des grâces à rendre aux dieux de ce que quelques femmes dignes de foi étaient présentes à l'accouchement.

DAVE.

Ah parbleu, ta maîtresse ne connaît pas celui contre qui elle dresse toutes ces batteries. *(Le ton que prend Dave indique qu'il attribue à Glycérie ce qui suit.)* Si Chrémès voit un enfant devant la porte, il ne donnera pas sa fille. *(Prenant un ton affirmatif.)* Par ma foi il la donnera encore plus vite.

CHRÉMÈS *(du même ton et toujours à part.)*

Par ma foi il n'en fera rien.

DAVE.

Maintenant donc, afin que tu n'en ignores, si tu n'emportes

Ni puerum tollis, jam ego hunc mediam in viam
Provolvam, teque ibidem pervolvam in luto.

MYSIS.

Tu pol homo non es sobrius.

DAVUS.

Fallacia
Alia aliam trudit. Jam susurrari audio
Civem Atticam esse hanc.

CHREMES.

Hem!

DAVUS.

Coactus legibus
Eam uxorem ducet.

MYSIS.

Au! obsecro, an non civis est?

CHREMES.

Jocularium in malum insciens pene incidi.

DAVUS.

Quis hic loquitur? O Chreme, per tempus advenis;
Ausculta.

CHREMES.

Audivi jam omnia.

DAVUS.

Anne tu omnia?...

CHREMES.

Audivi, inquam, a principio.

DAVUS.

Audistin' obsecro?

cet enfant, je vais le rouler dans le milieu de la rue, dans la boue, et toi avec lui.

MYSIS.

En vérité, mon ami, tu es ivre.

DAVE.

Une fourberie en amène une autre. J'entends déjà chuchoter qu'elle est citoyenne d'Athènes.

CHRÉMÈS *(à part)*.

Ah, ah!

DAVE.

Il sera forcé par les lois de l'épouser.

MYSIS.

Ah! je te prie, est-ce qu'elle ne l'est pas citoyenne?

CHRÉMÈS.

Sans le savoir j'allais tomber dans un malheur assez plaisant.

DAVE.

Qui est-ce qui parle ici? Ha, Monsieur, vous arrivez fort à propos. Écoutez.

CHRÉMÈS.

J'ai tout entendu.

DAVE.

Comment, vous avez tout entendu?

CHRÉMÈS.

Oui, te dis-je, d'un bout à l'autre.

DAVE.

Vous avez entendu, je vous prie? Ha les coquines! Il faut

Hem scelera! Hanc jam oportet in cruciatum hinc abripi.
Hic ille est, non te credas Davum ludere.

MYSIS.

Me miseram! Nihil, pol, falsi dixi, mi senex.

CHREMES.

Novi rem omnem. Sed est Simo intus?

DAVUS.

Est.

SCENA VII.

MYSIS, DAVUS.

MYSIS.

Ne me attingas, sceleste. Si pol Glycerio, non omnia haec....

DAVUS.

Eho, inepta, nescis quid sit actum?

MYSIS.

Qui sciam?

DAVUS.

Hic socer est. Alio pacto haud poterat fieri
Ut sciret haec quae volumus.

MYSIS.

Hem, praediceres.

DAVUS.

Paulum interesse censes, ex animo omnia,
Ut fert natura, facias, an de industria'?

traîner celle-ci au supplice. Tiens, c'est ce Monsieur-là, ce n'est pas Dave que tu joues, ne t'y trompe pas.

MYSIS.

Que je suis malheureuse ! En vérité, mon cher Monsieur, je n'ai rien dit de faux.

CHRÉMÈS.

Je sais toute l'affaire. Mais Simon est-il chez lui ?

DAVE.

Oui.

(Chrémès sort.)

SCÈNE VII.

MYSIS, DAVE.

MYSIS *(à Dave qui, tout joyeux, veut lui faire des caresses)*.

Ne me touche pas, scélérat. Si je ne dis pas à Glycérie...

DAVE.

Comment, sotte, tu ne sais pas ce que nous venons de faire ?

MYSIS.

Comment le saurais-je ?

DAVE.

C'est là le beau-père. Il n'y avait pas d'autre moyen de lui faire savoir ce que nous voulons qu'il sache.

MYSIS.

Mais il fallait m'en prévenir.

DAVE.

Crois-tu qu'une scène jouée de nature ne vaille pas bien une scène concertée ?

SCENA VIII.

CRITO, MYSIS, DAVUS.

CRITO.

In hac habitasse platea dictum est Chrisidem:
Quae se inhoneste optavit parare hic divitias
Potius quam in patria honeste pauper vivere,
Ejus morte ea ad me, lege, redierunt bona.
Sed quos perconter video. Salvete.

MYSIS.

Obsecro,
Quem video? Estne hic Crito sobrinus Chrisidis?
Is est.

CRITO.

O Mysis, salve.

MYSIS.

Salvos sis, Crito.

CRITO.

Itan' Chrisis? Hem!

MYSIS.

Nos quidem pol miseras perdidit.

CRITO.

Quid vos? Quo pacto hic? Satisne recte?

MYSIS.

Nosne? Sic
Ut quimus, aiunt, quando ut volumus, non licet.

SCÈNE VIII.

CRITON, MYSIS, DAVE.

CRITON.

C'EST dans cette place, à ce qu'on m'a dit, que demeurait Chrisis; elle a mieux aimé s'enrichir ici aux dépens de son honneur que de vivre pauvre et honnêtement dans sa patrie. Suivant la loi, ses biens me reviennent après sa mort. Mais je vois des gens à qui je pourrai m'informer...... Bonjour.

MYSIS.

Qui vois-je là, je vous prie? N'est-ce pas Criton, le cousin de Chrisis? C'est lui-même.

CRITON *(avec étonnement)*.

Ah! Mysis, bonjour.

MYSIS.

Je vous salue, Criton.

CRITON.

Eh bien, Chrisis? Hélas!

MYSIS.

Elle nous a perdues, malheureuses que nous sommes.

CRITON.

Et vous, comment vivez-vous ici? Tout va-t-il bien?

MYSIS.

Nous? Comme dit le proverbe, nous vivons comme nous pouvons, puisque nous ne pouvons pas vivre comme nous voulons.

CRITO.

Quid Glycerium? Jam hic suos parentes repperit?

MYSIS.

Utinam!

CRITO.

An nondum etiam? Haud auspicato huc me adtuli:
Nam pol, si id scissem, nunquam huc tetulissem pedem.
Semper enim dicta est ejus haec, atque habita est soror:
Quae illius fuere possidet. Nunc me hospitem
Lites sequi, quam hic mihi sit facile atque utile,
Aliorum exempla commonent. Simul arbitror,
Jam esse aliquem amicum et defensorem ei; nam fere
Grandiuscula jam profecta est illinc. Clamitent,
Me sycophantam haereditates persequi,
Mendicum. Tum ipsam despoliare non libet.

MYSIS.

O optume hospes! Pol, Crito, antiquum obtines.

CRITO.

Duc me ad eam, quando huc veni, ut videam.

MYSIS.

Maxume.

DAVUS.

Sequar hos: nolo me in tempore hoc videat senex.

CRITON.

Et Glycérie, a-t-elle trouvé ses parents à présent?

MYSIS.

Je le voudrais bien.

CRITON.

Comment, pas encore? Je ne suis pas venu ici sous de trop bons auspices; et par ma foi si je l'avais su je n'y aurais jamais mis le pied. Elle a toujours été appelée; elle a toujours été crue la sœur de Chrisis. Elle est en possession de ce qu'elle avait. Qu'il soit aisé, qu'il soit utile à un étranger comme moi de suivre ici des procès, j'en puis juger par l'exemple des autres. D'ailleurs je pense qu'elle a présentement quelque ami, quelque protecteur, car elle est partie d'Andros déjà grandelette. Ils crieront que je suis un fourbe, un gueux qui court après les successions. De plus je ne voudrais pas dépouiller Glycérie.

MYSIS.

O l'honnête homme! En vérité, Criton, vous êtes toujours bon comme autrefois.

CRITON.

Puisque je suis ici, conduis-moi chez elle, que je la voie.

MYSIS.

Avec plaisir.

DAVE.

Je les suis. Je ne veux pas que le bonhomme me voie dans ce moment-ci.

ACTUS V.

SCENA I.

CHREMES, SIMO.

CHREMES.

Satis jam, satis, Simo, spectata erga te amicitia est mea:
Satis pericli coepi adire: orandi jam finem face.
Dum studeo obsequi tibi, pene illusi vitam filiae.

SIMO.

Imo enim nunc quam maxume abs te postulo atque oro, Chreme,
Ut beneficium verbis initum dudum, nunc re comprobes.

CHREMES.

Vide, quam iniquus sis prae studio, dum efficias id quod cupis.
Neque modum benignitatis, neque, quid me ores, cogitas.
Nam si cogites, remittas jam me onerare iujuriis.

SIMO.

Quibus?

CHREMES.

Ah, rogitas? Perpulisti me, ut homini adolescentulo,
In alio occupato amore, abhorrenti ab re uxoria,
Filiam ut darem in seditionem, atque incertas nuptias;
Ejus labore atque ejus dolore, gnato ut medicarer tuo.

ACTE V.

SCÈNE I.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

C'EST assez, Simon, c'est assez mettre mon amitié à l'épreuve ; c'est assez m'exposer au danger. L'envie de vous obliger m'a fait hasarder le sort de ma fille. Ne me priez pas davantage.

SIMON.

Au contraire, je vous prie, Chrémès, je vous conjure plus instamment que jamais de réaliser aujourd'hui le service que vous m'avez promis il y a long-temps.

CHRÉMÈS.

Voyez combien l'envie d'obtenir ce que vous désirez vous rend injuste. Vous oubliez que l'amitié a ses bornes ; vous ne pensez pas à ce que vous exigez de moi ; car si vous y faisiez attention vous cesseriez de m'accabler de propositions iniques.

SIMON.

Iniques ? En quoi ?

CHRÉMÈS.

Comment ! vous me le demandez ? Vous m'avez sollicité de donner ma fille à un jeune homme qui a le cœur engagé ailleurs, qui déteste le mariage ; aux risques de leur voir faire mauvais ménage, aux risques d'un divorce, vous m'avez sollicité de sacrifier le repos et la tranquillité de ma fille pour guérir votre fils. Je me suis rendu à vos sollicitations. Je me suis engagé lorsque les circonstances le permettaient, main-

Impetrasti: incoepi, dum res tetulit: nunc non fert: fer

Illam hinc civem esse aiunt: puer est natus. Nos missos fa

SIMO.

Per ego te deos oro, ut ne illis animum inducas credere

Quibus id maxume utile est, illum esse quam deterrimu

Nuptiarum gratia haec sunt ficta atque incoepta omı

Ubi ea causa, quamobrem haec faciunt, erit adempta l

desinent.

CHREMES.

Erras: cum Davo egomet vidi jurgantem ancillam.

SIMO.

Scio.

CHREMES.

Vero voltu; cum, ibi me adesse, neuter tum praesensera

SIMO.

Credo: et id facturas, Davos dudum praedixit mihi

Et nescio quid tibi sum oblitus hodie, ac volui, dice

SCENA II.

DAVUS, SIMO, CHREMES, DROMO.

DAVUS.

ANIMO jam nunc otioso esse impero....

CHREMES.

Hem, Davom tibi.

…ant elles ne le permettent plus. Prenez votre parti. On …ique cette femme est citoyenne d'Athènes. Il y a un en…t. Laissez-nous là.

SIMON.

…Au nom des dieux, Chrémès, ne vous laissez pas persua…par des femmes à qui il est utile que mon fils soit très…bauché. Tous ces stratagèmes sont imaginés et mis en œuvre …ur rompre ce mariage. Lorsque le motif qui les fait agir leur …a ôté, elles se tiendront en repos.

CHRÉMÈS.

Vous êtes dans l'erreur. Moi-même j'ai vu la servante qui …disputait avec Dave.

SIMON.

Je le sais.

CHRÉMÈS.

Mais d'un air de vérité, lorsque ni l'un ni l'autre ne se dou…it que je fusse là.

SIMON.

Je le crois. Et Dave m'avait prévenu tantôt qu'elles de…ient employer cette ruse. Je ne sais comment j'ai oublié …nte la journée de vous en parler, car c'était mon intention.

SCÈNE II.

DAVE, SIMON, CHRÉMÈS, DROMON.

DAVE (*sortant de chez Glycérie d'un air content, sans apercevoir Simon et Chrémès*).

Il faut maintenant se tranquilliser.....

CHRÉMÈS.

Tenez, le voilà votre Dave.

SIMO.

Unde egreditur?

DAVUS.

Meo praesidio, atque hospitis.

SIMO.

Quid illud mali est

DAVUS.

Ego commodiorem hominem, adventum, tempus, non vidi.

SIMO.

Scelus!

Quemnam hic laudat?

DAVUS.

Omnis res est jam in vado.

SIMO.

Cesso alloqui?

DAVUS.

Herus est. Quid agam?

SIMO.

O salve, bone vir.

DAVUS.

Hem Simo! o noster Chremes?

Omnia apparata jam sunt intus.

SIMO.

Curasti probe.

DAVUS.

Ubi voles, accerse......

SIMO.

Bene sane, id enimvero hic nunc abest.

Etiam tu hoc respondes? Quid istic tibi negotii 'st[1]?

SIMON.

D'où sort-il ?

DAVE *(à part)*.

Grâce à moi, grâce à cet étranger.

SIMON *(à part)*.

Quel malheur nous annonce t-il ?

DAVE *(à part)*.

Je n'ai point vu d'homme arriver plus à propos, plus à temps.

SIMON *(à part)*.

Le coquin ! De qui fait-il l'éloge ?

DAVE *(à part)*.

Notre vaisseau est dans le port.

SIMON.

Que ne lui parlai-je ?

DAVE *(apercevant Simon, avec frayeur)*.

Voilà mon maître. Que faire ?

SIMON *(avec une ironie amère)*.

Ah ! bonjour, l'homme de bien.

DAVE.

Ha, mon maître ! Ha, notre cher Chrémès ! tout est prêt chez nous.

SIMON *(toujours avec ironie)*.

Tu t'en es bien occupé.

DAVE.

Dès que vous voudrez, faites venir....

SIMON.

C'est fort bien, il ne manque plus que cela vraiment. Pourrais-tu me répondre à ceci ? Quelles affaires as-tu là-dedans *(en lui montrant la maison de Glycérie)*.

DAVUS.

Mihin'?

SIMO.

Ita.

DAVUS.

Mihine?

SIMO.

Tibi ergo.

DAVUS.

Modo introii.

SIMO.

Quasi ego, quam dudum id rogem.

DAVUS.

Cum tuo gnato una[2].

SIMO.

Anne est intus Pamphilus? Crucior miser.
Eho, non tu dixti esse inter eos inimicitias, carnufex?

DAVUS.

Sunt.

SIMO.

Cur igitur hic est?

CHREMES.

Quid illum censes? Cum illa litigat.

DAVUS.

Imo vero, indignum, Chreme, jam facinus faxo ex me audias.
Nescio quis senex modo venit: ellum, confidens, catus:
Cum faciem videas, videtur esse quantivis prætii:
Tristis severitas inest in voltu, atque in verbis fides.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Oui.

DAVE.

Moi, Monsieur?

SIMON (*avec impatience*).

Oui, toi, toi.

DAVE.

Je viens d'y entrer tout à l'heure.....

SIMON.

Comme si je demandais combien il y a de temps.

DAVE.

Avec votre fils.

SIMON (*vivement*).

Est-ce qu'il est là-dedans, Pamphile? Que je suis malheureux! Que je souffre! Comment, bourreau, ne m'as-tu pas dit qu'ils étaient brouillés?

DAVE.

Ils le sont aussi.

SIMON.

Pourquoi donc y est-il?

CHRÉMÈS (*avec ironie*).

Que croyez-vous qu'il y fasse? Ils se querellent.

DAVE.

Ce n'est pas cela, Chrémès. Je vais vous apprendre une chose indigne. Il vient d'arriver je ne sais quel vieillard. Il se présente d'un air ferme et assuré. A le voir il semble un homme d'importance. Une austère sévérité est peinte sur son visage, la bonne foi paraît dans ses discours.

SIMO.

Quidnam adportas?

DAVUS.

Nil equidem, nisi quod illum audivi dicere.

SIMO.

Quid ait tandem?

DAVUS.

Glycerium se scire civem esse Atticam.

SIMO.

Hem, Dromo, Dromo.

DAVUS.

Quid est?

SIMO.

Dromo.

DAVUS.

Audi.

SIMO.

Verbum si addideris...... Dromo.

DAVUS.

Audi, obsecro.

DROMO.

Quid vis?

SIMO.

Sublimem hunc intro rape, quantum potes.

DROMO.

Quem?

SIMO.

Davum.

SIMON.

Que nous annonces-tu?

DAVE.

Rien en vérité que ce que je lui ai entendu dire.

SIMON.

Et que dit-il enfin?

DAVE.

Qu'il sait que Glycérie est citoyenne d'Athènes.

SIMON *(se retournant du côté de sa maison)*.

Holà, Dromon, Dromon.

DAVE.

Q'uy a-t-il?

SIMON.

Dromon.

DAVE.

Écoutez.

SIMON.

Si tu me dis un seul mot.... Dromon.

DAVE.

Écoutez, je vous prie.

DROMON.

Que voulez-vous?

SIMON.

Enlève-moi ce drôle-là, et le porte là-dedans au plus vite.

DROMON.

Qui?

SIMON.

Dave.

DAVUS.

Quamobrem?

SIMO.

Quia lubet. Rape, inquam.

DAVUS.

Quid feci?

SIMO.

Rape.

DAVUS.

Si quidquam invenies me mentitum, occidito.

SIMO.

Nihil audio.

Ego jam te commotum reddam[3].

DAVUS.

Tamen etsi hoc verum est[4]?

SIMO.

Tamen.

Cura adservandum vinctum: atque audin'? quadrupedem constringito[5].

Age nunc jam, ego pol hodie, si vivo, tibi
Ostendam, herum quid sit pericli fallere, et
Illi patrem.

CHREMES.

Ah, ne saevi tantopere.

SIMO.

Chreme,

Pietatem gnati! Nonne te miseret mei?

DAVE.

Pourquoi ?

SIMON *(à Dave)*.

Parce que cela me plaît. *(A Dromon.)* Enlève-le moi, te dis-je.

DAVE.

Qu'ai-je fait.

SIMON.

Enlève toujours.

DAVE.

Si vous trouvez que j'aie menti en quelque chose, tuez-moi.

SIMON *(à Dave)*.

Je n'écoute rien. Je t'empêcherai bien de te tranquilliser, moi.

DAVE.

Quoique tout ce que je vous ai dit soit vrai ?

SIMON.

Oui. *(A Dromon.)* Garde-le bien enchaîné : entends-tu? bien lié par les quatre pieds. Machine maintenant. Oh parbleu, si je vis aujourd'hui je vous ferai voir, à toi, ce qu'on risque à tromper son maître, à lui, ce qu'on risque à tromper son père !

CHRÉMÈS.

Ah, ne vous mettez pas si fort en colère.

SIMON.

Chrémès, est-ce là le respect d'un fils ? Ne vous fais-je

Tantum laborem capere ob talem filium!
Age, Pamphile: exi, Pamphile: ecquid te pudet?

SCENA III.

PAMPHILUS, SIMO, CHREMES.

PAMPHILUS.

Quis me volt? Perii! pater est.

SIMO.

Quid ais, omnium......

CHREMES

Ah!
Rem potius ipsam dic, ac mitte male loqui.

SIMO.

Quasi quidquam in hunc jam gravius dici possiet.
Ain' tandem, civis Glycerium 'st[1]?

PAMPHILUS.

Ita praedicant.

SIMO.

Ita praedicant! O ingentem confidentiam?
Num cogitat quid dicat? Num facti piget?
Num ejus color pudoris signum usquam indicat?
Adeon' impotenti esse animo, ut praeter civium
Morem, atque legem, et sui voluntatem patris,
Tamen hanc habere cupiat cum summo probro!

pas pitié ? Prendre tant de peine pour un tel enfant ! Allons, Pamphile ; sortez, Pamphile : n'avez-vous point de honte ?

SCÈNE III.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS.

PAMPHILE *(en sortant de chez Glycérie)*.

Qui m'appelle...... ? Je suis perdu ! c'est mon père.

SIMON.

Que dites-vous, le plus....

CHRÉMÈS.

Ah ! dites-lui plutôt de quoi il s'agit, et laissez-là les injures.

SIMON *(à Chrémès)*.

Comme si on pouvait lui parler trop durement. *(A Pamphile.)* Vous dites donc qu'elle est citoyenne, votre Glycérie ?

PAMPHILE *(avec modestie)*.

On le dit.

SIMON *(vivement)*.

On le dit ! O l'effronté ! Pense-t-il à ce qu'il dit ? Se repent-il de ce qu'il a fait ? Voit-on sur son visage la moindre marque de honte ? Être assez aveuglé par sa passion, pour vouloir, malgré les mœurs des citoyens, malgré les lois, malgré son père, épouser une étrangère et se déshonorer (1) !

PAMPHILUS.

Me miserum!

SIMO.

Hem, modone id demum sensti, Pamphile?
Olim istuc, olim, cum ita animum induxti tuum,
Quod cuperes, aliquo pacto efficiundum tibi;
Eodem die istuc verbum vere in te accidit.
Sed quid ago? Cur me excrucio? Cur me macero?
Cur meam senectutem hujus sollicito amentia?
An ut pro hujus peccatis ego supplicium sufferam?
Imo habeat, valeat, vivat cum illa[2].

PAMPHILUS.

Mi pater.

SIMO.

Quid, mi pater? Quasi tu hujus indigeas patris.
Domus, uxor, liberi inventi, invito patre[3]:
Adducti qui illam civem hinc dicant. Viceris.

PAMPHILUS.

Pater, licetne pauca?

SIMO.

Quid dices mihi?

CHREMES.

Tamen, Simo, audi.

SIMO.

Ego audiam? Quid audiam,
Chreme?

CHREMES.

Attamen dicat sine.

PAMPHILE.

Que je suis malheureux!

SIMON.

Hé, n'est-ce que d'aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez, Pamphile? Ah, c'était autrefois, c'était lorsque vous vous mîtes dans la tête de vous satisfaire à quelque prix que ce fût. C'était ce jour-là que vous auriez pu dire avec vérité : *Que je suis malheureux!* Mais que fais-je? Pourquoi me tourmenter? Pourquoi me chagriner? Pourquoi inquiéter mes vieux jours de ses folies? Dois-je me punir de ses fautes? Non, qu'il la garde, qu'il aille, qu'il vive avec elle.

PAMPHILE *(humblement)*.

Mon père.

SIMON *(vivement)*.

Quoi, mon père? Comme si vous en aviez besoin de ce père. Vous avez trouvé, malgré ce père, une maison, une femme, des enfants. Vous avez aposté des gens qui disent qu'elle est citoyenne. Vous avez cause gagnée.

PAMPHILE.

Mon père, permettez-vous qu'en deux mots....

SIMON *(l'interrompant)*.

Que me direz-vous?

CHRÉMÈS *(à Simon)*.

Cependant, Simon, écoutez-le.

SIMON *(à Chrémès)*.

Que je l'écoute? Et qu'entendrai-je, Chrémès?

CHRÉMÈS.

Mais cependant permettez-lui de parler.

SIMO.

Age, dicat, sino.

PAMPHILUS.

Ego me amare hanc fateor[4]: si id peccare est, fateor id quoque.
Tibi, pater, me dedo: quid vis oneris impone, impera.
Vis me uxorem ducere? Hanc vis amittere? Ut potero feram.
Hoc modo te obsecro, ut ne credas a me allegatum hunc senem.
Sine me expurgem, atque illum huc coram adducam.

SIMO.

Adducas!

PAMPHILUS.

Sine, pater.

CHREMES.

Aequum postulat. Da veniam.

PAMPHILUS.

Sine te hoc exorem.

SIMO.

Sino.
Quidvis cupio, dum ne ab hoc me falli comperiar[5], Chreme.

CHREMES.

Pro peccato magno, paulum supplicii satis est patri.

SIMON.

Allons, qu'il parle, je le veux bien.

PAMPHILE.

J'avoue, mon père, que je l'aime. Si cet amour est un crime, j'avoue encore que je suis criminel. Mon père, je me livre à vous sans réserve. Imposez-moi telle peine qu'il vous plaira. Ordonnez. Voulez-vous que je prenne une autre femme, que j'abandonne celle-ci? Je le supporterai comme je pourrai. Je ne vous demande qu'une seule grâce, c'est de ne pas vous persuader que j'aie aposté ce vieillard. Permettez que je détruise ce soupçon et que je l'amène ici devant vous.

SIMON *(vivement)*.

Que vous l'ameniez!

PAMPHILE.

Permettez-le mon père...

CHRÉMÈS.

Sa deman le est juste. Consentez.......

PAMPHILE.

Laissez-vous fléchir, mon père.

SIMON.

J'y consens. *(Pamphile sort. Simon à Chrémès.)* Je souffrirai tout ce qu'on voudra, pourvu que je n'aperçoive pas qu'il me trompe.

CHRÉMÈS.

Pour la faute la plus grave, un père se contente d'une punition légère.

SCENA IV.

CRITO, CHREMES, SIMO, PAMPHILUS.

CRITO.

MITTE orare; una harum quaevis causa me, ut faciam, monet.
Vel tu, vel quod verum est, vel quod ipsi cupio Glycerio.

CHREMES.

Andrium ego Critonem video? Et certe is est.

CRITO.

Salvos sis, Chreme.

CHREMES.

Quid tu Athenas insolens?

CRITO.

Evenit[1]. Sed hiccine est Simo?

CHREMES.

Hic est.

SIMO.

Mene quaeris? Eho, tu Glycerium hinc civem esse ais?

CRITO.

Tu negas?

SIMO.

Itane huc paratus advenis?

CRITO.

Qua de re?

SCÈNE IV.

CRITON, CHRÉMÈS, SIMON, PAMPHILE.

CRITON *(à Pamphile, en sortant de chez Glycérie).*

Cessez de m'en prier; une seule raison suffirait pour m'y déterminer, et j'en ai plusieurs. La considération que vous méritez, l'hommage que je dois à la vérité, le bien que je veux à Glycérie.

CHRÉMÈS.

N'est-ce pas Criton de l'île d'Andros que je vois? Certainement c'est lui-même.

CRITON.

Je vous salue, Chrémès.

CHRÉMÈS.

Vous dans Athènes! d'où vient cette nouveauté?

CRITON.

Cela s'est trouvé. Mais est-ce là Simon?

CHRÉMÈS.

Lui-même.

SIMON.

Est-ce moi que vous cherchez? Est-ce vous qui dites que Glycérie est citoyenne d'Athènes?

CRITON.

Est-ce vous qui dites le contraire?

SIMON.

Arrivez-vous ainsi tout préparé?

CRITON.

Sur quoi?

SIMO.

Rogas?
Tune impune haec facias? Tune hic homines adolescentulos
Imperitos rerum, eductos libere, in fraudem illicis?
Sollicitando et pollicitando eorum animos lactas?

CRITO.

Sanusne es?

SIMO.

Ac meretricios amores nuptiis conglutinas?

PAMPHILUS.

Perii: metuo ut substet hospes.

CHREMES.

Si, Simo, hunc noris satis,
Non ita arbitrere: bonus est hic vir[2].

SIMO.

Hic vir sit bonus?
Itane adtemperate venit in ipsis nuptiis,
Ut veniret antehac nunquam? Est vero huic credendum, Chreme?

PAMPHILUS.

Ni metuam patrem, habeo pro illa re illum quod moneam probe[3].

SIMO.

Sycophanta!

CRITO.

Hem!

CHREMES.

Sic, Crito, est hic; mitte.

SIMON *(en colère)*.

Vous me le demandez? Comptez-vous donc impunément venir ici attirer dans vos piéges des jeunes gens bien élevés et sans expérience, les enjôler par vos sollicitations et vos promesses?

CRITON *(étonné)*.

Êtes-vous dans votre bon sens?

SIMON.

Et cimenter par le mariage une passion déshonnête?

PAMPHILE *(à part)*.

Je suis perdu. Je crains que cet étranger ne mollisse.

CHRÉMÈS.

Si vous le connaissiez, Simon, vous ne penseriez pas ainsi: c'est un homme de bien.

SIMON.

Homme de bien, lui? Qui arrive à point nommé le jour d'un mariage? Qui ne venait jamais à Athènes? Ne faudrait-il pas le croire, Chrémès?

PAMPHILE *(à part)*.

Si je ne craignais mon père, j'aurais une bonne réponse à suggérer à Criton.

SIMON.

Le fourbe!

CRITON *(en colère)*.

Ah!

CHRÉMÈS *(à Criton)*.

Voilà comme il est, Criton. Ne faites pas attention.

CRITO.

Videat qui siet.

Si mihi pergit, quae volt, dicere; ea, quae non volt, audiet.
Ego istaec moveo aut curo? Non tuum malum aequo animo feres[4]?
Nam ego quae dico, vera an falsa audieris, jam sciri potest.
Atticus quidam olim navi fracta, apud Andrum ejectus est,
Et istaec una parva virgo. Tum ille egens, forte applicat
Primum ad Chrisidis patrem se.

SIMO.

Fabulam incoeptat.

CHREMES.

Sine.

CRITO.

Itane vero obturbat?

CHREMES.

Perge.

CRITO.

Tum is mihi cognatus fuit,
Qui eum recepit. Ibi ego audivi ex illo, sese esse Atticum.
Is ibi mortuus est.

CHREMES.

Ejus nomen?

CRITO.

Nomen tam cito tibi?.....
Phania.

CHREMES.

Hem, perii!

CRITON *(à Chrémès)*.

Qu'il soit comme il voudra. S'il continue de me dire ce qui lui plaît, je lui dirai des choses qui ne lui plairont pas. *(A Simon)*. Est-ce moi qui me mêle du mariage de votre fils? En suis-je l'entremetteur? Ne pouvez-vous supporter votre mal sans m'injurier? car dans un instant on peut savoir si ce que j'ai dit est vrai ou faux. Il y eut autrefois un Athénien qui fit naufrage et fut jeté sur les côtes de l'île d'Andros. Il avait avec lui cette fille toute petite. Le pauvre malheureux se retira d'abord chez le père de Chrisis.

SIMON.

Voilà le conte qui commence.

CHRÉMÈS *(à Simon)*.

Permettez.

CRITON.

Est-ce donc ainsi qu'il m'interrompt?

CHRÉMÈS *(à Criton)*.

Continuez.

CRITON.

Il était mon cousin, ce père de Chrisis qui lui donna un asyle. C'est dans sa maison que je lui ai entendu dire qu'il était Athénien. Il y est mort.

CHRÉMÈS.

Il s'appelait?

CRITON *(d'un air embarrassé)*.

Vous dire son nom si promptement?......... Il s'appelait Phanie.

CHRÉMÈS *(avec surprise)*.

Ah! qu'entends-je!

CRITO.

Verum hercle, opinor fuisse Phaniam[5].
Hoc certo scio, Rhamnusium se aiebat esse.

CHREMES.

O Jupiter!

CRITO.

Eadem haec, Chreme, multi alii in Andro tum audivere.

CHREMES.

Utinam id siet
Quod spero. Eho dic mihi, quid is eam tum, Crito?
Suamne esse aiebat?

CRITO.

Non.

CHREMES.

Cujam igitur?

CRITO.

Fratris filiam.

CHREMES.

Certe mea est.

CRITO.

Quid ais?

SIMO.

Quid tu? quid ais?

PAMPHILUS.

Arrige aures, Pamphile.

SIMO.

Qui, credis?

CHREMES.

Phania ille, frater meus fuit.

CRITON *(avec simplicité).*

Oui, ma foi, je crois que c'est Phanie. Mais une chose dont je suis bien sûr, c'est qu'il se disait de Rhamnuse.

CHRÉMÈS.

Ah! grands dieux!

CRITON *(interprétant de travers les exclamations de Chrémès, et croyant qu'il doute de ce qu'il lui dit).*

Mais, Chrémès, plusieurs personnes de l'île d' Andros lui ont entendu dire la même chose.

CHRÉMÈS *(à part).*

Plût aux dieux que ce fût ce que j'espère. *(A Criton.)* Mais, Criton, que disait-il de cette petite fille? Disait-il qu'elle était la sienne?

CRITON.

Non.

CHRÉMÈS.

La fille de qui donc?

CRITON.

De son frère.

CHRÉMÈS.

Certainement, c'est ma fille.

CRITON.

Que dites-vous?

SIMON *(avec colère à Criton).*

Et vous, que dites-vous?

PAMPHILE.

Prête bien l'oreille, Pamphile.

SIMON.

Comment, vous ajoutez foi?.....

CHRÉMÈS.

Ce Phanie était mon frère.

SIMO.

Noram, et scio.

CHREMES.

Is hinc, bellum fugiens, meque in Asiam persequens, proficiscitur;
Tum illam hic relinquere est veritus: postilla nunc primum audio
Quid illo sit factum.

PAMPHILUS.

Vix sum apud me, ita animus commotus est metu,
Spe, gaudio, mirando hoc tanto, tam repentino bono.

SIMO.

Nae istam multimodis tuam inveniri gaudeo.

PAMPHILUS.

Credo, pater,

CHREMES.

At mihi unus scrupulus etiam restat, qui me male habet.

PAMPHILUS.

Dignus es,
Cum tua religione, odio: nodum in scirpo quaeris[6].

CRITO.

Quid istuc est?

CHREMES.

Nomen non convenit.

CRITO.

Fuit hercle aliud huic parvae.

CHREMES.

Quod, Crito?
Numquid meministi?

SIMON.

Je le sais, je le connaissais.

CHRÉMÈS.

Il partit d'Athènes pour éviter la guerre, et me suivre en Asie. Il n'osa pas laisser ici cette petite fille. Depuis ce temps-là, aujourd'hui, pour la première fois, j'apprends ce qu'il est devenu.

PAMPHILE.

Je ne me possède pas, tant mon cœur est agité par la crainte, l'espérance, la joie, l'étonnement d'un bonheur si grand, si inespéré.

SIMON (*à Chrémès*).

En vérité je suis charmé pour plusieurs raisons qu'elle se trouve votre fille.

PAMPHILE (*à Simon*).

Je le crois, mon père.

CHRÉMÈS (*à Criton*).

Mais il me reste encore un scrupule qui me tourmente.

PAMPHILE.

Vous êtes haïssable avec votre scrupule; vous cherchez des difficultés où il n'y en a point.

CRITON.

Quel est-il ce scrupule?

CHRÉMÈS.

Le nom ne s'accorde pas.

CRITON.

Vraiment elle en avait un autre dans son enfance.

CHRÉMÈS.

Quel est-il, Criton, vous en souvenez-vous?

CRITO.

Id quaero.

PAMPHILUS.

Egone hujus memoriam patiar meae
Voluptati obstare, cum egomet possim in hac re medicari mihi?
Non patiar. Heus, Chreme, quod quaeris, Pasibula est.

CRITO.

Ipsa est.

CHREMES.

Ea est.

PAMPHILUS.

Ex ipsa millies audivi.

SIMO.

Omnes nos gaudere hoc, Chreme,
Te credo credere.

CREMES.

Ita me Dii bene ament, credo.

PAMPHILUS.

Quid restat, pater?

SIMO.

Jamdudum res reduxit me ipsa in gratiam.

PAMPHILUS.

O lepidum patrem
De uxore, ita ut possedi, nihil mutat Chremes.

CHREMES.

Causa optuma est,
Nisi quid pater aliud ait.

CRITON.

Je le cherche.

PAMPHILE.

Souffrirais-je que son défaut de mémoire mît obstacle à mon bonheur lorsque je peux y remédier moi-même ? Je ne le souffrirai pas. Écoutez, Chrémès, le nom que vous demandez c'est Pasibule.

CRITON.

C'est cela.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille.

PAMPHILE (*continuant*).

Elle me l'a dit mille fois.

SIMON.

Je vous crois bien persuadé, Chrémès, du plaisir que nous cause à tous cet heureux événement.

CHRÉMÈS.

Oui, en vérité j'en suis bien persuadé.

PAMPHILE.

Que reste-t-il encore, mon père.

SIMON.

Cette reconnaissance vous a rendu mes bonnes grâces.

PAMPHILE (*à Simon*).

O le bon père ! (*A Chrémès.*) Chrémès me laisse possesseur de sa fille et ne change rien à notre mariage.

CHRÉMÈS.

Rien de plus juste, à moins que votre père ne s'y oppose.

PAMPHILUS.

Nempe.

SIMO.

Scilicet.

CHREMES.

Dos, Pamphile, est
Decem talenta.

PAMPHILUS.

Accipio.

CHREMES.

Propero ad filiam. Eho, mecum, Crito:
Nam illam me credo haud nosse.

SIMO.

Cur non illam huc transferri jubes?

PAMPHILUS.

Recte admones. Davo ego istuc dedam jam negoti.

SIMO.

Non potest.

PAMPHILUS.

Qui?

SIMO.

Quia habet aliud magis ex sese, et majus.

PAMPHILUS.

Quidnam?

SIMO.

Vinctus est.

PAMPHILUS.

Pater, non recte vinctus est.

PAMPHILE.

Sans doute.

SIMON.

Point d'obstacle.

CHRÉMÈS.

La dot est de dix talents, Pamphile.

PAMPHILE.

Je l'accepte.

CHRÉMÈS.

Je vais promptement chez ma fille. Venez avec moi, Criton, car je crois qu'elle ne me connaît pas.

SIMON.

Que ne la faites-vous porter chez nous?

PAMPHILE.

Vous me donnez un bon conseil. Je vais charger Dave de cette commission.

SIMON.

Il ne pourra l'exécuter.

PAMPHILE.

Pourquoi?

SIMON.

Parce qu'il a d'autres affaires plus importantes et qui le touchent de plus près.

PAMPHILE.

Quelles affaires?

SIMON.

Il est enchaîné.

PAMPHILE.

Mon père, il n'est pas bien enchaîné.

SIMO.

Haud ita jussi[7].

PAMPHILUS.

Jube solvi, obsecro.

SIMO.

Age fiat.

PAMPHILUS.

At matura.

SIMO.

Eo intro.

PAMPHILUS.

O faustum et felicem hunc diem!

SCENA V.

CHARINUS, PAMPHILUS.

CHARINUS.

PROVISO quid agat Pamphilus. Atque eccum.

PAMPHILUS.

Aliquis forsan me putet
Non putare hoc verum: at mihi nunc sic esse hoc verum lubet.
Ego vitam deorum propterea sempiternam esse arbitror,
Quod voluptates eorum propriae sunt: nam mihi immortalitas
Parta est, si nulla aegritudo huic gaudio intercesserit.
Sed quem ego potissimum exoptem nunc mihi, cui haec narrem, dari?

SIMON.

J'ai pourtant ordonné qu'il le fût bien.

PAMPHILE.

Ordonnez qu'on le délivre, je vous prie.

SIMON.

Allons, soit.

PAMPHILE.

Mais hâtez-vous.

SIMON.

Je vais là-dedans.

PAMPHILE.

O l'heureux jour! le jour fortuné!

SCÈNE V.

CHARINUS, PAMPHILE.

CHARINUS.

Je viens voir ce que fait Pamphile. Mais le voilà.

PAMPHILE (*sans apercevoir Charinus*).

Quelqu'un s'imaginera peut-être que je ne suis pas persuadé de la vérité de cette proposition, mais il me plaît à moi de la trouver vraie en ce moment. Si les dieux sont immortels, c'est parce que leurs plaisirs sont inaltérables (1). Je le crois. Et l'immortalité m'est acquise, si aucun chagrin ne vient troubler mon bonheur présent. Mais quelle personne souhaiterais-je rencontrer pour lui raconter ce qui m'arrive?

CHARINUS.

Quid illud gaudii est

PAMPHILUS.

Davum video; nemo est, quem mallem omnium,
Nam hunc scio mea solide solum gravisurum gaudia.

SCENA VI.

DAVUS, PAMPHILUS, CHARINUS.

DAVUS.

Pamphilus ubinam hic est?

PAMPHILUS.

Dave.

DAVUS.

Quis homo est?

PAMPHILUS.

Ego sum.

DAVUS.

O Pamphile!

PAMPHILUS.

Nescis quid mihi obtigerit.

DAVUS.

Certe: sed, quid mihi obtigerit, scio.

PAMPHILUS.

Et quidem ego.

CHARINUS.

Quel est donc le sujet de sa joie?

PAMPHILE.

Voilà Dave; il n'y a persónne au monde que j'aimasse mieux..... Car, j'en suis sûr, il est le seul qui partagera bien sincèrement ma félicité.

SCÈNE VI.

DAVE, CHARINUS, PAMPHILE.

DAVE.

Ou est-il donc Pamphile?

PAMPHILE.

Dave.

DAVE.

Qui est-ce...... ?

PAMPHILE.

C'est moi.

DAVE.

Ah! Monsieur.

PAMPHILE.

Tu ne sais pas le bonheur qui m'est arrivé.

DAVE.

Certainement. Mais le malheur qui m'est arrivé à moi, je le sais.

PAMPHILE.

Je le sais aussi.

DAVUS.

More hominum evenit, ut quod sim nactus mali,
Prius rescisceres tu, quam ego illud, tibi quod evenit boni.

PAMPHILUS.

Mea Glycerium suos parentes repperit.

DAVUS.

O factum bene!

CHARINUS.

Hem!

PAMPHILUS.

Pater amicus summus nobis.

DAVUS.

Quis?

PAMPHILUS.

Chremes.

DAVUS.

Narras probe.

PAMPHILUS.

Nec mora ulla est, quin eam uxorem ducam.

CHARINUS.

Num ille somniat
Ea quae vigilans voluit?

PAMPHILUS.

Tum de puero, Dave?

DAVUS.

Ah! desine.
Solus est quem diligunt dii.

DAVE.

Ainsi va le monde. Vous avez appris mon infortune avant que j'aie su votre félicité.

PAMPHILE.

Ma Glycérie a retrouvé ses parents.

DAVE.

Ah! tant mieux.

CHARINUS.

Ah!

PAMPHILE.

Son père est notre intime ami.

DAVE.

Et c'est?

PAMPHILE.

Chrémès.

DAVE.

Bonne nouvelle.

PAMPHILE.

Plus d'obstacle à notre mariage.

CHARINUS (*à part*).

Rêve-t-il posséder ce qu'il souhaite quand il est éveillé?

PAMPHILE.

Et l'enfant, Dave?

DAVE.

Ah! soyez tranquille. C'est le favori des dieux.

CHARINUS.

Salvos sum, si haec vera sunt.
Colloquar.

PAMPHILUS.

Quis homo est! Charine, in tempore ipso mi advenis.

CHARINUS.

Bene factum.

PAMPHILUS.

Hem, audistin'?

CHARINUS.

Omnia: age, me in tuis secundis respice:
Tuus est nunc Chremes: facturum, quae voles, scio esse omnia.

PAMPHILUS.

Memini. Atque adeo longum est nos illum expectare, dum exeat.
Sequere hac me intus ad Glycerium nunc: tu, Dave, abi domum,
Propere accerse hinc qui auferant eam. Quid stas? Quid cessas?

DAVUS.

Eo.
Ne expectetis dum exeant huc: intus despondebitur:
Intus transigetur, si quid est, quod restet. Plaudite.

FINIS ANDRIAE.

CHARINUS (*à part*).

J'ai ville gagnée, si ce qu'ils disent est vrai. Je vais lui parler.

PAMPHILE (*entendant Charinus*).

Qui est-ce ? Charinus, vous arrivez à point.

CHARINUS.

Je vous félicite.....

PAMPHILE.

Comment, avez-vous entendu..... ?

CHARINUS.

Tout. Allons, Pamphile, songez à moi dans votre prospérité. Chrémès est présentement tout à vous. Je suis sûr qu'il fera ce que vous voudrez.

PAMPHILE.

Je ne vous oublierai pas. Il serait trop long d'attendre qu'il revînt ici. Suivez-moi. Allons le trouver chez Glycérie. Toi, Dave, va à la maison. Fais venir promptement des gens pour la transporter (1). Te voilà encore ? A quoi t'amuses-tu ?

DAVE.

J'y vais. (*Aux spectateurs.*) N'attendez pas qu'ils reviennent ici. Le mariage se fera là-dedans. Tout le reste s'y arrangera. Accordez-nous vos applaudissements.

FIN DE L'ANDRIENNE.

NOTES
PHILOLOGIQUES
DE
L'ABBÉ LE MONNIER,
SUR
L'ANDRIENNE.

PROLOGUE.

— 1. *Faciunt nae intelligendo.* On n'a point lu comme madame Dacier, *faciunt ne*, mais *nae*. On a pour autorités l'édition de Lyon de 1570, le *variorum*, l'édition de Venise de 1575, et sa glose qui dit : « *Nae* dittongato significa certo e troppo... senza dittongo dice « no. » Westerhovius et Boecler ont aussi adopté la leçon *nae*.

2. — *Quorum aemulari exoptat negligentiam.* On a traduit *negligentia* par hardiesse. *Negligentia* dans cet endroit signifie la liberté qu'on prend de s'écarter des règles. Il est opposé à *obscuram diligentiam* du vers suivant, qui peut être rendu par *exactitude servile.*

3. — *Spectandae an exigendae. Exigere* signifie examiner; il signifie aussi rejeter. Si on lui donne le premier sens, il faut traduire *an exigendae sint prius*, par *si vous devez les faire examiner avant la représentation*, ce qui est conforme à l'usage établi à Rome. Si on le prend dans la seconde acception, on traduira : *si vous devez les rejeter sans les entendre.* C'est le parti qu'on a pris, sans cependant blâmer l'autre interprétation.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Paucis te volo.* Sosie interrompt Simon; ainsi on ne doit point suppléer ce que Térence a sous-entendu, ni achever la phrase. Térence aurait bien ajouté *verbis alloqui*, s'il n'avait pas voulu que le sens restât suspendu.

2. — *Quid est, quod tibi mea ars. Ars* ne signifie pas seulement art, métier, ou science qu'on apprend; il s'entend aussi des qualités naturelles. Salluste l'emploie dans ce sens : « Duabus his artibus, « audacia in bello, ubi pax evenerat, aequitate, seque, remque pub. « curabant. » *De Bel. Catil.*

3. — *Feci e servo ut esses libertus mihi.* On trouvera peut-être que les mots *esclavage* et *esclave* sont trop voisins l'un de l'autre. Qu'on fasse attention, avec Donat, que Simon veut faire sentir la grandeur de son bienfait, et qu'après avoir dit : « Ut semper tibi apud me justa et clemens fuerit servitus, scis, » il ajoute : « Feci e servo ut esses libertus mihi. »

4. — *Propterea quod serviebas liberaliter.* On a traduit *liberaliter* par *avec affection. Liberaliter* est l'opposé de *serviliter.* L'affection est le propre d'un fils, et la crainte le partage de l'esclave. Un fils tendre, dit Térence, *Adelphes*, scène première, *ex animo facit.* Il dit ensuite : « Hoc patrium est, potius consuefacere filium sua sponte recte facere, quam alieno metu. »

5. — *Persolvi tibi.* On a suivi dans le français la marche du latin; on a fini la phrase comme Térence, par *je te l'ai donnée.* La réponse de Sosie en paraît plus vive et plus naturelle. On traduira ainsi toutes les fois que notre langue le permettra. Si on ne craignait de faire une dissertation au lieu d'une note, on prouverait que ce que nous appelons inversion dans le latin, est plus conforme à l'ordre des idées, que la marche monotone de notre langue.

6. — *Ita faciam.* Simon promet de tout dire en peu de mots, et la scène est fort longue. Simon est un vieillard causeur.

7. — *Eo pacto et gnati vitam.* Voici la division du discours de Simon. Il aura trois points.

8. — *Perducere* signifie emmener avec contrainte.

9. — *Neque commovetur animus.* On a traduit *animus* par un jeune homme, d'après la remarque de Donat, qui dit *ingenia pro hominibus ponit.* Madame Dacier a donné le même sens. Voici comme elle traduit : « Car lorsqu'un jeune homme fréquente des gens de l'humeur de ceux qu'il voyait, et qu'il n'en est pas moins sage, l'on doit être persuadé qu'on peut lui laisser la bride sur le col et l'abandonner à sa bonne foi. » Pour conserver la métaphore dont Térence s'est servi, on aurait pu dire : lorsqu'un jeune homme *roule* avec des libertins de cette espèce sans recevoir la moindre atteinte. On aurait rendu les mots *conflictatur* et *commovetur.* Mais l'expression *roule* a paru trop basse.

10. — *Quia tum mihi lamentari. Se lamenter* est un peu vieux ; mais c'est un vieillard qui parle. On aurait pu dire *s'affliger* ; mais cette expression semble attacher plus d'importance à la douleur de Glycérie que Simon n'y en veut mettre. Il voit tout avec froideur, excepté ce qui touche son fils. Lorsque Pamphile croit sa maîtresse dans le plus grand danger, lorsqu'il l'enlève entre ses bras pour l'éloigner de la flamme, le bon Simon ne voit qu'une imprudence assez dangereuse, « ad flammam accessit imprudentius, satis cum periculo. » Cette même considération a fait traduire *fletur* par *et de pleurer.* Il était facile de dire *on pleure ;* mais il paraît que *de pleurer*, qui d'ailleurs est du style comique, marque mieux l'indifférence de Simon pour les larmes de ces femmes. Dans toute cette scène, qui est un chef-d'œuvre, le bon vieillard est dans une situation tranquille, son discours doit l'exprimer. Voilà pourquoi on a traduit *primum haec pudice*, ect., par *dans les commencements*, etc. Ces mots paraissent plus doux que si on avait dit *d'abord.* Dans le même couplet on a dit : *Comme le cœur humain est naturellement porté*, etc. *Naturellement* n'est point dans le texte, on l'a ajouté pour tâcher de rendre la mollesse et la douceur du style de Simon. Ces réflexions sembleront peut-être minutieuses. Notre célèbre fabuliste les pardonnerait, lui qui fait dire à un vieux chat (*fable du chat, de la belette et du petit lapin*) :

« Mes enfants, approchez,
Approchez, je suis sourd, les ans en sont la cause. »

11. — *Quem ego manibus pedibusque. Qu'il remuera ciel et terre* aurait bien rendu *manibus pedibusque obnixe omnia facturum*. Mais il paraît que ces expressions ne sont point du ton de Simon.

SCÈNE III.

1. — *Semperlenitas*. En un seul mot, pour exprimer *une douceur sans fin, qui dure toujours*. Les anciens joignaient quelquefois les adverbes et les prépositions avec les noms. Plaute a dit : *Nunc-homines*, les hommes d'à-présent. Tibulle, *ante-comas*, pour les cheveux qu'on n'a plus. Virgile a dit : *Ante-malorum*. (J.-B. Levée.)

2. — *Davus sum, non OEdipus*. L'énigme proposée par le sphinx est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rapporter ici. Il suffira de dire que Dave, par cette réponse : *Je suis*, etc. veut faire entendre à son maître qu'il lui parle par énigmes, et qu'il n'a pas le talent de les deviner. Dave n'a garde de laissér voir qu'il comprend qu'on veut parler de lui.

SCÈNE IV.

1. — *Enimvero, Dave, nihil loci*. Comment Dave qui est sincère, au moins quand il parle à soi-même, peut-il dire : *Quantum intellexi modo senis sententiam de nuptiis?* Simon s'est expliqué trop clairement pour que Dave puisse douter d'avoir bien compris. Térence serait-il tombé dans une contradiction? Il s'en faut bien. Ce vers jeté comme par hasard est d'une grande adresse, et va préparer toute l'intrigue. Observons 1° que Dave dit : *Quantum intellexi* SENTENTIAM, et NON VERBA; c'est l'intention de Simon que Dave n'est pas sûr d'avoir devinée. Ses paroles, il les a comprises de reste. Remarquons 2° que ce valet, encore étourdi des menaces de son maître, n'a pu le pénétrer : mais donnons-lui le temps de la réflexion; son doute bien faible, bien embrouillé, se fortifiera, s'éclaircira et deviendra certitude. On trouvera cette marche dans ces vers de la scène :

« Redeunti interea ex ipsa re mi incidit suspicio. Hem,
Paulului obsoni, ipsus tristis, de improviso nuptiae;
Non cohaerent. »

Le vers *quantum intellexi* amène le soupçon de Dave; du soupçon

naissent les réflexions qui produisent son assertion *non cohaerent;* et voilà l'intrigue qui va se nouer, et se nouer tout naturellement.

2. — *Fuit olim quidam.* Nous avons vu Dave au commencement de ce monologue préparer l'intrigue de la pièce. A présent il annonce le dénouement. Mais en même temps qu'il en instruit le spectateur, le spectateur ne croit pas une histoire que le narrateur donne pour une fiction. Il y a beaucoup d'art à cela. En effet, si l'auditeur avait ajouté foi à ce que Dave appelle une fable, le dénouement aurait été prévu et l'intérêt détruit. D'un autre côté, si l'histoire de Glycérie n'avait pas été annoncée, le spectateur aurait jugé, comme Simon, que Criton est aposté pour soutenir une fourberie.

SCÈNE VI.

1. — *Invenustus* signifie malheureux en amour. *Invenustus est ille cui Venus non favet.* Acte V, scène dernière de l'*Hécyre*, on trouve :

Quis est me fortunatior, VENUSTATISQUE *adeo plenior?*

2. — *Aliquid monstri.* Les interprètes sont partagés sur le sens de ce passage, *aliquid monstri alunt.* La plupart lui font signifier, *il y a quelque chose de caché là-dessous.* On a suivi Donat qui semble lui donner un sens plus naturel. Si on objecte que Pamphile pouvait connaître la fille de Chrémès, et dans ce cas il n'aurait pu dire avec doute, *c'est quelque monstre*, on répondra 1° qu'il pouvait bien ne pas la connaître; 2° que la difformité qu'il suppose peut aussi bien tomber sur le caractère que sur la figure. Si on dit que *ea* au féminin ne peut pas s'accorder avec *monstrum* qui est du neutre, Donat répondra : *Ea subjunxit tanquam non verbis, sed sententiae serviens.* Térence a joint *ea* avec le sens de *monstrum* plutôt qu'avec le mot.

3. — *Quid agit?* On devine aisément que Pamphile veut parler de Glycérie. Il est si occupé de sa passion, qu'il n'en nomme pas l'objet. Les traducteurs qui ont dit : *Comment se porte ta maîtresse?* ou *Glycérie?* n'ont pas connu la nature.

4. — *O Mysis, Mysis.* Tout ce morceau est très-pathétique. Pamphile prépare le spectateur au discours de Chrisis par le récit de toutes les circonstances qu'il l'ont précédé. Ce passage aurait fourni un beau sujet d'estampe. On ne l'a pas choisi, parce qu'il n'est pas en action.

5. — *Ne ad morbum hoc etiam.* Si on devait traduire une pièce de théâtre comme une histoire, on aurait dit : « Prends bien garde qu'un seul mot de ce mariage ne t'échappe, de peur d'augmenter sa maladie. » La traduction aurait été très-claire, mais très-froide. La chaleur de l'action exige souvent qu'on sous-entende une partie du discours. Puisque Térence l'a fait, pourquoi ne pas l'imiter? Cette remarque est faite pour les jeunes gens. On les prie de ne la pas oublier. Elle pourra être appliquée à plusieurs passages de Térence, par exemple, dans la scène suivante.

ACTE II.

SCÈNE III.

1. — *Quis homo est qui me....* Si l'on traduit ainsi le dialogue sans rien sous-entendre.

DAVE.

Quel est l'homme qui m'appelle? Ah! Pamphile, c'est vous-même que je cherche. Je suis charmé de vous trouver aussi, Charinus. Je veux vous apprendre une bonne nouvelle.

CHARINUS.

Dave, je suis perdu!

DAVE.

Que n'écoutez-vous ce que j'ai à vous dire?

CHARINUS.

Je suis mort!

DAVE.

Je sais ce que vous craignez.

PAMPHILE.

En vérité, ma vie est en grand danger.

DAVE.

Je sais aussi ce que vous craignez.

PAMPHILE.

On s'apprête à me marier.

Il est facile de s'apercevoir que d'une scène très-vive on aura fait, à force d'exactitude grammaticale, une scène languissante.

2. — *Quae non est narrandi locus.* Ce que Dave trouve inutile à répéter, c'est la menace du vieillard.

3. — *Nisi senis amicos oras, ambis....* Si on voulait achever la phrase, on dirait : *Si vous n'allez faire votre cour, vous ne tenez rien; nihil efficies* est sous-entendu dans le latin. Donat a bien remarqué que Dave, en excitant Charinus à travailler pour soi, fait la même chose que s'il l'engageait à travailler pour son maître. Quelques commentateurs font signifier à *ambis*, *vous êtes pris*. Ce sens n'est pas soutenable.

SCÈNE IV.

1. — *Quid vis patiar.* Si on lisait *quid vis? Patiar?* il faudrait traduire : *Que veux-tu? Consentirais-je au mariage qu'on me propose?* Mais la réponse de Dave ne sera pas aussi naturelle qu'en lisant sans interrogation.

2. — *Egone dicam.* Dave, en conseillant un mensonge, ne sort point de son caractère. Pamphile conserve celui d'un jeune homme bien né, en rejetant ce conseil.

3. — *Ut ab illa excludar.* Pamphile est ébranlé. Ce n'est plus le mensonge qui lui répugne, il n'en redoute que les suites. Il refuse de donner un consentement simulé, parce qu'il craint que son père ne s'en autorise pour le séparer de Glycérie et le marier avec Philumène. Dave va le rassurer par un assez long discours.

Un homme, dont le sentiment doit faire autorité, a trouvé obscur ce discours de Dave, même en latin. Tâchons de justifier Térence. On a vu dans la scène précédente Dave prouver par tout ce qu'il a vu, que Chrémès ne se prépare point à marier sa fille. Au commencement Pamphile dit : *Quid igitur sibi volt pater, cur simulat?* « puisque Chrémès ne me donne point sa fille, pourquoi donc mon père feint-il qu'on me la donne? » Dave lui répond : « C'est pour vous sonder, pour avoir droit de vous gronder si le refus vient de vous, etc. » Vient ensuite le conseil de dire qu'il se mariera, puis la crainte du jeune homme, *ut illa excludar*, etc. Ceci posé, examinons le discours de Dave, *non ita est*, etc. Le voici en d'autres termes : « Paraissez consentir au mariage que votre père propose, afin de l'empêcher de gronder. Ce consentement ne vous expose en rien, puisque je vous ai prouvé que Chrémès ne vous donne point sa fille aujourd'hui. Et pour l'empêcher de vous la donner par la suite, continuez de voir Glycérie. Mais en-

core un coup, paraissez soumis à votre père, afin qu'il n'ait pas le droit de se fâcher contre vous. Vous me direz peut-être : Qu'ai-je besoin de mentir ? Si je continue de vivre comme je fais, il n'est point de père qui veuille me donner sa fille. A cela je vous répondrai : Votre père, pour vous retirer du libertinage, trouvera une fille pauvre, dont les parents ne seront pas aussi difficiles que Chrémès ; au lieu qu'en vous montrant disposé au mariage, il vous jugera peu attaché à Glycérie, vous cherchera une femme tout à loisir, et pendant ses recherches il arrivera quelque chose d'heureux. » Ce discours a-t-il la moindre obscurité ? On n'y a cependant ajouté que ce que chacun peut y voir très-aisément.

Madame Dacier a aussi jugé le passage obscur, et on le voit bien dans sa traduction, quand elle ne l'aurait pas dit dans une note. On va rapporter l'une et l'autre. — Note. « *Nec tu ea causa minueris*, gardez-vous bien que la crainte qu'il ne change. Ce passage est très-difficile, je l'ai un peu étendu pour lui donner plus de jour, je vais en expliquer précisément tous les termes : *Nec tu ea causa minueris haec quae facis, ne is mutet suam sententiam*. Voici la construction : *Nec tu minueris haec quae facis, ea causa ne is mutet suam sententiam ;* et ne changez rien à ces choses que vous faites, c'est-à-dire, à ce que je vous conseille de faire ; *ea causa* sur ce prétexte ; *ne is mutet suam sententiam*, que vous appréhendez que Chrémès ne change de sentiment ; *minuere*, changer, comme dans l'*Hécyre*, *sed non minuam meum consilium*, mais je ne changerai pas de résolution. »

D'après cette note, madame Dacier traduit ainsi ce passage : « Nec tu ea causa minueris haec quae facis, ne is mutet suam sententiam, » gardez-vous donc bien que la crainte qu'il ne change de sentiment, et ne veuille que vous soyez bon gendre, ne vous fasse changer quelque chose au conseil que je vous ai donné. »

Il n'est pas aisé de concevoir ce que madame Dacier a voulu dire en paraphrasant ainsi le texte. On a consulté grand nombre d'éditions pour trouver une autorité à son opinion. Aucune ne l'adopte. La glose d'Antesignan est remarquable. « Nec tu minueris, etc. (id est) minueris haec quae facis ; advisez bien que vous n'amoindrissez ce que vous faites, comme s'il disait : or veu qu'il est une chose toute assurée

que Chrémès ne vous veut point bailler sa fille, à cause que vous entretenez Glycerium, pourtant ne laissez point à poursuivre de l'entretenir comme vous faites, de peur qu'il ne change de propos s'il voyoit que vous ne l'entreteniez plus; mais cependant dites à votre père que vous voulez bien la fille de Chrémès, afin, etc. » *Nam quod tu speres propulsabo facile*, est ainsi traduit par le même Antesignan : « Car quant à ce que vous pourriez avoir espérance que votre père serait à parfin contraint vous donner à femme Glycerium, voyant l'amour que vous lui portez, et que vous n'en voulez aucune autre, et que par ainsi il est meilleur que vous lui découvrez maintenant votre affection, je repousserai aisément tout cela, etc. » La glose italienne de l'édition de Venise 1575 dit : « Non cessarai di far queste cose che tu fai. » C'est trop longuement disserter sur ce passage. Mais il fallait réfuter madame Dacier, qui a mérité d'avoir des partisans. Il fallait répondre à un homme célèbre, qui accusait Térence d'obscurité.

SCÈNE V.

1. — *Crede.... numquam hodie tecum commutaturum. Commutare verba* signifie la même chose que *altercari*, disputer. *Commutare verba*, changer les paroles, dire le contraire l'un de l'autre. Dans le *Phormion*, un valet dit, en parlant de son maître : « Ut est bonus ille vir, tria non commutabitis verba. »

SCÈNE. VI.

1. — *Herus me.* Le début de Byrrhie est gauche, son *a parte* est froid. C'est presque directement aux spectateurs qu'il parle, et les spectateurs ne doivent être comptés pour rien. Il fallait prendre une autre tournure pour leur apprendre ce qui l'amène. Molière n'y aurait pas manqué. Dans Plaute, plus souvent que dans Térence, les acteurs parlent à l'assemblée.

2 et 3. — *Obmutuit.... sum verus.* Dave avait annoncé à Pamphile une réprimande que son père venait de méditer, *venit meditatus*; il lui avait dit qu'il ne soufflerait pas le mot, *tecum non commutaturum*, s'il promettait de se marier. La promesse vient d'être faite. Simon reste muet. Dave en fait la remarque, *obmutuit*. Il n'a pas le mot à dire. La prédiction de Dave se vérifie, il dit bas à Pamphile : *Sum verus*.

4. — *Herus quantum audio, uxore excidit.* L'expression latine est remarquable. Térence se sert ici d'*excidit uxore*, comme on dit *excidere lite*, perdre son procès. Dans l'*Heautontimorumenos*, acte II, scène III, Clinie dit : *Quanta de spe decidi.*

SCÈNE VII.

1. — *AEque quidquam nunc quidem.* La réponse de Dave, *aeque quidquam nunc quidem*, ne fait aucun sens. La réplique de Simon, *nihilne?* a déterminé sur celui qu'on devait lui donner. Puisque le vieillard dit à Dave : *Comment tu ne dis rien?* il est clair que la réponse de Dave a été, *je ne dis rien.*

2. — *Subtristis visus est aliquantulum mihi.* On traduit ainsi, pour tâcher de rendre *subtristis*, qui signifie *triste en dessous.* Pamphile avait bien promis à son père de lui obéir et de se marier, mais il n'avait pu se contraindre jusqu'à prendre un air content et gai. Pamphile est un jeune homme bien né, qui a menti gauchement. Cela devait être. Dave sait mieux son métier. C'est un fourbe consommé, qui ment de la tête aux pieds.

3. — *Vix inquit.... quem inquit.* Voilà deux *dit-il* bien voisins : qu'on fasse attention que Dave veut persuader à Simon que le discours qu'il lui tient est celui de Pamphile, et qu'il ne fait que le répéter. Voilà pourquoi il appuie sur ces *dit-il.* Geta fait la même chose lorsqu'il feint de répéter le discours de Phormion.

ACTE III.

1. — Il ne paraît pas que Simon et Dave aient dû sortir de la scène, et que le théâtre soit resté vide ; ainsi l'acte III ne commence pas trop naturellement ici. Cependant toutes les scènes qui vont suivre sont tellement liées, qu'il n'est pas possible de placer ailleurs le commencement de cet acte. C'est un défaut de la pièce et une négligence de Térence.

SCÈNE II.

1. — *Quid hoc?* C'est traduire bien longuement *quid hoc?* Mais Simon rêve, et allonge son discours en réfléchissant.

2. — *Num immemores discipuli.* On n'a point eu égard aux éditions qui offrent cette leçon : *Nunc immemor es discipuli?* Simon vient de dire à Dave qu'il veut jouer la comédie, mais qu'il en a mal mesuré les actes, *non sat commode*, etc. (On verra quel sens Térence donne à *commode* dans le prologue de l'*Heautontimorumenos.*) Dave lui répond : *moi?* et prétend nier, par cette réponse, qu'il ait songé à jouer aucun tour. Simon feint d'entendre que Dave lui dit qu'il a bien pris ses mesures, et alors il réplique : *Dans ce cas tes acteurs ont donc oublié leur leçon.* Ce passage ainsi expliqué paraît naturel et comique.

SCÈNE III.

1. — *Quae adsolent, quaeque oportent signa.* L'expression *symptomes* est un peu au-dessus d'une sage-femme, et conviendrait mieux à un médecin; mais cette Archillis prend le ton doctoral, elle donne des ordonnances et dit : *jussi, imperavi.* Voilà pourquoi on a traduit *quantum imperavi* par *la dose que j'ai prescrite.* Térence lui fait dire : *facite istaec ut lavet*, pour conserver les mœurs athéniennes. En Grèce, lorsqu'une femme venait d'accoucher, on lui faisait prendre un bain.

SCÈNE IV.

1. — *Neminem peperisse hic.* L'expression *neminem peperisse* est remarquable. Elle dit beaucoup plus que *Glycerium non peperisse*, plus encore que *nullam mulierem peperisse*, puisque le mot *nemo* est l'abréviation de *nullus homo.* Si on n'avait craint de tomber dans le style trivial, on aurait dit : *Pas un chat n'est accouché ici.*

2. — *Quis igitur eum ab illa abstraxit, nisi ego?* Cette réponse de Dave est fort adroite. Il n'ose pas dire qu'il a instruit Pamphile de l'accouchement feint de Glycérie, parce qu'il est possible que Simon rencontre son fils avant que Dave l'ait prévenu, et que le mensonge se découvre. Mais en assurant que c'est lui qui a détaché le jeune homme de Glycérie, la réponse à la question de Simon se trouve renfermée dans cette assertion. Remarquons encore que Dave, en répondant par une interrogation, donne beaucoup plus de poids à sa réponse que s'il eût dit : *C'est moi qui l'ai arraché.*

SCÈNE V.

1. — *Atque haud scio, an, quae dixit, sint vera omnia.* Ce passage « haud scio an, quae dixit, sint vera omnia, » peut recevoir les deux sens opposés ; « je ne sais si tout ce qu'il m'a dit est vrai, et je ne sais si tout ce qu'il m'a dit n'est pas vrai. » Les autorités ne manquent ni à l'une ni à l'autre de ces interprétations. On a préféré le sens le plus naturel.

SCÈNE VI.

1. — *Aliquot me adiere.* On se rappelle que Dave a conseillé à Charinus d'aller trouver les amis de Chrémès, pour lui faire demander sa fille. Charinus a répondu qu'il y allait. Ce sont ces personnes dont Chrémès parle ici ; elles n'ont pu dire qu'elles tenaient de Simon la nouvelle du mariage : aussi ne l'ont-elles pas dit, mais seulement, *ex te auditum qui aiebant*, qui est bien différent d'*audivisse.* Voilà pourquoi on a traduit *vous avez dit, m'ont-elles rapporté.* Madame Dacier a bien fait cette distinction.

2. — *Hem, id te oro, ut ante eamus.* Chrémès vient de fermer la bouche à Simon avec ce proverbe : *querelles d'amants, renouvellement d'amour.* Simon ne peut contredire ce proverbe. Il s'en sert comme d'un nouveau motif de hâter le mariage, et donne de bonnes raisons.

2. — *Et filiae invenies virum.* Si on objecte que ces mots, *digne d'elle*, ne sont pas dans le latin, on l'avouera, mais on priera le lecteur d'observer que Térence s'est servi du mot *virum*, qui emporte avec soi des épithètes honorables ; au lieu qu'*homo* est pour l'ordinaire pris en mauvaise part. Si Térence n'avait voulu faire entendre que le mot *homme* ou *époux*, en disant *virum*, Simon n'aurait rien dit à Chrémès qui pût le déterminer.

SCÈNE VII.

1. — *Propterea quod amat filius.* Simon ajoute ce *propterea quod amat filius*, pour tâcher de faire dire par Dave, en présence de Chrémès, que Pamphile n'a plus de maîtresse, et qu'il a rompu avec Glycérie. Cette finesse ne lui réussit point. Il le dira lui-même : *narro quae tu dudum narrasti mihi.*

2. — *Occidi.* Quand Dave apprend que Chrémès donne sa fille, la vivacité lui fait commettre une imprudence bien grande. Il dit *occidi;* ce mot pouvait le démasquer et le perdre. Heureusement Simon n'entend pas bien et le fait répéter : *hem quid dixti?* Alors le fourbe se remet et lui répond : *optime inquam factum.* Donat trouve qu'il y a entre ces deux mots de Dave *occidi* et *optime,* une ressemblance de son que Dave emploie pour tromper Simon. On a fait usage de la remarque de Donat, en traduisant *optime factum* par *ah, l'heureux sort,* qui a la même désinence, et deux mots communs avec *ah, je suis mort!* Madame Dacier a aussi profité de la réflexion de ce commentateur, elle a traduit *occidi* par *je suis mort,* et *optime factum* par *je suis ravi.*

SCÈNE IX.

1. — *Sed eccum, ipsum video.* Le lecteur devine assez que Dave parle de Pamphile. S'il le nommait, la phrase serait plus complète, mais l'agitation de Dave serait mal exprimée. Madame Dacier a préféré l'exactitude et traduit : *mais voilà Pamphile justement.*

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Idne est verum.* Comme ces mots ne présentent aucun sens, chaque interprète leur a fait signifier ce qu'il a voulu. On les a traduits simplement, sans leur faire dire plus qu'ils ne disent. On y pouvait ajouter, et dire, « est-il bien vrai que Pamphile m'ait trahi? » ce qui peut-être eût été le sens de Térence. Mais pourquoi vouloir être plus clair que l'auteur qu'on traduit? Dans un monologue, celui qui parle s'entend toujours, et ne doit pas s'expliquer à lui-même ce qu'il sait bien.

2. — *Hic, ubi opus est, non verentur, illic, ubi nihil opus est, ibi verentur.* Ceci n'est pas encore expliqué clairement. Mais le lecteur connaît aisément que Charinus veut dire : « On devrait avoir honte de manquer à sa parole, on pourrait sans honte se dispenser de la donner. » Plaute avait dit avant Térence : « Plerique homines, quos

cum nihil refert, pudet : ubi pudendum est, ibi eos deserit pudor, cum usus est ut pudeat. » *Epid.* acte II, scène I, v. I.

3. — *Postquam me amare dixi, complacita est tibi.* Corneille a employé cette pensée dans sa *Galerie du palais.*

« Connaissez tout-à-fait l'humeur de l'infidelle,
Notre amour seulement la lui fait trouver belle;
Son objet, tout aimable et tout parfait qu'il est,
N'a de charmes pour lui que depuis qu'il vous plaît. »

SCÈNE V.

I. — *Quemne ego heri vidi ad vos adferri vesperi?....... Verum. Vidi Cantharam subfarcinatam.* Dave fait ici cette objection, sachant que Mysis la détruira facilement, afin que Chrémès sache que l'enfant n'est pas un enfant supposé. C'est dans le même dessein que Dave dira : « Une fourberie en amène une autre, j'entends déjà chuchotter qu'elle est citoyenne d'Athènes. »

SCÈNE VII.

I. — *Paulum interesse censes, ex animo omnia, ut fert,* etc. Dave, en apportant l'enfant, avait eu dessein d'instruire Mysis et de concerter avec elle ce qu'elle avait à lui répondre; il avait besoin « de toute sa présence d'esprit et de sa finesse, » etc. L'arrivée prématurée de Chrémès lui fait changer de dessein. Il prend le parti de jouer seul et de se faire seconder par Mysis comme il pourra. Il trouve dans sa tête toutes les ressources imaginables, et fait dire à Mysis ce qui lui convient et seulement ce qui lui convient. Lorsqu'il est resté seul avec elle, il s'applaudit de sa fourberie et de la belle scène qu'il vient de jouer. Mysis lui reproche de ne l'avoir pas prévenue, il lui répond : *paulum interesse*, etc., qu'on a traduit par *crois-tu qu'une scène,* etc; ce qui a semblé l'explication la plus naturelle de ce passage. Ceux qui aimeraient mieux une traduction plus littérale, pourront dire : « Crois-tu qu'il y ait une petite différence entre agir en tout de génie comme la nature inspire, ou de concert? » Ou bien ils pourront traduire avec madame Dacier : « Oh, penses-tu qu'il y ait peu de différence des choses que l'on fait naturellement et sur-le-champ, à celles que l'on préméditées et où l'on agit de concert? »

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *At vero voltu; cum, ibi me adesse,. neuter tum praesenserat.* Chrémès est bien persuadé que Mysis et Dave ne le croyaient pas présent lorsqu'ils ont joué la scène de l'enfant. Il avait adressé la parole à Mysis : *Eho mulier*, etc. Elle ne lui avait point répondu. Il avait entendu Dave dire à Mysis : *Je ne vois ici que toi.*

SCÈNE II.

1. — *Quid istic tibi negoti est?* La question de Simon est embarrassante. Dave, en répétant plusieurs *moi!* cherche une réponse.

2. — *Cum tuo gnato una.* Dave élude sa réponse à la question et fixe l'attention du vieillard sur Pamphile.

3. — *Ego jam te commotum reddam.* Dave, en sortant de chez Glycérie, avait dit : *il faut maintenant se tranquilliser.* Simon s'en souvient et lui dit, après l'avoir condamné aux fers : *ego te commotum reddam*, qui est l'opposé d'*animo otioso esse.*

4. — *Tamen etsi hoc verum est?* Madame Dacier a lu sans point d'interrogation cet endroit du texte : *Tamen etsi hoc verum est.* On a suivi les divers commentateurs et le bon sens, qui veulent une interrogation.

5. — *Quadrupedem constringito.* On aurait bien traduit *quadrupedem constringito* par *lie-le par les quatre membres*, mais on n'aurait pas rendu le mot *quadrupedem* qui paraît comique. Si on objecte qu'il n'est pas raisonnable de dire, en parlant d'un homme, *par les quatre pieds*, on répondra que Térence l'a dit, et qu'il faut suivre son auteur. De plus, Simon est en colère, Térence n'a pas jugé à propos de lui faire mesurer ses expressions.

SCÈNE III.

1. — *Ain tandem, civis Glycerium est?* PAMPH. *Ita praedicant* Pamphile ne répond pas, *oui, je le dis*, ce qui aurait encore aigri Simon. La réponse *on le dit* est bien plus douce.

2. — *Habeat, valeat, vivat cum illa.* Lorsque Simon a épuisé sa colère contre son fils, lorsqu'il l'a accablé de reproches, il l'abandonne à son déréglement, il ne paraît plus prendre aucun intérêt à lui. Voilà bien la marche de la nature.

3. — *Domus, uxor, liberi inventi invito patre.* Simon est toujours persuadé que l'accouchement de Glycérie est une fiction. Rien ne le fait revenir de son opinion : *Hoc unum scio neminem peperisse hic.* Cependant il dit ici au pluriel, *liberi inventi.* Simon est en colère, il parle le langage de la passion.

4. — *Ego me amare hanc fateor.* Tout ce que dit ici Pamphile est très-beau. Son discours est capable de désarmer Simon, et en même temps d'empêcher Chrémès de donner sa fille. Il ne nomme point Glycérie, dont le nom seul aurait irrité de nouveau Simon. Il ne dit point *cette étrangère.* Il la croyait citoyenne. Il ne l'appelle point *citoyenne* cependant, par égard pour son père. Il la désigne par le mot *hanc.* Il avoue sa passion, et ne cherche point à la justifier. Il se soumet à tout, même à épouser toute autre femme mais il laisse bien apercevoir sa répugnance pour un autre mariage. Après ce discours, Simon peut-il encore gronder un fils aussi soumis? Chrémès peut-il donner sa fille à un homme si fortement attaché à un autre? C'est Donat qui a fourni cette remarque.

5. — *Quidvis cupio, dumne ab hoc me falli comperiar.* Voilà Simon revenu à la tendresse paternelle. Il désire que son fils se justifie et détruise le reproche qu'il lui a fait : *Vous avez aposté*, etc. Chrémès lui répond par une maxime bien paternelle encore : *Pour la faute la plus grave, un père se contente d'une punition légère.* Corneille a fait usage de cette pensée dans sa tragédie de Nicomède.

« La plus mauvaise excuse est assez pour un père,
Et sous le nom de fils toute faute est légère. »

SCÈNE IV.

1. — *Evenit.* Térence évite de faire répondre Criton à la question de Chrémès. Cette réponse était inutile pour le spectateur, déjà instruit de ce qui avait amené Criton dans Athènes. Cette explication

aurait refroidi l'action, qui dans ce moment est fort vive et fort intéressante. Simon n'aurait jamais pu se persuader que Criton, dont il soupçonne la probité, fût assez généreux pour abandonner à Glycérie une succession à laquelle elle n'avait nul droit. Il aurait conclu de cet abandon que Glycérie était la sœur de Chrysis, et que par conséquent elle ne pouvait être citoyenne.

2. — *Bonus est hic vir.* Térence a donné à Criton le caractère d'un homme honnête. Lorsqu'il apprend que Glycèrie n'a point encore retrouvé ses parents, il se désiste de ses prétentions sur la succession de Chrysis : *Ipsam despoliare non libet.* Lorsque Pamphile le prie de venir s'exposer à la colère de son père, il s'y détermine par des motifs honnêtes, entre autres par amour pour la vérité : *Vel quod verum est.* Ici Chrémès rend témoignage à sa probité. Térence avait besoin de montrer Criton aux spectateurs comme un homme de bien, afin de leur rendre croyable la grande vérité qu'il vient annoncer, et qui fait le dénouement de la pièce.

3. — *Ni metuam patrem, habeo pro illa re illum quod moneam probe.* Simon fait entendre que Criton est mandé pour rendre un faux témoignage, et certifier que Glycérie est citoyenne. Pamphile croit que le moyen le plus sûr de détruire cette accusation, serait d'expliquer nettement le sujet de son voyage; mais le respect qu'il a pour son père le retient et l'empêche de donner ce conseil.

4. — *Non tu tuum malum aequo animo feres? AEquo animo* signifie *patiemment*, ou *sans se plaindre;* on l'a rendu par *sans m'injurier,* qui signifie le genre de patience que Criton exige de Simon. Il serait ridicule qu'il l'exhortât à souffrir ses peines avec patience et sans se plaindre. Il ne doit lui demander de la patience qu'en ce qui le concerne, lui Criton.

5. — *Verum hercle, opinor fuisse Phanium.* Voici encore un trait de la probité de Criton. Cet honnête homme n'assure aucune circonstance, même la croyant indifférente, sans en être bien certain. Ce n'est pas ainsi que le fourbe Phormion répond à Démiphon, qui lui demande le nom de son prétendu cousin. En comparant ces deux passages, on voit que Térence excellait à peindre les mœurs.

6. — *Nodum in scirpo quaeris.* La traduction littérale du proverbe *nodum in scirpo quaeris*, est, *vous cherchez un nœud dans un jonc;* et le jonc, comme on sait, n'a point de nœuds. Voilà pourquoi on a traduit : *Vous cherchez des difficultés où il n'y en a point.* On n'a pas osé rendre le proverbe latin par notre proverbe français : *Vous cherchez midi à quatorze heures.* Il a semblé trop bas et trop trivial.

7. — *Haud ita jussi.* Térence a joué sur le mot *recte;* on a tâché de rendre ce jeu de mots. On ne voit pas qu'il en soit échappé d'autre à Térence. Il avait cependant l'exemple de Plaute qui avait réussi auprès du peuple par ce moyen qu'Horace blâme, *Art. poét.: Plautinos laudavere sales*, etc.

NOTES ARCHÉOLOGIQUES SUR L'ANDRIENNE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Rien de trop*. Ce proverbe est si ancien, que les Grecs, dit madame Dacier, ne connaissant pas son origine, l'ont attribué à Apollon, sur le temple duquel il était écrit à Delphes. J. B. Levée.

2. — *A travailler en laine*. Les femmes étaient principalement occupées à ce genre de travail, celles même de la plus haute distinction. On avait coutume de faire asseoir la nouvelle mariée sur une peau couverte de laine, soit pour rappeler l'antique usage que les hommes avaient de se couvrir de la toison de certains animaux, ou pour rappeler aux femmes l'obligation qu'elles contractaient de travailler aux habits de leurs maris. Voyez Servius, sur l'*Énéide*, liv. IV, v. 38. On suspendait aussi de la laine à la porte de celui qui allait se marier. Voyez Boxhornius, *Quaest. rom.*, 26. J. B. Levée.

3. — *Il a payé son écot*. Le mot *symbola* exprime la somme que chacun des convives devait donner pour son écot. On appelait *symbolus*, l'anneau ou toute autre chose que l'on remettait, pour tenir lieu d'arrhes, à celui à qui l'on avait commandé un repas. On en voit des exemples dans le premier et dans le onzième livre de *l'Odyssée* : Cicéron en parle dans son traité *De Oratore*, lib. II, cap. 57. Voyez

Buleng. *De Conviv. Vet.* I et II; Casaubon, *In Athen.* lib. III, cap. 31; Kirchmann, *De Annulis*, cap. 18. J. B. Levée.

4. — *Tant mieux.* Térence ne fixe pas long-temps l'attention de l'auditeur sur la mort de Chrysis, pour ne point sortir du genre comique et ménager les oreilles des Romains, dont la délicatesse était blessée par les mots *mori* et *mors*. Ils prenaient des tournures, se servaient d'équivalents pour éviter ces expressions qui les choquaient. *Fuit Ilium*, etc., *vixit*, etc. Dans le Phormion, Chrémès apprenant la mort de la femme de Lemnos, dit seulement : *Male factum*.

Lemonnier

5. — *On arrive au bûcher.* Térence se sert du mot *sepulcrum* pour désigner le lieu où le bûcher était dressé. L'usage de brûler les corps remonte à la plus haute antiquité; il en est parlé dans *l'Iliade*. Les Romains prirent cette coutume des étrangers et principalement des Grecs. Cicéron dit cependant dans le livre II du *Traité des Lois* que, « Jusqu'aux temps de Sylla, la coutume d'inhumer les corps s'était conservée dans la famille Cornélienne. Sylla ayant remporté la victoire sur Marius, fit jeter le cadavre de son ennemi hors du sépulcre, qui était sur les bords de l'Anio : poussé à cette action par un ressentiment cruel, qu'il n'aurait pas écouté, s'il eût été aussi sage qu'il était violent de son naturel. Ce fut peut-être par la crainte de voir arriver la même chose à son corps, qu'il ordonna de brûler ses dépouilles mortelles, usage qu'il introduisit le premier dans la branche patricienne des Cornélius; car, dans l'épitaphe de Scipion l'Africain, Ennius dit : *Ci-gît celui*.... et avec raison, puisque ce mot *gît* est consacré à signifier ceux qui sont enfermés dans les sépulcres; mais le monument qui renferme les cendres, ne commence rigoureusement à s'appeler sépulcre, que du moment qu'on a rendu aux morts les derniers devoirs, et que leurs corps ont été brulés. » Il paraît probable que la coutume d'enterrer de nouveau les corps, date de l'abolition du paganisme. Voyez Mursius, *De Funer.*, cap. 16; Kirchman, *De Funer. Roman.*, lib. I., cap. 1 et 2; Kipping., *Ant. roman.*, IX, 6 et 8.

Je ne ferai qu'une simple réflexion sur les mots *effertur* et *fletur*. Le premier se rappelle à la coutume de porter les morts sur les

épaules, ce qui se faisait ordinairement par les plus proches parents du défunt, pour les personnes de distinction. Des hommes de corvée, appelés *Vespillones* portaient, la nuit, en terre ceux qui n'avaient pas le moyen de se faire enterrer. Quant au mot *fletur*, il signifie les pleurs que les parents ou des pleureurs à gages, versaient au moment où le cadavre était placé sur le bûcher. J. B. Levée.

SCÈNE II.

1. — *Sans doute mon fils.* Ces trois vers ne forment point une scène dans les plus anciennes éditions de Térence. Cependant le savant traducteur a cru devoir les séparer des vers suivants, sans doute à cause de ces mots, *sed ipse exit foras* qui prouvent que Dave n'était point en scène au moment où Sosie entre chez Simon. Néanmoins, il serait possible de justifier Térence à cet égard, en supposant que Simon dit ces trois vers pendant que Sosie sort d'un côté, et que Dave entre de l'autre; alors le départ du premier ayant lieu en même-temps que l'arrivée du second, la scène est censée ne changer qu'au moment où, Sosie étant sorti, Dave et Simon restent ensemble. J. B. Levée.

SCÈNE III.

1. — *Avec la condition expresse.* Le mot *lege* qui se trouve dans le texte, joint au mot *omine* est une métaphore empruntée de la coutume que les anciens observaient dès la plus haute antiquité, et qui consistait à ne jamais porter une loi, sans avoir consulté les auspices.

J. B. Levée.

SCÈNE IV.

1. — *Ils ont résolu d'élever l'enfant dont elle accouchera.* On sait que chez les anciens païens, lorsqu'un enfant était né, on le posait à terre. Si le père, après l'avoir considéré, disait qu'on le levât, c'était un ordre de le nourrir; s'il se retirait sans rien dire, on le tuait ou bien on l'exposait. De là vient que *tollere*, *lever*, a la même signification que *nutrire*, *educare*. Dave blâme le projet d'élever l'enfant dont Glycérie doit accoucher, parce que rarement on prenait soin des enfants nés d'un mariage illégitime ou clandestin, plus rarement encore des filles que des garçons. Voilà pourquoi Dave a dit : *Quidquid peperisset*, qu'on a rendu par *fille* ou *garçon*. Cette remarque sera utile dans

plusieurs endroits de Térence, entre autres dans la scène 1 de l'acte III de cette pièce, où la servante de Glycérie dit : « Mais notre Pamphile a donné un gage de sa fidélité, car il a ordonné qu'on élevât l'enfant dont elle (Glycérie) accouchera. »

LEMONNIER.

On peut consulter sur cette coutume de l'antiquité, l'ouvrage de Cornel. Bynckershoek, *De Jure occidendi, vendendi et exponendi liberos*, cap. X.

J.-B. LEVÉE.

SCÈNE VI.

Aussi malheureux en amour. Ces joueurs de dés invoquaient Vénus, et celui d'entre eux qui amenait fréquemment *le coup de Vénus*, était appelé, comme on l'a dit dans les notes philologiques, *Venustus*, c'est-à-dire, *fortuné, favorisé par Vénus.* Les dés, qui avaient à peu près la figure du talon des animaux, et principalement du lion, n'étaient ni absolument ronds ni absolument carrés. Ils avaient six côtés, dont quatre seulement étaient à l'usage des joueurs, car les autres étaient courbés de manière que le dé pouvait à peine se soutenir sur cette partie, ce qui cependant arrivait quelquefois, et c'était la chance la plus heureuse. Turnèbe n'est pas tout-à-fait de cet avis, du moins quant à la chance dont nous venons de parler. L'une des grandes surfaces s'appelait *Vénus;* c'était la surface d'en haut; le côté opposé, par conséquent la surface d'en bas, s'appelait *canis.* Les deux autres surfaces, qui étaient plus étroites, portaient le nom, l'une de *thius*, c'était la rafle de six; l'autre de *senio* (nombre de six), ou *cous.* Sur la surface des dés on représentait un chien, un vautour, une Vénus ou un Hercule. Il y avait aussi des dés avec des nombres, avec des points, comme les nôtres; d'autres enfin sans figures, sans nombres, sans points; la figure des côtés ou la chute même des dés correspondait au nombre, au point ou à l'objet représenté sur l'une des surfaces. Ceux qui seront curieux d'en apprendre davantage sur cet article, consulteront les Notes de Pitiscus, sur Suétone, *Histoire d'Auguste*, chap. 71, nombr. 5; Buleng., *De Ludis Veter.*, cap:, 58; Roder., *In Mart.*, XIV. 11; Cruquius, *Ad Horat.*, lib. 1, od. 4; Cicero, *De Senectute*, cap. XVI; *idem*, *De Finibus*, lib. III, cap. 16.

J. B. LEVÉE.

ACTE II.

SCÈNE III.

1. — *Je ne vois entrer personne*, etc. On voit par ce passage de Térence, que les noces se faisaient avec beaucoup d'appareil chez les anciens. Des mères de famille, du côté de l'épouse, et un aruspice, du côté du mari, présidaient à la célébration des noces. Des femmes conduisaient la mariée à la maison de son époux, et la plaçaient sur le lit nuptial. On ne choisissait pour remplir cette fonction que des femmes distinguées par la pureté des mœurs, et qui n'avaient été mariées qu'une fois. Une troupe de musiciens et de musiciennes jouaient devant la porte des deux époux. Voyez Brisson, *De Ritu nuptiarum; Thes. Antiq. rom.;* Grævius, tom. VIII, p. 1020; Kipping., *Ant. roman*, IV, 2, §. 2.

J.-B. Levée.

ACTE III.

SCÈNE II.

1. — *Junon Lucine, secourez-moi, délivrez-moi*, etc. En Grèce particulièrement, *Diane* passait pour être la déesse qui présidait aux mariages et aux accouchements; elle était invoquée sous le nom de *Lucine*, par les femmes enceintes. A Rome, elles invoquaient *Junon Lucine*, qui présidait aussi aux mariages et à la naissance des enfants. Quelques mythologues disent que *Lucine* était fille de Jupiter et de Junon; d'autres prétendent qu'elle eut pour mère Latone. Voyez Varron, *De Ling. lat.*, lib. IV, cap. 10; Cicero, *De Nat. Deor.*, II, 27; Struv., *Ant. roman.*, cap. I, p. 87; Meursius, *De Puerper.*, cap. 1.

J.-B. Levée.

SCÈNE X.

1. — *Confier mon sort à un misérable valet.* Madame Dacier, d'après Donat, fait une remarque bien alambiquée sur le mot *futili*. « Ce mot, dit-elle, est emprunté de certains vases, appellés *futilia*, qui étaient pointus par le bas, et qui avaient l'entrée fort large, de manière que les ministres des choses sacrées ne pouvaient les mettre à terre, et qu'ils étaient obligés de les tenir toujours dans leurs mains pendant le

sacrifice. De là Térence a fort bien appelé *futilis* un valet à qui on ne peut se fier, et qu'il faut toujours avoir près de soi, si on veut qu'il ne fasse point de sottises. » Il ne paraît pas probable que Térence ait voulu mettre tant de finesse dans le mot *futili*. D'ailleurs cette étimologie de *futilis* est-elle bien véritable? Le petit pot appellé *futum*, dont les cuisiniers se servaient pour verser de l'eau froide dans la marmite lorsqu'elle bouillait trop fort, était-il aussi pointu par le bas? Etaient-ils obligés de le tenir toujours dans leurs mains sans pouvoir le poser? Les potiers auraient-ils grand débit de vases aussi assujettissants? LEMONNIER.

2. — *Je me fierais encore à toi, pendard?* Les Latins employaient le le mot *furcifer*, que nous voyons si souvent répété dans leurs comédies, dans le même sens que nous employons le mot *pendard*. Il signifiait; 1°, un homme qui avait mérité le supplice de la fourche, supplice qui ressemblait à celui de la croix ou à celui qui le remplaça dans la suite; 2°, il exprime une punition que l'on infligeait aux esclaves, selon la gravité du délit. La première consistait à porter sur son cou autour du voisinage de leur maître, la pièce de bois qui servait aux chevaux à soutenir le timon d'une voiture; afin que les domestiques et les voisins n'eussent, dans la suite, aucune confiance dans cet esclave; ce qui lui faisait donner le nom de *furcifer*. La seconde consistait à forcer les esclaves, plutôt pour la honte, que pour la douleur, à porter au col une fourche, aux deux côtés de laquelle leurs mains étaient liées. Ils faisaient la promenade dont nous venons de parler ci-dessus, et ils devaient avouer publiquement la faute qu'ils avaient commise, afin d'effrayer leurs compagnons par leur exemple. Voyez Varron, *De Ling. lat.*, lib. IV, cap. 24; Turneb., *Adversar.*, IV, 1. J.-B. LEVÉE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *On ouvre la porte de Glycérie.* On a traduit ainsi : *crepuit a Glycerio ostium*. Ce bruit doit s'entendre ici du bruit des gonds, à cause du mot *crepuit*. Dans plusieurs autres passages de Térence, on trouvera que le bruit fait à la porte, venait de ceux qui voulaient sortir

et qui frappaient pour avertir les passants de s'éloigner, afin de n'être pas heurtés. Térence, dans ces passages, fait allusion à l'usage de la Grèce, où les portes ouvraient en dehors. Il n'en était pas ainsi à Rome. C'était une marque extraordinaire de considération, lorsqu'on ordonnait à Rome que la porte d'un triomphateur s'ouvrirait en dehors. On fit cet honneur à Valérius Publicola. LEMONNIER.

SCÈNE V.

1. — *Prends-moi de la verveine sur cet autel.* Il n'est pas besoin, pour expliquer ce passage, d'avoir recours aux autels qu'on plaçait sur le théâtre : autel de Bacchus dans la tragédie, autel d'Apollon pour les comédies. Il suffira de se rappeler que la scène de cette pièce est dans la ville d'Athènes, et que tous les Grecs avaient un autel près de leur porte. LEMONNIER.

Le mot *verveine* signifie proprement une herbe sacrée, telle que le romarin dont se couronnaient les féciales avant de faire un traité ou de déclarer la guerre. Térence emploie le mot *verbena* dans un sens plus étendu, pour exprimer toute espèce d'herbes et de feuillages sacrés, tels que le laurier, l'olivier ou le myrthe. Ménandre, que Térence a pris pour son modèle, parle expressément du myrthe dans son *Andrienne*. Voy. Servius. *AEn.* lib. XII, vers. 120, Saubert, *De Sacrific.* cap. 24. J.-B. LEVÉE.

ACTE V.

SCÈNE III.

1. — *Epouser une étrangère, et se déshonorer.* Une loi de Périclès défendait aux Athéniens de s'allier avec des étrangères. Les enfans nés de pareils mariages étaient exclus des charges de la république. Ces étrangères étaient réputées femmes de mauvaise vie. Voyez *Eunuq.*, act. I. scèn. 2. LEMONNIER.

SCÈNE IV.

1. — *C'est qu'il se disait de Rhamnuse.* C'était une petite ville de l'Attique, fameuse à cause d'un temple d'Amphiaraüs et d'une statue de Némésis, vengeresse des superbes, des orgueilleux. Cette statue, ou-

vrage de Phidias, fut faite d'un bloc de marbre de Paros, enlevé sur les Perses qui s'étaient proposés d'en faire un monument pour consacrer le souvenir de leurs victoires futures sur les Grecs. Voyez Math. Christophe, *Diction. des Aut. class.*, tom. II, et les *Commentaires* de Nicolas Camus sur *Térence*. J.-B. Levée.

SCÈNE V.

1. — *Si les dieux sont immortels, c'est que leurs plaisirs sont inaltérables.* Les Romains, comme nous l'avons déjà vu, s'appliquaient de bonne heure à l'étude de la philosophie. Leurs poëtes et leurs orateurs sont remplis de maximes et de sentences qui appartiennent, soit à la secte des péripatéticiens, soit à celle des stoïciens, ou du moins à ceux qui ont succédé aux chefs de ces deux écoles. On reconnaît à cette sentence de Pamphile, la morale d'Épicure, qui regardait la volupté (non pas, comme on l'a cru mal-à-propos, une volupté grossière) comme la marque du souverain bonheur. J.-B. Levée.

SCÈNE VI.

1. — *Fais venir promptement des gens pour la transporter.* Lorsqu'une jeune fille allait se marier, on feignait, d'après l'antique usage, et sans doute pour rappeler l'enlèvement des Sabines, d'enlever cette jeune fille d'entre les bras de sa mère, pour la transporter dans la maison du mari. Voyez Nicol. Camus, *Comment. de Térence.* J.-B. Levée.

EXTRAIT

DE

L'ANDRIENNE FRANÇAISE

DE

BARON.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

SIMON, SOSIE.

SIMON.

Emportez tout cela dans la maison, allez.
Sosie, un mot.

SOSIE.

Je sais tout ce que vous voulez :
C'est d'avoir soin de tout. Il n'est pas nécessaire
De me recommander......

SIMON.

Non, c'est une autre affaire.

SOSIE.

Dites-moi donc en quoi mon adresse et mon soin.....

SIMON.

Je n'ai de ton adresse aucunement besoin.
Il suffit, pour servir utilement ton maître,
De ces deux qualités qu'avec toi j'ai vu naître;
C'est la fidélité, le secret.

SOSIE.

Je n'attends......

SIMON.

Je t'ai toujours connu sage dans tous les temps.
Je t'achetai, Sosie, en l'âge le plus tendre,
Et j'eus pour toi des soins qu'on ne saurait comprendre.
J'élevai ta jeunesse, et tu connus en moi
Combien la servitude était douce pour toi.
Tu t'attiras d'abord toute ma confiance,
Et tu m'en témoignas tant de reconnaissance,
Qu'enfin je t'affranchis, et par ta liberté
Recompensai ton zèle et ta fidélité.

SOSIE.

D'un si rare bienfait mon cœur n'a pu se taire....

SIMON.

Je le ferais encore, si j'avais à le faire.

SOSIE.

Je me tiens fort heureux, si j'ai fait, si je fais
Quelque chose qui soit au gré de vos souhaits.
Mais pourquoi, s'il vous plaît, rappeler cette histoire?
Croyez-vous que jamais j'en perde la mémoire?
Ce récit d'un bienfait que j'ai tant publié,
Semble me reprocher que je l'aie oublié.
Pourquoi tant de détours?.....

SIMON.

Interea Chrisis.... moritur. Lorsque Chrémès et moi nous mettions tout d'accord,
De Chrisis, tout-à-coup, nous apprenons la mort.

SOSIE.

Où qu'elle soit, Monsieur, pour Dieu, qu'elle s'y tienne,
Je n'ai jamais rien craint tant que cette Andrienne.

SIMON.

Mon fils, qui la plaignait dans son malheureux sort,
Ne l'abandonnait pas; même depuis sa mort;
Et tout se disposait pour la cérémonie
De ces tristes devoirs qu'on rend après la vie.

Plus attentif alors, je l'examinais mieux,
J'aperçus qu'il tombait des larmes de ses yeux :
Je trouvais cela bon, et disais en mon âme :
Il pleure et ne connaît qu'à peine cette femme!
S'il l'aimait, qu'eût-il fait en un pareil malheur?
Et si je mourais, moi, que ferait sa douleur?
Je prenais tout cela pour la marque infaillible
De la bonté d'un cœur délicat et sensible;
Mais pour trancher enfin d'inutiles discours,
On emporte le corps, il y vole, j'y cours,
Je me mets dans la foule, et le tout pour lui plaire.
Je ne soupçonnais rien encor dans cette affaire.

SOSIE.

Comment, que dites-vous?

SIMON.

Attends, tu le sauras.

Nous allions, nous suivions, nous marchions pas à pas;
Plusieurs femmes pleuraient, mais surtout une blonde
Me parut.....

SOSIE.

Belle? hem.

SIMON.

La plus belle du monde,
Mais dont la modestie égalait la beauté,
Et tant de grâce, jointe à tant d'honnêteté,
La mettait au-dessus de tout ce qu'on admire.
Poussé par un motif que j'aurais peine à dire,
Soit qu'elle m'eût touché par son affliction,
Ou qu'elle eût sur mon cœur fait quelqu'impression,
Je voulus la connaître, et dans l'instant j'appelle
Doucement le valet qui marchait après elle :
Quelle est cette beauté, mon ami, que tu suis,
Lui dis-je? Il me répond, c'est la sœur de Chrisis.
L'esprit frappé, surpris, et le cœur en alarmes,
Ha, ha, dis-je, voici la source de ces larmes,

Voilà donc le sujet de sa compassion !

SOSIE.

Je crains que tout ceci n'amène rien de bon.

SIMON.

On arrive au tombeau. Là, selon la coutume,
Le corps sur le bûcher se brûle, se consume;
Cette sœur de Chrisis, dans ces tristes moments,
Faisant retentir l'air de ses gémissements,
Se jetant sur ce corps que la flamme dévore,
Pour la dernière fois veut l'embrasser encore.
Pamphile, pénétré des plus sensibles coups,
S'avance, presse, accourt, se fait jour parmi nous.
Et de ses feux cachés découvrant le mystère,
L'arrête, et tout rempli d'amour et de colère:
Ma chère Glycérie, hélas! dit-il, hélas!
Mourons ensemble au moins. Elle tombe en ses bras,
Leurs yeux se rencontrant nous firent trop entendre
Qu'ils s'aimaient dès long-temps de l'amour le plus tendre.

SOSIE.

Que me dites-vous là ?

SIMON.

Je retourne au logis,
Dans le fond de mon cœur pestant contre mon fils,
Et n'osant pourtant point lui montrer ma colère;
Car il n'eût point manqué de me dire : Mon père,
Quel mal ai-je donc fait? Quel crime ai-je commis ?
J'ai donné du secours à la sœur de Chrisis;
Dans la flamme elle tombe et ma main l'en retire.
Tu vois bien qu'à cela je n'aurais rien à dire.

Ces morceaux sont assez fidèlement imités, mais le poëte français, en prêtant à Térence cet hémistiche : *mourons ensemble au moins*, a gâté tout le reste de la scène. Quoi, Simon en colère cherche l'occasion de gronder son fils, et ne la trouve point dans ce *mourons ensemble au moins ?* Térence aurait mal connu la nature et le cœur d'un père,

s'il avait fait parler ainsi le vieillard. L'imitateur a été amené à faire cette addition *mourons*, etc., pour n'avoir pas été assez exact à rendre *interea haec soror quam dixi, ad flammam accessit imprudentius, satis cum periclo*, qu'il traduit par :

Cette sœur de Chrisis. . . . . . .
Se jetant sur ce corps que la flamme dévore,
Pour la dernière fois veut l'embrasser encore.

L'imitateur de Térence a bien senti qu'après avoir ainsi exagéré le danger de Glycérie, il avait justifié l'empressement tout naturel de Pamphile. Il fallait une faute, il la lui prête en lui mettant dans la bouche *mourons*, etc. Il aurait dû sentir qu'il le rendait trop coupable; ces expressions font plus qu'indiquer la passion, *celatum amorem indicat;* elles la prouvent et la prononcent on ne peut pas plus fortement. Cette remarque n'a point pour objet de blâmer l'imitateur de Térence, mais elle servira à prouver qu'on ne saurait trop scrupuleusement peser les expressions de son modèle. M. l'abbé Delille n'a pas ainsi traité Virgile.

SOSIE.

C'est savoir à propos dompter sa passion.
Le quereller après une telle action;
Après un mauvais coup que pourrait-il attendre?

SIMON.

Chrémès, ne voulant plus de mon fils pour son gendre,
Vint dès le lendemain pour me le déclarer;
Ajoutant qu'on n'eût pu jamais se figurer
Que mon fils, sans égard, sans respect pour son père,
Vécût, comme il faisait, avec cette étrangère.
Moi de nier le fait, lui de le soutenir.

Ce dernier vers est très-heureux et rend toute la précision du latin : *ego illud sedulo negare factum; ille instat factum.* Mais au moyen de la déclaration formelle de Pamphile en disant *mourons ensemble au moins*, l'honnête Simon a un air de mauvaise foi *à nier le fait*. Voilà comment une seule négligence change et défigure un caractère. Un père qui

craint de gronder son fils sans un juste sujet, ne craint point de mentir à son ami. Baron avait cependant vu dans Horace : *servetur ad imum qualis ab incepto processerit et sibi constet.*

SCÈNE III.

SIMON, DAVE.

SIMON.

Nunc hic dies. Dave, il faut d'autres mœurs, un autre train de vie;
Je te commande donc, ou plutôt je te prie,
Et si ce n'est assez, je te conjure enfin
De remettre mon fils dans un meilleur chemin;
Tu m'entends?

DAVE.

Pas trop.

La prière de Simon n'a rien d'obscur. Dave peut-il raisonnablement dire qu'il ne l'entend pas trop? Non, sans doute. Une petite inexactitude occasionne cette inconséquence. Térence a fait dire à Simon : *je te prie, Dave, que mon fils* RENTRE *dans le bon chemin*, et non *je te prie de* REMETTRE, etc.

SIMON.

Je sais bien qu'à son âge
On n'aime pas, on craint, on fuit le mariage.

DAVE.

On le dit.

SIMON.

Et surtout, lorsqu'un jeune imprudent
S'abandonne aux conseils d'un mauvais confident,
Il se livre à des maux qu'on ne saurait comprendre.

DAVE.

Je commence, Monsieur, à ne vous plus entendre.

SIMON.

Tu ne m'entends plus?

DAVE.

Non.

SIMON.

Attends jusqu'à la fin.

DAVE.

Je suis Dave, Monsieur, et ne suis pas devin.

SIMON.

Tu veux que je sois clair et plus intelligible.

DAVE.

Oui, s'il vous plaît.

SIMON.

Je vais y faire mon possible.
Si mon fils n'est ce soir soumis à la raison,
Je te ferai demain mourir sous le bâton,
Et veux, si je l'oublie, ou si je te fais *grâce*.
Que sans miséricorde on m'assomme à ta *place*.
Hé bien, de ce discours es-tu plus satisfait?

DAVE.

Celui-ci, pour le coup, me paraît clair et net.
Ce discours-ci n'est point de ces discours frivoles,
Et renferme un grand sens en très-peu de paroles.

SIMON.

Tu ris, mais prends bien garde à cette affaire-ci,
Tu ne te plaindras point qu'on ne t'ait averti.
Adieu.

SCÈNE VI.

PAMPHILE, MYSIS.

MYSIS.

Hoccine. D'un procédé pareil un homme est-il capable?
Est-ce là comme en use un père raisonnable?

. . . . *Quot modis.*

De combien de rebuts m'ont-ils rendu la proie!
On me veut aujourd'hui, demain l'on me renvoie;
On me rappelle encore. Que dois-je soupçonner?
Il n'est que trop aisé de se l'imaginer.

Il n'a pu de sa fille autrement se défaire;
Il me la veut donner, voilà tout le mystère.

MYSIS.

. . . . *Ex hoc misera sollicita est.*

Me le demandez-vous?
Du plus cruel destin elle ressent les coups.
Le bruit qui se répand d'un fatal hyménée,
Malgré tous vos serments, malgré la foi donnée....
Elle craint en un mot que ce funeste jour,
A son fidèle cœur n'arrache votre amour.

PAMPHILE.

Ciel! puis-je le penser! Quel soupçon l'a frappée?
Ah, malheureux! C'est moi qui l'aurais donc trompée?
Je l'abandonnerais au mépris de ma foi,
Elle qui n'attend rien que du ciel et de moi?
J'exposerais ses mœurs, sa vertu non commune,
Aux bizarres rigueurs d'une injuste fortune?
Cela ne sera point.

MYSIS.

Elle ne doute pas
Que s'il dépend de vous, Pamphile... Mais, hélas!
Si l'on vous y contraint....

PAMPHILE.

Je serais assez *lâche*,
Pour rompre, pour briser la chaîne qui *m'attache*?

Le poëte latin dit:

Adeon' me ignavum putas?
Adeon' porro ingratum, aut inhumanum, aut ferum,
Ut neque me consuetudo, neque amor, neque pudor
Commoveat, neque commoneat, ut servem fidem?

Quelle chaleur d'un côté! quel froid de l'autre! La richesse de la rime n'excusera certainement pas le poëte français.

Ces deux vers à la *glace*
Ne méritent point *grâce*.

MYSIS.

Elle mérite bien que vous vous souveniez
Que les même serments tous deux vous ont liés.

PAMPHILE.

Si je m'en souviendrai! Qui? Moi? Toute ma vie.
Ce que me dit Chrisis, parlant de Glycérie,
Occupe incessamment mon esprit et mon cœur.
Mourante, elle m'appelle, et moi plein de douleur,
J'avance; vous étiez dans la chambre prochaine.
Et pour lors d'une voix, qui ne sortait qu'à peine,
Elle me dit (Mysis, j'en verse encor des pleurs):
« Elle est jeune, elle est belle, elle est sage, et je meurs.
« Pour conserver son bien, que peut-elle à cet âge?
« La beauté pour ses mœurs est un triste avantage.
« Je vous conjure donc par la main que je tiens,
« Par la foi, par l'honneur, par mes pleurs, par les siens,
« Par ce dernier moment qui va finir ma vie,
« De ne vous séparer jamais de Glycérie.
« Pamphile, quand j'ai cru trouver un frère en vous,
« L'aimable Glycérie y crut voir un époux;
« Et depuis, tous ses soins n'ont tendu qu'à vous plaire;
« Soyez donc son tuteur, son époux et son père.
« Du peu de bien qu'elle a daignez prendre le soin,
« Conservez-le, peut-être elle en aura besoin.
Elle prit nos deux mains et les mit dans la sienne:
« Que dans cette union l'amour vous entretienne;
« C'est tout..... » Elle expira dans le même moment.
Je l'ai promis, Mysis, je tiendrai mon serment.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARIN, BYRRHIE.

CARIN.

Ai-je bien entendu? Me dis-tu vrai, Byrrhie?
Le croirai-je? Pamphile aujourd'hui se marie?

BYRRHIE.

Cela n'est que trop vrai.

CARIN.

Mais de qui le sais-tu?
Dis-le moi donc.

BYRRHIE.

De Dave à l'instant je l'ai su.

CARIN.

Jusqu'ici quelque espoir, au milieu de ma crainte,
Soulageait tous les maux dont mon âme est atteinte;
Mais enfin interdit, languissant, abattu,
Je sens que je n'ai plus ni force, ni vertu.
C'en est fait, je succombe à ma douleur mortelle?
Hé! puis-je vivre après cette affreuse nouvelle?

BYRRHIE.

Lorsqu'on ne peut, Monsieur, faire ce que l'on veut,
Il faudrait essayer à vouloir ce qu'on peut.

CARIN.

Que puis-je souhaiter quand je perds Philumène?

BYRRHIE.

Hé? ne feriez-vous pas, avec bien moins de peine,
Un effort pour chasser ce malheureux amour,
Que d'en parler sans cesse et la nuit et le jour?
Sans relâche attentif au feu qui vous dévore,
Par de pareils discours vous l'irritez encore.

SCÈNE III.

DAVE, CARIN, PAMPHILE.

DAVE *(sans apercevoir Pamphile ni Carin).*

Bons dieux! que de plaisirs! Hé-là, Messieurs, de grâce,
Je suis un peu pressé, permettez que je passe.
Pamphile n'est-il point parmi vous? Dans son cœur
Je voudrais rétablir la paix et la douceur.
Hé! morbleu, rangez-vous. Où diantre peut-il être?

CARIN *(à Pamphile).*

Il me paraît content.

PAMPHILE *(à Carin).*

Il ne sait pas peut-être
Les troubles, les chagrins, dont je me sens pressé.

DAVE.

S'il est instruit des maux dont il est menacé.

CARIN *(à Pamphile).*

Écoutez ce qu'il dit.

DAVE.

Il court toute la ville,
Et de nous rencontrer il n'est pas bien facile.
De quel côté tourner?

CARIN *(à Pamphile).*

Que ne lui parlons-nous?

DAVE.

Je vais...

PAMPHILE.

Dave.

DAVE.

Qui, Dave? Ah, Monsieur, c'est donc vous?
Et vous aussi, Carin? Allégresses, merveilles!
Écoutez-moi tous deux de toutes vos oreilles.

PAMPHILE.

Dave, je suis perdu.

DAVE.

De grâce, écoutez-moi.

PAMPHILE.

Je suis mort.

DAVE.

Je sais tout.

CARIN.

Je n'ai recours qu'en toi.

DAVE.

Je suis fort bien instruit.

PAMPHILE.

Dave, l'on me marie.

DAVE.

Je le sais.

PAMPHILE.

Dès ce soir.

DAVE.

Hé merci de ma vie,
Un moment de repos. Je sais vos embarras :
Vous craignez d'épouser; vous, de n'épouser pas.

CARIN.

C'est cela.

PAMPHILE.

Tu l'as dit.

DAVE.

Oh, cessez de vous plaindre.
Jusques ici, tous deux, vous n'avez rien à craindre.

PAMPHILE.

Hâte-toi, tire-moi de la crainte où je suis.

DAVE.

Hé, je le fais aussi le plutôt que je puis :
Vous n'épouserez point, vous dis-je, Philumène,
Et j'en ai, je vous jure, une preuve certaine.

PAMPHILE.

D'où le sais-tu? dis-moi.

DAVE.

Je le sais et fort bien.
Votre père tantôt, par forme d'entretien,
M'a dit : Dave, je veux, sans tarder davantage,
De mon fils aujourd'hui faire le mariage.
Passons. Vieillard jasant tient discours superflus,
Dont, très-heureusement, je ne me souviens plus.
Au même instant rempli d'une douleur mortelle,
Je cours pour vous porter cette triste nouvelle.
Je vais droit à la place, où ne vous voyant point
Je me trouve pour lors affligé de tout point.
Je gagne la hauteur; et là, tout hors d'haleine,
En cent lieux différents où mon œil se promène,
Élevé sur mes pieds, je m'aperçois fort bien
Que je découvre tout et ne discerne rien.
Je descends promptement, je rencontre Byrrhie.
Avec empressement je le prie et reprie
De me dire en quel lieu vous êtes. Ce nigaut
Me regarde, m'écoute, et s'enfuit aussi-tôt.
Las, fatigué, chagrin, je pense, je repense....
Mais, pour ce mariage, on fait peu de dépense,
Dis-je alors. Là-dessus je prends quelque soupçon :
Ce bonhomme me vient quereller sans raison :
Il nous forge un hymen pour nous tromper, je gage.
Ces doutes bien fondés rappellent mon courage.

PAMPHILE.

Hé bien, après?

DAVE.

Après, plus gaillard, plus dispos,
J'arrive à la maison de Chrémès aussi-tôt;
Je considère tout avec exactitude.
Un seul valet, sans soin et sans inquiétude,
Respirait à la porte un précieux loisir,
Et malgré le grand froid ronflait avec plaisir.
J'en tressaille.

PAMPHILE.

Poursuis.

DAVE.

Cette maison m'étonne,
D'où personne ne sort, où n'aborde personne,
Où je ne vois amis, parentes ni parents,
Ni meubles somptueux, ni riches vêtements,
Où l'on ne parle point de musique, de danse.

PAMPHILE.

Ah, Dave!

DAVE.

Cet hymen a-t-il de l'apparence?

PAMPHILE.

Je ne sais que penser.

DAVE.

Que me dites-vous là?
C'est très-certainement un conte que cela.
Je fais plus : à l'instant j'entre dans la cuisine;
Je n'y vois qu'un poulet d'assez mauvaise mine,
Un seul petit poisson qui dans l'eau barbottait,
Un cuisinier transi qui dans ses mains soufflait.

CARIN.

Dave, tu me parais comme un dieu tutélaire.
Je retrouve en toi seul un protecteur, un père.

DAVE.

Hé! vous n'en êtes pas encore où vous pensez.

CARIN.

Il n'épousera point Philumène?

DAVE.

Est-ce assez?
Dites-moi, s'il vous plaît, est-ce ainsi qu'on raisonne?
Parce qu'il ne l'a point, faut-il qu'on vous la donne?
Ne tardez pas, allez, employez vos amis,
Montrez-vous caressant, obligeant et soumis!

SCÈNE IV.

PAMPHILE, DAVE.

PAMPHILE.

Mais pourquoi donc mon père à ce point nous jouer?

DAVE.

Il sait bien ce qu'il fait, vous l'allez avouer.
Si Chrémès rompt des nœuds formés par votre père,
Votre père ne peut que se plaindre ou se taire.
Il sent bien qu'il eût dû vous en parler d'abord;
Il vous veut maintenant mettre dans votre tort.
Si dans cette union feinte qu'il vous propose,
Vous ne lui paraissez soumis en toute chose,
Ah! pour lors, vous verrez de terribles éclats.

PAMPHILE.

Je me prépare à tout.

DAVE.

Ne vous y trompez pas.
C'est votre père au moins, pensez-y bien, Pamphile.
Et de lui résister c'est chose peu facile.
Dans de nouveaux chagrins n'allez point vous plonger.
Sur le moindre soupçon qu'il pourrait se forger,
Il vous ferait chasser brusquement Glycérie;
Vous n'en entendriez parler de votre vie.

PAMPHILE.

La chasser! Juste ciel!

DAVE.

N'en doutez nullement.

PAMPHILE.

Que faut-il faire? hélas!

DAVE.

Dire tout maintenant,
Qu'à suivre ses conseils vous n'aurez nulle peine,
Et que vous êtes prêt d'épouser Philumène,

PAMPHILE.

Hem ?

DAVE.

Plaît-il ?

PAMPHILE.

Je dirai ?...

DAVE.

Pourquoi non ?

PAMPHILE.

Que je vais ?....

Non, Dave, encore un coup, ne m'en parle jamais.

DAVE.

Croyez-moi.

PAMPHILE.

C'en est trop, et ce discours me lasse.

DAVE.

Mais que risquerez-vous ? Écoutez-moi, de grâce.

PAMPHILE.

De me voir séparé de l'objet de mes vœux,
D'épouser Philumène, et vivre malheureux.

DAVE.

Cela ne sera point, soit dit sans vous déplaire ;
Je vois plus clair que vous dans toute cette affaire.
Vous ne hasardez rien à vous humilier.
Votre père dira : je veux vous marier ;
J'ai choisi ce jour-ci pour célébrer la fête,
Et vous lui répondrez en inclinant la tête :
Mon père, je ferai tout ce qu'il vous plaira.
Fiez-vous en à moi, ce coup l'assommera,
Et ce bonhomme enfin, en intrigues fertile,
Cessera de poursuivre un dessein inutile.
Chrémès, dans son refus plus ferme que jamais,
Va vous servir, Monsieur, et selon vos souhaits.
Ainsi vous passerez, au gré de votre envie,
Sans trouble, d'heureux jours auprès de Glycérie.

Chrêmès, de votre amour par mes soins informé,
Dans son juste refus se verra confirmé.
Mais ressouvenez-vous que le nœud de l'affaire
Est de paraître en tout soumis à votre père.
Et ne vous allez point encore imaginer
Qu'il ne trouvera plus de fille à vous donner.
Dans cet engagement que vous faites paraître,
Il vous la choisira vieille et laide peut-être,
Plutôt que vous laisser dans le déréglement
Où vous lui paraissez vivre jusqu'à présent.
Mais si vous vous montrez soumis à sa puissance,
Le bonhomme, pour lors, rempli de confiance,
Nous laissera le temps de choisir, d'inventer,
Quel remède à nos maux nous devons apporter.

PAMPHILE.

Dave, crois-tu cela?

DAVE.

Si je le crois? Sans doute.

PAMPHILE.

Hélas! si tu savais ce qu'un tel effort coûte.

DAVE.

Par ma foi vous rêvez.... Quoi donc, y pensez-vous?
On se moque de lui tant qu'on veut, entre nous.
Le voici; bon courage, un peu d'effronterie.
Surtout ne paraissez point triste, je vous prie.

SCÈNE V.

SIMON, PAMPHILE, DAVE.

SIMON.

Je reviens pour savoir quel conseils ils ont pris.

DAVE *(à part)*.

Cet homme croit trouver un rebelle en son fils,
Et médite à part lui quelque trait d'éloquence,
Dont nous l'allons payer autrement qu'il ne pense.
(A Pamphile). Allons, songez à vous, et possédez-vous bien.

PAMPHILE.

Je ferai de mon mieux; mais ne me dis plus rien.

DAVE.

Si vous lui répondez, ainsi que je l'espère,
Tout ce que vous voudrez, j'obéirai, mon père;
Vous le verrez confus, sans pouvoir dire un mot,
Et si cela n'est pas, prenez-moi pour un sot.

SIMON.

Ah! les voici tous deux, et je vais les surprendre.

DAVE.

Prenez garde, il nous voit; n'importe, il faut l'attendre.

SIMON.

Pamphile.

DAVE.

Tournez-vous et paraissez surpris.

SCÈNE VI.

PAMPHILE, BYRRHIE, DAVE, SIMON.

Le poëte français n'a point imité quatre vers que Byrrhie prononce ici en arrivant sur la scène. Il a bien senti qu'ils étaient au moins inutiles. On en a parlé dans les notes.

PAMPHILE.

Ah, mon père!

DAVE.

Fort bien!

SIMON.

C'est aujourd'hui, mon fils,
Que l'hymen se conclut et que tout se dispose.

PAMPHILE.

Mon père, je suis prêt à terminer la chose.

BYRRHIE *(à part)*.

Qu'entends-je? Que dit-il?

DAVE *(à part)*.

Il demeure muet.

SIMON.

Mon fils, de ce discours je suis fort satisfait.
Je n'attendais pas moins de votre obéissance,
L'effet n'a nullement trompé mon espérance.

DAVE (*à part*).

J'étouffe.

BYRRHIE (*à part*).

Après le tour de ces mauvais railleurs,
Mon maître peut chercher une autre femme ailleurs.

SIMON.

Entrez. Chrémès, dans peu, chez moi viendra se rendre,
Et ce n'est pas à lui, mon fils, à vous attendre.

PAMPHILE.

J'y vais.

BYRRHIE (*à part*).

O temps! ô mœurs! qu'êtes-vous devenus?

SIMON.

Allez, rentrez, vous dis-je, et ne ressortez plus.

ACTE III.

SCÈNE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Per te deos oro, etc.

Chrémès, par tous les dieux, j'ose vous conjurer,
Par l'amitié qu'en nous rien ne peut altérer,
Qui dès nos jeunes ans a commencé de *naître*,
Que l'âge et la raison ont formée et vu *croître*,
Par cette fille unique en qui vous vous plaisez,
Par mon fils, du salut duquel vous disposez,
D'accomplir cet hymen sans tarder davantage.
C'est de notre amitié le plus sûr témoignage.

CHRÉMÈS.

. . . . *Si in rem est utrique.*
. . . . Si cet hymen leur est avantageux,
J'y consens; à l'instant marions-les tous deux.
Mais quoi? si cet hymen que votre cœur souhaite,
Dans des gouffres de maux l'un et l'autre les jette!
Nous devons regarder la chose de plus près,
Et prendre de tous deux les communs intérêts.
Pensons donc, pour le bien et de l'un et de l'autre,
Que Pamphile est mon fils, que ma fille est la vôtre.

SIMON.

Et je le fais aussi, je ne regarde qu'eux;
Leur bonheur est très-sûr, leur malheur est douteux:
A conclure aujourd'hui, Chrémès, tout nous convie.

Leur bonheur est très-sûr, leur malheur est douteux. Cette pensée fausse n'est pas de Térence. Quand le bonheur est très-sûr, il n'y a point de malheur à craindre; lorsque le malheur est douteux, le bonheur n'est pas très-sûr.

CHRÉMÈS.

Comment?

SIMON.

Il ne voit plus.....

CHRÉMÈS.

Et qui donc?

SIMON.

Glycérie.

CHRÉMÈS.

J'entends.

SIMON.

Ils sont brouillés; mais comptez là-dessus,
Si brouillés, que je crois qu'il n'y songera plus.

CHRÉMÈS.

Fable.

SIMON.

Rien n'est plus vrai, Chrémès, je vous le jure.

CHRÉMÈS.

Ne nous arrêtons point à cette conjecture,
Simon, nous le savons, et depuis plus d'un jour,
Les piques des amants renouvellent l'amour.

SIMON.

Chrémès, n'attendons pas que cet amour renaisse,
Et profitons du temps qu'un bon destin nous laisse.
N'exposons plus mon fils aux charmes séducteurs,
Aux larmes, aux transports, à ces feintes douceurs,
Dont se sert avec fruit une coquette habile;
Prévenons ce malheur en mariant Phamphile.
De Philumène alors mon fils étant l'époux,
Prendra des sentiments dignes d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Votre amour aveuglé vous flatte et vous abuse.
Nous accordera-t-il un bien qu'il vous refuse?
Ne nous amusons point d'un ridicule espoir.

SIMON.

Sans l'avoir éprouvé pouvez-vous le savoir?

CHRÉMÈS.

En vérité, Simon, l'épreuve est dangereuse.

SIMON.

Çà, je le veux, prenons que la chose est douteuse:
S'il arrivait pourtant (ce que je ne crains pas)
Quelque désordre! hé bien, sans faire de fracas,
Nous les séparerions. Regardez, je vous prie,
Voilà le plus grand mal. Mais, s'il change de vie,
Considérez les biens que vous nous donnerez:
D'abord, notre amitié que vous conserverez;
En second lieu, le fils que vous rendrez au père,
Pour vous un gendre acquis et soigneux de vous plaire,
A Philumène enfin un époux vertueux.

CHRÉMÈS.

Oh bien, soit; que l'hymen les unisse tous deux.

SIMON.

Ah! c'est avec raison, Chrémès, que je vous aime,
Je vous le dis sans fard, à l'égal de moi-même.

CHRÉMÈS.

Je vous suis obligé. Qui vous a donc appris
Que l'Andrienne enfin ne voit plus votre fils?

SIMON.

Vous me feriez grand tort, mon cher Chrémès, de croire
Que je voulusse ici vous forger une histoire.
C'est Dave, à qui mon fils ne cache jamais rien,
Qui me l'a dit tantôt par forme d'entretien.
C'est de lui que je sais, comme chose certaine,
Le désir qu'a mon fils d'épouser Philumène.
Je m'en vais l'appeler. Cachez-vous dans ce coin;
De tout ce qu'il dira vous serez le témoin.

Depuis cet endroit jusqu'au cinquième acte, l'imitateur s'est beaucoup écarté de son orginal. Il a fait paraître sur la scène Glycérie, que Térence n'a point montrée. Il a supprimé la scène de l'enfant exposé à la porte de Simon, etc. Il a fait ces changements pour ajuster la pièce à notre théâtre. On se dispensera de le suivre, quoiqu'il ait conservé quelques pensées de Térence assez bien rendues en français.

ACTE V.

SCÈNE I.

CHRÉMÈS, SIMON.

CHRÉMÈS.

Satis jam, satis, Simo, etc. Mon amitié, Simon, et solide et sincère,
En a fait beaucoup plus qu'il n'était nécessaire.
Pour le bien de ma fille enfin, grâces aux dieux,
Le hasard assez tôt m'a fait ouvrir les yeux.
Ne me parlez donc plus d'hymen de votre vie.

SIMON.

Je ne cesserai point. Chrémès, je vous supplie
De conclure au plutôt, vous me l'avez promis.

CHRÉMÈS.

En vérité, Monsieur, cela n'est pas permis.
A l'injuste désir, au soin qui vous possède,
Aveuglément sôumis, il faudra que je cède?
Sous les dehors trompeurs d'une vaine amitié,
Vous viendrez m'égorger sans égards, sans pitié?
Allez, pensez-y mieux. L'amitié qui nous lie,
De moi n'exige point une telle folie.

SIMON.

He, comment donc?

CHRÉMÈS.

Cela se peut-il demander?
A vos empressements obligé de céder,
Je prenais pour mon gendre, oh le beau mariage!
Un homme que l'on sait qu'un autre amour engage;
Et j'exposais ma fille à toutes les douleurs,
Aux troubles, au divorce, à mille autres malheurs;
Et voulant retirer votre fils de l'abyme,
Ma fille en devenait l'innocente victime.
A la chose, en un mot, je n'ai point résisté,
Tant que j'ai cru la voir par un certain côté.
Je vous ai tout promis, quand elle était faisable.
Mais enfin aujourd'hui qu'elle est impraticable,
Ne perdez plus le temps en propos superflus;
C'est trop, épargnez-vous la honte d'un refus.
Cette femme, bien plus, est, dit-on, citoyenne.

SIMON.

Est-ce là, dites-moi, ce qui vous met en peine?
Quoi! vous arrêtez-vous à de pareils discours?
De ces sortes de gens voilà tous les détours.
Elles ont inventé cette fourbe et bien d'autres
Pour rompre absolument mes desseins et les vôtres.

Si Philumène était liée avec mon fils,
Tous ces contes en l'air seraient bientôt finis....

. . . .

SCÈNE II.

DAVE, SIMON, CHRÉMÈS.

DAVE (*sans apercevoir Simon, ni Chrémès.*)

Soyez tous en repos, allez, je vous l'ordonne.

CHRÉMÈS (*à Simon*).

Dave sort de chez elle.

SIMON.

Ah, bons dieux!

CHRÉMÈS.

Je m'étonne....

DAVE (*à part*).

Et bénissez les dieux, cet étranger et moi.

SIMON (*à Chrémès*).

Je ne puis vous cacher mon trouble et mon effroi.

DAVE (*à part*).

Jamais homme ne vint plus à propos. Je meure.

SIMON (*à Chrémès*).

Qui vante-t-il si fort? Sachons-le tout à l'heure.

DAVE (*à part*).

Entre leurs jours heureux qu'ils comptent celui-ci.

SIMON.

Je m'en vais lui parler.

DAVE.

C'est mon maître, c'est lui.
Il m'aura vu sortir. Dans quelle peine extrême....

SIMON.

C'est vous, le beau garçon?

DAVE.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

Voilà Chrémès encore, et je vous vois aussi.
Je me réjouis fort de vous trouver ici.
Tout est prêt là-dedans.

SIMON.

Tu t'en mets fort en peine?

DAVE.

Dans tous les environs, Monsieur, je me promène.
Mais à la fin, lassé d'aller et de venir,
J'attendais. Entrez donc. Ne va-t-on pas finir?

SIMON.

Va, va, nous finirons. Mais, dis-moi par avance.

DAVE.

En vérité, Monsieur, je meurs d'impatience.

SIMON.

Répons-moi sur le champ, point de digression.
Tu sors de ce logis? A quelle occasion?

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi.

DAVE.

Moi?

SIMON.

Toi, toi, toi. Voilà bien du mystère.

DAVE.

Je n'y fais que d'entrer.

SIMON.

Ce n'est pas là l'affaire.
Le temps ne nous fait rien. Je veux savoir pourquoi
Tu vas dans ce logis. Sans tarder, dis-le moi.

DAVE.

Mais moi-même, Monsieur, j'ai peine à le comprendre.

SIMON.

Hé bien?

DAVE.

Nous étions las, et fatigués d'attendre.

SIMON.

Qui?

DAVE.

Votre fils et moi.

SIMON.

Pamphile est là-dedans?

DAVE.

Nous y sommes entrés tous deux en même temps.

SIMON.

Que me dit ce maraud? Ah juste ciel! je tremble.
Ne m'avais-tu pas dit qu'ils étaient mal ensemble?

DAVE.

Je vous le dis encore.

SIMON.

Et pourquoi donc cela?

CHRÉMÈS.

C'est pour la quereller, sans doute, qu'il y va.

DAVE.

Vous ne savez pas tout, et je vais vous apprendre
Une chose, qui doit sans doute vous surprendre.
Il arrive à l'instant je ne sais quel vieillard,
Dont le port, la fierté, l'action, le regard
Nous l'ont fait croire à tous un homme d'importance.
Il a beaucoup d'esprit, n'a pas moins d'éloquence,
Et dans tous ses discours brille la bonne foi.

SIMON.

Il me fera tourner la cervelle, je croi.
Mais enfin, ce vieillard que tout le monde admire,
Que fait-il?

DAVE.

Rien. Il dit ce que je vais vous dire.

SIMON.

Dis-le nous donc.

DAVE.

Monsieur, il jure par les dieux....

SIMON.

Hé, laisse-le jurer : achève, malheureux.

DAVE.

Mais.

SIMON.

Si tu ne finis...

DAVE.

Il dit que Glycérie
Doit retrouver ici ses parents, sa patrie,
Et qu'elle est citoyenne enfin.

SIMON.

Ah, le fripon !
Holà, Dromon!

DAVE.

Hé, quoi?

SIMON.

Dromon, Dromon, Dromon!

DAVE.

Écoutez.

SIMON.

Pas un mot. Dromon, Dromon! Ah traître !

DAVE.

Hé, de grâce, Monsieur.

SIMON.

Je te ferai connaître.

SCÈNE III.

DROMON, SIMON, DAVE.

DROMON.

Que vous plaît-il, Monsieur?

SIMON.

Enlève ce faquin.

DROMON.

Qui donc?

SIMON.

Ce malheureux, ce pendard, ce coquin.

DAVE.

La raison?

SIMON.

Je le veux, prens-le tout au plus vite.

DAVE.

Qu'ai-je fait, s'il vous plaît?

SIMON.

Tu le sauras ensuite.

DAVE.

Si je vous ai menti, qu'on m'étrangle.

SIMON.

Maraud,
Je suis sourd, tu seras secoué comme il faut.

DAVE.

Et si ce que j'ai dit se trouve véritable.

SIMON *(à Dromon)*.

Garde et serre-moi bien cette engeance du diable,
Pieds et poings garottés.

DAVE.

Mon cher maître! pardon.

SIMON.

Va, va, je t'apprendrai si je le suis, ou non.

SCÈNE IV.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Et pour Monsieur mon fils, dans peu de temps j'espère
Que je lui montrerai ce qu'on doit à son père.

CHRÉMÈS.

Modérez vos transports, un peu moins de courroux.

SIMON.

En use-t-on ainsi? Je m'en rapporte à vous.
Pour savoir, pour sentir mon affreuse disgrâce,
Hélas! il faudrait être un moment à ma place;
Tant de peines, de soins d'égards, et d'amitié!
De mon sort malheureux, n'avez-vous point pitié?
Holà, Pamphile; holà, Pamphile; holà, Pamphile.
Tant d'éducation lui devient inutile!

SCÈNE V.

PAMPHILE, SIMON, CHRÉMÈS,

PAMPHILE.

Pourquoi donc tant crier? Qui m'appelle si fort?
Que me veut-on? Mon père! Ah, bons dieux! je suis mort.

SIMON.

Hé bien, le plus méchant...

CHRÉMÈS.

Mon cher Simon, de grâce,
N'employez point ici l'injure et la menace.

SIMON.

Hé quoi! me faudra-t-il, dans ces occasions,
Chercher, choisir des mots et des expressions!
En est-il d'assez forts? Enfin, ton Andrienne,
Qu'en dit-on à présent? Est-elle citoyenne?

PAMPHILE.

On le dit.

SIMON.

Juste ciel, quelle audace! On le dit!
Hé quoi! le malheureux a-t-il perdu l'esprit?
S'excuse-t-il enfin? Voit-on sur son visage
D'un léger repentir le moindre témoignage?
Malgré les loix, les mœurs, contre ma volonté,

Il aura l'insolence et la témérité
D'épouser avec honte une femme étrangère?

PAMPHILE.

Que je suis malheureux!

SIMON.

Vous ne pouvez le taire.
Mais, est-ce d'aujourd'hui que vous le connaissez?
Vous l'êtes dès long-temps plus que vous ne pensez.
Dès-lors que votre cœur s'est plongé dans le vice,
Qu'il n'a plus écouté qu'un aveugle caprice,
Dès ce temps, dès ce temps, Pamphile, vous deviez
Vous donner tous les noms qu'alors vous méritiez.
Mais, pourquoi vainement travailler ma vieillesse?
Pourquoi pour un ingrat me tourmenter sans cesse?
Qu'il s'en aille, qu'il vive avec elle, il le peut.
Il faut abandonner un fils lorsqu'il le veut.

PAMPHILE.

Mon père!

SIMON.

Votre père! Ah! ce père, Pamphile,
Ce père désormais vous devient inutile!
Vous vous êtes choisi vous-même une maison.
Vous avez pris vous-même une femme. A quoi bon
Proférez-vous encor ce sacré nom de père?
Vous qui n'avez plus d'yeux que pour cette étrangère,
Vous qui prenez le soin, contre la bonne foi,
D'aposter un témoin pour agir contre moi.
Qu'il nous montre comment il la croit citoyenne.

PAMPHILE.

Mon père, un seul moment, que je vous entretienne.

SIMON.

Hé, que me dira-t-il?

CHRÉMÈS.

Écoutez, il faut voir.

SIMON.

Que j'écoute!

CHRÉMÈS.

Monsieur, c'est le moindre devoir.

SIMON.

Par de trompeurs discours pense-t-il me surprendre?

CHRÉMÈS.

Mais, pour le condamner, au moins faut-il l'entendre.

SIMON.

Hé bien, soit, j'y consens, qu'il parle promptement.

PAMPHILE.

J'avouerai donc, mon père, et sans déguisement,
Dussé-je être cent fois plus malheureux encore,
Qu'après vous, Glycérie est tout ce que j'adore;
Et si le crime est grand d'adorer ses appas,
C'est un crime qu'au moins je ne vous cache pas.
Après cela, parlez, je n'ai plus rien à dire.
Ordonnez, à vos loix je suis prêt à souscrire.
Malgré des feux enfin, dès long-temps allumés,
Brisez les plus beaux nœuds que l'amour ait formés.
Je suis prêt, s'il le faut, d'en épouser une autre,
Je n'ai de volonté, mon père, que la vôtre.
Mais une grâce encore que j'ose demander,
Ne la refusez pas, daignez me l'accorder.
Pour détruire un soupçon que ce vieillard fait naître,
Permettez qu'à vos yeux on le fasse paraître.

SIMON.

Qu'il paraisse à mes yeux!

PAMPHILE.

Mon père, s'il vous plaît.

CHRÉMÈS.

Ce qu'il demande est juste; et pour son intérêt,
Il doit...

PAMPHILE.

Accordez-moi cette dernière grâce.

SIMON.

Qu'il vienne.

SCÈNE VI.

SIMON, CHRÉMÈS.

SIMON.

Je fais tout ce qu'il veut que je fasse
Pourvu que je sois sûr qu'il ne me trompe pas.

CHRÉMÈS.

Monsieur, il faut surtout éviter les éclats;
Et plus la faute est grande, et plus on doit se taire.
Punir légèrement, c'est assez pour un père.

SCÈNE VII.

CRITON, CHRÉMÈS, SIMON, PAMPHILE.

CRITON.

Glycérie, en un mot, ou plutôt l'équité,
M'oblige à soutenir la simple vérité.

CHRÉMÈS.

N'est-ce pas là Criton d'Andros?

CRITON.

Oui, c'est lui-même.

CHRÉMÈS.

Quel plaisir de vous voir!

CRITON.

Ah! ma joie est extrême.

CHRÉMÈS.

Mais, dans Athènes, vous! quel hasard vous conduit?

CRITON.

Plus à loisir, Monsieur, vous en serez instruit.
N'est-ce pas là Simon, le père de Pamphile?

CHRÉMÈS.

C'est lui-même.

SIMON.

Le bruit qu'on répand dans la ville,
Partirait-il de vous? en seriez-vous l'auteur?

CRITON.

Je ne sais pas quel bruit il court ici, Monsieur.

SIMON.

Quoi! n'avez-vous pas dit que cette Glycérie
Est citoyenne?

CRITON.

Oui, j'en répons sur ma vie.

SIMON.

Arrivez-vous exprès pour soutenir ceci?

CRITON.

Comment donc? Et pour qui me prenez-vous ici?

SIMON.

Vous imaginez-vous que sans bruit, sans murmure,
On laissera passer une telle imposture?
Qu'il vous sera permis d'employer vos talens
A corrompre l'esprit, les mœurs des jeunes gens,
Sous le flatteur espoir d'une fausse promesse?

CRITON.

Juste ciel! est-ce à moi que ce discours s'adresse?

SIMON.

Et vous figurez-vous qu'un mariage heureux
Soit le terme et le prix d'un amour si honteux?

PAMPHILE *(à part)*.

Grands dieux! cet étranger aura-t-il le courage?...

CHRÉMÈS *(à Simon)*.

Vous changeriez bientôt de ton et de langage,
Si vous le connaissiez. Il est homme de bien,
Tout le monde le sait.

SIMON.

Et moi, je n'en crois rien.

Quoi donc! impunément ose-t-il dans Athènes
Renverser nos desseins, et rire de nos peines?
A de semblables gens peut-on ajouter foi?

PAMPHILE (*à part*).

Ah! si cet étranger était proche de moi,
J'aurais à lui donner un conseil admirable.

SIMON (*à Criton*).

Affronteur!

CRITON.

Écoutez...

CHRÉMÈS (*à Simon*).

Êtes-vous raisonnable?
(*A Criton.*) Ne vous attachez point à ce qu'il dit, Criton,
La colère l'aveugle, et trouble sa raison.

CRITON.

Et moi, je lui dirai, s'il n'apprend à se taire,
Des choses sûrement qui ne lui plairont guère.
S'il a tant de chagrins, qu'il accuse le sort;
Mais, de s'en prendre à moi, certes, il a grand tort.
Je n'ai rien dit de faux, c'est ici la patrie
De celle que l'on nomme aujourd'hui Glycérie;
Et je puis le prouver, et même en quatre mots.

CHRÉMÈS.

Faites-le donc, Monsieur.

CRITON.

Assez proche d'Andros,
Un vieux Athénien, tourmenté par l'orage....

SIMON.

Ce vieux Athénien sans doute fit naufrage!
C'est le commencement d'un roman, écoutons.

CRITON.

Je ne dirai plus mot.

CHRÉMÈS.

De grâce, poursuivons.

CRITON.

Ce vieux Athénien, et cette jeune fille,
Du père de Chrisis, de toute sa famille,
Reçurent les secours qu'on doit aux malheureux;
L'Athénien mourut, l'enfant resta chez eux.

CHRÉMÈS.

De cet Athénien le nom?...

CRITON.

Le nom, Pha...nie.

CHRÉMÈS.

Ah, dieux!

CRITON.

Oui, c'est son nom.

CHRÉMÈS.

Que j'ai l'âme saisie!

CRITON.

Bien plus, il se disait, je crois, Rhamnusien.

CHRÉMÈS.

Oh, ciel!

CRITON.

Ce que je dis, tout Andros le sait bien.

CHRÉMÈS.

De cette fille enfin se disait-il le père?

CRITON.

Il disait que c'était la fille de son frère.

CHRÉMÈS.

C'est ma fille, c'est elle! enfin donc la voilà.
Ah, Jupiter!

SIMON.

Comment! que me dites-vous là?

PAMPHILE.

En croirai-je mes yeux, mon cœur et mon oreille?

SIMON.

Je ne sais si je dors, je ne sais si je veille.
Mais éclaircissez-nous, faites-nous concevoir...

CHRÉMÈS.

En un instant, Monsieur, vous allez tout savoir.
Phanie....

SIMON.

Hé bien, Phanie?

CHRÉMÈS.

Hé bien, c'était mon frère,
Qui, cherchant un destin à ses vœux moins contraire,
S'embarqua pour aller en Asie où j'étais,
Prit ma fille avec lui, comme je souhaitais;
Et depuis en voici la première nouvelle :
Je n'ai plus entendu parler de lui ni d'elle.

PAMPHILE.

Je ne puis revenir de mon étonnement,
Les dieux changeraient-ils mon sort en un moment?

CHRÉMÈS.

Ce n'est pas encor tout, il me reste un scrupule.
Le nom ne convient pas.

CRITON.

Attendez...

PAMPHILE.

Pasibule.
Je ne puis plus long-temps demeurer aux abois;
Elle m'a dit ce nom plus de cent mille fois.

CRITON.

Justement le voilà.

CHRÉMÈS.

Mon cher Criton, c'est elle.

SIMON.

Vous voulez bien, Monsieur, que plein du même zèle
Plus content, plus surpris qu'on ne saurait penser...

CHRÉMÈS.

Allons, Criton, allons la voir et l'embrasser.
Monsieur, un long discours me ferait trop attendre.
Je vous donne une bru, vous me donnez un gendre,
Il suffit.

SCÈNE VIII.

PAMPHILE, SIMON.

PAMPHILE.

Mon cher père ?

SIMON.

Ah, mon fils! levez-vous,
Et bénissez les dieux qui travaillent pour nous.

PAMPHILE.

Mais, Dave ne vient point?

SIMON.

Une importante affaire
Le retient.

PAMPHILE.

Et quoi donc?

SIMON.

Il est lié.

PAMPHILE.

Mon père!

SIMON.

Je vais à la maison; mais calmez vos transports.

SCÈNE IX.

PAMPHILE, CARIN.

PAMPHILE.

Mon père, j'y ferais d'inutiles efforts.
Non, les dieux tout-puissants, dans leur gloire suprême,
N'ont rien de comparable à mon bonheur extrême.

CARIN *(à part)*.

Tout succéderait-il au gré de nos désirs ?

PAMPHILE.

A qui pourrais-je donc annoncer mes plaisirs?

CARIN.

Mais dites-moi d'où part une si grande joie?

PAMPHILE.

Voici Dave à propos que le ciel me renvoie;
Je sais combien pour moi son zèle et son ardeur
Lui feront partager ma joie et mon bonheur.

SCÈNE X.

PAMPHILE, DAVE, CARIN.

PAMPHILE.

Dave, je t'affranchis.

DAVE.

Monsieur, je vous rends grâce.

PAMPHILE.

D'un injuste destin je brave la menace.
Ignores-tu le bien qui vient de m'arriver?

DAVE.

Ignorez-vous le mal que je viens d'éprouver?

PAMPHILE.

Je le sais, mon enfant.

DAVE.

Monsieur, c'est l'ordinaire,
Le mal se sait d'abord, du bien on fait mystère.

PAMPHILE.

Ma chère Glycérie a trouvé ses parents.

DAVE.

Que dites-vous?

PAMPHILE.

Je suis dans des ravissements....
Son père est mon ami, Chrémès.

DAVE.

Est-il possible?

CARIN.

Que je vous marque au moins combien je suis sensible...

PAMPHILE.

Vous ne pouviez venir plus à propos, Monsieur,
Partagez mes plaisirs, partagez mon bonheur.

CARIN.

Je sais tout. Maintenant...

PAMPHILE.

Soyez en assurance,
Je ne vous donne point une vaine espérance.

CARIN.

Hélas! si vous pouviez...

PAMPHILE.

Tous les dieux sont pour moi.
Allons chez Glycérie, et nous verrons... *(A Dave).* Pour toi,
Va-t-en dans le logis, et reviens pour me dire
Si tout est prêt, et quand je pourrai l'y conduire.

SCÈNE DERNIÈRE.

DAVE *(à l'assemblée).*

Pour vous, Messieurs, je crois, et soit dit entre nous,
Qu'à présent vous pouvez aller chacun chez vous.
Ils auront là-dedans beaucoup plus d'une affaire,
Des contrats à passer, mille contes à faire;
Ils ne sortiront pas, j'en répons, de long-temps;
Faites donc retentir vos applaudissements.

FIN DES NOTES DE L'ANDRIENNE.

EUNUCHUS.

L'EUNUQUE.

TITULUS.

ACTA ludis Megalensibus, L. Postumio Albino et L. Cornelio Merula aedilibus curulibus, egerunt L. Ambivius Turpio et L. Attilius Praenestinus. Modos fecit Flaccus Claudii, tibiis duabus dextris. Graeca est Menandri. Acta II, M. Valerio Messala et C. Fannio Strabone consulibus.

LE TITRE.

CETTE pièce fut jouée pendant la fête de Cybèle, sous les édiles curules L. Postumius Albinus et L. Cornélius Mérula, par la troupe de L. Ambivius Turpio et de L. Attilius de Préneste. Flaccus, affranchi de Claudius, fit la musique, où il employa les deux flûtes droites. Elle est imitée d'une pièce grecque de Ménandre. Ensuite elle fut jouée deux fois sous le consulat de M. Valérius et de C. Fannius.

DRAMATIS PERSONAE.

PROLOGUS.

LACHES, senex Atheniensis, pater Phedriae et Chereae.

PHEDRIA, CHEREA, } filii Lachetis.

THRASO, miles.

GNATO, parasitus.

CHREMES, adolescens, Pamphilae frater.

ANTIPHO, adolescens amicus Chereae.

DORUS, eunuchus.

PARMENO, servus Lachetis.

THAIS, amata a Thrasone et Phedria.

SOPHRONA, nutrix Pamphilae.

PYTHIAS, DORIAS, } Thaidis ancillae.

SANGA, Thrasonis servus.

DONAX, SIMALIO, SYRISCUS, } Thrasonis servi, personae mutae.

PAMPHILA, soror Chremetis agnita, data primum Thaidi pro mancipio, mox Chereae in matrimonium collata: persona muta.

Scena est Athenis.

PERSONNAGES DE LA PIÈCE.

LE PROLOGUE.

LACHÈS, vieillard d'Athènes, père de Phedria et de Cherée.

PHEDRIA, } fils de Lachès.
CHERÉE, }

THRASON, capitaine.

GNATON, parasite.

CHRÉMÈS, jeune homme, frère de Pamphila.

ANTIPHON, jeune homme, ami de Cherée.

DORUS, eunuque.

PARMENON, esclave de Lachès.

THAIS, aimée de Thrason et de Phedria.

SOPHRONE, nourrice de Pamphila.

PYTHIAS, } esclaves de Thaïs.
DORIAS, }

SANGA, valet de Thrason.

DONAX, }
SIMALION, } valets de Thrason, personnages muets.
SYRISCUS, }

PAMPHILA, sœur de Chrémès, donnée pour esclave à Thaïs, ensuite mariée à Cherée. Personnage muet.

La scène est à Athènes.

PROLOGUS.

Si quisquam est[1], qui placere se studeat bonis
Quam plurimis, et minime multos laedere,
In his poeta hic nomen profitetur suum.
Tum si quis est, qui dictum in se inclementius
Existimavit esse, sic existimet:
Responsum, non dictum esse, quia laesit prior,
Qui bene vertendo, et easdem scribendo male[2],
Ex graecis bonis latinas fecit non bonas.
Idem Menandri Phasma nunc nuper dedit:
Aeque in Thesauro scripsit, causam dicere
Prius, unde petitur, aurum quare sit suum;
Quam ille, qui petit, unde esset thesaurus sibi,
Aut unde in patrium monumentum pervenerit.
Dehinc, ne frustretur ipse se, aut sic cogitet,
Defunctus jam sum, nihil est quod dicat mihi.
Is ne erret, moneo, et desinat lacessere.
Habeo alia multa, quae nunc condonabitur;
Quae proferentur post, si perget laedere
Ita, ut facere instituit. Nunc quam acturi sumus
Menandri Eunuchum, postquam AEdiles emerunt,
Perfecit, sibi ut inspiciundi esset copia.
Magistratus cum ibi adesset, occoepta est agi.
Exclamat, furem, non poetam, fabulam
Dedisse, et nil dedisse verborum tamen;
Colacem esse Naevi, et Plauti veterem fabulam;

PROLOGUE.

S'IL est quelques personnes qui tâchent de plaire à la plupart des gens de bien, et de n'offenser qui que ce soit, notre poëte fait profession d'être de ce nombre. Mais si certain auteur qui, traduisant mal beaucoup de bonnes pièces grecques, en a fait de mauvaises comédies latines, s'est persuadé qu'on a parlé trop durement contre lui; qu'il fasse réflexion qu'on ne l'a point provoqué, qu'on n'a fait que lui répondre, parce qu'il a porté les premiers coups. C'est le même qui nous donna dernièrement la pièce de Ménandre, intitulée le *Fantôme,* et qui dans une pièce appelée le *Trésor* (1), fit plaider celui à qui on demandait ce trésor; et lui fit prouver qu'il était à lui, avant que le demandeur eût expliqué comment il lui appartenait, et comment il avait été mis dans le tombeau de son père. D'après les reproches qu'on lui fait ici, qu'il n'aille pas s'abuser et se dire : m'en voilà quitte; Térence n'a plus rien à me reprocher. Qu'il ne s'y trompe pas, je l'en avertis, qu'il cesse de nous attaquer : nous avons beaucoup d'autres défauts à reprendre en lui. On lui en fait grâce pour le présent; mais on les publiera dans la suite, s'il continue de nous offenser, suivant sa coutume. Lorsque les édiles eurent acheté l'Eunuque de Ménandre, que nous allons représenter, il vint à bout d'obtenir la permission de la voir répéter (2). Les magistrats rassemblés, on commence à jouer. Il s'écrie à l'instant que c'était un voleur, et non un poëte, qui donnait cette comédie; mais qu'on n'était point sa dupe; que Névius et Plaute avaient fait anciennement une pièce intitulée *Colax;* que Térence y avait pillé les personnages du parasite et du capitaine. Si c'est une faute, notre

Parasiti personam inde ablatam et militis.
Si id est peccatum, peccatum imprudentia est
Poetae, non qui furtum facere studuerit.
Id ita esse, vos jam judicare poteritis.
Colax Menandri est: in ea est parasitus Colax,
Et miles gloriosus: eas se non negat
Personas transtulisse in Eunuchum suam
Ex graeca. Sed eas fabulas factas prius
Latinas scisse sese, id vero pernegat.
Quod si personis iisdem uti aliis non licet,
Qui magis licet, currentes servos scribere,
Bonas matronas facere, meretrices malas,
Parasitum edacem, gloriosum militem,
Puerum supponi, falli per servum senem,
Amare, odisse, suspicari? Denique
Nullum est jam dictum, quod non dictum sit prius.
Quare aequum est vos cognoscere, atque ignoscere
Quae veteres factitarunt, si faciunt novi[3].
Date operam, et cum silentio animadvortite,
Ut pernoscatis, quid sibi Eunuchus velit.

poëte l'a commise par inadvertance, et sans avoir dessein d'être plagiaire. Dans l'instant vous pourrez juger vous-mêmes si ce que j'avance est véritable. Le Colax est de Ménandre. Il y a dans cette pièce un parasite de ce nom et un fanfaron. Térence convient qu'il a pris ces deux personnages dans la pièce grecque et les a fait passer dans la sienne. Mais qu'il ait su que ces pièces eussent été déjà traduites en latin, c'est ce qu'il nie fortement (3). S'il n'est pas permis de se servir des personnages que d'autres ont employés, sera-t-il plus permis de mettre sur la scène des esclaves qui courent, des matrones honnêtes, des courtisanes méchantes, un parasite gourmand, un soldat fanfaron, un enfant supposé, un vieillard trompé par un valet? Sera-t-il permis de représenter l'amour, la haine, les soupçons? Enfin on ne dit rien aujourd'hui qui n'ait été dit autrefois. C'est pourquoi il est juste que vous entriez dans ces raisons et que vous pardonniez aux poëtes modernes s'ils font quelquefois ce que les anciens ont fait souvent. Soyez-nous favorables, écoutez-nous avec attention, afin que vous puissiez juger ce que veut vous dire notre Eunuque.

EUNUCHUS.

ACTUS PRIMUS.

SCENA I.

PHEDRIA, PARMENO.

PHEDRIA.

Quid igitur faciam[1]? Non eam? Ne nunc quidem,
Cum accersor ultro? An potius ita me comparem,
Non perpeti meretricum contumelias?
Exclusit: revocat. Redeam? Non, si me obsecret.

PARMENO.

Si quidem, hercle, possis, nihil prius neque fortius.
Verum si incipies, neque pertendes naviter:
Atque, ubi pati non poteris, cum nemo expetet,
Infecta pace, ultro ad eam venies, indicans
Te amare, et ferre non posse, actum est; ilicet,
Peristi: eludet, ubi te victum senserit.

PHEDRIA.

Proin tu[2], dum est tempus, etiam atque etiam cogita.

PARMENO.

Here, quae res in se neque consilium, neque modum
Habet ullum, eam consilio regere non potes.
In amore haec omnia insunt vitia; injuriae,
Suspiciones, inimicitiae, induciae,

L'EUNUQUE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

PHEDRIA, PARMENON.

PHEDRIA.

Que faire donc?... N'y point aller? Quoi, lorsque de son propre mouvement elle m'envoie chercher?... Ne dois-je pas plutôt prendre sur moi et ne plus souffrir les affronts de ces créatures? Elle m'a chassé, elle me rappelle, et j'y retournerais? Non, quand elle m'en supplierait.

PARMENON.

Rien de mieux, rien de plus courageux que cette résolution, si vous pouvez l'exécuter. Mais si vous le tentez, et que vous n'ayez pas le courage de persévérer; si ne pouvant supporter son absence, sans qu'on vous rappelle, sans avoir fait votre paix, vous allez de vous-même la trouver; si vous lui laissez voir que vous l'aimez, que vous ne pouvez vivre sans elle, c'en est fait, plus de ressource, vous êtes perdu, elle vous jouera lorsqu'elle vous verra subjugué.

PHEDRIA.

Cela étant, Parmenon, pendant qu'il en est temps, songe bien sérieusement.

PARMENON.

Monsieur, une passion qui n'admet ni prudence, ni mesure, ne peut être gouvernée par la prudence. L'amour est sujet à toutes ces vicissitudes; injures, soupçons, brouille-

Bellum, pax rursum. Incerta haec si tu postules
Ratione certa facere, nihilo plus agas,
Quam si des operam, ut cum ratione insanias.
Et quod nunc tute tecum iratus cogitas,
Egone illam...? Quae illum...? Quae me...? Quae non...![3] Sine modo,
Mori me malim : sentiet qui vir siem.
Haec verba, una mehercle falsa lacrumula,
Quam, oculos terendo misere, vix vi expresserit,
Restinguet : et te ultro accusabit, et dabis ei
Ultro supplicium.

PHEDRIA.

O indignum facinus? nunc ego et
Illam scelestam esse, et me miserum sentio,
Et taedet, et amore ardeo, et prudens, sciens,
Vivus, vidensque pereo : nec, quid agam, scio.

PARMENO.

Quid agas? Nisi ut te redimas captum quam queas
Minimo; si nequeas paululo, at quanti queas;
Et ne te afflictes.

PHEDRIA.

Itane suades?

PARMENO.

Si sapis.
Neque, praeterquam quas ipse amor molestias
Habet, addas : et illas, quas habet, recte feras.
Sed ecca ipsa egreditur nostri fundi calamitas[4];
Nam quod nos capere oportet, haec intercipit.

ries, racommodements. On fait la guerre et puis la paix. Si vous prétendiez fixer par la raison des choses aussi variables, vous n'y gagneriez pas plus que si vous tâchiez d'extravaguer avec sagesse. Et tout ce que la colère vous suggère présentement : *moi retourner chez une.... qui reçoit.... qui me refuse... qui n'a pas voulu... laisse-moi faire. J'aimerais mieux mourir : elle verra quel homme je suis*.. Je vous le jure, Monsieur, une seule petite larme trompeuse qu'elle arrachera avec bien de la peine, à force de se frotter les yeux, éteindra toute cette colère. Elle sera encore la première à vous accuser, et vous le premier à vous soumettre à la punition.

PHEDRIA.

Ah, quelle indignité! Présentement je m'aperçois qu'elle est une scélérate, et moi un malheureux. Je meurs de honte et je brûle d'amour ; je sens, je connais, je vois que je péris, et je ne sais quel parti prendre.

PARMENON.

Quel parti prendre? Il n'en est point d'autre que de vous racheter de son esclavage au meilleur marché que vous pourrez ; si vous ne le pouvez pas à bon marché, donnez tout ce qu'on voudra, et ne vous tourmentez point.

PHEDRIA.

Tu me le conseilles ?

PARMENON.

Si vous êtes sage ; n'ajoutez point de nouvelles peines à celles que cause l'amour, et souffrez patiemment les chagrins qui en sont inséparables. Mais la voilà qui sort celle qui nous ruine, car elle enlève ce que nous devrions retirer de notre héritage.

SCENA II.

THAIS, PHEDRIA, PARMENO.

THAIS.

MISERAM me! Vereor ne illud gravius Phedria
Tulerit, neve aliorsum, atque ego feci, acceperit,
Quod heri intromissus non est.

PHEDRIA.

Totus, Parmeno,
Tremo horreoque, postquam aspexi hanc.

PARMENO.

Bono animo es,
Accede ad ignem hunc, jam calesces plus satis.

THAIS.

Quis hic loquitur? Hem, tun' hic eras, mi Phedria,
Quid hic stabas? Cur non recta introibas?

PARMENO.

Caeterum
De exclusione verbum nullum.

THAIS.

Quid taces?

PHEDRIA.

Sane, quia vero hae mihi patent semper fores;
Aut quia sum apud te primus.

THAIS.

Missa istaec face.

SCÈNE II.

THAIS, PHEDRIA, PARMENON.

THAÏS *(sans apercevoir Parmenon)*.

Que je suis malheureuse ! Je crains que Phedria ne soit fâché de ce qu'on ne l'a pas laissé entrer hier, et qu'il n'ait interprété ce refus autrement que je l'ai donné.

PHEDRIA *(à Parmenon)*.

Je tremble, Parmenon. Tout mon corps frissonne depuis que je l'ai aperçue.

PARMENON *(à Phedria)*.

Ne craignez rien, approchez de ce feu, vous aurez bientôt plus chaud qu'il ne faudra.

THAÏS.

Qui parle ici ? *(Apercevant Phedria.)* Comment, vous êtes là, mon cher Phedria ? Pourquoi rester devant la porte ? Que n'entriez-vous ?

PARMENON *(à part)*.

Pas un mot du refus d'hier.

THAÏS *(continue)*.

Vous ne me répondez pas ?

PHEDRIA *(à Thaïs ironiquement)*.

Ce reproche est bien fondé, car votre porte m'est toujours ouverte, vous me donnez la préférence sur tous les autres.

THAÏS.

Ne parlez plus de cela.

PHEDRIA.

Quid missa? O Thais, Thais, utinam esset mihi
Pars aequa amoris tecum, ac pariter fieret,
Ut aut hoc tibi doleret itidem, ut mihi dolet;
Aut ego istuc abs te factum nihili penderem.

THAIS.

Ne crucia te, obsecro, anime mi, mi Phedria:
Non pol, quo quemquam plus amem, aut plus diligam,
Eo feci[1]: sed ita erat res; faciundum fuit.

PARMENO.

Credo, ut fit. Misera! prae amore exclusisti hunc foras

THAIS.

Siccine ais, Parmeno? Age. Sed, hunc qua gratia
Te accersi jussi ausculta.

PHEDRIA.

Fiat.

THAIS.

Dic mihi
Hoc primum, potin' est hic tacere?

PARMENO.

Egone? optume.
Verum heus tu, lege hac tibi meam adstringo fidem:
Quae vera audivi, taceo, et contineo optume:
Sin falsum, aut vanum, aut fictum est, continuo palam est;
Plenus rimarum sum, hac atque illac perfluo.
Proin tu, taceri si vis, vera dicito.

THAIS.

Samia mihi mater fuit; ea habitabat Rhodi.

PHEDRIA.

N'en plus parler? Ah, Thaïs, Thaïs, plût aux dieux que l'amour fût égal entre nous deux, et que ce refus vous fît autant de peine qu'à moi, ou que j'y fusse insensible!

THAÏS.

Ne vous affligez pas, mon cher cœur, mon cher Phedria; en vérité, si je l'ai ordonné, ce n'est pas que j'aime, que je chérisse la personne plus que vous; mais la circonstance l'exigeait, il le fallait.

PARMENON *(haut ironiquement)*.

Je le crois, c'est l'usage. Pauvre malheureuse! c'est par excès d'amour que vous l'avez mis à la porte.

THAÏS *(à Parmenon)*.

Peux-tu parler ainsi, Parmenon? *(A Phedria.)* Allons. Cependant écoutez pourquoi je vous ai envoyé chercher.

PHEDRIA.

Soit.

THAÏS.

Dites-moi d'abord: est-il discret, lui?

PARMENON.

Moi? très-discret. Mais vous, écoutez: je m'engage au silence à une condition. Les vérités que j'entends je les tais, je les garde on ne peut pas mieux. Pour les mensonges, les impertinences, les fictions, à l'instant je les publie; je suis comme un panier qui fait eau de tous les côtés. C'est pourquoi, si vous voulez que je me taise, ne dites rien que de vrai.

THAÏS.

Ma mère était de Samos et demeurait à Rhodes.

PARMENO.

Potest taceri hoc.

THAIS.

Ibi tum matri parvolam
Puellam dono quidam mercator dedit,
Ex Attica hinc abreptam.

PHÆDRIA.

Civemne?

THAIS.

Arbitror;
Certum non scimus. Matris nomen et patris
Dicebat ipsa, patriam et signa caetera
Neque sciebat, neque per aetatem etiam potuerat.
Mercator hoc addebat; e predonibus,
Unde emerat, se audisse, abreptam e Sunio.
Mater ubi accepit[2], coepit studiose omnia
Docere, educare, ita uti si esset filia.
Sororem plerique esse credebant meam:
Ego cum illo, quocum tum uno rem habeam hospite,
Abii huc, qui mihi reliquit haec, quae habeo, omnia.

PARMENO.

Utrumque hoc falsum est : effluet.

THAIS.

Qui istuc?

PARMENO.

Quia
Neque tu uno eras contenta, neque solus dedit;
Nam hic quoque bonam, magnamque partem ad te attulit.

PARMENON.

On peut taire ceci (1).

THAÏS (*continue*).

Là, un marchand lui fit présent d'une petite fille qui avait été prise dans l'Attique, dans ce pays-ci.

PHEDRIA.

Était-elle citoyenne?

THAÏS.

Je le crois. Nous n'en sommes pas sûres. La petite fille disait bien le nom de son père et de sa mère; mais pour sa patrie et les autres indices, elle n'en avait aucune connaissance, elle était trop jeune pour cela. Le marchand ajoutait avoir ouï dire aux pirates qui la lui avaient vendue, qu'on l'avait enlevée des environs de Sunnium. Ma mère, sur ce rapport, en prit le plus grand soin, la fit instruire, l'éleva comme si elle eût été sa fille. Presque tout le monde la croyait ma sœur. Dans le même temps je m'en vins ici avec un étranger, seul homme avec qui je fusse en liaison, et qui m'a laissé tout ce que j'ai.

PARMENON.

Voici deux mensonges, ils s'échapperont.

THAÏS.

Pourquoi cela?

PARMENON.

C'est que vous aviez plus d'une liaison, et que cet étranger n'est pas le seul qui vous ait donné ce que vous avez; puisque la plus grande, la meilleure partie vient de mon maître.

THAIS.

Ita est. Sed sine me pervenire quo volo.
Interea miles, qui me amare occeperat,
In Cariam est profectus. Te interea loci
Cognovi. Tute scis post illa quam intimum
Habeam te, et mea consilia ut tibi credam omnia.

PHEDRIA.

Ne hoc quidem tacebit Parmeno.

PARMENO.

Oh, dubiumne id est?

THAIS.

Hoc agite, amabo. Mater mea illic mortua est
Nuper. Ejus frater aliquantum ad rem est avidior.
Is ubi hancce forma videt honesta virginem,
Et fidibus scire, pretium sperans, illico
Producit, vendit. Forte fortuna adfuit
Hic meus amicus: emit eam dono mihi,
Imprudens harum rerum, ignarusque omnium.
Is venit. Postquam sensit me tecum quoque
Rem habere, fingit causas, ne det, sedulo.
Ait, si fidem habeat, se iri praepositum tibi
Apud me, ac non id metuat, ne, ubi acceperim,
Sese relinquam, velle se illam mihi dare,
Verum id vereri. Sed, ego quantum suspicor,
Ad virginem animum adjecit.

PHEDRIA.

Etiamne amplius?

THAÏS.

Cela est vrai. Mais laissez-moi venir à mon but. Ensuite le capitaine qui m'aimait partit pour la Carie. Pendant son absence je fis connaissance avec vous. Vous savez depuis ce temps-là combien je vous chéris, vous savez que je vous confie toutes mes pensées.

PHEDRIA.

Parmenon ne pourra pas encore se taire sur cet article.

PARMENON.

Peut-on en douter?

THAÏS.

Écoutez-moi, je vous prie. Ma mère est morte à Rhodes depuis peu de temps. Son frère, qui aime un peu trop l'argent, voyant cette fille bien faite et belle, instruite dans la musique, espérant en tirer un bon prix, la mit en vente et la vendit. Ce capitaine, mon ami, se trouva là par hasard, ce fut lui qui l'acheta pour m'en faire présent, sans rien savoir de tout ce que je viens de vous dire. Il arrive ici; lorsqu'il s'aperçoit de mon intimité avec vous, il cherche des prétextes pour ne me la point donner. Il me dit que s'il croyait avoir la préférence sur vous, que s'il ne craignait pas d'être renvoyé lorsque je l'aurais reçue, il m'en ferait présent, mais que cette crainte le retient. Je soupçonne, pour moi, qu'il est épris de cette fille.

PHEDRIA.

N'y a-t-il rien de plus?

THAIS.

Nil, nam quaesivi. Nunc ego eam, mi Phedria,
Multae sunt causae, quamobrem cupiam abducere.
Primum, quod soror est dicta; praeterea, ut suis
Restituam ac reddam. Sola sum; habeo hic neminem,
Neque amicum, neque cognatum: quamobrem, Phedria,
Cupio aliquos parare amicos beneficio meo.
Id, amabo, adjuta me, quo id fiat facilius.
Sine illum priores partes hosce aliquot dies
Apud me habere. Nihil respondes?

PHEDRIA.

Pessuma!
Egon' quidquam cum istis factis tibi respondeam?

PARMENO.

Eu noster, laudo. Tandem perdoluit: vir es.

PHEDRIA.

At ego nesciebam quorsum tu ires. Parvola
Hinc est abrepta: eduxit mater pro sua:
Soror est dicta: cupio abducere, ut reddam suis.
Nempe omnia haec nunc verba huc redeunt denique,
Excludor ego, ille recipitur. Qua gratia?
Nisi illum plus amas, quam me, et istam nunc times,
Quae advecta est, ne illum talem praeripiat tibi?

THAIS.

Egon' id timeo?

PHEDRIA.

Quid te ergo aliud sollicitat? Cedo.
Num solus ille dona dat? Nuncubi meam

THAÏS.

Non, je m'en suis informée. Présentement, mon cher Phedria, je désire pour plusieurs raisons la retirer de ses mains. La première, c'est qu'elle a passé pour ma sœur; d'ailleurs je veux la rendre à sa famille. Je suis seule. Je n'ai personne ici, ni amis, ni parents. C'est pourquoi, Phedria, je voudrais me faire quelques amis par ce bienfait. Aidez-moi, je vous prie, facilitez m'en les moyens. Souffrez que je lui donne la préférence pendant quelques jours. Vous ne répondez point?

PHEDRIA.

Perfide! que puis-je répondre après tous vos procédés?

PARMENON.

Fort bien, mon maître. Je vous approuve. A la fin vous vous piquez, vous êtes un homme.

PHEDRIA.

Je ne devinais pas où vous en vouliez venir. *Une petite fille a été enlevée de ce pays-ci, ma mère l'a élevée comme son enfant, elle a passé pour ma sœur, j'ai envie de la retirer et de la rendre à ses parents.* Le résultat de tout ce verbiage, c'est qu'on me chasse et qu'on reçoit mon rival. Et pourquoi? si ce n'est parce que vous l'aimez plus que moi, et que vous craignez que cette fille qu'il a amenée ne vous enlève un tel amant?

THAÏS.

Moi, j'aurais cette crainte?

PHEDRIA.

Quelle autre inquiétude avez-vous donc? Dites-moi. Est-il le seul qui vous fasse des présents? Dès que vous m'avez dit que vous désiriez une esclave d'Éthiopie, n'ai-je pas laissé

Benignitatem sensisti in te claudier?
Nonne, mihi ubi dixti cupere te ex AEthiopia
Ancillulam, relictis rebus omnibus,
Quaesivi? Eunuchum porro dixti velle te,
Quia solae utuntur his reginae. Repperi:
Heri minas viginti pro ambobus dedi.
Tamen contemptus abs te, haec habui in memoria:
Ob haec facta abs te spernor.

THAIS.

Quid istuc, Phedria?
Quamquam illam cupio abducere, atque hac re arbitror
Id fieri posse maxume; verumtamen,
Potius quam te inimicum habeam, faciam ut jusseris.

PHEDRIA.

Utinam istuc verbum ex animo, ac vere diceres:
Potius quam te inimicum habeam! Si istuc crederem
Sincere dici, quidvis possem perpeti.

PARMENO.

Labascit[3], victus uno verbo. Quam cito!

THAIS.

Ego non ex animo, misera, dico? Quam joco,
Rem voluisti a me tandem, quin perfeceris?
Ego impetrare nequeo hoc abs te, biduum
Saltem ut concedas solum.

PHEDRIA.

Si quidem biduum....
Verum, ne fiant isti viginti dies.

toutes mes affaires pour la chercher? Vous avez dit ensuite que vous vouliez un eunuque, parce que les grandes dames seules en ont à leur service ; j'en ai trouvé un. Hier j'ai donné vingt mines pour ces deux esclaves. Malgré vos mépris, je me suis occupé de cette commission ; et pour récompense vous me dédaignez.

THAÏS.

Pourquoi ces reproches, Phedria? Quelqu'envie que j'aie de la retirer, quoique je sois persuadée qu'il n'y a point de moyen plus sûr d'en venir à bout ; cependant, plutôt que de m'attirer votre inimitié, je ferai tout ce que vous ordonnerez.

PHEDRIA.

Plût aux dieux que votre cœur et la vérité eussent dicté ces paroles : *Plutôt que de m'attirer votre inimitié!* Si je la croyais sincère cette réponse, il n'est rien que je ne pusse endurer.

PARMENON (*à part*).

Il succombe, un seul mot l'a vaincu. Qu'il s'est rendu promptement!

THAÏS.

Malheureuse que je suis ; moi, je ne vous parlerais pas sincèrement? M'avez-vous jamais rien demandé, même en badinant, que je ne vous l'aie accordé? Et moi, je ne peux obtenir que vous vous retiriez seulement pour deux jours.

PHEDRIA.

Si ce n'était que pour deux jours.... Mais ces deux jours en deviendront vingt.



THAIS.

Profecto non plus biduum, aut....

PHEDRIA.

Aut? Nihil moror[4].

THAIS.

Non fiet. Hoc modo sine te exorem.

PHEDRIA.

Scilicet

Faciundum est quod vis.

THAIS.

Merito amo te. Bene facis.

PHEDRIA.

Rus ibo. Ibi hoc me macerabo biduum.
Ita facere certum est: mos gerendus est Thaidi.
Tu huc, Parmeno, fac illi adducantur.

PARMENO.

Maxume.

PHEDRIA.

In hoc biduum, Thais, vale.

THAIS.

Mi Phedria,

Et tu. Numquid vis aliud?

PHEDRIA

Egone quid velim?

Cum milite isto praesens, absens ut sies[5]:
Dies noctesque me ames, me desideres,
Me somnies, me expectes, de me cogites,
Me speres, me te oblectes, mecum tota sis:
Meus fac sis postremo animus, quando ego sum tuus.

THAÏS.

Non, certainement, pas plus de deux jours, ou....

PHEDRIA.

Ou? Je n'écoute plus rien.

THAÏS.

Pas davantage. Accordez-les moi seulement.

PHEDRIA.

Allons, il faut faire ce que vous voulez.

THAÏS.

J'ai bien raison de vous aimer. Vous m'obligez beaucoup.

PHEDRIA.

J'irai à la campagne. Je m'y consumerai pendant deux jours. J'y suis résolu, il faut obéir à Thaïs. Toi, Parmenon, fais conduire chez elle ces deux esclaves.

PARMENON.

Je n'y manquerai pas.

PHEDRIA.

Adieu, Thaïs, pour deux jours.

THAÏS.

Adieu, mon cher Phedria, ne désirez-vous plus rien?

PHEDRIA.

Que pourrais-je désirer? Avec votre capitaine, tâchez d'en être toujours éloignée. Que jour et nuit je sois l'objet de votre amour, de vos désirs, de vos rêves, de votre attente, de vos pensées, de votre espérance, de vos plaisirs; enfin, que votre âme soit la mienne, puisque la mienne est la vôtre.

SCENA II.

THAIS.

Me miseram! Forsitan hic mihi parvam habeat fidem,
Atque ex aliarum ingeniis nunc me judicet.
Ego pol quae mihi sum conscia, hoc certo scio,
Neque me finxisse falsi quidquam, neque meo
Cordi esse quemquam cariorem hoc Phedria;
Et quidquid hujus feci, causa virginis
Feci: nam me ejus spero fratrem propemodum
Jam reperisse, adolesentem adeo nobilem; et
Is hodie venturum ad me constituit domum,
Concedam hinc intro, atque expectabo, dum venit.

SCÈNE II.

THAIS *(seule)*.

MALHEUREUSE que je suis ! Peut-être Phedria a-t-il peu de confiance en moi ; peut-être me juge-t-il par le caractère des autres. Pour moi je suis bien sûre, et j'en ai ma conscience pour témoin, que je n'ai rien dit de faux, et que personne ne m'est plus cher que lui. En tout ce que j'ai fait dans cette occasion, je n'ai eu que cette fille pour objet ; car je suis presque assurée d'avoir trouvé son frère. C'est un jeune homme de très-bonne famille. Il m'a promis de venir aujourd'hui chez moi. Je vais entrer au logis, et l'y attendre.

ACTUS II.

SCENA I.

PHEDRIA, PARMENO.

PHEDRIA.

FAC ita ut jussi', deducantur isti.

PARMENO.

Faciam.

PHEDRIA.

At diligenter.

PARMENO.

Fiet.

PHEDRIA.

At mature.

PARMENO.

Fiet.

PHEDRIA.

Satin' hoc mandatum est tibi?

PARMENO.

Ah, rogitare? Quasi difficile sit. Utinam
Tam aliquid facile invenire possis, Phedria,
Quam hoc peribit!

PHEDRIA.

Ego quoque una pereo, quod mi est carius.
Ne istuc tam iniquo patiare animo.

ACTE II.

SCÈNE I.

PHEDRIA, PARMENON.

PHEDRIA.

Fais ce que je t'ai ordonné, fais-les conduire.

PARMENON.

Je les conduirai.

PHEDRIA.

Mais promptement.

PARMENON.

On n'y manquera pas.

PHEDRIA.

Mais de bonne heure.

PARMENON.

On n'y manquera pas.

PHEDRIA.

Est-ce assez te le recommander?

PARMENON.

Belle demande! comme si c'était une chose bien difficile. Plût aux dieux, Monsieur, que vous puissiez aussi aisément trouver quelque chose de bon, que vous perdrez facilement ces esclaves!

PHEDRIA.

Hé, je perds quelque chose de bien plus précieux, je me perds moi-même avec eux. Ne regrette pas tant le présent.

PARMENO.

Minime: quin

Effectum dabo. Sed numquid aliud imperas?

PHEDRIA.

Munus nostrum ornato verbis, quod poteris: et
Istum aemulum, quod poteris, ab ea pellito.

PARMENO.

Memini, tametsi nullus moneas.

PHEDRIA.

Ego rus ibo, atque ibi manebo.

PARMENO.

Censeo.

PHEDRIA.

Sed heus tu.

PARMENO.

Quid vis?

PHEDRIA.

Censen' posse me obfirmare, et
Perpeti, ne redeam interea?

PARMENO.

Tene? Non hercle arbitror.
Nam aut jam revertere, aut mox noctu te adigent horsum insomnia.

PHEDRIA.

Opus faciam, ut defatiger usque, ingratiis ut dormiam.

PARMENO.

Vigilabis lassus: hoc plus facies.

PARMENON.

Je ne le regrette pas du tout. J'exécuterai vos ordres. Mais n'en avez-vous point d'autres à me donner?

PHEDRIA.

Autant que tu le pourras, relève notre présent par tes discours, et fais ton possible pour chasser ce rival.

PARMENON.

J'y aurais songé, quand vous ne m'en auriez pas averti.

PHEDRIA.

Pour moi je m'en vais à la campagne, et j'y demeurerai.

PARMENON.

Je vous le conseille.

PHEDRIA (*revenant sur ses pas*).

Mais écoute.

PARMENON.

Que voulez-vous?

PHEDRIA.

Penses-tu que je puisse avoir assez de fermeté, assez de patience, pour ne pas revenir avant le temps prescrit?

PARMENON.

Vous? ma foi je n'en crois rien; car ou vous allez revenir à l'instant sur vos pas, ou l'insomnie vous chassera avant le jour.

PHEDRIA.

Je travaillerai, je me fatiguerai tant, qu'il faudra bien que je dorme.

PARMENON.

Vous serez bien las et bien éveillé. Vous aurez la fatigue de plus.

PHEDRIA.

Ah, nil dicis, Parmeno.

Ejiciunda hercle haec est mollities animi. Nimis me indulgeo.

Tandem ego non illa caream, si sit opus, vel totum triduum?

PARMENO.

Hui!

Universum triduum! Vide quid agas.

PHEDRIA.

Stat sententia.

SCENA II.

PARMENO.

Di boni! quid hoc morbi est? Adeon' homines immutarier
Ex amore, ut non cognoscas eumdem esse? Hoc nemo fuit
Minus ineptus, magis severus quisquam, nec magis continens.
Sed quis hic est, qui huc pergit? At at, hic quidem est parasitus Gnato
Militis. Ducit secum una virginem huic dono. Papae!
Facie honesta. Mirum, ni ego me turpiter hodie hic dabo
Cum meo decrepito hoc eunucho. Haec superat ipsam Thaidem.

PHEDRIA.

Ah ! Parmenon, tu te trompes. Je veux absolument bannir cette faiblesse. Je m'écoute trop. Quoi donc enfin, ne pourrais-je pas m'éloigner d'elle, s'il le fallait, même trois jours entiers ?

PARMENON.

Comment ! trois mortels jours ! voyez à quoi vous vous engagez.

PHEDRIA.

J'y suis résolu.

SCÈNE II.

PARMENON (*seul*).

Bons dieux ! quelle maladie est-ce donc que l'amour ? Peut-il changer les hommes au point de les rendre méconnaissables ? Il n'était personne plus sensé, plus sage, plus réservé que Phedria. Mais quel est celui qui vient ici ? Oh, oh, c'est Gnaton, le parasite du capitaine. Il amène la fille dont il a fait présent à Thaïs. Ah, qu'elle est belle ! J'aurai sans doute fort mauvaise grâce à me présenter avec mon vieux eunuque décrépit. Celle-ci est plus jolie que Thaïs elle-même.

SCENA III.

GNATO, PARMENO, PAMPHILA, ANCILLA.

GNATO.

Di immortales, homini homo quid praestat! stulto intelligens
Quid interest! Hoc adeo ex hac re venit in mentem mihi.
Conveni hodie adveniens quemdam mei loci hinc, atque ordinis,
Hominem haud impurum, itidem patria qui abligurierat bona.
Video sentum, squalidum, aegrum, pannis annisque obsitum.
Quid istuc, inquam, ornati est? Quoniam miser, quod habui, perdidi.
Hem, quo redactus sum! Omnes noti me atque amici deserunt.
Hic ego illum contempsi prae me: quid, homo, inquam, ignavissime,
Itane parasti te, ut spes nulla reliqua in te siet tibi?
Simul consilium cum re amisti? Viden' me ex eodem ortum loco?
Qui color, nitor, vestitus, quae habitudo est corporis!
Omnia habeo, neque quidquam habeo: nil cum est, nil desit tamen.

SCÈNE III.

GNATON, PARMENON, PAMPHILA, UNE SUIVANTE. *(Ces deux derniers ne parlent pas.)*

GNATON *(sans apercevoir Parmenon).*

QUELLE différence, grands dieux! d'un homme à un autre! Quel avantage ont les gens d'esprit sur les sots! Voici ce qui m'a fait naître cette réflexion. Aujourd'hui, en arrivant dans cette ville, j'ai rencontré un homme de mon pays et de mon espèce, un homme dont l'avarice n'est pas le défaut, qui, comme moi, a mangé son patrimoine. Je le vois crasseux, malpropre, défait, couvert de haillons, tout vieilli. Quel équipage est-ce là, lui ai-je dit? *J'ai eu le malheur de perdre ce que j'avais. Voilà où j'en suis réduit. Toutes mes connaissances, tous mes amis m'abandonnent.* Alors le regardant du haut de ma grandeur : quoi donc, lui ai-je dit, le plus lâche des hommes, vous êtes-vous arrangé de manière à n'avoir plus aucune ressource en vous-même? Avez-vous perdu l'esprit en perdant votre bien? Je suis de même condition que vous? voyez-vous ce coloris, cet éclat, ces habits, cet embonpoint? J'ai tout et ne possède rien : et quoique je n'aie pas le sol, rien ne me manque. *Mais j'ai un malheur, c'est que je ne puis être bouffon, ni souffrir les coups.* Quoi donc, vous imaginez-vous que c'est par ces moyens-là qu'on fait son chemin? Vous en êtes à cent lieues. Jadis, dans les premiers siècles (1), les parasites gagnaient ainsi leur vie. Aujourd'hui nous avons une nouvelle pipée; et c'est moi qui

At ego infelix, neque ridiculus esse, neque plagas pati
Possum[1]. Quid? tu his rebus credis fieri? Tota erras via.
Olim isti fuit generi quondam quaestus apud seclum prius.
Hoc novum est aucupium : ego adeo hanc primus inveni viam.
Est genus hominum, qui esse primos se omnium rerum volunt,
Nec sunt : hos consector : hisce ego non paro me ut rideant,
Sed eis ultro arrideo, et eorum ingenia admiror simul :
Quidquid dicunt, laudo; id rursum si negant, laudo id quoque.
Negat quis? nego: ait? aio. Postremo imperavi egomet mihi
Omnia assentari. Is quaestus nunc est multo uberrimus.

PARMENO.

Scitum hercle hominem! hic homines prorsum ex stultis insanos facit.

GNATO.

Dum haec loquimur, interea loci ad macellum ubi advenimus,
Concurrunt laeti mi obviam cupedinarii omnes,
Cetarii, lanii, coqui, fartores, piscatores, aucupes,
Quibus et re salva, et perdita profueram, et prosum saepe.
Salutant : ad coenam vocant : adventum gratulantur.
Ille ubi miser famelicus videt me esse in tanto honore,
Et tam facile victum quaerere, ibi homo coepit me obsecrare,
Ut sibi liceret discere id de me : sectari jussi,

en suis l'inventeur. Il y a des gens qui veulent primer en tout et qui en sont bien loin. Je m'attache à eux : je ne me donne pas pour être leur risée, mais plutôt je leur souris le premier en admirant leur génie. Tout ce qu'ils disent je l'approuve ; s'ils disent ensuite le contraire, j'approuve encore ; j'affirme ou je nie, selon qu'on nie ou qu'on affirme. Enfin je me suis fait une loi d'applaudir à tout. Ce trafic est aujourd'hui le plus lucratif.

PARMENON (*à part*).

Voilà par ma foi un habile homme ! Qu'on lui donne un sot, il en aura bientôt fait un insensé.

GNATON (*continuant*).

Tout en parlant de la sorte, nous arrivons au marché. Aussitôt accourent avec transport au-devant de moi tous ceux qui fournissent la cuisine, marchands de marée, bouchers, traiteurs, rôtisseurs, pêcheurs, chasseurs, tous gens à qui j'ai fait gagner de l'argent lorsque j'avais du bien, et, depuis que je n'en ai plus, à qui j'en fais souvent gagner encore. Ils me saluent, m'invitent à manger, me félicitent de mon retour. Mon pauvre affamé voyant qu'on me rendait tant d'honneurs, qu'on me priait à tant de repas, m'a supplié de permettre qu'il se formât sous mes yeux à cette science ; je lui ai ordonné de venir à mon école. Les philosophes don-

Si potis est, tanquam philosophorum habent disciplinae ex ipsis
Vocabula, parasiti itidem ut Gnatonici vocentur.

PARMENO.

Viden' otium, et cibus quid faciat alienus!

GNATO.

Sed ego cesso
Ad Thaidem hanc deducere, et rogitare ad coenam ut veniat?
Sed Parmenonem ante ostium Thaidis tristem video,
Rivalis servum; salva res est: nimirum hic homines frigent.
Nebulonem hunc certum est ludere.

PARMENO.

Hice hoc munere arbitrantur
Suam Thaidem esse.

GNATO.

Plurima salute Parmenonem
Summum suum impertit Gnato. Quid agitur?

PARMENO.

Statur.

GNATO.

Video.
Num quidnam hic, quod nolis, vides?

PARMENO.

Te.

GNATO.

Credo: at numquid aliud?

PARMENO.

Qui dum?

nent leur nom à la secte dont ils sont les auteurs; je veux, s'il est possible, les imiter, et que les parasites prennent le nom de *Gnatoniciens*.

PARMENON (*à part*).

Voyez ce que font l'oisiveté et les franches lippées!

GNATON (*continuant*).

Pourquoi différai-je de conduire cette esclave chez Thaïs, et de la prier à souper? Mais je vois devant sa porte Parmenon, le valet de notre rival. Il est triste, tant mieux pour nous; c'est signe qu'on les accueille ici froidement. Je veux m'amuser un peu de ce faquin.

PARMENON (*à part*).

Ces gens-ci, avec leur présent, s'imaginent que Thaïs est tout à eux.

GNATON (*à Parmenon*).

Gnaton salue très-humblement son intime ami Parmenon. Comment se porte-t-il?

PARMENON.

Sur ses jambes.

GNATON.

Je le vois. Mais toi, ne vois-tu rien ici qui te déplaise?

PARMENON.

Vous.

GNATON.

Je le crois. Mais n'y a-t-il que moi?

PARMENON.

Pourquoi donc?

GNATO.

Quia tristis es.

PARMENO.

Nihil equidem.

GNATO.

Ne sis. Sed quid videtur
Hoc tibi mancupium?

PARMENO.

Non malum hercle.

GNATO.

Uro hominem.

PARMENO.

Ut falsus animi est!

GNATO.

Quam hoc munus gratum Thaidi arbitrare esse?

PARMENO.

Hoc nunc dicis,
Ejectos hinc nos: omnium rerum, heus, vicissitudo est.

GNATO.

Sex ego te totos, Parmeno, hos menses quietum reddam,
Ne seorsum, deorsum cursites, neve usque ad lucem vigiles:
Ecquid beo te?

PARMENO.

Men'? Papae!

GNATO.

Sic soleo amicos.

PARMENO.

Laudo.

GNATON.

Parce que tu es triste.

PARMENON.

Nullement.

GNATON.

Point de chagrin. Comment trouves-tu cette esclave ?

PARMENON.

Elle n'est ma foi pas mal.

GNATON *(à part)*.

Je le tourmente.

PARMENON *(qui a entendu Gnaton, dit à part)*.

Comme il se trompe !

GNATON *(à Parmenon)*.

Crois-tu que ce présent fera quelque plaisir à Thaïs ?

PARMENON.

Vous voulez dire que sa porte nous est fermée. Mon ami, tout change dans le monde.

GNATON.

Mon cher Parmenon, je vais te tranquilliser pour six mois entiers, t'empêcher de courir à droite, à gauche, de veiller jusqu'au jour : dis-moi, ne fais-je pas ton bonheur ?

PARMENON.

A moi ? Ah !

GNATON.

Voilà comme je traite mes amis.

PARMENON.

C'est bien fait.

GNATO.

Detineo te: fortasse tu profecturus alio fueras?

PARMENO.

Nusquam.

GNATO.

Tum tu igitur paululum da mihi operae, fac ut admittar
Ad illam.

PARMENO.

Age modo, nunc tibi patent fores hae, quia istam ducis.

GNATO.

Nunc quem evocari hinc vis foras?

PARMENO.

Sine biduum hoc praetereat:
Qui mihi nunc uno digitulo fores aperis fortunatus,
Nae, tu istas, faxo, calcibus saepe insultabis frustra.

GNATO.

Etiam nunc hic stas, Parmeno[2]? Eho, numnam tu hic relictus custos,
Ne quis forte internuncius clam a milite ad istam cursitet?

PARMENO.

Facete dictum! mira vero, militi quae placeant.
Sed video herilem filium minorem hic advenire.
Miror quid ex Piraeo abierit; nam ibi custos publice est nunc.
Non temere est: et properans venit, nescio quid circumspectat.

GNATON.

Je t'arrête. Tu voulais peut-être aller ailleurs?

PARMENON.

Point du tout.

GNATON.

Cela étant, rends-moi un petit service, introduis-moi chez Thaïs.

PARMENON.

Entrez-y, la porte vous est ouverte, puisque vous menez cette esclave.

GNATON.

Ne voudrais-tu point qu'on t'envoyât quelqu'un de chez elle?

PARMENON *(à part pendant que Gnaton va chez Thaïs)*.

Laisse passer ces deux jours-ci. Toi qui as le bonheur aujourd'hui d'ouvrir cette porte du bout du doigt, je te promets que tu y frapperas bien des fois à coups de pieds inutilement.

GNATON *(qui sort de chez Thaïs)*.

Encore ici sur tes jambes, Parmenon? Dis-moi, t'aurait-on mis en sentinelle à cette porte pour empêcher que Thaïs ne reçoive quelque message secret de la part du capitaine?

PARMENON.

Bonne plaisanterie! Mot admirable et digne de plaire au capitaine. Mais je vois arriver ici le second fils de mon maître. Je suis bien étonné qu'il ait quitté le Pirée, car il y est présentement de garde (2). Ce n'est pas sans sujet qu'il accourt. Je ne sais pourquoi il regarde de tous côtés.

SCENA IV.

CHEREA, PARMENO.

CHEREA.

Occidi!

Neque virgo est usquam, neque ego, qui illam e conspectu amisi meo.

Ubi quaeram? Ubi investigem? Quem perconter? Quam insistam viam?

Incertus sum: una haec spes est, ubi ubi est, diu celari non potest[1].

O faciem pulcram! deleo omnes dehinc ex animo mulieres.

Taedet quotidianarum harum formarum[2].

PARMENO.

Ecce autem alterum,

De amore nescio quid loquitur. O infortunatum senem!

Hic vero est, qui si occeperit[3], ludum jocumque dices

Fuisse illum alterum; praeut hujus rabies quae dabit.

CHEREA.

Ut di illum deaeque senium perdant, qui me hodie remoratus est,

Meque adeo, qui restiterim: tum autem qui illum floccifecerim[4].

Sed eccum Parmenonem: salve.

SCÈNE IV.

CHERÉE, PARMENON.

CHERÉE (*sans apercevoir Parmenon*).

Je suis mort ! la fille est perdue, et moi aussi, qui ne l'ai pas suivie des yeux. Où la chercher ? Par où suivre ses pas ? A qui m'informer ? Quel chemin prendre ? Je n'en sais rien. Je n'ai qu'une espérance ; en quelqu'endroit qu'elle soit, elle ne peut rester long-temps cachée. Qu'elle est belle ! D'aujourd'hui j'oublie toutes les autres femmes. Mes yeux sont dégoûtés de ces beautés qu'on voit de tous côtés.

PARMENON (*à part*).

Voici l'autre qui parle aussi d'amour, je crois. O malheureux vieillard ! si celui-ci débute une fois, toutes les folies de son frère ne seront qu'un badinage, un jeu, en comparaison des scènes que sa fureur nous donnera.

CHERÉE (*sans apercevoir Parmenon*).

Que tous les dieux et les déesses confondent ce maudit vieillard qui m'a arrêté, et moi aussi qui me suis amusé à l'écouter, et qui ne l'ai pas envoyé paître. Mais voilà Parmenon. Bonjour.

PARMENO.

Quid tu es tristis? Quidve es alacris?
Unde is?

CHEREA.

Egone? Nescio hercle, neque unde eam, neque quorsum eam,
Ita prorsum oblitus sum mei.

PARMENO.

Qui, quaeso?

CHEREA.

Amo.

PARMENO.

Hem!

CHEREA.

Nunc, Parmeno, te ostendes, qui vir sies.
Scis te mihi saepe pollicitum esse: Cherea, aliquid inveni
Modo quod ames: in ea re utilitatem ego faciam ut cognoscas meam?
Cum in cellulam ad te patris penum omnem congerebam clanculum.

PARMENO.

Age, inepte.

CHEREA.

Hoc hercle factum est. Fac sis nunc promissa appareant
Sive adeo digna res est, ubi tu nervos intendas tuos.
Haud similis virgo est virginum nostrarum, quas matres student

PARMENON (*à Cherée*).

D'où vient cette tristesse ? cet air agité ! D'où venez vous ?

CHERÉE.

Moi ? Je ne sais ma foi ni d'où je viens, ni où je vais, tant je suis hors de moi.

PARMENON.

Qu'avez-vous donc ?

CHERÉE.

J'aime.

PARMENON.

Ah, ah.

CHERÉE.

C'est aujourd'hui, Parmenon, qu'il faut me faire voir que homme tu es. Tu me l'as promis plusieurs fois, tu le sais. Cherée, trouvez seulement un objet qui vous plaise, et je vous montrerai mon savoir-faire. Voilà ce que tu me disais, lorsque je te portais furtivement toutes les provisions de mon père dans ta loge (1).

PARMÉNON.

Allons, vous badinez.

CHERÉE.

Je l'ai ma foi trouvé cet objet. Tiens-moi parole. Il mérite bien que tu dresses toutes tes batteries. Ce n'est pas une fille comme les nôtres à qui les mères abaissent les épaules, serrent la poitrine pour leur faire une taille élégante. Quel-

Demissis humeris esse, vincto pectore, ut gràciles sient.
Si qua est habitior paulo, pugilem esse aiunt: deducunt cibum.
Tametsi bona est natura, reddunt curatura junceas.
Itaque ergo amantur...

PARMENO.

Quid tua istaec?

CHEREA.

Nova figura oris.

PARMENO.

Papae!

CHEREA.

Color verus, corpus solidum et succi plenum.

PARMENO.

Anni?

CHEREA.

Anni? Sexdecim

PARMENO.

Flos ipse.

CHEREA.

Hanc tu mihi, vel vi, vel clam, vel precario[5],
Fac tradas: mea nil refert, dum potiar modo.

PARMENO.

Quid, virgo cuja est?

CHEREA.

Nescio hercle.

PARMENO.

Unde est?

qu'une a-t-elle un peu d'embonpoint, la mère dit qu'elle ressemble à un athlète, lui retranche la nourriture. Malgré la bonté de son tempérament, à force de régime, on en fait un fuseau. Aussi on les aime....

PARMENON.

Et la vôtre?

CHERÉE.

C'est une beauté toute différente.

PARMENON.

Ah, ah!

CHERÉE.

Un teint naturel, une chair ferme, l'embonpoint de la santé.

PARMENON.

L'âge?

CHERÉE.

L'âge? Seize ans.

PARMENON.

C'est la fleur de la jeunesse.

CHERÉE.

Tâche de me la faire avoir, ou de gré, ou de force, ou par adresse, n'importe comment, pourvu que je la possède.

PARMENON.

Et à qui est-elle cette fille?

CHERÉE.

Je n'en sais ma foi rien.

PARMENON.

D'où est-elle?

CHEREA.

Tantumdem.

PARMENO.

Ubi habitat?

CHEREA.

Ne id quidem.

PARMENO.

Ubi vidisti?

CHEREA.

In via.

PARMENO.

Qua ratione amisisti?

CHEREA.

Id equidem adveniens mecum stomachabar modo:
Neque quemquam hominem esse ego arbitror, cui magis bonae
Felicitates omnes adversae sient.

PARMENO.

Quid hoc est sceleris?

CHEREA.

Perii!

PARMENO.

Quid factum est?

CHEREA.

Rogas?
Patris cognatum, atque aequalem, Archidemidem
Nostin'?

CHERÉE.

Tout de même.

PARMENON.

Où demeure-t-elle ?

CHERÉE.

Pas davantage.

PARMENON.

Où l'avez-vous vue ?

CHERÉE.

Dans la rue.

PARMENON.

Pourquoi ne l'avez-vous pas suivie ?

CHERÉE.

C'est de quoi j'enrageais en arrivant ici. Je ne crois pas 'il y ait un homme à qui les bonnes fortunes tournent plus al qu'à moi.

PARMENON.

Quel est donc votre malheur ?

CHERÉE.

Je suis perdu !

PARMENON.

Que vous est-il arrivé ?

CHERÉE.

Ce qui m'est arrivé ? Connais-tu le cousin de mon père, n vieux camarade Archidemide ?

PARMENO.

Quidni?

CHEREA.

Is, dum sequor hanc, fit mihi obviam.

PARMENO.

Incommode hercle.

CHEREA.

Imo enimvero infeliciter:
Nam incommoda alia sunt dicenda, Parmeno.
Illum liquet mihi dejerare, his mensibus
Sex, septem prorsum non vidisse proximis,
Nisi nunc, cum minime vellem, minimeque opus fuit.
Eho, nonne hoc monstri simile est? Quid ais?

PARMENO.

Maxume.

CHEREA.

Continuo accurrit ad me, quam longe quidem,
Incurvus, tremulus, labiis demissis, gemens:
Heus, heus, tibi dico, Cherea, inquit. Restiti.
Scin' quid ego te volebam? Dic. Cras est mihi
Judicium. Quid tum? Ut diligenter nunties
Patri, advocatus mane mihi esse ut meminerit[6].
Dum haec dicit, abiit hora. Rogo, numquid velit;
Recte, inquit. Abeo. Cum huc respicio ad virginem,
Illa sese interea commodum huc advorterat
In nostram hanc plateam.

PARMENO.

Mirum ni hanc dicit, modo
Huic quae data est dono.

PARMENON.

Assurément.

CHERÉE.

Pendant que je suivais cette fille je l'ai rencontré.

PARMENON.

Rencontre fâcheuse.

CHERÉE.

Dis malheureuse plutôt; fâcheuse est tout autre chose, Parmenon. Je puis bien jurer que je ne l'avais pas vu depuis six ou sept mois jusqu'à ce moment que sa rencontre m'était très-désagréable et très-inutile. N'y a-t-il pas là quelque chose qui tient du prodige? Qu'en dis-tu?

PARMENON.

Certainement.

CHERÉE.

Du plus loin qu'il me voit, il court à moi tout courbé, tremblant, les lèvres pendantes, essoufflé. Écoutez, écoutez; c'est vous, Cherée, que j'appelle. Je m'arrête. Savez-vous ce que je vous veux? Dites-le moi. Demain on juge mon procès. Eh bien votre procès? Dites, je vous prie, à votre père, n'y manquez pas, qu'il songe à venir du matin pour m'aider à soutenir ma cause. Pour me dire cela il me tient une heure. Je lui demande s'il n'a plus rien à m'ordonner. Il me dit que non. Je le quitte. Je me retourne du côté de cette jeune fille; justement elle venait de prendre par ici, dans notre place.

PARMENON (*à part*).

Je serais bien étonné si ce n'était pas celle qu'on a donnée à Thaïs.

CHEREA.

Huc cum advenio, nulla erat.

PARMENO.

Comites secuti scilicet sunt virginem?

CHEREA.

Verum, parasitus cum ancilla.

PARMENO.

Ipsa est, ilicet.

Desine, conclamatum est.

CHEREA.

Alias res agis.

PARMENO.

Istuc ago equidem.

CHEREA.

Nostin' quae sit? Dic mihi; aut

Vidistin'?

PARMENO.

Vidi; novi; scio quo abducta sit.

CHEREA.

Eho, Parmeno mi, nostin'?

PARMENO.

Novi.

CHEREA.

Et scis ubi siet?

PARMENO.

Huc deducta est ad Thaidem: ei dono data est.

CHERÉE (*poursuivant*).

J'y arrive. Plus de fille.

PARMENON (*à Cherée*).

Quelqu'un la suivait sans doute?

CHERÉE.

Oui, un parasite avec une servante.

PARMENON (*à part*).

C'est elle-même. (*A Cherée.*) Allons, ne vous inquiétez plus, c'est une affaire faite.

CHERÉE.

Tu t'occupes d'autre chose.

PARMENON.

Non, je répons à ce que vous me dites.

CHERÉE.

Saurais-tu qui elle est, dis-moi; l'aurais-tu vue?

PARMENON.

Je l'ai vue, je sais qui elle est, et où elle a été menée.

CHERÉE.

Quoi, mon cher Parmenon, tu sais qui elle est.

PARMENON.

Oui.

CHERÉE.

Et tu sais où elle est?

PARMENON.

On l'a conduite ici, chez Thaïs; on lui en a fait présent.

CHEREA.

Quis is est tam potens cum tanto munere hoc?

PARMENO.

Miles Thraso,
Phedriae rivalis.

CHEREA.

Duras fratris partes praedicas.

PARMENO.

Imo enim, si scias quod donum huic dono contra comparet,
Tum magis id dicas.

CHEREA.

Quodnam, quaeso hercle?

PARMENO.

Eunuchum.

CHEREA.

Illumne obsecro
Inhonestum hominem, quem mercatus est heri? Senem, mulierem?

PARMENO.

Istunc ipsum.

CHEREA.

Homo quatietur certe cum dono foras.
Sed istam Thaidem non scivi nobis vicinam[7].

PARMENO.

Haud diu est.

CHERÉE.

Quel est l'homme assez riche pour faire un si grand présent?

PARMENON.

Le capitaine Thrason, le rival de votre frère.

CHERÉE.

A ce compte mon frère n'a pas beau jeu.

PARMENON.

Ah! si vous saviez avec quel présent il prétend balancer celui-là, vous diriez bien autre chose.

CHERÉE.

Quel est-il, je te prie?

PARMENON.

Un eunuque.

CHERÉE.

Serait-ce, dis-moi, ce vilain homme qu'il acheta hier? ce vieil efféminé?

PARMENON.

Lui-même.

CHERÉE.

Sûrement mon homme sera jeté dehors avec son présent. Mais je ne savais pas que Thaïs fût notre voisine.

PARMENON.

Il n'y a pas long-temps.

CHEREA.

Perii! Nunquamne etiam me illam vidisse[8]? Ehodum, dic mihi,

Estne, ut fertur, forma...?

PARMENO.

Sane.

CHEREA.

At nihil ad nostram hanc?

PARMENO.

Alia res est.

CHEREA.

Obsecro te hercle, Parmeno, fac ut potiar.

PARMENO.

Faciam sedulo, ac

Dabo operam, adjutabo. Numquid me aliud...?

CHEREA.

Quo nunc is?

PARMENO.

Domum,

Ut mancipia haec, ita ut jussit frater, deducam ad Thaidem

CHEREA.

O fortunatum istum eunuchum[9], qui quidem in han detur domum!

PARMENO.

Quid ita?

CHEREA.

Rogitas? Summa forma semper conservam dom

Videbit: conloquetur: aderit una in unis aedibus:

CHERÉE.

Que je suis malheureux ! Ne l'avoir jamais vue ? Dis-moi, est-elle, comme on dit, d'une beauté... ?

PARMENON.

Oui.

CHERÉE.

Mais elle n'approche pas de la nôtre.

PARMENON.

C'est autre chose.

CHERÉE.

Je t'en conjure, Parmenon, fais en sorte que je l'aie.

PARMENON.

J'y ferai mon possible, j'y donnerai mes soins, je vous aiderai. Ne désirez-vous plus rien de moi ?

CHERÉE.

Où vas-tu présentement ?

PARMENON.

Au logis, pour exécuter les ordres de votre frère, et mener ces esclaves à Thaïs.

CHERÉE.

Ah ! qu'il est heureux, ce vilain eunuque, d'être conduit dans cette maison !

PARMENON.

Heureux ? En quoi ?

CHERÉE.

Peux-tu faire cette question ? Une aussi belle esclave sera sa compagne, il la verra à tout instant, lui parlera, sera

Cibum nonnunquam capiet cum ea: interdum propter dormiet.

PARMENO.

Quid si nunc tute fortunatus fias?

CHEREA.

Qua re, Parmeno?

Responde.

PARMENO.

Capias tu illius vestem.

CHEREA.

Vestem? Quid tum postea?

PARMENO.

Pro illo te deducam.

CHEREA.

Audio.

PARMENO.

Te esse illum dicam.

CHEREA.

Intellego.

PARMENO.

Tu illis fruare commodis, quibus tu illum dicebas modo:
Cibum una capias, adsis, tangas, ludas, propter dormias:
Quandoquidem illarum neque quisquam te novit, neque scit qui sies.
Praeterea forma, et aetas ipsa est, facile ut pro eunucho probes.

CHEREA.

Dixti pulchre: nunquam vidi melius consilium dari.

dans le même appartement qu'elle, mangera quelquefois avec elle, couchera quelquefois dans sa chambre.

PARMENON.

Et si vous deveniez cet heureux-là?

CHERÉE.

Comment cela, Parmenon, dis-moi?

PARMENON.

Si vous preniez ses habits?

CHERÉE.

Ses habits? Et après.

PARMENON.

Si je vous menais à sa place.

CHERÉE.

J'entends.

PARMENON.

Si je disais que vous êtes l'eunuque.

CHERÉE.

Je comprends.

PARMENON.

Vous jouiriez de tous les plaisirs dont vous disiez à l'instant qu'il jouirait; vous seriez avec elle à manger, à jouer, à rire; vous coucheriez dans son appartement: puisqu'aucune de ses femmes ne vous connaît ni ne sait qui vous êtes. D'ailleurs vous êtes d'une figure et d'un âge à passer aisément pour eunuque.

CHERÉE.

C'est bien dit. On n'a jamais donné un meilleur conseil.

Age, eamus intro : nunc jam orna me, abduc, duc quantum potes.

PARMENO.

Quid agis? Jocabar equidem.

CHEREA.

Garris.

PARMENO.

Perii! Quid ego egi miser?
Quo trudis? Perculeris jam tu me. Tibi equidem dico, mane.

CHEREA.

Eamus.

PARMENO.

Pergin'?

CHEREA.

Certum est.

PARMENO.

Vide ne nimium calidum hoc sit modo.

CHEREA.

Non est profecto : sine.

PARMENO.

At enim istaec in me cudetur faba[10] : ah?
Flagitium facimus.

CHEREA.

An id flagitium est, si in domum meretriciam
Deducar, et illis crucibus, quae nos, nostramque adolescentiam
Habent despicatam, et quae nos semper omnibus cruciant modis,

Allons, entrons. Ajuste-moi tout à l'heure, emmène-moi, conduis-moi le plutôt que tu pourras.

PARMENON.

Que voulez-vous faire ? Je plaisantais.

CHERÉE (*entraînant Parmenon*).

Tu te moques.

PARMENON.

Je suis perdu ! Qu'ai-je fait, malheureux ! Où m'entraînez-vous ? Vous allez me perdre. Mais c'est à vous que je parle ; laissez-moi.

CHERÉE.

Allons.

PARMENON.

Encore ?

CHERÉE.

J'y suis résolu.

PARMENON.

Prenez garde qu'il n'y fasse trop chaud.

CHERÉE.

Il n'y a rien à craindre, laisse-moi faire.

PARMENON.

Ce sera donc moi qui en paierai les pots cassés. Ah, nous allons commettre un crime.

CHERÉE.

Est-ce un crime de m'introduire dans la maison d'une Thaïs, et de rendre le change à des coquines qui se jouent de notre âge, qui nous font essuyer toutes sortes d'indignités ? est-ce un crime de les tromper comme elles nous trompent ? N'en est-ce pas un plutôt de souffrir leurs traitements ? N'en

Nunc referam gratiam; atque eas itidem fallam, ut ab illis fallimur?
An potius haec pati[11]? AEquom est fieri, ut a me ludatur dolis?
Quod qui rescierint, culpent: illud merito factum omnes putent.

PARMENO.

Quid istuc? Si certum est facere, facias; verum ne post conferas
Culpam in me.

CHEREA.

Non faciam.

PARMENO.

Jubesne?

CHEREA.

Jubeo, cogo, atque impero.

PARMENO.

Nunquam defugiam auctoritatem: sequere. Di vortant bene.

serais-je pas blâmé de tous ceux qui le sauraient? Et n'est-ce pas une justice de me moquer d'elle? J'en serai universellement approuvé.

PARMENON.

Pourquoi tant de discours? Si vous y êtes résolu, faites; mais ensuite n'allez pas jeter la faute sur moi.

CHERÉE.

Non.

PARMENON.

Vous me l'ordonnez?

CHERÉE.

Je te l'ordonne, je fais plus, je t'y force, je t'y contrains.

PARMENON.

Je ne vous désobéirai jamais. Suivez-moi. Fassent les dieux que ceci nous tourne à bien!

ACTUS III.

SCENA I.

THRASO, GNATO, PARMENO.

THRASO.

MAGNAS vero agere gratias Thais mihi?...

GNATO.

Ingentes.

THRASO.

Ain' tu, laeta est?

GNATO.

Non tam ipso quidem
Dono, quam abs te datum esse: id vero serio
Triumphat[1].

PARMENO.

Huc proviso, ut, ubi tempus siet,
Deducam. Sed eccum militem.

THRASO.

Est istuc datum
Profecto mihi, ut sint grata, quae facio omnia.

GNATO.

Advorti hercle animum.

THRASO.

Vel rex semper maxumas
Mihi agebat, quidquid feceram: aliis non item.

ACTE III.

SCÈNE I.

THRASON, GNATON, PARMENON.

THRASON.

Thaïs me rend donc de grandes actions de grâces?

GNATON.

Très-grandes.

THRASON.

Ne dis-tu pas qu'elle est enchantée?

GNATON.

Moins du présent, que parce qu'il vient de vous. C'est pour elle un vrai triomphe.

PARMENON *(sortant de chez son maître)*.

Je viens voir quand il sera temps de les conduire. *(Apercevant Thrason.)* Mais voilà le capitaine.

THRASON *(à Gnaton sans apercevoir Parmenon)*.

Il est vrai que j'ai le don de rendre agréable tout ce que je fais.

GNATON.

Je m'en suis par ma foi bien aperçu.

THRASON.

Le roi lui-même me remerciait on ne peut pas plus, de tout ce que je faisais. Avec les autres il en usait bien différemment.

GNATO.

Labore alieno magno partam gloriam
Verbis saepe in se transmovet, qui habet salem[2],
Qui in te est.

THRASO.

Habes.

GNATO.

Rex te ergo in oculis...

THRASO.

Scilicet.

GNATO.

Gestare.

THRASO.

Vero. Credere omnem exercitum,
Consilia.

GNATO.

Mirum!

THRASO.

Tum, sicubi eum satietas
Hominum, aut negoti si quando odium ceperat,
Requiescere ubi volebat[3], quasi... nostin'?

GNATO.

Scio.
Quasi ubi illam expueret miseriam ex animo.

THRASO.

Tenes.
Tum me convivam solum adducebat sibi.

GNATON.

La gloire que les autres ont acquise avec bien de la peine, on se l'approprie par ses discours quand on a l'esprit que vous avez.

THRASON.

C'est cela.

GNATON.

Aussi ce roi....

THRASON.

Sans doute.

GNATON (*continuant*).

Vous couvait de ses yeux.

THRASON.

Assurément. Il me confiait son armée, ses desseins.

GNATON.

Quoi d'étonnant?

THRASON.

Et puis quand il était ennuyé de ses courtisans, fatigué des affaires, et qu'il voulait se reposer, comme..... Tu m'entends?

GNATON.

Très-bien. Comme pour éloigner de soi tous ces dégoûts.

THRASON.

Justement. Alors il m'emmenait manger avec lui tête à tête.

GNATO.

Hui!
Regem elegantem narras[4].

THRASO.

Imo sic homo
Est perpaucorum hominum.

GNATO.

Imo nullorum arbitror,
Si tecum vivit.

THRASO.

Invidere omnes mihi:
Mordere clanculum: ego non flocci pendere:
Illi invidere misere. Verum unus tamen
Impense, elephantis quem indicis praefecerat.
Is ubi molestus magis est, quaeso, inquam, Strato,
Eone es ferox, quia habes imperium in belluas?

GNATO.

Pulchre mehercle dictum, et sapienter. Papae!
Jugularas hominem[4]. Quid ille?

THRASO.

Mutus illico.

GNATO.

Quidni esset?

PARMENO.

Di vostram fidem! Hominem perditum,
Miserumque, et illum sacrilegum!

THRASO.

Quid illud, Gnato,
Quo pacto Rhodium tetigerim in convivio,
Nunquam tibi dixi?

GNATON.

Oh, oh ! vous me parlez là d'un roi qui sait choisir sa compagnie.

THRASON.

C'est un homme à qui peu de gens ont le talent de plaire.

GNATON.

Mais personne ne doit lui plaire, s'il vous goûte.

THRASON.

Les courtisans me portaient tous envie, me déchiraient en secret, je m'en moquais. Ils crevaient de jalousie. Mais surtout un d'eux qui gouvernait les éléphants des Indes. Un jour qu'il m'importunait plus qu'à l'ordinaire : quoi donc, Straton, lui dis-je, est-ce parce que vous commandez à des bêtes que vous êtes si fier ?

GNATON.

Voilà par ma foi ce qui s'appelle un bon mot, un mot plein d'esprit. Grands dieux ! c'était lui couper la gorge. Et que répondit-il ?

THRASON.

Il demeura muet.

GNATON.

Comment ne le serait-il pas devenu ?

PARMENON *(à part, regardant Thrason)*.

Oh grands dieux ! quel pauvre imbécile. *(Vers Gnaton.)* Et quel scélérat !

THRASON.

Et la manière dont je raillai un Rhodien à table, te l'ai-je conté, Gnaton ?

GNATO.

Nunquam, sed narra, obsecro.
Plus millies audivi.

THRASO.

Una in convivio
Erat hic, quem dico, Rhodius adolescentulus.
Forte habui scortum: coepit ad id alludere,
Et me irridere. Quid agis, inquam, homo impudens?
Lepus tute es, et pulpamentum quaeris?

GNATO.

Ha, ha, hae!

THRASO.

Quid est?

GNATO.

Facete, lepide, laute: nihil supra.
Tuumne, obsecro te, hoc dictum erat? Vetus credidi.

THRASO.

Audieras?

GNATO.

Saepe, et fertur in primis.

THRASO.

Meum est.

GNATO.

Dolet dictum imprudenti adolescenti, et libero[6].

PARMENO.

At te di perdant!

GNATO.

Quid ille, quaeso?

GNATON.

Non, mais dites-le moi. *(A part.)* Il me l'a dit plus de mille fois.

THRASON.

Avec moi dans un festin était ce jeune Rhodien dont je parle. J'avais par hasard une fille. Il se mit à badiner avec elle en se moquant de moi : que fais-tu, lui dis-je, impudent? Quoi, mignon (1), il te faut une mignonne?

GNATON.

Ha, ha, ha, ha!

THRASON.

Qu'en dis-tu?

GNATON.

Admirable! que d'esprit! de finesse! rien de mieux. Mais, je vous prie, est-il de vous ce bon mot? Je l'ai cru d'un ancien.

THRASON.

Tu l'avais entendu?

GNATON.

Souvent, et on le met au nombre des meilleurs.

THRASON.

Il est de moi.

GNATON.

Je suis fâché que cette raillerie soit tombée sur un jeune homme sans expérience et de bonne famille.

PARMENON *(à part)*.

Que les dieux te confondent!

GNATON.

Et que répondit-il, je vous prie?

THRASO.

Perditus.

Risu omnes, qui aderant, emoriri. Denique
Metuebant omnes jam me.

GNATO.

Non injuria.

THRASO.

Sed heus tu, purgon' ego me de isthac Thaidi[7],
Quod eam me amare suspicata est?

GNATO.

Nihil minus;

Imo magis auge suspicionem.

THRASO.

Cur?

GNATO.

Rogas?

Scin'[8]? Si quando illa mentionem Phedriae
Facit, aut si laudat, te ut male urat.

THRASO.

Sentio.

GNATO.

Id ut ne fiat, haec res sola est remedio.
Ubi nominabit Phedriam, tu Pamphilam
Continuo. Si quando illa dicet Phedriam
Commissatum intromittamus; tu, Pamphilam
Cantatum provocemus. Si laudabit haec
Illius formam; tu hujus contra. Denique
Par pari referto, quod eam remordeat.

THRASON.

Il fut confondu. Tous les convives étouffaient de rire. Enfin depuis ce moment tout le monde me redoutait.

GNATON.

Avec raison.

THRASON.

Mais, écoute ; me justifierai-je auprès de Thaïs, qui me soupçonne d'aimer cette esclave ?

GNATON.

Gardez-vous en bien. Au contraire, augmentez ses soupçons.

THRASON.

Pourquoi ?

GNATON.

Vous me le demandez ? Savez-vous une chose ? Quand elle parle de Phedria, quand elle fait son éloge, c'est pour vous piquer de jalousie.

THRASON.

Je le sens bien.

GNATON.

Pour l'empêcher vous n'avez qu'un moyen. Lorsqu'elle prononcera le nom de Phedria, aussitôt parlez de Pamphila. Lorsqu'elle dira : *invitons Phedria à manger*, dites : *engageons Pamphila à chanter*. Quand elle vantera la bonne mine de Phedria, de votre côté vantez la beauté de Pamphila Enfin rendez-lui le change, pour la piquer à son tour.

THRASO.

Si quidem me amaret[9], tum isthuc prodesset, Gnato.

GNATO.

Quando illud, quod tu das, expectat, atque amat,
Jamdudum amat te: jamdudum illi facile fit
Quod doleat. Metuet semper, quem ipsa nunc capit
Fructum, ne quando iratus tu alio conferas.

THRASO.

Bene dixti. At mihi istuc non in mentem venerat.

GNATO.

Ridiculum; non enim cogitaras: caeterum,
Idem hoc tute melius quanto invenisses, Thraso.

SCENA II.

THAIS, THRASO, PARMENO, GNATO, PYTHIAS, SERVA AETHIOPS, CHEREA, THAIDIS ANCILLAE.

THAIS.

AUDIRE vocem visa sum modo militis[1].
Atque eccum. Salve, mi Thraso.

THRASO.

O Thais mea,
Meum suavium, quid agitur? Ecquid nos amas
De fidicina istac?

THRASON.

Cela serait bon si elle m'aimait.

GNATON.

Puisqu'elle attend, puisqu'elle soupire après vos présents, il y a long-temps qu'elle vous aime : il y a long-temps que vous avez de quoi la chagriner. Elle craindra toujours que vous ne portiez ailleurs le bien que vous lui faites, si elle venait à vous fâcher.

THRASON.

C'est bien dit. Cela ne m'était pas venu dans l'esprit.

GNATON.

Vous plaisantez, c'est que vous n'y aviez pas songé; car de vous-même, Thrason, vous auriez trouvé beaucoup mieux.

SCÈNE II.

THAIS, THRASON, PARMENON, GNATON, PYTHIAS, UNE ESCLAVE ÉTHIOPIENNE, CHERÉE, LES SUIVANTES DE THAÏS.

THAÏS *(sortant de sa maison).*

Il m'a semblé entendre la voix du capitaine. *(Apercevant Thrason.)* Mais le voilà. Bonjour, mon cher Thrason.

THRASON.

Ma Thaïs, mon petit cœur, qu'en dit-on ? M'aime-t-on un peu, pour cette chanteuse ?....

PARMENO.

Quam venuste! Quod dedit
Principium adveniens!

THAIS.

Plurimum merito tuo.

GNATO.

Eamus ergo ad coenam: quid stas?

PARMENO.

Hem alterum:
Ex homine hunc natum dicas[2].

THAIS.

Ubi vis, non moror.

PARMENO.

Adibo, atque adsimulabo quasi nunc exeam.
Ituran' Thais quopiam es?

THAIS.

Ehem! Parmeno,
Bene pol fecisti: hodie itura...

PARMENO.

Quo?

THAIS.

Ecquid hunc non vides?

PARMENO.

Video, et me taedet. Ubi vis, dona adsunt tibi
A Phedria[3].

THRASO.

Quid stamus? Cur non imus hinc?

PARMENON *(à part ironiquement).*

Qu'il est galant ! le beau début !

THAÏS.

Je vous aime beaucoup pour vous-même.

GNATON.

Cela étant, allons souper. Que faites-vous ici ?

PARMENON *(à part).*

En voici d'un autre. Qu'ils se ressemblent bien !

THAÏS.

Quand vous voudrez, je suis à vos ordres.

PARMENON *(à part).*

Je vais l'aborder et feindre que je ne fais que de sortir. *(A Thaïs.)* Madame, allez-vous quelque part ?

THAÏS.

Ha ! Parmenon, tu as bien fait de venir. Aujourd'hui je vais....

PARMENON.

Où ?

THAÏS *(bas à Parmenon).*

Est-ce que tu ne vois pas cet homme ?

PARMENON *(à Thaïs).*

Oui je le vois, et j'en enrage. Dès qu'il vous plaira les recevoir, ils sont tout prêts les présents de Phedria.

THRASON.

Pourquoi rester ici ? Que ne partons-nous ?

PARMENO.

Quaeso hercle ut liceat, pace quod fiat tua,
Dare huic quae volumus, convenire et conloqui.

THRASO.

Perpulchra credo dona, haud nostris similia.

PARMENO.

Res indicabit. Heus jubete istos foras
Exire, quos jussi, ocius. Procede tu huc.
Ex AEthiopia est usque haec.

THRASO.

Hic sunt tres minae.

GNATO.

Vix.

PARMENO.

Ubi tu es, Dore? Accede huc: hem eunuchum tibi,
Quam liberali facie, quam aetate integra!

THAIS.

Ita me di ament, honestus est.

PARMENO.

Quid tu ais, Gnato?
Numquid habes quod contemnas? Quid tu autem Thraso?
Tacent: satis laudant. Fac periculum in litteris,
Fac in palestra, in musicis: quae liberum
Scire aequum est adolescentem, solertem dabo.

THRASO.

Ego illum eunuchum, si opus sit, vel sobrius.

PARMENO.

Atque haec qui misit, non sibi soli postulat

PARMENON *(à Thrason)*.

Permettez, s'il vous plaît, trouvez bon que je présente à Madame les présents que j'ai à lui faire, que je l'aborde, que je lui parle.

THRASON *(avec ironie)*.

Ils seront beaux sans doute ses présents, et ne ressembleront guère aux nôtres.

PARMENON *(à Thrason)*.

Il faut les voir. *(Vers la maison.)* Holà, faites venir ces esclaves que j'ai dit. Hâtez-vous. *(A l'Éthiopienne.)* Avance, toi. Elle est du fond de l'Éthiopie, celle-ci.

THRASON.

Cela peut valoir trois mines.

GNATON.

Au plus.

PARMENON *(à Cherée déguisé en eunuque)*.

Où es-tu, Dorus? Approche. Madame, voilà votre eunuque. Qu'il a bonne mine! Quelle fleur de jeunesse!

THAÏS.

Oui en vérité, il est fort bien.

PARMENON *(à Gnaton)*.

Qu'en dites-vous, Gnaton? Y trouvez-vous quelque chose à blâmer? *(A Thrason)* Et vous, Thrason? Ils se taisent. C'est un assez bel éloge. Interrogez-le sur les belles-lettres, essayez-le sur les exercices, sur la musique (1); je vous le garantis instruit de tout ce que doit savoir un jeune homme bien né.

THRASON.

Moi, un pareil eunuque, dans un besoin, même à jeun.

PARMENON *(à Thaïs)*.

Et celui qui vous fait ce présent n'exige pas que vous viviez

Te vivere, et sua causa excludi caeteros;
Neque pugnas narrat, neque cicatrices suas
Ostentat, neque tibi obstat, quod quidam facit.
Verum, ubi molestum non erit, ubi tu voles,
Ubi tempus tibi erit, sat habet, si tum recipitur.

THRASO.

Apparet servum hunc esse domini pauperis
Miserique.

GNATO.

Nam hercle nemo posset, sat scio,
Qui haberet qui pararet alium, hunc perpeti.

PARMENO.

Tace tu, quem ego esse infra infimos omnes puto
Homines. Nam qui huic animum assentari induxeris,
E flamma petere te cibum posse arbitror.

THRASO.

Jamne imus.

THAIS.

Hos prius introducam, et, quae volo,
Simul imperabo. Postea continuo exeo.

THRASO.

Ego hinc abeo: tu istam opperire.

PARMENO.

Haud convenit
Una cum amica ire imperatorem in via.

THRASO.

Quid tibi ego multa dicam? Domini similis es.

pour lui seul, que pour lui vous chassiez tous les autres. Il ne vous raconte pas ses combats, ne montre pas avec ostentation ses cicatrices, ne vous gêne point, comme font certaines gens; mais lorsqu'il ne vous incommodera pas, lorsque vous le voudrez, lorsque vous en aurez le temps, il sera content si vous le recevez.

THRASON.

Il paraît que ce valet appartient à un maître pauvre et misérable.

GNATON.

En effet, un homme ne pourrait sûremeut supporter celui-là, s'il avait de quoi en acheter un autre.

PARMENON.

Tais-toi, le plus vil des misérables. Puisque tu peux te résoudre à flatter un tel homme, je te crois capable de manger la viande des bûchers (2).

THRASON *(à Thaïs)*.

Partons-nous?

THAÏS.

Je vais d'abord conduire ces esclaves chez moi, y donner mes ordres. Je reviens à l'instant.

THRASON *(à Gnaton)*.

Je m'en vais; toi, attends Thaïs.

PARMENON *(à Thrason avec ironie)*.

Il ne convient pas qu'un général se montre dans la rue avec son amie.

THRASON *(à Parmenon)*.

Que veux-tu que je te dise de plus? Tu ressembles à ton maître.

GNATO.

Ha, ha, hae!

THRASO.

Quid rides?

GNATO.

Isthuc quod dixti modo:
Et illud de Rhodio dictum in mentem venit.
Sed Thais exit.

THRASO.

Abi, praecurre, ut sint domi
Parata.

GNATO.

Fiat.

THAIS.

Diligenter, Pythias,
Fac cures, si Chremes huc forte advenerit,
Ut ores, primum ut maneat: si id non commodum est:
Ut redeat: si id non poterit, ad me adducito.

PYTHIAS.

Ita faciam.

THAIS.

Quid? quid aliud volui dicere?
Hem, curate istam diligenter virginem.
Domi adsitis, facite.

THRASO.

Eamus.

THAIS.

Vos me sequimini.

GNATON.

Ha, ha, ha.

THRASON.

De quoi ris-tu?

GNATON.

De ce que vous venez de dire, et puis je me rappelle votre bon mot à ce Rhodien. Mais Thaïs revient.

THRASON.

Va vite, cours devant. Que tout soit prêt à la maison.

GNATON.

Soit.

THAÏS *(à Pythias)*.

Exécute ponctuellement ce que je t'ai ordonné, Pythias. Si par hasard Chrémès vient ici, tu le prieras de m'attendre. S'il n'a pas le temps, dis-lui de revenir; s'il ne le peut pas, amène-le moi.

PYTHIAS.

Je n'y manquerai pas.

THAÏS *(rêvant)*.

Mais, que voulais-je te dire encore? M'y voilà. Ayez bien soin de cette fille. Tâchez de rester au logis.

THRASON.

Allons.

THAÏS *(à d'autres esclaves)*.

Vous autres, suivez-moi.

SCENA III.

CHREMES.

PROFECTO, quanto magis magisque cogito,
Nimirum dabit haec Thais mihi magnum malum;
Ita me video ab ea astute labefactarier.
Jam tum, cum primum jussit me ad se accersier;
(Roget quis, quid tibi cum illa? ne noram quidem;)
Ubi veni, causam, ut ibi manerem, repperit.
Ait rem divinam fecisse se, et rem seriam
Velle agere mecum. Jam tum erat suspicio,
Dolo malo haec fieri omnia; ipsa accumbere
Mecum, mihi sese dare, sermonem quaerere.
Ubi friget, huc evasit: quam pridem pater
Mihi et mater mortui essent. Dico, jam diu.
Rus Sunii ecquod habeam, et quam longe a mari.
Credo ei placere hoc, sperat se a me avellere.
Postremo, ecqua inde parva periisset soror.
Ecquis cum ea una, quid habuisset, cum periit;
Ecquis eam posset noscere. Haec cur quaeritet?
Nisi si illa forte, quae olim periit parvola
Soror, hanc se intendit esse, ut est audacia.
Verum ea, si vivit, annos nata est sedecim,
Non major. Thais, quam ego sum, majuscula est.
Misit porro orare, ut venirem. Serio
Aut dicat quod volt[1], aut molesta ne siet:
Non hercle veniam tertio. Heus, heus.

SCÈNE III.

CHRÉMÈS *(seul)*.

En vérité, plus j'y songe, plus je crois que cette Thaïs me jouera quelque mauvais tour. Je vois qu'elle emploie toutes ses ruses pour me faire donner dans un piége. Dès la première fois qu'elle me fit prier de passer chez elle (qu'aviez-vous à démêler avec elle, me dira-t-on; je ne la connaissais pas seulement), lorsque j'y fus arrivé, elle chercha des prétextes pour me retenir. Elle avait fait un sacrifice, disait-elle, elle voulait me parler d'affaires sérieuses. Je soupçonnais déjà que tout cela se faisait à mauvaise intention. Elle se met à table à côté de moi, ne s'occupe que de moi, cherche à lier la conversation. Quand elle la voit languir, elle en vient à me demander combien il y a que mon père et ma mère sont morts. Long-temps, lui dis-je. Si j'ai une maison de campagne à Sunium, et à quelle distance de la mer. Je crois cette maison de son goût, et qu'elle se flatte de me l'escroquer. Enfin si je n'y avais pas perdu une petite sœur. Avec qui elle était, et quels habits elle avait quand elle fut enlevée; si quelqu'un pourrait la reconnaître. Pourquoi toutes ces questions? Prétendrait-elle par hasard être cette sœur qui fut prise toute petite? Elle est assez effrontée pour cela. Mais si elle vit encore, ma sœur, elle a seize ans, pas davantage, et Thaïs est un peu plus âgée que moi. Elle m'a encore envoyé chercher. Qu'elle me dise une bonne fois ce qu'elle me veut, et qu'elle ne m'importune plus; car ma foi je ne reviendrai pas une troisième fois. *(Il frappe à la porte de Thaïs.)* Holà, holà.

SCENA IV.

PYTHIAS, CHREMES.

PYTHIAS.

Hic quis est?

CHREMES.

Ego sum Chremes.

PYTHIAS.

O capitulum lepidissimum!

CHREMES.

Dico ego mihi insidias fieri?

PYTHIAS.

Thais maxumo

Te orabat opere, ut cras redires.

CHREMES.

Rus eo.

PYTHIAS.

Fac, amabo.

CHREMES.

Non possum, inquam.

PYTHIAS.

At apud nos hic mane,

Dum redeat ipsa.

CHREMES.

Nihil minus.

SCÈNE IV.

PYTHIAS, CHRÉMÈS.

PYTHIAS.

Qui est là ?

CHRÉMÈS.

Chrémès.

PYTHIAS.

O le plus aimable des hommes !

CHRÉMÈS.

N'ai-je pas bien dit qu'on me tend des piéges ?

PYTHIAS.

Thaïs vous prie très-instamment de revenir demain.

CHRÉMÈS.

Je pars pour la campagne.

PYTHIAS.

Faites-lui ce plaisir, je vous prie.

CHRÉMÈS.

Je ne puis, te dis-je.

PYTHIAS.

Attendez donc chez nous qu'elle revienne.

CHRÉMÈS.

Encore moins.

PYTHIAS.

Cur, mi Chremes?

CHREMES.

Malam in rem abis hinc.

PYTHIAS.

Si istuc ita certum est tibi,
Amabo, ut illuc transeas, ubi illa est.

CHREMES.

Eo.

PYTHIAS.

Abi, Dorias, cito hunc deduce ad militem.

SCENA V.

ANTIPHO.

HERI aliquot adolescentuli[1] coiimus in Piraeo,
In hunc diem ut de symbolis essemus. Chaeream ei rei
Praefecimus: dati annuli: locus, tempus constitutum est.
Praeteriit tempus: quo in loco dictum est, parati nihil est.
Homo ipse nusquam est: neque scio quid dicam, aut quid conjectem.
Nunc mihi hoc negoti caeteri dedere, ut illum quaeram:
Idque adeo visam si domi est. Quisnam hinc a Thaide exit?
Is est, an non est? Ipsus est. Quid hoc hominis! Qui hic ornatu' est?
Quid illud mali est? Nequeo satis mirari, neque conjicere.
Nisi quidquid est, procul hinc libet prius, quid sit, sciscitari.

PYTHIAS.

Pourquoi, mon cher Chrémès?

CHRÉMÈS.

Va-t-en au diable.

PYTHIAS.

Puisque vous êtes dans cette résolution, faites-moi le plaisir de passer où elle est.

CHRÉMÈS.

Allons.

PYTHIAS (*à une autre esclave*).

Va vite, Dorias, conduis Monsieur chez le capitaine.

SCÈNE V.

ANTIPHON (*seul*).

Hier nous étions plusieurs jeunes gens au port de Pirée, nous fîmes la partie de dîner ensemble aujourd'hui à frais communs. Nous chargeâmes Cherée d'ordonner le repas. On lui donne des gages, on convient de l'heure et du lieu. L'heure est passée : dans l'endroit convenu, rien de prêt. Notre homme ne se trouve point. Je ne sais qu'en dire et qu'en penser. Présentement les autres m'ont donné commission de le chercher; et voilà pourquoi je viens voir s'il est chez lui. Mais qui est-ce qui sort de chez Thaïs? Est-ce lui, ou non? C'est lui-même. Quelle figure! quel équipage! Quel malheur lui est arrivé? J'en suis bien inquiet, et je n'y puis rien deviner. Tenons-nous à l'écart, et tâchons de découvrir ce que ce peut être, avant de l'aborder.

SCENA VI.

CHEREA, ANTIPHO.

CHEREA.

Num quis hic est? Nemo est. Num quis hinc me sequitur? Nemo homo est.
Jamne erumpere hoc licet mihi gaudium? Pro Jupiter?
Nunc est profecto tempus, cum perpeti me possum interfici,
Ne hoc gaudium contaminet vita aegritudine aliqua.
Sed neminemne curiosum intervenire nunc mihi,
Qui sequatur quoquo eam[1]? Rogitando obtundat, enecet?
Quid gestiam, aut quid laetus sim? quo pergam, unde emergam, ubi siem
Vestitum hunc nactus, quid mihi quaeram, sanus sim, anne insaniam?

ANTIPHO.

Adibo, atque ab eo gratiam hanc, quam video velle, inibo.
Cherea, quid est quod sic gestis? Quid sibi hic vestitus quaerit?
Quid est quod laetus sis? Quid tibi vis? Satisne sanus? Quid me
Aspectas? Quid taces?

CHEREA.

O festus dies hominis[2]! amice,

SCÈNE VI.

CHERÉE *(en habit d'eunuque, sortant de chez Thaïs)* et ANTIPHON *(qui se tient à l'écart).*

CHERÉE.

N'Y a-til personne ici ? Non. Personne. Je puis donc présentement laisser éclater ma joie. Oh grand Jupiter ! dans ce moment je recevrais volontiers la mort. Je crains qu'une plus longue vie n'empoisonne de quelque chagrin mon bonheur présent. Mais ne rencontrerai-je aucun homme curieux qui me suive partout ? qui m'étourdisse, m'assomme de questions? qui me demande pourquoi je suis si transporté, si joyeux ! où je vais, d'où je viens, où j'ai pris cet habillement, quel est mon dessein, si je suis dans mon bon sens, ou si j'ai perdu l'esprit ?

ANTIPHON *(à part).*

Je vais l'aborder et lui faire le plaisir qu'il paraît désirer. *(Haut.)* Cherée, pourquoi ces transports ? Que veut dire cet habillemsnt ! D'où vous vient cette joie ? Quel est votre dessein ? Êtes-vous en votre bon sens ? Pourquoi me regarder sans répondre ?

CHERÉE.

O l'heureux jour pour moi ! Mon ami, je vous salue ; vous

Salve: nemo est omnium, quem ego magis nunc cuperem quam te.

ANTIPHO.

Narra isthuc, quaeso, quid siet.

CHEREA.

Imo ego te obsecro hercle, ut audias.
Nostin' hanc, quam amat frater?

ANTIPHO.

Novi. Nempe opinor Thaidem.

CHEREA.

Istam ipsam.

ANTIPHO.

Sic commemineram.

CHEREA.

Quaedam hodie est ei dono data
Virgo. Quid ego ejus tibi nunc faciem praedicem, aut laudem, Antipho?
Cum me ipsum noris, quam elegans formarum spectator siem,
In hac commotus sum.

ANTIPHO.

Ain' tu?

CHEREA.

Primam dices, scio, si videris.
Quid multa verba? Amare coepi. Forte fortuna domi
Erat quidam eunuchus, quem mercatus fuerat frater Thaidi;

êtes l'homme du monde que je désirais le plus rencontrer en ce moment.

ANTIPHON.

Dites-moi donc, je vous prie, ce que vous avez.

CHERÉE.

C'est moi qui vous conjure de m'écouter. Connaissez-vous cette femme que mon frère aime ?

ANTIPHON.

Oui, je pense que c'est Thaïs.

CHERÉE.

Elle-même.

ANTIPHON.

Je m'en souvenais.

CHERÉE.

Aujourd'hui on lui a fait présent d'une jeune fille. Pourquoi vous ferais-je l'éloge de sa figure ? Vous savez que je suis connaisseur en beautés. Elle m'a frappé.

ANTIPHON.

Vraiment ?

CHERÉE.

Si vous la voyez, vous la trouverez incomparable. Enfin j'en suis devenu amoureux. Par hasard il y avait chez nous un eunuque, que mon frère avait acheté pour Thaïs. On ne

Neque is deductus etiam tum ad eam. Submonuit me Parmeno
Ibi servus, quod ego arripui.

ANTIPHO.

Quid id est?

CHEREA.

Tacitus, citius audies:
Ut vestem cum illo mutem, et pro illo jubeam me illuc deducier.

ANTIPHO.

Pro eunuchon'?

CHEREA.

Sic est.

ANTIPHO.

Quid tandem ex ea re ut caperes commodi?

CHEREA.

Rogas? Viderem, audirem, essem una quacum cupiebam, Antipho.
Num parva causa, aut parva ratio est? Traditus sum mulieri.
Illa ilico ubi me accepit, laeta vero ad se abducit domum,
Commendat virginem.

ANTIPHO.

Cui? Tibine?

CHEREA.

Mihi.

ANTIPHO.

Satis tuto tamen.

l'avait pas encore conduit chez elle. Parmenon, notre valet, m'a donné un conseil que j'ai saisi.

ANTIPHON.

Quel conseil?

CHERÉE.

Ne m'interrompez pas, vous serez instruit plus promptement. C'est de changer d'habit avec cet eunuque, et de me faire introduire à sa place.

ANTIPHON.

A la place de l'eunuque?

CHERÉE.

Oui.

ANTIPHON.

Et quel avantage enfin tirer de ce changement?

CHERÉE.

Belle demande! De voir, d'entendre, et d'être avec celle que je désirais, mon ami. Est-ce là un faible motif, une mauvaise raison? On me présente à Thaïs, qui, en me recevant, me conduit toute joyeuse dans sa maison, et recommande la jeune fille.

ANTIPHON.

A qui? A toi?

CHERÉE.

A moi.

ANTIPHON.

Voilà une fille bien en sûreté.

CHEREA.

Edicit, ne vir quisquam ad eam adeat: et mihi, ne abscedam, imperat:
In interiore parte ut maneam solus cum sola: annuo,
Terram intuens modeste.

ANTIPHO.

Miser!

CHEREA.

Ego, inquit, ad coenam hinc eo:
Abducit secum ancillas: paucae, quae circa illam essent, manent,
Novitiae puellae. Continuo haec adornant, ut lavet:
Adhortor properent: dum apparatur, virgo in conclavi sedet,
Suspectans tabulam quamdam pictam, ubi inerat pictura haec; Jovem
Quo pacto Danaae misisse aiunt quondam in gremium imbrem aureum.
Egomet quoque id spectare coepi: et quia consimilem luserat
Jam olim ille ludum, impendio magis animus gaudebat mihi,
Deum sese in hominem convertisse, atque in alienas tegulas
Venisse clanculum per impluvium, fucum factum mulieri.
At quem deum? Qui templa coeli summa sonitu concutit.
Ego homuncio hoc non facerem? Ego illud vero ita feci, ac lubens.

CHERÉE,

Thaïs me défend de laisser entrer aucun homme auprès d'elle, m'ordonne de ne la pas quitter, et de demeurer seul avec elle dans l'appartement le plus reculé (1). Les yeux modestement baissés, je lui fais signe de la tête que j'obéirai.

ANTIPHON.

Le pauvre malheureux !

CHERÉE.

Je vais souper en ville, me dit-elle. Elle emmène ses suivantes. Il en reste quelques-unes pour servir cette belle. C'étaient autant de novices. D'abord elles la déshabillent pour la mettre au bain. Je les exhorte à se hâter. Pendant les préparatifs, la jeune fille était assise dans une petite chambre, et regardait un tableau, où l'on voyait représentée cette pluie d'or que Jupiter, dit-on, fit tomber dans le giron de Danaé. Je me suis mis aussi à regarder ce tableau ; et parce que Jupiter s'était autrefois déguisé ainsi que moi, j'étais charmé qu'un dieu se fût métamorphosé en homme et fût descendu furtivement par les gouttières, pour tromper une femme. Et quel dieu encore ! Celui qui du bruit de son tonnerre ébranle l'immensité des cieux. Et moi, misérable mortel, je ne suivrais pas son exemple ? Je le suivrai, et sans remords. Pendant que je fais ces réflexions, on appelle la jeune fille pour prendre le bain. Elle y va, se baigne et revient ; ensuite on la met au lit. Je me tiens debout, j'attends qu'on me donne quelques ordres. Une des filles vient à moi : écoute, Dorus, me dit-elle, prends cet éventail, agite-le de cette manière,

Dum haec mecum reputo, accersitur lavatum interea virgo:
It, lavit, redit. Deinde eam in lectum illae collocant.
Sto expectans, si quid mihi imperent. Venit una, heus tu, inquit, Dore,
Cape hoc flabellum, ventulum huic sic facito, dum lavamus:
Ubi nos laverimus, si voles, lavato. Accipio tristis.

ANTIPHO.

Tum equidem istuc os tuum impudens videre nimium vellem:
Qui esset status, flabellum tenere te asinum tantum.

CHEREA.

Vix elocuta est hoc, foras simul omnes proruunt se.
Abeunt lavatum: perstrepunt, ita ut fit, domini ubi absunt.
Interea somnus virginem opprimit: ego limis specto
Sic per flabellum clanculum: simul alia circumspecto,
Satin' explorata sint. Video esse: pessulum ostio obdo.

ANTIPHO.

Quid tum?

CHEREA.

Quid? Quid tum? fatue?

ANTIPHO.

Fateor.

pour faire un peu d'air à cette jeune personne, tandis que nous nous baignerons; lorsque nous aurons pris le bain, tu le prendras si tu veux. Je reçois l'éventail d'un air triste.

ANTIPHON.

Je voudrais ma foi pour beaucoup avoir vu ta mine impudente et ta contenance. Un grand âne comme toi tenir un éventail.

CHERÉE.

A peine m'avait-elle donné cette commission, qu'elles sortent toutes ensemble. Elles vont se baigner, elles font grand bruit, comme c'est l'ordinaire des valets lorsque les maîtres sont absents. Ensuite le sommeil gagne ma jeune fille; et moi, du coin de l'œil, je regarde comme cela au travers de l'éventail, j'examine autour de moi; lorsque je vois qu'il n'y a rien à craindre, je pousse le verrou.

ANTIPHON.

Ensuite?

CHERÉE.

Comment, ensuite? Que tu es sot!

ANTIPHON.

Je l'avoue.

CHEREA.

An ego occasionem
Mihi ostentatam tantam, tam brevem, tam optatam, tam insperatam,
Amitterem? tum pol ego is essem vere, qui simulabar.

ANTIPHO.

Sane hercle ut dicis. Sed interim de symbolis quid actum est?

CHEREA.

Paratum est.

ANTIPHO.

Frugi es. Ubi? Domin'?

CHEREA.

Immo apud libertum Discum.

ANTIPHO.

Perlonge est.

CHEREA.

Sed tanto ocius properemus.

ANTIPHO.

Muta vestem.

CHEREA.

Ubi mutem? Perii: nam domo exulo nunc. Metuo fratrem,
Ne intus sit: porro autem, pater ne rure redierit jam.

ANTIPHO.

Eamus ad me: ibi proxumum est ubi mutes.

CHERÉE.

Une occasion si peu durable, si désirée, aussi inattendue, se serait présentée, et je l'aurais perdue? Il aurait fallu être celui dont je jouais le personnage.

ANTIPHON.

C'est ma foi bien dit. Mais cependant, notre dîner, où en est-il?

CHERÉE.

Il est prêt.

ANTIPHON.

Tu es un galant homme. Où? chez toi?

CHERÉE.

Non. Chez l'affranchi Discus (2).

ANTIPHON.

Il y a loin.

CHERÉE.

Il faut aller d'autant plus vite.

ANTIPHON.

Change d'habit.

CHERÉE.

Où en changer? Je suis fort embarrassé. Je n'ose pas rentrer au logis. Je crains que mon frère n'y soit. Je crains encore que mon père ne soit revenu de la campagne.

ANTIPHON.

Allons chez moi, c'est l'endroit le plus près où tu puisses quitter cet accoutrement.

CHEREA.

Recte dicis.

Eamus: et de istac simul, quo pacto porro possim
Potiri, consilium volo capere una tecum.

ANTIPHO.

Fiat.

CHERÉE.

C'est bien dit. Allons. Je veux aussi délibérer avec toi sur les moyens d'avoir cette fille.

ANTIPHON.

Soit.

ACTUS IV.

SCENA I.

DORIAS.

Ita me Di bene ament, quantum ego illum vidi, nonnihil timeo
Misera, ne quam ille hodie insanus turbam faciat, aut vim Thaidi.
Nam postquam iste advenit Chremes, adolescens frater virginis,
Militem rogat, illum admitti ut jubeat. Ille continuo irasci:
Neque negare audere. Thais porro instare, ut hominem invitet.
Id faciebat retinendi illius causa: quia illa, quae cupiebat
De sorore ejus indicare, ad eam rem tempus non erat.
Invitat tristis. Mansit ibi. Illa cum illo sermonem occipit.
Miles vero sibi putare adductum ante oculos aemulum:
Voluit facere contra huic aegre: heus, heus, inquit, puer, Pamphilam
Arcesse[1], ut delectet hic nos. Illa exclamat, minime gentium;
Tun' in convivium illam? Miles tendere: inde ad jurgium.
Interea aurum sibi clam mulier demit, dat mihi ut auferam.
Hoc est signi, ubi primum poterit, sese illinc subducet, scio.

ACTE IV.

SCÈNE I.

DORIAS (*seul, qui revient de chez Thrason*).

En vérité, sur ce que j'ai pu voir, je crains bien que ce brutal ne fasse aujourd'hui quelque tapage, et n'insulte ma maîtresse. Lorsque Chrémès, le frère de cette fille, est arrivé, Thaïs a prié le capitaine de le faire entrer. Aussitôt il s'est mis en colère; il n'a cependant pas osé la refuser. Thaïs ensuite l'a pressé d'engager ce jeune homme à dîner; ce qu'elle en faisait c'était pour l'arrêter, parce que ce n'était pas là le moment de lui dire ce qu'elle avait à lui révéler au sujet de sa sœur. Thrason l'invite de mauvaise grâce. Chrémès reste. Ma maîtresse lie conversation avec lui; et le capitaine, de s'imaginer qu'on lui met un rival sous les yeux. Afin de chagriner Thaïs à son tour : holà, holà, dit-il à un de ses gens, va chercher Pamphila, qu'elle nous amuse. Thaïs s'écrie, il n'en sera rien. Elle dans un festin (1)?.... Le capitaine s'obstine. Ensuite les gros mots. Pendant la querelle Madame ôte ses bijoux (2), et me les donne à rapporter. C'est signe qu'elle s'esquivera le plutôt qu'elle pourra. J'en suis sûre.

SCENA II.

PHEDRIA.

Dum rus eo, coepi egomet mecum inter vias
(Ita ut fit, ubi quid in animo est molestiae),
Aliam rem ex alia cogitare, et ea omnia in
Pejorem partem. Quid opus est verbis? Dum haec reputo,
Praeterii imprudens villam. Longe jam abieram,
Cum sensi. Redeo rursum, male vero me habens.
Ubi ad ipsum veni divorticulum, constiti:
Occoepi mecum cogitare: hem! biduum hic
Manendum est soli sine illa? Quid tum postea?
Nihil est. Quid? nihil? Si non tangendi copia est,
Eho ne videndi quidem erit? si illud non licet,
Saltem hoc licebit: certe extrema linea
Amare haud nihil est. Villam praetereo sciens.
Sed quid hoc, quod timida subito egreditur Pythias?

SCENA III.

PYTHIAS, PHEDRIA, DORIAS.

PYTHIAS.

Ubi illum ego scelerosum, misera, atque impium in-
veniam? Aut ubi quaeram?
Hoccine tam audax facinus facere esse ausum!

SCÈNE II.

PHEDRIA *(seul)*.

En m'en allant à la campagne, chemin faisant, mille pensées m'ont passé par la tête (ce qui est assez ordinaire quand on a du chagrin), et toutes je les ai tournées du plus mauvais côté. Enfin, pendant ces réflexions, j'ai passé notre maison sans y songer. J'en étais déjà bien loin, lorsque je m'en suis aperçu. Je reviens sur mes pas, tout fâché. Lorsque j'arrive au petit chemin qui y conduit, je m'arrête. Je me dis à moi-même : quoi donc, il faudra demeurer ici deux jours seul, sans elle? Eh bien, après? Ce n'est rien que deux jours. Comment rien? S'il m'est défendu de l'approcher, me sera-t-il interdit de la voir? Si l'un ne m'est pas permis, au moins l'autre le sera. En amour le plus petit plaisir a son prix (1). Je laisse derrière moi notre maison, et ce n'est pas sans le savoir. Mais qu'y a-t-il? Pourquoi Pythias sort-elle si brusquement, et toute tremblante?

SCÈNE III.

PYTHIAS, PHEDRIA, DORIAS.

PYTHIAS *(sans apercevoir Phedria)*.

Malheureuse! Où le trouver le coquin, le scélérat? Où le chercher? Avoir osé commettre un crime aussi hardi?

PHEDRIA.

Perii. Hoc quid sit vereor.

PYTHIAS.

Quin insuper etiam scelus, postquam ludificatus est virginem,
Vestem omnem miserae discidit, eam ipsam capillo conscidit.

PHEDRIA.

Hem!

PYTHIAS.

Qui nunc si detur mihi,
Ut ego unguibus facile illi in oculos involem venefico!

PHEDRIA.

Profecto nescio quid, absente nobis, turbatum est domi.
Adibo. Quid istuc? Quid festinas? Aut quem quaeris, Pythias?

PYTHIAS.

Hem, Phedria, egon' quem quaeram? Abi hinc quo dignus es cum donis tuis
Tam lepidis.

PHEDRIA.

Quid istuc est rei?

PYTHIAS.

Rogas me? Eunuchum quem dedisti nobis, quas turbas dedit!
Virginem, quam herae dono dederat miles, vitiavit.

PHEDRIA.

Quid ais?

PHEDRIA *(à part)*.

Hélas ! je crains bien ce que ce peut être.

PYTHIAS.

Il ne s'est pas contenté, le brutal, d'outrager cette fille, il lui a déchiré ses habits, il lui a arraché les cheveux.

PHEDRIA *(avec étonnement)*.

Ah !

PYTHIAS.

Si je le rencontrais, comme je lui creverais les yeux à ce sorcier !

PHEDRIA.

Sans doute il est arrivé quelque désordre dans cette maison pendant mon absence. Je veux lui parler. Qu'as-tu, Pythias ? Pourquoi cet empressement ? Qui cherches-tu ?

PYTHIAS.

Comment, Phedria, qui je cherche ? Allez au diable avec vos beaux présents.

PHEDRIA.

Que veux-tu dire ?

PYTHIAS.

Ce que je veux dire ? l'eunuque que vous nous avez donné, quel vacarme n'a-t-il pas fait ? La jeune fille dont le capitaine a fait présent à ma maîtresse, il l'a déshonorée.

PHEDRIA.

Que dis-tu ?

PYTHIAS.

Perii!

PHEDRIA.

Temulenta es.

PYTHIAS.

Utinam sic sient, mihi qui male volunt[1]!

DORIAS.

An obsecro, mea Pythias, quid istucnam monstri fuit?

PHEDRIA.

Insanis: qui istuc facere eunuchus potuit?

PYTHIAS.

Ego illum nescio

Qui fuerit: hoc, quod fecit, res ipsa indicat.

Virgo ipsa lacrumat, neque, cum rogites, quid sit, audet dicere.

Ille autem bonus vir nusquam apparet. Etiam hoc misera suspicor,

Aliquid domo abeuntem abstulisse.

PHEDRIA.

Nequeo mirari satis,

Quo abire ignavos ille possit longius, nisi si domum

Forte ad nos rediit.

PYTHIAS.

Vise, amabo, num sit.

PHEDRIA.

Jam faxo scies.

DORIAS.

Perii! obsecro tam infandum facinus, mea tu, ne audivi quidem.

PYTHIAS.

Que tout est perdu.

PHEDRIA.

Tu es ivre.

PYTHIAS.

Puissent-ils être ivres comme je le suis, ceux qui me veulent du mal !

DORIAS (*à Pythias*).

O ma chère Pythias, je te prie, quelle espèce de monstre était-ce donc ?

PHEDRIA.

Tu es folle : comment un eunuque aurait-il pu....?

PYTHIAS.

Je ne sais ce qu'il est, mais la chose décèle ce qu'il a fait. La jeune fille est éplorée lorsqu'on lui demande ce qu'elle a, elle n'ose le dire. Et cet homme de bien ne paraît plus. Je soupçonne même qu'en s'en allant il nous a volé quelque chose.

PHEDRIA.

Je serais bien étonné que ce lâche eût pu aller loin, il sera peut-être retourné chez nous.

PYTHIAS.

Voyez, je vous prie, s'il y est.

PHEDRIA.

Tout à l'heure je vous le fais savoir. (*Il sort.*)

DORIAS.

Quel malheur ! mais, ma chère, je n'avais jamais rien ouï d'aussi horrible.

PYTHIAS.

At pol ego amatores mulierum esse audieram eos maximos:
Sed nihil potesse : verum miserae non in mentem venerat :
Nam illum aliquo conclusissem, neque illi commisissem virginem.

SCENA IV.

PHEDRIA, DORUS, PYTHIAS, DORIAS.

PHEDRIA.

Exi foras, sceleste; at etiam restitas,
Fugitive? Prodi, male conciliate.

DORUS.

Obsecro.

PHEDRIA.

Oh,
Illud vide, os ut sibi distorsit carnufex.
Quid huc reditio est? Quid vestis mutatio est?
Quid narras? Paulum si cessassem, Pythias,
Domi non offendissem; ita jam adornabat fugam.

PYTHIAS.

Habesne hominem, amabo?

PHEDRIA.

Quidni habeam?

PYTHIAS.

Pour moi j'avais bien entendu dire que ces sortes de gens aimaient beaucoup les femmes, mais qu'ils étaient incapables d'une pareille violence. Si cela m'était venu en pensée je l'aurais enfermé quelque part et ne lui aurais pas confié cette jeune personne.

SCÈNE IV.

PHEDRIA, DORUS, PYTHIAS, DORIAS.

PHEDRIA (*à Dorus*).

Sors, coquin : tu t'amuses encore, fugitif? Avance, eunuque de malheur.

DORUS.

Je vous prie.

PHEDRIA.

Oh voyez donc comme le pendard tord la bouche. Pourquoi revenir ici? Pourquoi changer d'habit? Qu'as-tu à répondre? Si j'avais tardé un instant, Pythias, je ne l'aurais pas trouvé à la maison. Il s'équipait déjà pour s'enfuir.

PYTHIAS.

Le tenez-vous, je vous prie!

PHEDRIA.

Assurément.

PYTHIAS.

O factum bene.

DORIAS.

Istuc pol vero bene.

PYTHIAS.

Ubi est?

PHEDRIA.

Rogitas? Non vides?

PYTHIAS.

Videam? Obsecro, quem?

PHEDRIA.

Hunc scilicet.

PYTHIAS.

Quis hic est homo?

PHEDRIA.

Quid ad vos deductus hodie est.

PYTHIAS.

Hunc oculis suis
Nostrarum nunquam quisquam vidit, Phedria.

PHEDRIA.

Non vidit?

PYTHIAS.

An tu hunc credidisti esse, obsecro,
Ad nos deductum?

PHEDRIA.

Nam quem? Alium habui neminem.

PYTHIAS.

Tant mieux.

DORIAS.

Oui vraiment tant mieux.

PYTHIAS.

Où est-il ?

PHEDRIA.

Tu me le demandes ? Est-ce que tu ne le vois pas ?

PYTHIAS.

Moi le voir ? Qui donc, je vous prie ?

PHEDRIA.

Cet homme-là apparemment.

PYTHIAS.

Quel est-il cet homme-là ?

PHEDRIA.

Celui qu'on a mené tantôt chez vous.

PYTHIAS.

Celui-là, aucune de nous ne l'a aperçu, Phedria.

PHEDRIA.

Aucune de vous ne l'a aperçu ?

PYTHIAS.

Mais vous, de bonne foi, croyez-vous que c'est celui-là qu'on a conduit chez nous ?

PHEDRIA.

Qui donc ? je n'en ai jamais eu d'autre.

PYTHIAS.

Au!

Ne comparandus hic quidem ad illum est: ille erat
Honesta facie et liberali.

PHEDRIA.

Ita visus est
Dudum, quia varia veste exornatus fuit;
Nunc tibi videtur foedus, quia illam non habet.

PYTHIAS.

Tace, obsecro; quasi vero paulum intersiet.
Ad nos deductus hodie est adolescentulus,
Quem tu videre vero velles, Phedria.
Hic est vetus, vietus, veternosus, senex,
Colore mustellino.

PHEDRIA.

Hem, quae haec est fabula?
Eo redigis me, ut, quid egerim, egomet nesciam.
Eho tu, emin' ego te?

DORUS.

Emisti.

PYTHIAS.

Jube, mihi denuo
Respondeat.

PHEDRIA.

Roga.

PYTHIAS.

Venistin' hodie ad nos? Negat[1].
At ille alter venit, annos natus sedecim,
Quem secum adduxit Parmeno...

PYTHIAS.

Ha ! Il n'y a point de comparaison. L'autre avait bonne mine et l'air d'un garçon bien né.

PHEDRIA.

C'est ainsi qu'il vous a paru tantôt, parce qu'il avait son habit chamarré. Tu le trouves hideux présentement qu'il en a changé.

PYTHIAS.

Taisez-vous donc, je vous prie. Comme s'il n'y avait qu'une petite différence. On nous a amené un beau jeune homme qui vous aurait fait plaisir à voir, Phedria. Celui-ci est vieux, caduc, décrépit avec son teint jaunâtre.

PHEDRIA.

Mais quelle est donc cette fable ? Tu me réduis à ne savoir moi-même ce que j'ai fait. *(A Dorus.)* Parle, toi ; t'ai-je acheté ?

DORUS.

Oui.

PYTHIAS *(à Phedria)*.

Ordonnez-lui de me répondre à mon tour (1).

PHEDRIA.

Interroge-le.

PYTHIAS.

Es-tu venu aujourd'hui chez nous ? Il dit que non. Mais cet autre âgé de seize ans, que Parmenon a amené avec lui....

PHEDRIA.

Agedum, hoc mihi expedi
Primum; istam, quam habes, unde habes, vestem? Taces?
Monstrum hominis, non dicturus?

DORUS.

Venit Cherea...

PHEDRIA.

Fraterne?

DORUS.

Ita.

PHEDRIA.

Quando?

DORUS.

Hodie.

PHEDRIA.

Quam dudum?

DORUS.

Modo.

PHEDRIA.

Quicum?

DORUS.

Cum Parmenone.

PHEDRIA.

Norasne eum prius?

DORUS.

Non. Nec quis esset, unquam audieram dicier.

PHEDRIA.

Unde igitur meum fratrem esse sciebas?

PHEDRIA (*interrompant Pythias. A Dorus*).

Oh çà, explique-moi ceci d'abord. Cet habit que tu as, où l'as-tu pris? Tu ne répons pas? Monstre, parleras-tu?

DORUS.

Cherée est venu....

PHEDRIA.

Mon frère?

DORUS.

Oui.

PHEDRIA.

Quand?

DORUS.

Aujourd'hui.

PHEDRIA.

Y a-t-il long-temps?

DORUS.

Non.

PHEDRIA.

Avec qui?

DORUS.

Avec Parmenon.

PHEDRIA.

Le connaissais-tu déjà?

DORUS.

Non. Je n'en avais même pas entendu parler.

PHEDRIA.

Comment donc savais-tu que c'était mon frère?

DORUS.

Parmeno
Dicebat eum esse: is dedit mihi hanc vestem.

PHEDRIA.

Occidi.

DORUS.

Meam ipse induit: post una ambo abierunt foras.

PYTHIAS.

Jam satis credis sobriam esse me, et nil mentitam tibi?
Jam satis certum est virginem vitiatam esse?

PHEDRIA.

Age nunc, bellua,
Credis huic quod dicat?

PYTHIAS.

Quid isti credam? Res ipsa indicat.

PHEDRIA.

Concede istuc paululum. Audin'? Etiam nunc paululum.
Sat est.
Dic dum hoc rursum, Cherean' tuam vestem detraxit tibi?

DORUS.

Factum.

PHEDRIA.

Et ea est indutus?

DORUS.

Factum.

PHEDRIA.

Et pro te huc deductus est?

DORUS.

Parmenon le disait, c'est lui qui m'a donné cet habit.

PHEDRIA *(à part)*.

Je suis perdu!

DORUS.

Il a pris le mien, ensuite ils sont sortis ensemble.

PYTHIAS *(à Phedria)*.

Êtes-vous maintenant assez persuadé que je ne suis pas ivre, et que je ne vous ai rien dit de faux? Est-il assez prouvé que la jeune fille a été insultée?

PHEDRIA *(à Pythias)*.

Courage, grosse bête? Est-ce que tu crois ce qu'il dit?

PYTHIAS.

Qu'ai-je besoin de le croire? La chose parle d'elle-même.

PYTHIAS *(bas à Dorus)*.

Recule un peu de ce côté. Entends-tu? Encore un peu. Assez. Dis-moi encore une fois, Cherée t'a-t-il pris ton habit?

DORUS.

Oui.

PHEDRIA.

Et s'en est revêtu?

DORUS.

Oui.

PHEDRIA.

Et il a été conduit à ta place?

DORUS.

Ita.

PHEDRIA.

Jupiter magne! o scelestum atque audacem hominem!

PYTHIAS.

Vae mihi!

Etiam nunc non credis, indignis nos esse irrisas modis?

PHEDRIA.

Mirum ni credas quod iste dicat. Quid agam nescio.
Heus, tu negato rursum. Possumne ego hodie ex te exsculpere
Verum? Vidistin' fratrem Cheream?

DORUS.

Non.

PHEDRIA.

Non potest sine
Malo fateri, video. Sequere me hac. Modo ait, modo negat.
Ora me[3].

DORUS.

Obsecro te vero, Phedria.

PHEDRIA.

I intro nunc jam.

DORUS.

Hoi, hei.

PHEDRIA.

Alio pacto honeste quo modo hinc abeam nescio:
Actum est siquidem. Tu me hic etiam, nebulo, ludificabere?

DORUS.

Oui.

PHEDRIA *(haut)*.

Grands dieux, quel scélérat ! quel effronté !

PYTHIAS.

Que je suis malheureuse ! Quoi, vous ne croyez pas encore que nous avons été outragées d'une manière indigne ?

PHEDRIA *(à Pythias)*.

Belle merveille que tu croies ce qu'il dit ! *(A part.)* Je ne sais ce que je dois faire. *(Bas à Dorus.)* Écoute, dis à présent tout le contraire. *(Haut.)* Pourrai-je aujourd'hui t'arracher la vérité ? As-tu vu mon frère Cherée ?

DORUS.

Non.

PHEDRIA.

Il ne peut pas dire la vérité à moins qu'on ne l'assomme. Je le vois bien. Suis-moi. Tantôt il dit oui, tantôt il dit non. *(Bas à Dorus.)* Demande-moi grâce.

DORUS.

Je vous demande grâce bien sérieusement, Phedria.

PHEDRIA.

Entre maintenant. *(Il frappe Dorus.)*

DORUS.

Ahi, ahi !

PHEDRIA *(à part)*.

Je ne savais point d'autre moyen de m'en tirer honnêtement. Tout est perdu si..... *(Haut.)* Tu me joueras donc ainsi, coquin ?

SCENA V.

PYTHIAS, DORIAS.

PYTHIAS.

PARMENONIS tam scio esse hanc technam, quam me vivere.

DORIAS.

Sic est.

PYTHIAS.

Inveniam pol hodie parem ubi referam gratiam.
Sed nunc quid faciendum censes, Dorias?

DORIAS.

De istac rogas
Virgine?

PYTHIAS.

Ita. Utrum taceamne, an praedicem?

DORIAS.

Tu pol, si sapis,
Quod scis, nescis, neque de eunucho, neque de vitio virginis:
Hac re, et te omni turba evolves, et illi gratum feceris.
Id modo dic abisse Dorum.

PYHIAS.

Ita faciam.

SCÈNE V.

PYTHIAS, DORIAS.

PYTHIAS.

Je suis aussi sûre que ceci est une fourberie de Parmenon, que je suis sûre d'être vivante.

DORIAS.

C'est la vérité.

PYTHIAS.

Je trouverai, sur ma foi, le moyen de lui rendre la pareille avant que la journée soit passée. Mais que me conseilles-tu de faire présentement?

DORIAS.

Au sujet de cette fille, n'est-ce pas?

PYTHIAS.

Oui. Parlerai-je, ou garderai-je le secret?

DORIAS.

En vérité, si tu es sage, tout ce que tu sais, tu l'ignores. Pas un mot de l'eunuque, ni de l'insulte : par ce moyen plus d'embarras pour toi, et tu feras plaisir à Thaïs. Dis seulement que Dorus est parti.

PYTHIAS.

C'est ce que je ferai.

DORIAS.

Sed videon' Chremem?
Thais jam aderit.

PYTHIAS.

Quid ita?

DORIAS.

Quia cum inde abeo, jam tunc coeperat
Turba inter eos.

PYTHIAS.

Tu aufer aurum hoc, ego scibo ex hoc quid siet.

SCENA VI.

CHREMES, PYTHIAS.

CHREMES.

At at, data hercle verba mihi sunt: vicit vinum quod bibi.
At, dum accubabam, quam videbar mihi esse pulchre sobrius!
Postquam surrexi, neque pes, neque mens satis suum officium facit.

PYTHIAS.

Chreme.

CHREMES.

Quis est? Ehem, Pythias. Vah, quanto nunc formosior
Videre mihi, quam dudum!

DORIAS.

Mais ne vois-je pas Chrémès? Thaïs ne tardera pas.

PYTHIAS.

Pourquoi cela?

DORIAS.

Parce qu'ils commençaient à se quereller lorsque je suis partie de chez le capitaine.

PYTHIAS.

Emporte ces bijoux. Je saurai de Chrémès ce qui en est.

SCÈNE VI.

CHRÉMÈS, PYTHIAS.

CHRÉMÈS.

Mais, mais, je suis pris. Le vin que j'ai bu m'a dompté. Pendant que j'étais à table je me croyais de la plus belle sobriété. Depuis que je me suis levé, la tête et les pieds font mal leur office.

PYTHIAS.

Chrémès.

CHRÉMÈS.

Qui est-ce? Ah, ah, c'est Pythias. Oh que tu me parais bien plus jolie que tantôt!

PYTHIAS.

Certe quidem tu pol multo alacrior.

CHREMES.

Verbum hercle hoc verum est: sine Cerere et Libero friget Venus.

Sed Thais multo ante venit?

PYTHIAS.

An abiit jam a milite?

CHREMES.

Jam dudum: aetatem. Lites factae sunt inter eos maxumae.

PYTHIAS.

Nil dixit tum, ut sequerere sese?

CHREMES.

Nihil: nisi abiens mihi innuit.

PYTHIAS.

Eho, nonne id sat erat?

CHREMES.

At nesciebam id dicere illam, nisi quia

Correxit miles, quod intellexi minus, nam me extrusit foras.

Sed eccam ipsam video: miror, ubi huic ego antevorterim.

PYTHIAS.

Et vous de bien meilleure humeur.

CHRÉMÈS.

On dit par ma foi bien vrai : sans le vin et la bonne chère l'amour est transi. Mais Thaïs est-elle arrivée beaucoup avant moi ?

PYTHIAS.

Est-elle déjà partie de chez le capitaine ?

CHRÉMÈS.

Il y a long-temps : il y a un siècle. Il s'est élevé entre eux une querelle très-vive.

PYTHIAS.

Ne vous a-t-elle rien dit en partant? Ne vous a-t-elle pas prié de la suivre ?

CHRÉMÈS.

Point du tout. Quand elle est sortie elle m'a pourtant fait signe.

PYTHIAS.

Et n'était-ce pas assez ?

CHRÉMÈS.

Je ne savais pas que c'était cela qu'elle voulait dire : mais le capitaine a réparé mon défaut d'intelligence, car il m'a mis à la porte. La voilà, je la vois ; je suis bien étonné de l'avoir devancée.

SCENA VII.

THAIS, CHREMES, PYTHIAS.

THAIS.

Credo equidem illum jam adfuturum esse, illam ut eripiat : sine veniat :
Atqui si illam digito attigerit uno, oculi illico effodientur.
Usque adeo ego illius ferre possum ineptias et magnifica verba,
Verba dum sint. Verum enim, si ad rem conferentur, vapulabit.

CHREMES.

Thais, ego jam dudum hic adsum.

THAIS.

O mi Chreme, te ipsum expectabam;
Scin' tu turbam hanc propter te esse factam? Et adeo ad te attinere hanc
Omnem rem?

CHREMES.

Ad me? Qui? Quasi istuc...

THAIS.

Quia dum tibi sororem studeo
Reddere, et restituere, haec atque hujusmodi sum multa passa.

SCÈNE VII.

THAIS, CHRÉMÈS, PYTHIAS.

THAÏS (*sans apercevoir Chrémès et Pythias*).

Je crois qu'il arrivera dans l'instant pour me l'enlever. Qu'il y vienne. S'il la touche du bout du doigt, je lui arrache les deux yeux. Je puis souffrir ses impertinences et ses fanfaronnades ; mais qu'il s'en tienne aux paroles ; s'il en vient aux voies de fait, il sera rossé.

CHRÉMÈS (*à Thaïs*).

Thaïs, il y a déjà long-temps que je suis ici.

THAÏS.

Ah ! mon cher Chrémès, je vous attendais. Savez-vous que vous êtes la cause de ce trouble, et que toute cette affaire vous regarde ?

CHRÉMÈS.

Moi ? En quoi ? Comme si....

THAÏS.

En ce que la querelle dont vous avez été témoin, et bien d'autres de la même espèce, je les ai essuyées par le désir que j'ai de vous rendre, de vous remettre votre sœur.

CHREMES.

Ubi ea est?

THAIS.

Domi, apud me.

CHREMES.

Ehem!

THAIS.

Quid est?

Educta ita uti teque, illaque dignum est.

CHREMES.

Quid ais?

THAIS.

Id quod res est.

Hanc tibi dono do, neque repeto pro illa abs te quidquam pretii.

CHREMES.

Et habetur, et refertur, Thais, a me, ita uti merita es,
Gratia.

THAIS.

At enim cave, ne prius quam hanc a me accipias, amittas,
Chreme. Nam haec ea est quam miles a me vi nunc venit ereptum.
Abi tu, cistellam, Pythias, domo effer cum monumentis.

CHREMES.

Viden' tu illum, Thais?...

PYTHIAS.

Ubi sita 'st?

CHRÉMÈS.

Où est-elle ?

THAÏS.

Au logis, chez moi.

CHRÉMÈS *(avec étonnement)*.

Comment, chez vous ?

THAÏS.

Qu'avez-vous ? On l'a élevée d'une manière digne d'elle et de vous.

CHRÉMÈS.

Que me dites-vous ?

THAÏS.

La pure vérité. Je vous en fais présent, et ne vous en demande aucune récompense.

CHRÉMÈS.

Je vous en suis obligé comme je le dois, Thaïs, et j'en ai toute la reconnaissance que vous méritez.

THAÏS.

Mais prenez garde, Chrémès, de la perdre avant que je l'aie remise entre vos mains. Car c'est elle que le capitaine va venir enlever de force. *(A Pythias.)* Va-t-en au logis, Pythias, apporte-nous la cassette avec les indices.

CHRÉMÈS *(avec effroi)*.

Voyez-vous, Thaïs....

PYTHIAS *(à Thaïs)*.

Où est-elle ?



THAIS.

In risco. Odiosa, cessas?

CHREMES.

Militem secum ad te quantas copias adducere?
At at.

THAIS.

Num formidolosus, obsecro, es, mi homo?

CHREMES.

Apage sis,
Egon' formidolosus? Nemo est hominum, qui vivat, minus.

THAIS.

Atque ita opus est.

CHREMES.

Ah, metuo, qualem tu me esse hominem existimes.

THAIS.

Imo hoc cogitato[1]: quicum res tibi est, peregrinus est,
Minus potens quam tu, minus notus, amicorum hic habens minus.

CHREMES.

Scio istuc: sed tu quod cavere possis, stultum admittere est.
Malo ego nos prospicere, quam hunc ulcisci, accepta injuria.
Abi tu, atque ostium obsera intus, ego dum hinc transcurro ad forum.
Volo ego adesse hic advocatos nobis in turba hac.

THAIS.

Mane.

THAÏS.

Dans le coffre. Tu m'impatientes. Tu n'iras pas plus vite?

CHRÉMÈS (*continuant*).

L'armée nombreuse que le capitaine amène contre vous? Ah ciel!

THAÏS.

Seriez-vous poltron, je vous prie, mon cher?

CHRÉMÈS.

Fi donc! Moi poltron? Il n'y a pas d'homme au monde qui le soit moins.

THAÏS.

Voilà comme il faut être.

CHRÉMÈS.

Ah! je crains que vous ne me preniez pour un homme qui....

THAÏS.

Bien loin d'avoir peur, songez que celui à qui vous avez affaire est un étranger, moins puissant que vous, moins connu, qui a ici moins d'amis.

CHRÉMÈS.

Je sais cela. Mais un danger qu'on peut éloigner, c'est folie de le laisser approcher. Il vaut mieux nous mettre en sûreté, que de nous venger de ce capitaine après qu'il nous aura fait insulte. Entrez chez vous et fermez bien votre porte en dedans, tandis que je vais courir à la place. Je veux qu'il y ait ici des gens prêts à nous secourir dans ce tumulte.

THAÏS.

Demeurez.

CHREMES.

Melius est.

THAIS.

Mane.

CHREMES.

Omitte, jam adero.

THAIS.

Nil opus est istis, Chreme :
Hoc dic modo, sororem illam tuam esse, et te parvam virginem
Amisisse : nunc cognosse : signa ostende.

PYTHIAS.

Adsunt.

THAIS.

Cape.
Si vim faciet, in jus ducito hominem; intellextin'?

CHREMES.

Probe.

THAIS.

Fac animo haec praesenti dicas.

CHREMES.

Faciam.

THAIS.

Attolle pallium.
Perii; huic ipsi opus patrono est, quem defensorem paro.

CHRÉMÈS.

Il vaut mieux....

THAÏS (*l'arrêtant*).

Demeurez, vous dis-je.

CHRÉMÈS.

Laissez-moi aller. Dans un instant je serai de retour.

THAÏS.

Il n'est besoin de personne, Chrémès. Dites seulement que cette fille est votre sœur, que vous l'avez perdue toute petite, que vous venez de la reconnaître ; montrez-lui les indices.

PYTHIAS (*avec la cassette*).

Les voilà.

THAÏS (*à Chrémès*).

Prenez-les. S'il fait quelque violence, menez-le devant les juges ; entendez-vous ?

CHRÉMÈS.

Fort bien.

THAÏS.

En lui disant tout cela, tâchez de vous posséder.

CHRÉMÈS.

Oui.

THAÏS.

Relevez votre manteau. (*A part.*) Je suis perdue. Celui que je charge de ma défense a besoin d'un défenseur.

SCENA VIII.

THRASO, GNATO, CHREMES, THAIS, PYTHIAS, SANGA, ET ALII SERVI PERSONAE MUTAE.

THRASO.

HANCCINE ego ut contumeliam tam insignem in me accipiam, Gnato[1]?
Mori me satius est. Simalio, Donax, Syrisce, sequimini.
Primum aedeis expugnabo.

GNATO.

Recte.

THRASO.

Virginem eripiam.

GNATO.

Probe.

THRASO.

Male mulcabo ipsam.

GNATO.

Pulchre.

THRASO.

In medium huc agmen cum vecti, Donax.
Tu, Simalio, in sinistrum cornu; tu, Syrisce, in dexterum:
Cedo alios: ubi centurio est Sanga, et manipulus furum[2]?

SANGA.

Eccum adest.

SCÈNE VIII.

THRASON, GNATON, CHRÉMÈS, THAIS, PYTHIAS, SANGA, ET D'AUTRES ESCLAVES QUI NE PARLENT POINT.

THRASON.

Moi, Gnaton? Moi souffrir un affront aussi sanglant? J'aimerais mieux mourir. Simalion, Donax, Syriscus, suivez-moi. D'abord j'emporte la maison d'assaut.

GNATON.

Fort bien.

THRASON.

J'enlève la fille.

GNATON.

A merveille!

THRASON.

J'assomme Thaïs.

GNATON.

Rien de plus glorieux.

THRASON.

Avance au centre avec ton levier (1), Donax. Toi, Simalion, à l'aile gauche; toi, Syriscus, à la droite. A moi les autres. Où est le centurion Sanga et sa troupe légère?

SANGA.

Le voilà.

THRASO.

Quid ignave? Pendiculon' pugnare, qui istum huc portes, cogitas?

SANGA.

Egon'? Imperatoris virtutem noveram, et vim militum: Sine sanguine hoc fieri non posse: qui abstergerem vulnera.

THRASO.

Ubi alii?

SANGA.

Qui, malum, alii? Solus Sannio servat domi.

THRASO.

Tu hosce instrue. Hic ego ero post principia, inde omnibus signum dabo.

GNATO.

Illud est sapere! Ut hosce instruxit, ipsus sibi cavit loco[3].

THRASO.

Idem hocce Pyrrhus factitavit.

CHREMES.

Viden' tu, Thais, quam hic rem agit? Nimirum consilium illud rectum est de occludendis aedibus.

THAIS.

Sane, quod tibi nunc vir videatur esse hic, nebulo magnus est.

Ne metuas.

THRASO.

Quid videtur[4]?

THRASON.

Comment, lâche ! Est-ce avec ce torchon que tu prétends combattre ?

SANGA.

Moi ? Je connais la valeur du général et l'ardeur des soldats, j'ai jugé qu'il y aurait ici du sang répandu. C'est pour essuyer les blessures.

THRASON.

Où sont les autres ?

SANGA.

Que diable voulez-vous dire avec vos autres ? Sannion seul monte la garde à la maison.

THRASON *(à Gnaton)*.

Toi, mets l'armée en bataille. Et moi je me tiendrai aux seconds rangs, et de là je donnerai le signal aux bataillons.

GNATON.

Voilà ce qui s'appelle être sage ! *(A part.)* Après avoir rangé son monde, il se met en lieu de sûreté.

THRASON.

C'est ainsi que Pyrrhus en usait toujours (2).

CHRÉMÈS *(à Thaïs)*.

Voyez-vous, Thaïs, les préparatifs du capitaine ? Il est bon le conseil que je vous ai donné de fermer votre porte.

THAÏS *(à Chrémès)*.

Oui, parce que vous le croyez un homme de cœur ; mais c'est le plus grand poltron. N'ayez pas peur.

THRASON *(à Gnaton)*.

Quel est ton avis, Gnaton ?

GNATO.

Fundam tibi nunc nimis vellem dari,
Ut tu illos procul hinc ex occulto caederes; facerent fugam.

THRASO.

Sed eccam Thaidem ipsam video.

GNATO.

Qam mox irruimus?

THRASO.

Mane.
Omnia prius experiri verbis, quam armis, sapientem decet[5].
Qui scis, an quae jubeam, sine vi faciat?

GNATO.

Di vostram fidem,
Quanti est sapere! Nunquam accedo ad te, quin abs te abeam doctior.

THRASO.

Thais, primum hoc mihi responde: quum tibi do istam virginem,
Dixtin' hos mihi dies soli dare te?

THAIS.

Quid tum postea?

THRASO.

Rogitas?
Quae mihi ante oculos coram amatorem adduxti tuum?

THAIS.

Quid cum illo ut agas[6].

GNATON.

Mon avis serait qu'on vous armât présentement d'une fronde. Vous les chargeriez de loin sans quitter votre poste couvert. Ils prendraient la fuite.

THRASON.

Mais voilà Thaïs que j'aperçois.

GNATON.

Fondrons-nous sur elle ?

THRASON.

Attends. Un sage capitaine doit tenter toutes les voies de pacification avant de courir aux armes. Que sais-tu si elle ne fera pas de bonne grâce ce que je lui vais ordonner.

GNATON.

Grands dieux, que la sagesse est une belle chose ! Je n'approche jamais de vous que je ne m'en retourne plus instruit.

THRASON (*à Thaïs*).

Thaïs, répondez-moi d'abord à ceci. Lorsque je vous ai fait présent de cette fille, ne m'avez-vous pas promis d'être à moi seul ces jours-ci ?

THAÏS.

Et bien, après ?

THRASON.

Comment après ? N'avez-vous pas amené chez moi, sous mes yeux, votre galant ?

THAÏS (*à part*).

Comment raisonner avec un tel fou ?

THRASO.

Et cum eo clam subduxti te mihi?

THAIS.

Lubuit.

THRASO.

Pamphilam ergo huc redde, nisi vi mavis eripi.

CHREMES.

Tibi illam reddat? aut tu eam tangas? Omnium[7]...

GNATO.

Ah! quid ais? Tace.

THRASO.

Quid tu tibi vis? Ego non tangam meam?

CHREMES.

Tuam autem furcifer?

GNATO.

Cave sis: nescis cui maledicas nunc viro.

CHREMES.

Non tu hinc abis?

Scin' tu, ut tibi res se habeat? Si quidquam hodie hic turbae coeperis,

Faciam ut hujus loci, dieique, meique semper memineris.

GNATO.

Miseret tui me, qui hunc tantum hominem facias inimicum tibi.

CHREMES.

Diminuam ego caput tuum hodie, nisi abis.

THRASON (*continuant*).

Ne vous êtes-vous pas dérobée de chez moi avec lui ?

THAÏS.

Cela me plaisait.

THRASON.

Rendez-moi donc Pamphila tout à l'heure, si vous n'aimez mieux que je vous l'enlève de force.

CHRÉMÈS.

Qu'elle te la rende ? ou que tu la prennes ? Le plus....

GNATON (*à Chrémès*).

Ah ! qu'allez-vous dire ? Taisez-vous.

THRASON.

Que prétendez-vous ? Je ne prendrais pas mon esclave ?

CHRÉMÈS.

Ton esclave, maraud ?

GNATON (*à Chrémès*).

Prenez-garde. Vous ne savez pas quel homme vous insultez.

CHRÉMÈS (*à Gnaton*).

T'en iras-tu d'ici ? (*A Thrason.*) Et toi, sais-tu le jeu que tu joues ? S'il t'arrive aujourd'hui de faire ici le moindre bruit, je te ferai souvenir toute ta vie de ce lieu, de ce jour, et de moi.

GNATON (*à Chrémès*).

Vous me faites compassion. Vous attirer l'inimitié d'un si grand homme.

CHRÉMÈS.

Je te casse la tête, si tu ne t'en vas.

GNATO.

Ain' vero, canis
Siccine agis?

THRASO.

Quis tu es homo? Quid tibi vis? Quid cum illa rei tibi est?

CHREMES.

Scibis. Principio eam esse dico liberam.

THRASO.

Hem!

CHREMES.

Civem Atticam.

THRASO.

Hui!

CHREMES.

Meam sororem.

THRASO.

Os durum[8]!

CHREMES.

Miles, nunc adeo edico tibi,
Ne vim facias ullam in illam. Thais, ego ad Sophronam eo
Nutricem, ut eam adducam, et signa ostendam haec.

THRASO.

Tun' me prohibeas
Meam ne tangam?

CHREMES.

Prohibeo, inquam.

GNATON *(à Chrémès).*

Que dites-vous, effronté? Est-ce ainsi que vous agissez?

THRASON.

Qui êtes-vous? Quel est votre dessein? Quel intérêt prenez-vous à cette fille?

CHRÉMÈS.

Je te le ferai savoir. D'abord je te déclare qu'elle est libre.

THRASON.

Comment!

CHRÉMÈS.

Citoyenne d'Athènes.

THRASON.

Ah!

CHRÉMÈS.

Et ma sœur.

THRASON.

L'impudent!

CHRÉMÈS.

Capitaine, je te défends donc de lui faire aucune violence. *(A Thaïs.)* Thaïs, je m'en vais chercher Sophrone sa nourrice, l'amener ici et lui montrer les indices.

THRASON *(à Chrémès).*

Quoi, vous m'empêcherez de reprendre une fille qui m'appartient?

CHRÉMÈS.

Je t'en empêcherai, te dis-je.

GNATO.

Audin' tu? Hic furti se alligat[9].
Satin' hoc est tibi?

THRASO.

Hoc idem tu ais, Thais?

THAIS.

Quaere qui respondeat.

THRASO.

Quid nunc agimus?

GNATO.

Quin redeamus: jam haec tibi aderit supplicans
Ultro.

THRASO.

Credin'?

GNATO.

Immo certe. Novi ingenium mulierum;
Nolunt ubi velis; ubi nolis, cupiunt ultro.

THRASO.

Bene putas.

GNATO.

Jam dimitto exercitum?

THRASO.

Ubi vis.

GNATO.

Sanga, ita uti fortes decet
Milites, domi focique, fac vicissim ut memineris.

GNATON (*à Thrason*).

L'entendez-vous? Il se rend complice du larcin. Cela ne vous suffit-il pas?

THRASON.

Dites-vous la même chose aussi, Thaïs?

THAÏS.

Cherchez qui vous réponde.

THRASON (*à Gnaton*).

Quel parti prendre?

GNATON.

De nous en retourner. Comptez qu'elle viendra bientôt d'elle-même vous demander grâce.

THRASON.

Le crois-tu?

GNATON.

J'en suis sûr. Je connais le caractère des femmes. Voulez-vous une chose, elles ne la veulent pas; ne vous en souciez-vous plus, elles la désirent.

THRASON.

C'est bien pensé.

GNATON.

Congédierai-je l'armée?

THRASON.

Dès que tu voudras.

GNATON (*à Sanga*).

Sanga, fais en brave soldat. A présent que la guerre est finie, songe à la maison, à la cuisine.

SANGA.

Jamdudum animus est in patinis.

GNATO.

Frugi es.

THRASO.

Vos me hac sequimini.

SANGA.

Il y a long-temps que je m'occupe de la marmite.

GNATON.

Tu es un honnête garçon.

THRASON.

Suivez-moi par ici, vous autres.

ACTUS V.

SCENA I.

THAIS, PYTHIAS.

THAIS.

PERGIN', scelesta, mecum perplexe loqui?
Scio, nescio, abiit, audivi, ego non adfui.
Non tu istuc mihi dictura aperte es, quidquid est?
Virgo, conscissa veste, lacrûmans obticet,
Eunuchus abiit. Quamobrem? Quid factum est? Taces?

PYTHIAS.

Quid tibi ego dicam misera? Illum eunuchum negant
Fuisse.

THAIS.

Quis fuit igitur?

PYTHIAS.

Iste Cherea.

THAIS.

Qui Cherea?

PYTHIAS.

Iste ephebus frater Phaedriae.

THAIS.

Quid ais, venefica?

PYTHIAS.

Atqui certo comperi.

ACTE V.

SCÈNE I.

THAIS, PYTHIAS.

THAÏS.

Me continueras-tu, coquine, tes discours ambigus? *Je le sais, je n'en sais rien, il est parti, on me l'a dit, je n'y étais pas*. Ne me diras-tu pas clairement ce qui s'est passé? cette jeune fille a ses habits déchirés, elle pleure et n'en dit point la cause. L'eunuque s'en est allé. Pourquoi cela? Qu'est-il arrivé? Parleras-tu?

PYTHIAS.

Que vous dirai-je, hélas! On assure que ce n'était pas un eunuque.

THAÏS.

Qu'était-il donc?

PYTHIAS.

C'était Cherée.

THAÏS.

Quel est-il ce Cherée?

PYTHIAS.

Le jeune frère de Phedria.

THAÏS.

Que me dis-tu, sorcière?

PYTHIAS.

Ce que je sais sûrement.

THAIS.

Quid is, obsecro, ad nos? Quamobrem adductus est?

PYTHIAS.

Nescio.

Nisi amasse credo Pamphilam.

THAIS.

Hem! misera, occidi!

Infelix, si quidem tu istaec vera praedicas.
Num id lacrumat virgo?

PYTHIAS.

Id opinor.

THAIS.

Quid ais, sacrilega?

Istuccine interminata sum hinc abiens tibi[1]?

PYTHIAS.

Quid facerem? Ita ut tu justi, soli credita' st.

THAIS.

Scelesta, lupo ovem commisisti. Dispudet,
Sic mihi data esse verba. Quid illic hominis est?

PYTHIAS.

Hera mea, tace, obsecro[2], salvae sumus: hominem
Habemus ipsum.

THAIS.

Ubi is est?

PYTHIAS.

Hem, ad sinistram, non vides?

En.

THAÏS.

Et qu'avait-il à faire chez nous? Pourquoi l'y a-t-on amené?

PYTHIAS.

Je n'en sais rien. Mais je crois qu'il était amoureux de Pamphila.

THAÏS.

Ah malheureuse! Hélas! je suis perdue, si ce que tu me dis est vrai. Est-ce là ce qui fait pleurer cette fille?

PYTHIAS.

Je le crois.

THAÏS.

Que me dis-tu, scélérate? Est-ce là ce que je t'avais ordonné en partant?

PYTHIAS.

Que devais-je faire? J'ai suivi vos ordres, je ne l'ai confiée qu'à lui seul.

THAÏS.

Coquine, tu as donné la brebis à garder au loup. Je meurs de honte qu'on m'ait ainsi trompée. *(Apercevant Cherée qu'elle ne reconnaît pas encore.)* Quelle espèce d'homme est-ce là?

PYTHIAS.

Ma chère maîtresse, soyez tranquille, je vous prie; tout va bien, nous tenons notre homme.

THAÏS.

Où est-il?

PYTHIAS.

Là, à gauche. Est-ce que vous ne le voyez pas? Le voilà.

THAIS.

Video.

PYTHIAS.

Comprehendi jube, quantum potest.

THAIS.

Quid illo facias, stulta?

PYTHIAS.

Quid faciam rogas?
Vide, amabo, si non, cum aspicias, os impudens
Videtur? Non est[3]? Tum quae ejus confidentia' st!

SCENA II.

CHEREA, THAIS, PYTHIAS.

CHEREA.

Apud Antiphonem uterque mater et pater,
Quasi dedita opera, domi erant, ut nullo modo
Introire possem, quin viderent me. Interim
Dum ante ostium sto, notus mihi quidam obviam
Venit. Ubi vidi, ego me in pedes, quantum queo,
In angiportum quoddam desertum, inde item
In aliud, inde in aliud: ita miserrimus
Fui fugitando, ne quis me cognosceret.
Sed estne haec Thais, quam video? Ipsa est. Haereo.
Quid faciam? Quid mea autem? Quid faciet mihi?

THAÏS.

Je le vois.

PYTHIAS.

Faites-le arrêter au plus vite.

THAÏS.

Et qu'en feras-tu, sotte que tu es ?

PYTHIAS.

Ce que j'en ferai, dites-vous ? Voyez, je vous prie, si à la mine il ne paraît pas impudent ? Non, dites-vous ? Avec quelle effronterie il vient ici !

SCÈNE II.

CHERÉE, THAIS, PYTHIAS.

CHERÉE *(sans apercevoir Thaïs et Pythias)*.

Le père et la mère d'Antiphon étaient chez eux comme tout exprès, de sorte que je n'y pouvais pas entrer sans qu'ils me vissent. Tandis que je reste devant leur porte, arrive un homme de ma connaissance. Dès que je l'aperçois, je me sauve au plus vite dans une ruelle qui n'est pas fréquentée, de celle-là dans une autre, puis encore dans une autre ; j'ai couru comme un malheureux, pour n'être pas reconnu. *(Apercevant Thaïs.)* Mais n'est-ce pas là Thaïs que je vois? C'est elle-même. Je suis pris. A quoi me déterminer ? Mais que m'importe ? Que me fera-t-elle ?

THAIS

Adeamus. Bone vir, Dore, salve; dic mihi,
Aufugistin'?

CHEREA.

Hera, factum.

THAIS.

Satin' id tibi placet?

CHEREA.

Non.

THAIS.

Credin' te impune habiturum?

CHEREA.

Unam hanc noxiam
Mitte; si aliam umquam admisero ullam, occidito.

THAIS.

Num meam saevitiam veritus es?

CHEREA.

Non.

THAIS.

Quid igitur?

CHEREA.

Hanc metui, ne me criminaretur tibi.

THAIS.

Quid feceras?

CHEREA.

Paululum quiddam.

THAIS.

Eho! paululum; impudens?
An paulum hoc esse tibi videtur, virginem
Vitiare civem?

THAÏS (*à Pythias*).

Abordons-le. (*A Cherée.*) Bonjour, Dorus, l'homme de bien. Dites-moi, vous êtes-vous enfui?

CHERÉE.

Oui, ma maîtresse.

THAÏS.

Vous applaudissez-vous de cette fuite?

CHERÉE.

Non.

THAÏS.

Avez-vous cru vous échapper impunément?

CHERÉE.

Pardonnez-moi cette première faute: si jamais j'en commets une seconde, tuez-moi.

THAÏS.

Apprehendiez-vous que je ne fusse une maîtresse cruelle?

CHERÉE.

Non.

THAÏS.

Que craigniez-vous donc?

CHERÉE.

Que cette fille (*en montrant Pythias*) ne m'accusât auprès de vous.

THAÏS.

Qu'aviez-vous fait?

CHERÉE.

Peu de chose.

THAÏS.

Comment peu de chose, effronté? Croyez-vous que ce soit peu de chose d'insulter une citoyenne?

CHEREA.

Conservam esse credidi.

PYTHIAS.

Conservam! Vix me contineo, quin involem in
Capillum: monstrum etiam ultro derisum advenit.

THAIS.

Abin' hinc, insana?

PYTHIAS.

Quid ita vero? Debeam,
Credo, isti quidquam furcifero, si id fecerim:
Praesertim cum se servum fateatur tuum.

THAIS.

Missa haec faciamus. Non te dignum, Cherea,
Fecisti. Nam, si ego digna hac contumelia
Sum maxime, at tu indignus qui faceres tamen.
Neque aedepol, quid nunc consilii capiam, scio,
De virgine istac; ita conturbasti mihi
Rationes omnes, ut eam non possim suis,
Ita ut aequum fuerat, atque ut studui, tradere, ut
Solidum parerem hoc mihi beneficium, Cherea.

CHEREA.

At nunc dehinc spero aeternam inter nos gratiam
Fore, Thais. Saepe ex hujusmodi re quapiam, et
Malo ex principio, magna familiaritas
Conflata est. Quid, si hoc quispiam voluit deus?

THAIS.

Equidem pol in eam partem accipioque et volo.

CHERÉE.

Je la croyais esclave comme moi.

PYTHIAS.

Esclave comme toi ? Je ne sais qui m'empêche de lui sauter aux cheveux. Le monstre vient encore nous railler.

THAÏS (*à Pythias*).

T'en iras-tu, folle que tu es ?

PYTHIAS.

Pourquoi donc ? J'en devrais sans doute de reste à ce pendard, si je faisais ce que je dis. Surtout lorsqu'il s'avoue votre esclave.

THAÏS.

Terminons cette querelle. Votre action, Cherée, n'est pas digne de vous. Quand j'aurais mérité cent fois cette insulte, il ne vous convenait pas de me la faire. Je ne sais plus en vérité quel parti prendre au sujet de cette fille. Vous avez dérangé tous mes projets. Je ne puis plus la rendre à ses parents comme je le devais et comme je le désirais. Je ne puis plus me les attacher par un bienfait essentiel.

CHERÉE.

A commencer d'aujourd'hui, Thaïs, j'espère que nous serons éternellement amis. Une pareille aventure, aussi mal entamée, a souvent été l'origine d'une grande intimité. Et si quelque dieu l'avait voulu ?

THAÏS.

En vérité, c'est ainsi que je l'interprète et que je le souhaite.

CHEREA.

Immo ita quaeso, unum hoc scito, contumeliae
Non me fecisse causa, sed amoris.

THAIS.

Scio.

Et pol propterea magis nunc ignosco tibi.
Non adeo inhumano ingenio sum, Cherea,
Neque tam imperita, ut, quid amor valeat, nesciam.

CHEREA.

Te quoque jam, Thais, ita me di bene ament, amo.

PYTHIAS.

Tum pol ab istoc tibi, hera, cavendum intellego.

CHEREA.

Non ausim...

PYTHIAS.

Nihil tibi quidquam credo.

THAIS.

Desinas.

CHEREA.

Nunc ego te in hac re mihi oro ut adjutrix sies:
Ego me tuae commendo et committo fidei.
Te mihi patronam cupio, Thais: te obsecro:
Emoriar, si non hanc uxorem duxero.

THAIS.

Tamen, si pater...

CHEREA.

Quid? Ah, volet, certo, scio,
Civis modo haec sit.

CHERÉE.

Je vous en conjure aussi. Soyez bien persuadée que je n'ai rien fait à dessein de vous insulter. Mais par amour.

THAÏS.

Je le sais. Et j'en suis d'autant plus disposée à vous pardonner. Je n'ai pas le cœur assez inhumain, Cherée; je n'ai pas assez peu d'expérience, pour ignorer le pouvoir de l'amour.

CHERÉE.

En vérité, Thaïs, je vous aime aussi déjà de tout mon cœur.

PYTHIAS.

En ce cas, Madame, je vois qu'il faut vous défier de lui.

CHERÉE (*à Pythias*).

Je n'oserais pas....

PYTHIAS.

Je ne me fie point du tout à vous.

THAÏS (*à Pythias*).

Tais-toi.

CHERÉE.

Je vous supplie; Thaïs; de m'aider en cette occasion. Je me livre, je me remets entre vos mains. Soyez ma protectrice, je vous en conjure. Je mourrai si je ne l'épouse pas.

THAÏS.

Si cependant votre père....

CHERÉE.

Mon père? Ah, il y consentira j'en suis sûr, pourvu qu'elle soit citoyenne.

THAIS.

Paululum opperirier
Si vis, jam frater ipse hic aderit virginis.
Nutricem accersitum iit, quae illam aluit parvolam:
In cognoscendo tute ipse hic aderis, Cherea.

CHEREA.

Ego vero maneo.

THAIS.

Visne interea, dum is venit,
Domi opperiamur, potius quam hic ante ostium?

CHEREA.

Immo percupio.

PYTHIAS.

Quam tu rem actura, obsecro, es?

THAIS.

Nam quid ita?

PYTHIAS.

Rogitas? Hunc tu in aedes cogitas
Recipere posthac?

THAIS.

Cur non?

PYTHIAS.

Crede hoc meae fidei,
Dabit hic aliquam pugnam denuo.

THAIS.

Au, tace, obsecro.

PYTHIAS.

Parum perspexisse ejus videre audaciam.

THAÏS.

Si vous voulez attendre un moment, le frère de cette fille sera bientôt ici. Il est allé chercher la nourrice qui l'a élevée toute petite. Vous serez présent, Cherée, à la reconnaissance.

CHERÉE.

Je reste volontiers.

THAÏS.

Voulez-vous que nous l'attendions chez moi, plutôt que devant la porte.

CHERÉE.

Avec plaisir, chez vous.

PYTHIAS.

Qu'allez-vous faire, je vous prie ?

THAÏS.

Que veux-tu dire ?

PYTHIAS.

Pouvez-vous me le demander ? Vous songez à le recevoir chez vous après ce qui s'est passé ?

THAÏS.

Pourquoi non ?

PYTHIAS.

Croyez sur ma parole, qu'il nous fera encore quelque équipée.

THAÏS.

Ah, tais-toi, je t'en prie.

PYTHIAS.

Il semble que vous ne connaissiez pas encore bien son audace.

CHEREA.

Non faciam, Pythia.

PYTHIAS.

Non pol credo, Cherea,
Nisi si commissum non erit.

CHEREA.

Quin, Pythias,
Tu me servato.

PYTHIAS.

Neque pol servandum tibi
Quidquam dare ausim, neque te servare. Apage te.

THAIS.

Adest optime ipse frater.

CHEREA.

Perii, hercle. Obsecro,
Abeamus intro, Thais: nolo, me in via
Cum hac veste videat.

THAIS.

Quamobrem tandem? An quia pudet?

CHEREA.

Id ipsum.

PYTHIAS.

Id ipsum? Virgo vero...

THAIS.

I prae, sequor.
Tu istic mane, ut Chremem introducas, Pythias.

CHERÉE.

Je ne ferai rien, Pythias.

PYTHIAS.

Je ne vous crois pas, Cherée, à moins qu'on ne vous la confie pas.

CHERÉE.

Eh bien, Pythias, charge-toi de me garder.

PYTHIAS.

En vérité je n'oserais ni vous donner rien en garde, ni vous garder. Allez vous promener.

THAÏS.

Fort à propos voici le frère.

CHERÉE.

Je suis désespéré. Entrons, je vous prie, Thaïs. Je ne veux pas qu'il me voie dans la rue avec cet habit.

THAÏS.

Mais pourquoi donc? Est-ce que vous êtes honteux?

CHERÉE.

Justement.

PYTHIAS *(avec ironie)*.

Justement? Et cette jeune fille....

THAÏS.

Allez devant, je vous suis. Toi, Pythias, reste ici pour faire entrer Chrémès.

SCENA III.

PYTHIAS, CHREMES, SOPHRONA.

PYTHIAS.

Quid? quid venire in mentem nunc possit mihi?
Quidnam? Qui referam sacrilego illi gratiam,
Qui hunc supposuit nobis?

CHREMES.

Move vero ocius
Te, nutrix.

SOPHRONA.

Moveo.

CHREMES.

Video, sed nil promoves.

PITHIAS.

Jamne ostendisti signa nutrici?

CHREMES.

Omnia.

PYTHIAS.

Amabo! quid ait? Cognoscitne?

CHREMES.

Ac memoriter.

PYTHIAS.

Bene aedepol narras: nam illi faveo virgini.

SCÈNE III.

PYTHIAS, CHRÉMÈS, SOPHRONE.

PYTHIAS. *(à part)*.

Mais quoi? que pourrais-je bien imaginer présentement? Comment m'y prendre pour me venger du scélérat qui nous a amené son eunuque supposé?

CHRÉMÈS *(à Sophrone)*.

Allons, marchez donc, nourrice.

SOPHRONE.

Je marche.

CHRÉMÈS.

Je le vois, mais vous n'avancez pas.

PYTHIAS.

Avez-vous déjà montré les indices à la nourrice?

CHRÉMÈS.

Tous.

PYTHIAS.

Qu'en dit-elle, je vous prie? Les reconnaît-elle?

CHRÉMÈS.

Elle les sait par cœur.

PYTHIAS.

Ce que vous me dites me fait en vérité grand plaisir, par l'intérêt que je prends à cette jeune fille. Entrez; depuis

Ite intro: jamdudum hera vos expectat domi.
Virum bonum eccum Parmenonem incedere
Video. Viden' ut otiosus it, si diis placet[1]!
Spero me habere, qui hunc meo excruciem modo.
Ibo intro, de cognitione ut certum sciam.
Post exibo, atque hunc perterrebo sacrilegum.

SCENA IV.

PARMENO, PYTHIAS.

PARMENO.

Reviso, quidnam Cherea hic rerum gerat.
Quod si astu rem tractavit, di vostram fidem!
Quantam et quam veram laudem capiet Parmeno!
Nam ut mittam, quod ei amorem difficillimum, et
Carissimum ab meretrice avara, virginem,
Quam amabat, eam confeci sine molestia,
Sine sumptu, sine dispendio: tum hoc alterum,
Id vero est, quod ego mihi puto palmarium
Me reperisse, quomodo adolescentulus
Meretricum ingenia et mores posset noscere;
Mature ut quum cognorit, perpetuto oderit.
Quae dum foris sunt, nihil videtur mundius,
Nec magis compositum quidquam, nec magis elegans:
Quae, cum amatore suo quum coenant, liguriunt.

quelque temps ma maîtresse vous attend au logis. *(Ils entrent. Pythias seule voyant arriver Parmenon.)* Voilà l'honnête homme de Parmenon qui arrive. Voyez quelle tranquillité dans sa démarche, est-il possible? Je me flatte d'avoir trouvé le moyen de le tourmenter à mon aise. Entrons pour nous assurer de la reconnaissance, et revenons ensuite donner l'épouvante à ce coquin.

SCÈNE IV.

PARMENON, PYTHIAS *(qui arrive pendant le monologue de Parmenon).*

PARMENON *(seul).*

Je reviens voir quelles affaires fait ici Cherée. S'il a conduit sa barque avec adresse, grands dieux, quelles justes louanges en recevra Parmenon! Car ne parlons point de ce que je lui ai procuré une satisfaction bien difficile, et qui devait coûter très-cher chez une femme aussi avare que Thaïs, de ce que je lui ai fait avoir sans embarras, sans argent et sans dépense, une fille qu'il aimait : mais un autre point que je regarde comme le plus beau côté de mon triomphe, c'est d'avoir trouvé le moyen de faire connaître à ce jeune homme le caractère et les mœurs des courtisanes, afin que les connaissant de bonne heure, il les déteste toute sa vie. Quand elles sont hors de chez elles, rien de plus propre en apparence, rien de mieux arrangé, rien de plus élégant : lorsqu'elles soupent avec leurs galants, elles mangent avec délicatesse. Mais il faut voir la gloutonnerie, la saleté,

Harum videre ingluviem, sordes, inopiam:
Quam inhonesteae solae sint domi, atque avidae cibi,
Quo pacto ex jure hesterno panem atrum vorent;
Nosse omina haec, salus est adolescentulis.

PYTHIAS.

Ego pol te pro istis dictis et factis, scelus,
Ulciscar[1]; ut ne impune in nos illuseris.
Pro deum fidem, facinus foedum[2]! O infelicem adolescentulum!
O scelestum Parmenonem, qui istum huc adduxit!

PARMENO.

Quid est?

PYTHIAS.

Miseret me. Itaque, ut ne viderem, misera huc effugi foras.
Quae futura exempla dicunt in eum indigna!

PARMENO.

O Jupiter!
Quae illaec turba' st? Num nam ego perii? Adibo. Quid istuc, Pythias?
Quid ais? In quem exempla fient?

PYTHIAS.

Rogitas, audacissime?
Perdidisti istum, quem adduxti pro eunucho, adolescentulum,
Dum studes dare verba nobis.

PARMENO.

Quid ita? Aut quid factum est? Cedo

la misère de ces créatures lorsqu'elles sont seules chez elles, combien elles sont mal-propres, combien elles sont gourmandes, comment elles dévorent du pain noir dans du bouillon réchauffé. Connaître tout cela est de la plus grande utilité pour un jeune homme.

PYTHIAS *(qui a entendu une partie du discours de Parmenon, dit à part)*:

Par ma foi je me vengerai, scélérat de tes beaux dits et faits. Tu ne nous auras pas jouées impunément. *(Haut, feignant de sortir de chez Thaïs, et de ne point voir Parmenon.)* Ah, grands dieux! quelle action abominable! Infortuné jeune homme! Scélérat Parmenon qui l'a conduit chez nous!

PARMENON *(à part)*.

Qu'y a-t-il?

PYTHIAS *(continuant)*.

Il me fait pitié. Aussi je suis sortie pour n'en être pas témoin. Quel exemple horrible on va, dit-on, faire de lui!

PARMENON *(à part)*.

O dieux! quel trouble est ceci? Serais-je perdu! il faut l'aborder. *(A Pythias.)* Qu'y a-t-il donc, Pythias? Que dis-tu? Sur qui doit-on faire un exemple?

PYTHIAS.

Tu me le demandes, impudent? Tu l'as perdu ce jeune homme que tu nous as donné pour un eunuque, dans le dessein de nous tromper.

PARMENON

Pourquoi cela? Qu'est-il arrivé? Dis-moi.

PYTHIAS.

Dicam. Virginem istam, Thaidi hodie quae dono data' st,
Scin' eam hinc civem esse? Et ejus fratrem adprime nobilem?

PARMENO.

Nescio.

PYTHIAS.

Atqui sic inventa' st. Eam iste vitiavit miser.
Ille ubi rescivit factum frater violentissimus...

PARMENO.

Quidnam fecit?

PYTHIAS.

Conligavit primum eum miseris modis.

PARMENO.

Conligavit? Hem!

PYTHIAS.

Atque equidem orante, ut ne id faceret, Thaide.

PARMENO.

Quid ais?

PYTHIAS.

Nunc minitatur porro sese id quod maechis solet.
Quod ego nunquam vidi fieri, neque velim.

PARMENO.

Qua audacia
Tantum facinus audet?

PYTHIAS.

Quid ita tantum?

PYTHIAS.

Je vais te le dire. Cette jeune fille qu'on a donnée aujourd'hui à Thaïs, sais-tu qu'elle est citoyenne d'Athènes ? Sais-tu que son frère est un des premiers de la ville ?

PARMENON.

Non, je n'en sais rien.

PYTHIAS.

C'est pourtant une chose reconnue. Il l'a déshonorée, le malheureux. Dès que cette action est venue à la connaissançe de son frère, homme très-violent....

PARMENON.

Qu'a-t-il fait ?

PYTHIAS.

Il a commencé par le lier d'une manière à faire compassion.

PARMENON.

Il l'a lié ? Ah !

PYTHIAS.

Quoique Thaïs le priât de n'en rien faire.

PARMENON.

Que dis-tu ?

PYTHIAS.

A présent il menace de le punir comme un adultère, supplice que je n'ai jamais vû et que je ne veux pas voir.

PARMENON.

Serait-il assez osé pour commettre une action si horrible ?

PYTHIAS.

En quoi donc si horrible ?

PARMENO.

An non tibi hoc maximum est?
Quis homo pro moecho unquam vidit in domo meretricia
Prehendi quemquam?

PYTHIAS.

Nescio.

PARMENO.

At, ne hoc nesciatis, Pythias:
Dico, edico vobis, nostrum esse illum herilem filium.

PYTHIAS.

Hem,
Obsecro an is est?

PARMENO.

Ne quam in illum Thais vim fieri sinat.
Atque adeo autem cur non egomet intro eo?

PYTHIAS.

Vide, Parmeno,
Quid agas, ne neque illi prosis, et tu pereas; nam hoc putant,
Quidquid factum est, ex te esse ortum.

PARMENO.

Quid igitur faciam miser?
Quidve incipiam? Ecce autem video rure redeuntem senem.
Dicam huic, an non? Dicam hercle, etsi mihi magnum malum
Scis paratum. Sed necesse est, huic ut subveniat.

PARMENON.

A ton avis, en est-il une plus horrible? Qui jamais a vu arrêter quelqu'un pour crime d'adultère dans la maison d'une courtisane?

PYTHIAS.

Je l'ignore.

PARMENON.

Mais afin que vous ne l'ignoriez pas, Pythias, je vous dis et vous déclare que ce jeune homme est le fils de mon maître.

PYTHIAS.

Comment, je te prie, le fils de ton maître?

PARMENON.

Que Thaïs ne permette pas qu'on lui fasse aucune violence. Mais pourquoi ne pas entrer moi-même?

PYTHIAS.

Songe bien, Parmenon, à ce que tu veux faire. Prends garde de ne lui être d'aucun secours, et de te perdre avec lui; car ils sont persuadés que tu es l'auteur de tout.

PARMENON.

Que faire donc, malheureux? Quel parti prendre? Mais voilà notre vieillard qui revient des champs. Dois-je lui dire, ou lui cacher ce qui se passe? Ma foi je le dirai. Je sais pourtant bien qu'il m'en arrivera malheur. Mais il est nécessaire qu'il aille au secours de son fils.

PYTHIAS.

Sapis.

Ego abeo intro. Tu isti narra omnem rem ordine, ut factum siet.

SCENA V.

LACHES, PARMENO.

LACHES.

Ex meo propinquo rure hoc capio commodi,
Neque agri, neque urbis odium me unquam percipit.
Ubi satias coepit fieri, commuto locum.
Sed estne ille noster Parmeno? Et certe ipsus est.
Quem praestolare, Parmeno, hic ante ostium?

PARMENO.

Quis homo est? Hem, salvum te advenire, here, gaudeo.

LACHES.

Quem praestolare?

PARMENO.

Perii! Lingua haeret metu.

LACHES.

Hem,
Quid est? Quid trepidas? Satin' salvae? Dic mihi[1].

PARMENO.

Here, primum te arbitrari quod res est, velim:
Quidquid hujus factum est, culpa non factum est mea[2].

PYTHIAS.

C'est prendre un parti sage. Je rentre au logis. Raconte-lui par ordre la chose comme elle s'est passée.

SCÈNE V.

LACHÈS, PARMENON.

LACHÈS (*sans voir Parmenon*).

La proximité de ma campagne me procure un agrément, c'est que je ne m'ennuie jamais, ni à la ville, ni aux champs. Lorsque le dégoût me prend d'un côté, je change d'habitation. Mais n'est-ce pas là notre Parmenon? Oui vraiment c'est lui-même. Qui attends-tu, Parmenon, devant cette porte?

PARMENON (*d'un air étonné*).

Qui est-ce? Ah, mon maître! je suis ravi de vous voir de retour en bonne santé.

LACHÈS.

Qui attends-tu?

PARMENON.

Je suis perdu! la frayeur me glace la langue.

LACHÈS.

Mais qu'as-tu? D'où te vient cette frayeur? Quel malheur..? Parle.

PARMENON.

Mon cher maître, je vous prie d'abord d'être bien persuadé d'une chose qui est vraie, c'est que tout ce qui est arrivé, n'est point arrivé par ma faute.

LACHES.

Quid?

PARMENO.

Recte sane interrogasti: oportuit
Rem praenarrasse me. Emit quemdam Phaedria
Eunuchum, quem dono huic daret

LACHES.

Cui?

PARMENO.

Thaidi.

LACHES.

Emit! Perii hercle. Quanti?

PARMENO.

Viginti minis.

LACHES.

Actum est.

PARMENO.

Tum quandam fidicinam amat hic Cherea.

LACHES.

Hem! quid? amat? An scit jam ille quid meretrix siet?
An in Astu venit? Aliud ex alio malum.

PARMENO.

Here, ne me spectes; me impulsore haec non facit.

LACHES.

Omitte de te dicere: ego te, furcifer,
Si vivo... Sed istuc, quidquid est, primum expedi.

PARMENO.

Is pro illo eunucho ad Thaidem deductus est.

LACHÈS.

Qu'est-il arrivé ?

PARMENON.

Vous faites bien de me le demander : j'aurais dû commencer par vous le dire. Votre fils a fait l'achat d'un eunuque pour le donner à cette femme.

LACHÈS.

A quelle femme ?

PARMENON.

A Thaïs.

LACHÈS.

Il a acheté un eunuque ? Je suis mort ! Quel prix ?

PARMENON.

Vingt mines.

LACHÈS.

Tout est perdu !

PARMENON.

Et d'ailleurs Cherée aime une joueuse d'instruments.

LACHÈS.

Comment il est amoureux ? Est-ce qu'il sait déjà ce que c'est que les filles ? Est-il revenu à la ville ? Autre malheur.

PARMENON *(à Lachès qui le fixe)*.

Mon cher maître, il est inutile que vous me regardiez ; ce n'est pas moi qui l'ai poussé à ce qu'il a fait.

LACHÈS.

Ne parle point de toi. Coquin, si je vis, je te.... Mais dis-moi tout ce qu'il y a.

PARMENON.

Il a été conduit chez Thaïs au lieu de l'eunuque.

LACHES.

Pro eunuchon'!

PARMENO.

Sic est. Hunc pro moecho postea
Comprehendere intus, et constrinxere.

LACHES.

Occidi!

PARMENO.

Audaciam meretricum specta.

LACHES.

Numquid est
Aliud mali damnive, quod non dixeris,
Reliquum?

PARMENO.

Tantum est.

LACHES.

Cesson' huc introrumpere?

PARMENO.

Non dubium est, quin mihi magnum ex hac re sit malum:
Nisi, quia necesse fuit hoc facere. Id gaudeo,
Propter me hisce aliquid esse eventurum mali:
Nam jamdiu aliquam causam quaerebat senex,
Quamobrem insigne aliquid faceret his; nunc repperit.

LACHÈS.

De l'eunuque!

PARMENON.

Oui : ensuite ils l'ont arrêté dans la maison comme un adultère, et l'ont garotté.

LACHÈS.

Je suis mort!

PARMENON.

Voyez l'audace de ces coquines.

LACHÈS.

As-tu encore quelque autre malheur à m'apprendre?

PARMENON.

Voilà tout.

LACHÈS.

Que n'entrai-je promptement chez elle?

PARMENON (*seul*).

Je ne doute point que ceci n'ait les suites les plus fâcheuses pour moi; mais il fallait absolument faire ce que j'ai fait. Ce qui me réjouit, c'est d'être cause qu'il arrive quelque mal à ces coquines. Notre bonhomme cherchait l'occasion de leur jouer une pièce sanglante. La voilà trouvée.

SCENA VI.

PYTHIAS, PARMENO.

PYTHIAS.

Nunquam aedepol quidquam jam diu, quod magis vellem evenire,
Mi evenit[1], quam quod modo senex intro ad nos venit errans.
Mihi solae ridiculo fuit, quae, quid timeret, sciebam.

PARMENO.

Quid hoc autem 'st?

PYTHIAS.

Nunc id prodeo, ut conveniam Parmenonem.
Sed ubi, obsecro, is est?

PARMENO.

Men' quaerit haec?

PYTHIAS.

Atque eccum video; adibo.

PARMENO.

Quid est, inepta? Quid tibi vis? Quid rides? Pergin'?

PYTHIAS.

Perii:
Defessa jam sum, misera, te ridendo,

PARMENO.

Quid ita?

SCÈNE VI.

PYTHIAS, PARMENON.

PYTHIAS *(sans apercevoir Parmenon)*.

Par ma foi, il ne m'est jamais rien arrivé de plus agréable que de voir à l'instant entrer chez nous le bonhomme Lachès avec sa frayeur imaginaire. Le plaisir a été pour moi seule qui savais ce qu'il craignait.

PARMENON *(à part)*.

Qu'est-ce encore que ceci?

PYTHIAS.

Je reviens trouver Parmenon. Mais où est-il donc?

PARMENON.

Elle me cherche.

PYTHIAS.

Ha, le voilà; je vais lui parler.

PARMENON *(à Pythias qui rit de toute sa force)*.

Qu'as-tu, folle? Que veux-tu? Pourquoi rire? Encore?

PYTHIAS *(riant)*.

J'en mourrai, je n'en puis plus, à force de rire à tes dépens.

PARMENON.

Pourquoi cela?

PYTHIAS.

Rogitas?
Numquam, pol, hominem stultiorem vidi, nec videbo. Ah
Non potest satis narrari, quos ludos praebueris intus.
At etiam primo callidum et disertum credidi hominem.

PARMENO.

Quid?

PYTHIAS.

Illicone credere ea, quae dixi, oportuit te?
An poenitebat flagitii, te auctore quod fecisset
Adolescens, ni miserum insuper etiam patri indicares?
Nam quid illi credis animi tum fuisse, ubi vestem vidit
Illam esse eum indutum pater? Quid? Jam scis te periisse?

PARMENO.

Ehem, quid dixti, pessima? An mentita es? etiam rides
Itan' lepidum tibi visum est, scelus nos irridere?

PYTHIAS.

Nimium.

PARMENO.

Siquidem istuc impune habueris.

PYTHIAS.

Verum?

PARMENO.

Reddam hercle.

PYTHIAS.

Credo.
Sed in diem istuc, Parmeno, est fortasse, quod minitare.

PYTHIAS (*riant*).

Belle question! Non, je n'ai jamais vu, je ne verrai jamais un homme plus sot que toi. Ha, il est impossible de dire l'amusement que tu nous as donné là-dedans. Mais je t'avais cru un garçon fin et rusé.

PARMENON.

Qu'y a-t-il?

PYTHIAS (*riant toujours*).

Devais-tu croire si vite ce que je t'ai dit? N'était-ce pas assez du crime que tu avais fait commettre à ce jeune homme, sans aller encore dénoncer le malheureux à son père? Penses-tu qu'il ait été bien content de paraître aux yeux du bonhomme en habit d'eunuque? Et bien, conçois-tu présentement que tu es perdu?

PARMENON.

Comment, coquine, que me dis-tu? Est-ce que tu m'avais trompé? Tu ris encore? Il t'a donc paru bien plaisant de me jouer?

PYTHIAS.

Très-plaisant.

PARMENON.

Oui, pourvu que je ne m'en venge pas

PYTHIAS (*avec ironie*).

Vraiment?

PARMENON.

Je te le rendrai, j'en jure.

PYTHIAS.

Je le crois. Mais, mon cher Parmenon, tu peux garder tes menaces pour un autre temps. Aujourd'hui ton supplice est

Tu jam pendebis: qui stultum adolescentem nobilitas
Flagitiis, et eumdem indicas. Uterque in te exempla edent.

PARMENO.

Nullus sum.

PYTHIAS.

Hic pro illo munere tibi honos est habitus. Abeo.

PARMENO.

Egomet meo indicio, miser, quasi sorex, hodie perii.

SCENA VII.

GNATO, THRASO, PARMENO.

GNATO.

Quid nunc? Qua spe, aut quo consilio huc imus? Quid inceptas, Thraso?

THRASO.

Egone? Ut Thaidi me dedam, et faciam quod jubeat.

GNATO.

Quid est?

THRASO.

Qui minus huic, quam Hercules servivit Omphalae[1]!

GNATO.

Exemplum placet.
Utinam tibi commitigari videam sandalio caput!
Sed fores crepuere ab ea.

tout prêt (1). Tu rends un jeune étourdi célèbre par des crimes, et puis tu le décèles. Le père et le fils feront de toi un bel exemple.

PARMENON.

Je suis perdu.

PYTHIAS.

Te voilà récompensé du présent que tu nous as fait. Adieu. *(Elle part.)*

PARMENON *(seul)*.

Malheureux! j'ai fait comme la souris, je me suis trahi moi-même (2).

SCÈNE VII.

GNATON, THRASON, PARMENON.

GNATON.

Qu'allons-nous faire? Dans quelle espérance, à quel dessein venir ici? Quelle est votre intention, Thrason?

THRASON.

Quelle est mon intention? De me rendre à discrétion à Thaïs, et de faire tout ce qu'elle m'ordonnera.

GNATON.

Que dites-vous?

THRASON.

Hercule s'est bien soumis à Omphale, dois-je moins faire pour Thaïs?

GNATON.

L'exemple me plaît. Je voudrais bien aussi vous voir casser la tête à coups de pantoufles. Mais on ouvre la porte de Thaïs.

THRASO.

Perii! quid hoc autem 'st mali?
Hunc ego numquam videram etiam[2]. Quidnam properans hinc prosilit?

SCENA VIII.

CHEREA, PARMENO, GNATO, THRASO.

CHEREA.

O populares! Ecquis me vivit hodie fortunatior?
Nemo hercle quisquam; nam in me plane di potestatem suam
Omnem ostendere, cui tam subito tot congruerint commoda.

PARMENO.

Quid hic laetus est?

CHEREA.

O Parmeno mi, o mearum voluptatum omnium
Inventor, inceptor, perfector, scin me in quibus sim gaudiis?
Scis Pamphilam meam inventam civem?

PARMENO.

Audivi.

CHEREA.

Scis sponsam mihi?

THRASON *(apercevant Cherée)*.

Hélas! quel nouvel accident? Je n'avais point encore vu celui-ci. Pourquoi sort-il si précipité?

SCÈNE VIII.

CHERÉE, PARMENON, GNATON, THRASON.

CHERÉE.

O MES concitoyens! est-il au monde un homme plus fortuné que moi? Non, sans doute. Les dieux ont déployé toute leur puissance en ma faveur. En un instant ils me comblent de biens.

PARMENON *(à part)*.

De quoi se réjouit-il si fort?

CHERÉE *(apercevant Parmenon)*.

O mon cher Parmenon! O toi qui as imaginé, entrepris, conduit à sa fin tout mon bonheur, sais-tu quelle est ma joie? Sais-tu que ma chère Pamphila est reconnue citoyenne?

PARMENON.

On me l'a dit.

CHERÉE.

Sais-tu qu'elle m'est promise?

PARMENO.

Bene, ita me di ament, factum!

GNATO.

Audin' tu illum quid ait?

CHEREA.

Tum autem Phedriae
Meo fratri, gaudeo amorem esse omnem in tranquillo: una 'st domus[1].
Thais patri se commendavit in clientelam et fidem:
Nobis dedit se.

PARMENO.

Fratris igitur Thais tota est?

CHEREA.

Scilicet.

PARMENO.

Jam hoc aliud est quod gaudeamus; miles pellitur foras.

CHEREA.

Tum tu, frater, ubi ubi est, fac quam primum haec audiat.

PARMENO.

Visam domum.

THRASO.

Numquid, Gnato, dubitas, quin ego nunc perpetuo perierim?

GNATO.

Sine
Dubio opinor.

CHEREA.

Quid commemorem primum, aut quem laudem maxume?

PARMENON.

J'en suis en vérité bien aise.

GNATON (*à Thrason, tous deux à l'écart*).

Entendez-vous ce qu'il dit ?

CHERÉE (*à Parmenon*).

Et puis je suis enchanté que mon frère soit tranquille dans ses amours. Nous ne faisons plus qu'une maison. Thaïs s'est mise entre les mains et sous la protection de mon père. Elle s'est donnée entièrement à nous.

PARMENON.

Elle est donc sans réserve à votre frère ?

CHERÉE.

Assurément.

PARMENON.

Autre sujet de joie. Le capitaine est chassé.

CHERÉE.

Quelque part que soit mon frère, fais-lui savoir ces nouvelles au plus vite.

PARMENON.

Je vais voir au logis....

THRASON (*à Gnaton*).

Eh bien, Gnaton, doutes-tu que je ne sois perdu sans ressource ?

GNATON.

Je n'en doute nullement.

CHERÉE.

Par où commencerai-je ? à qui donnerai-je les plus grands

Illumne qui mihi dedit consilium ut facerem; an me, qui ausus sim
Incipere? An fortunam collaudem, quae gubernatrix fuit,
Quae tot res, tantas, tam opportune in unum conclusit diem? An
Mei patris festivitatem et facilitatem? O Jupiter,
Serva, obsecro, haec nobis bona!

SCENA IX.

PHEDRIA, CHEREA, PARMENO, GNATO, THRASO.

PHEDRIA.

Dii vostram fidem! Incredibilia
Parmeno modo quae narravit! Sed ubi est frater?

CHEREA.

Praesto est.

PHEDRIA.

Gaudeo

CHEREA.

Satis credo. Nihil est Thaide hac, frater, tua dignius
Quod ametur, ita nostrae est omni fautrix familiae.

PHEDRIA.

Hui, mihi
Illam laudas?

éloges? Sera-ce à Parmenon, auteur du conseil? Sera-ce à moi qui ai osé le suivre? Remercierai-je la fortune qui a tout conduit, qui a réuni en un seul jour tant de circonstances importantes et favorables? Louerai-je principalement la complaisance et la facilité de mon père? Grand Jupiter, rendez ce bonheur durable!

SCÈNE IX.

PHEDRIA, CHERÉE, PARMENON, GNATON, THRASON.

PHEDRIA.

Grands dieux! Quels événements incroyables Parmenon vient de me raconter! Mais où est mon frère?

CHERÉE.

Le voici.

PHEDRIA.

Je suis charmé....

CHERÉE.

J'en suis bien persuadé. Personne, mon frère, personne plus digne d'être aimé que votre Thaïs; après les faveurs dont elle comble toute notre famille.

PHEDRIA.

Quoi, voulez-vous me faire son éloge?

THRASO.

Perii. Quanto spei est minus, tanto magis amo.
Obsecro, Gnato, in te spes est.

GNATO.

Quid vis faciam?

THRASO.

Perfice hoc
Precibus, pretio, ut haeream in aliqua parte tamen apud
Thaidem.

GNATO.

Difficile est.

THRASO.

Si quid collibuit, novi te. Hoc si effeceris,
Quodvis donum, praemium a me optato, id optatum feres.

GNATO.

Itane?

THRASO.

Sic erit.

GNATO.

Hoc si efficio, postulo ut tua mihi domus,
Te praesente, absente, pateat; invocato ut sit locus
Semper.

THRASO.

Do fidem ita futurum.

GNATO.

Accingar.

PHEDRIA.

Quem hic ego audio?
O Thraso!

THRASON *(à Gnaton)*.

Je suis perdu. Moins j'ai d'espérance, et plus je l'aime. Je te conjure, Gnaton, je n'espère qu'en toi.

GNATON.

Que voulez-vous que je fasse?

THRASON.

Obtiens à force de prières, d'argent, qu'au moins je reste dans un coin chez Thaïs.

GNATON.

La chose est difficile.

THRASON.

Quand tu as quelque chose à cœur, je te connais.... Si tu en viens à bout, demande-moi tout ce que tu voudras pour récompense, je te l'accorderai.

GNATON.

Sûrement?

THRASON.

Sûrement.

GNATON.

Si j'obtiens ce que vous désirez, je demande que votre maison me soit toujours ouverte, que vous y soyez, que vous n'y soyez pas; que sans être invité mon couvert y soit mis en tout temps.

THRASON.

Je te donne ma parole que cela sera.

GNATON *(haut)*.

Je vais travailler.

PHEDRIA *(entendant parler)*.

Qui entends-je ici? *(Apercevant Gnaton et Thrason, avec colère.)* Comment, Thrason!

THRASO.

Salvete.

PHEDRIA.

Tu fortasse, quae facta hic sient,
Nescis?

THRASO.

Scio.

PHEDRIA.

Cur te ergo in his ego conspicor regionibus?

THRASO.

Vobis fretus.

PHEDRIA.

Scin' quam fretus? Miles, edico tibi,
Si te in platea offendero hac post unquam, nihil est quod dicas mihi,
Alium quaerebam, iter hac habui. Periisti.

GNATO.

Eia, haud sic decet.

PHEDRIA.

Dictum est.

GNATO.

Non cognosco vestrum tam superbum*.

PHEDRIA.

Sic erit.

GNATO.

Prius audite paucis: quod cum dixero, si placuerit,
Facitote.

THRASON.

Bonjour, Messieurs.

PHEDRIA.

Vous ignorez peut-être ce qui vient de se passer ici?

THRASON.

Pardonnez-moi.

PHEDRIA.

Pourquoi donc vous aperçois-je encore dans ce quartier?

THRASON.

Je compte sur vos bontés.

PHEDRIA.

Savez-vous comment vous y devez compter? Monsieur le capitaine, je vous déclare que si je vous trouve encore ici, vous aurez beau dire : *Je ne cherchais pas Thaïs, je passais par là.* Vous êtes un homme mort.

GNATON.

Ah, cela ne conviendrait pas.

PHEDRIA.

C'est mon dernier mot.

GNATON.

Je ne vous connais pas si méchant.

PHEDRIA.

Je le ferai comme je le dis.

GNATON.

Avant tout écoutez deux mots. Lorsque je vous aurai parlé, faites ce qu'il vous plaira.

PHEDRIA.

Audiamus.

GNATO.

Tu concede paullum istuc, Thraso.
Principio ego vos credere ambos hoc mihi vehementer velim,
Me, hujus quidquid facio, id facere maxume causa mea.
Verum idem si vobis prodest, vos non facere inscitia 'st.

PHEDRIA.

Quid est?

GNATO.

Militem ego rivalem recipiendum censeo.

PHEDRIA.

Hem!
Recipiendum.

GNATO.

Cogita modo[2]. Tu hercle cum illa, Phedria,
Et libenter vivis (etenim bene libenter victitas).
Quod des paullum est, et necesse est multum accipere Thaidem,
Ut tuo amori suppeditari possit sine sumptu tuo,
Ad omnia haec magis opportunus, nec magis ex usu tuo
Nemo 'st. Principio et habet quod det, et dat nemo largius:
Fatuus est, insulsus, tardus, stertit noctesque, et dies:
Neque tu istum metuas ne amet mulier : pellas facile ubi velis.

PHEDRIA.

Quid agimus?

PHEDRIA.

Écoutons-le.

GNATON (*à Thrason*).

Éloignez-vous un peu, Thrason. (*A Phedria et Cherée.*) Je vous prie d'abord très-instamment, Messieurs, d'être persuadés tous deux, que si je fais quelque chose pour ce capitaine, je travaille uniquement pour mes intérêts. Mais si vous y trouviez votre compte aussi, ce serait une grande folie à vous de ne pas suivre le conseil que j'ai à vous donner.

PHEDRIA.

Quel est-il ce conseil ?

GNATON.

De recevoir le capitaine pour rival.

PHEDRIA.

Comment pour rival !

GNATON.

Faites seulement une réflexion, Phedria. Vous aimez à faire grande chère avec Thaïs (car vous ne haïssez pas une bonne table); vous avez peu de chose à donner, et Thaïs veut recevoir beaucoup. Il n'est personne qui vous convienne mieux, et qui soit plus propre que Thrason à fournir aux dépenses de votre amour, sans que vous vous mettiez en frais. Premièrement il a beaucoup, et il est très-libéral. C'est un sot, une bête, un lourdaud qui dort nuit et jour; il n'y a pas à craindre qu'une femme se prenne de goût pour lui; et vous le chasserez facilement quand il vous plaira.

PHEDRIA (*à Cherée*).

Que ferons-nous ?

GNATO.

Praeterea hoc etiam (quod ego vel primum puto)
Accipit homo nemo melius prorsus, neque prolixius.

PHEDRIA.

Mirum ni illoc homine quoquo pacto opus est.

CHEREA.

Idem ego arbitror.

GNATO.

Recte facitis. Unum etiam hoc vos oro, ut me in vestrum gregem
Recipiatis. Satis diu hoc jam saxum volvo.

PHEDRIA.

Recipimus.

CHEREA.

Ac libenter.

GNATO.

At ego pro istoc, Phedria, et tu Cherea,
Hunc comedendum et deridendum vobis propino.

CHEREA.

Placet.

PHEDRIA.

Dignus est.

GNATO.

Thraso, ubi vis, accede.

THRASO.

Obsecro te, quid agimus?

GNATO.

Quid? Isti te ignorabant. Postquam eis mores ostendi tuos,

GNATON (*continuant*).

Une autre chose encore, qui, selon moi, est la plus essentielle, c'est que personne ne donne mieux à manger que lui, ni avec plus d'abondance.

PHEDRIA.

Je serais bien étonné si cet homme-là ne nous était nécessaire à tous égards.

CHERÉE.

Je pense comme vous.

GNATON.

Je vous suis bien obligé. J'ai encore une grâce à vous demander, c'est de me recevoir dans votre société. Il y a assez long-temps que je roule cette pierre.

PHEDRIA.

Nous te recevons.

CHERÉE.

Et de bon cœur.

GNATON.

En reconnaissance, Messieurs, je vous le livre pour le dévorer et le baffouer.

CHERÉE.

C'est bon.

PHEDRIA.

Il le mérite bien.

GNATON (*à Thrason*).

Thrason, approchez quand il vous plaira.

THRASON.

Et bien, je te prie, qu'avons-nous fait ?

GNATON.

Ce que nous avons fait ? Ces Messieurs ne vous connais-

Et collaudavi secundum facta et virtutes tuas,
Impetravi.

THRASO.

Bene fecisti. Gratiam habeo maxumam.
Numquam etiam fui usquam, quin me omnes amarent plurimum.

GNATO.

Dixin' ego vobis, in hoc esse Atticam elegantiam?

PHEDRIA.

Nil praetermissum est. Ite hac. Vos valete et plaudite.

FINIS EUNUCHI.

saient pas ; mais je leur ai peint vos mœurs, je vous ai loué selon vos actions et vos mérites, et j'ai tout obtenu.

THRASON.

Je t'en remercie, je te suis très-obligé. Je n'ai jamais été nulle part que je ne me sois fait aimer de tout le monde à la folie.

GNATON (*à Phedria et Cherée*).

Ne vous ai-je pas bien dit qu'il a toute l'élégance attique?

PHEDRIA.

Tu n'as rien oublié. Allez-vous-en par là. (*Aux spectateurs.*) Adieu, Messieurs, applaudissez.

FIN DE L'EUNUQUE.

NOTES PHILOLOGIQUES SUR L'EUNUQUE.

PROLOGUE.

1. — *Si quisquam est.* Plusieurs commentateurs entendent ce passage comme s'il y avait dans le texte *bonis, potius quam plurimis.* Si on suivait leur sentiment, il faudrait traduire, *qui tâchent de plaire aux gens de bien, plutôt qu'à la multitude.* Mais il n'y a pas de nécessité d'adopter cette opinion. *Minime multos laedere*, qui suit, ne le permettrait pas.

2. — *Bene vertendo et scribendo male.* Il y aurait contradiction dans le latin si on n'expliquait pas *bene* par *beaucoup*, comme nous disons *bien des gens, bien de l'argent*, pour *beaucoup.* Madame Dacier ne s'y est pas trompée. M. Guyet a suivi sa méthode ordinaire. Ce *bene* lui a déplu, il lui a substitué *male.*

3. — *Quare aequum est vos cognoscere*, etc. On a mis *quelquefois* et *souvent*, pour faire sentir la différence qui est entre *faciunt* et son itératif *factitarunt.*

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

1. — *Quid igitur faciam?* Il est facile de voir que Phedria continue l'entretien qu'il vient d'avoir avec Parmenon avant d'entrer sur la scène. Son discours n'est point suivi. il l'interrompt par des réflexions. Chaque petite phrase indique les divers sentiments qui l'agitent.

2. — *Proin tu, Parmeno.* Muret et beaucoup d'autres commentateurs, et Madame Dacier elle-même, font dire ce vers : *Proin tu*, etc. à Parmenon. On a suivi Donat qui l'attribue à Phedria. Le sens en paraît plus naturel. Parmenon peut-il raisonnablement dire à Phedria, *faites des réflexions sérieuses*, et ajouter tout de suite que la *prudence est inutile en amour ?*

3. — *Egone illam.... ? Quae illum.... ?* Ce qu'il y a de sous-entendu ici, est facile à deviner. On aurait pu le suppléer et traduire : *Moi retourner chez une femme qui reçoit mon rival ? qui me refuse sa porte et n'a pas voulu me voir ?* On a craint de rendre froidement un passage plein de chaleur. Madame Dacier prétend qu'*il n'y a personne qui n'eût été choqué*, si elle n'avait pas tout expliqué, en traduisant ainsi : *Moi j'irais la voir ? Elle qui m'a préféré mon rival ? qui m'a méprisé ? qui ne voulut pas hier me recevoir ?* Elle dit en même-temps : *Le vers latin marque mieux que ma traduction la colère de Phedria.* Elle a raison.

4. — *Sed eoca ipsa egreditur nostri fundi calamitas.* Pour rendre *calamitas* dans toute sa force, on aurait dû traduire : *Mais voilà celle qui grêle nos moissons*, puisque *calamitas* signifie *grando calamos comminuens.* Mais le mot *intercipit* du vers suivant ne l'a pas permis. La grêle ravage et n'intercepte pas.

SCÈNE II.

1. — *Eo feci.* Thaïs se garde bien de dire : *Si je vous ai refusé ma porte ;* elle se sert du mot *feci*, qu'on a traduit par *si je l'ai ordonné.*

Ce mot ne rappelle point à Phedria l'idée désagréable du refus. Parmenon s'aperçoit de la ruse, et appuie fortement sur cet outrage : *Exclusisti hunc foras.* Il y joint même l'ironie.

2. — *Mater ubi accepit.* Ce passage offre un double sens. On peut donner *parvulam* pour régime au verbe *accepit.* On peut lui donner aussi *id quod a mercatore dicebatur.* On a pris ce dernier parti, parce que le discours du marchand est ce qui détermine la mère de Thaïs à prendre plus de soin de sa petite esclave que des esclaves ordinaires.

3. — *Labascit.* Ce mot ne dit pas tout-à-fait *il succombe,* il signifie seulement *il chancelle ;* mais ce que Phedria vient de dire, *quidvis possem perpeti*, marque une défaite totale. Et d'ailleurs Parmenon, après avoir

dit *labascit*, ajoute, *victus uno verbo*. On a cru que *labascit*, rendu par *il chancelle*, deviendrait trop faible, comparé avec ce qui précède et ce qui suit. On trouvera *labascit*, *Adelphes*, acte II, scène 2. On le traduira naturellement par *il chancelle*, *il est ébranlé*. Le sens l'exige alors.

4. — *Nihil moror*. Quelques interprètes ont pris *nihil moror* que dit Phedria, pour un acquiescement de sa part à la proposition de Thaïs. Ils se sont trompés. Ils n'ont pas fait attention que Thaïs, dans sa réplique, dit : *Sine te exorem*, preuve que la grâce qu'elle demande ne lui a pas encore été accordée. Le *non fiet* de Thaïs répond à ce qu'avait dit Phedria : *Verum ne fiant isti viginti dies*, comme *sine te exorem* répond à *nihil moror*.

5. — *Cum milite isto praesens, absens ut sies*. Le savant traducteur aurait pu, ce me semble, conserver davantage le sens de son auteur en cet endroit, en disant : *Quant à ce capitaine, soyez avec lui comme si vous n'y étiez pas*. J. B. Levée.

ACTE II.

SCÈNE I.

1. — *Fac ita ut jussi*. On aurait pu suppléer ce que Térence a sous-entendu, et traduire, comme Madame Dacier : *Fais comme je t'ai ordonné, que ces esclaves soient menés chez Thaïs*. Mais Parmenon, à qui cet ordre s'adresse, entend bien à demi-mot. Le spectateur aussi. On aurait rendu la phrase traînante, sans rien ajouter à la clarté.

SCÈNE III.

1. — *Neque ridiculus esse, neque plagas pati possum*. Il paraît qu'on aurait rendu plus exactement le sens de ce passage, si on avait traduit, *je ne puis souffrir ni les railleries ni les coups*. On avait pour autoriser ce sens la glose italienne qui interprète ainsi ce passage : *Io non posso sopportare essere l' ucello e favola del popolo, cioè d' esser ucellato*. On n'a pas osé donner ce sens. Il aurait contredit la foule des commentateurs et des traducteurs. Le lecteur sera peut-être plus hardi.

2. — *Etiam nunc huc stas, Parmeno*. Lorsque Gnaton a demandé à

Parmenon comment il se porte, *quid agitur*, la réponse de Parmenon *statur, sur ses jambes*, a dû piquer le parasite. Il y a quelque apparence qu'il veut le piquer à son tour, en lui répétant le mot *stas*. Voilà pourquoi on l'a traduit par *encore ici sur tes jambes*.

SCÈNE IV.

1. — *Ubi ubi est, diu celari non potest.* Exagération de jeune homme, qui croit que l'objet de sa passion est comme le soleil que son éclat découvre à tous les yeux.

2. — *Taedet quotidianarum harum formarum.* Térence emploie exprès ces trois désinences pour marquer le dégoût. C'est peut-être une puérilité que d'avoir voulu l'imiter; 1°. parce qu'il n'a pas été possible de l'imiter exactement, et de placer de suite trois mots qui fussent terminés par le même son; 2°. parce que la rime qui était déplaisante aux oreilles romaines, est devenue pour les nôtres (sans qu'on sache trop pourquoi) agréable et flatteuse.

3. — *Qui si occeperit.* Après *occeperit*, l'édition de Venise et Madame Dacier ajoutent *amare*. Il paraît que ce mot s'est glissé de quelque glose marginale dans le texte. On a suivi la leçon généralement reçue. Si on adoptait celle de Madame Dacier, on traduirait : *Si celui-ci se met une fois l'amour en tête*.

4. — *Qui illum floccifecerim.* On a traduit ainsi, pour tâcher de rendre les deux leçons, *qui illum non flocci penderim*, et *qui illum flocci penderim*. Soit qu'on admette la négation, soit qu'on la rejette, le sens sera à peu près le même. *Flocci pendere* signifie *estimer autant qu'un flocon de laine;* et *non flocci pendere*, *ne pas estimer autant qu'un flocon de laine*. La différence n'est pas grande entre l'un et l'autre. La traduction semble trancher cette petite difficulté.

5. — *Vel vi, vel clam, vel precario.* Le premier de ces mots *vi* marque que la possession d'une chose est acquise par la violence, malgré le propriétaire; *clam* signifie qu'on la possède à son insçu; enfin *precario* exprime qu'on l'a prié de l'accorder à la condition de pouvoir la redemander quand il lui plaît. J. B. Levée.

6. — *Advocatus mane mihi esse ut meminerit.* Faute d'avoir donné au mot *advocatus* sa véritable signification, quelques traducteurs ont rendu

cette phrase, *advocatus mane mihi esse ut meminerit*, par celle-ci : *Qu'il vienne demain matin plaider ma cause.* Par *advocati* on doit entendre tous les amis qu'un plaideur appelle à son secours, et qui lui aident, de quelque manière que ce soit, à faire valoir ses droits. On en verra un exemple dans *le Phormion.*

7. — *Sed istam Thaïdem non scivi nobis vicinam.* Cherée ignorait que Thaïs demeurât près de sa maison, parce qu'il était de garde au port. Par la même raison il ne la connaissait pas.

8. — *Perii! nunquamne etiam me illam vidisse?* Cherée, avec une exclamation qui exige qu'il élève la voix, se plaint de n'avoir jamais vu Thaïs. Cette circonstance est très-importante; sans elle l'intrigue de Cherée n'aurait pas lieu. Il fallait que le spectateur en fût instruit. Mais afin qu'il ne se doute pas que c'est pour lui que Cherée dit : *Ne l'avoir jamais vu*, Térence fait ajouter tout de suite : *Est-elle, comme on dit, d'une beauté?*..... Il y a là beaucoup d'art et de naturel.

9. — *O fortunatum istum eunuchum!* Térence dit : *Istum eunuchum*; on l'a traduit par *vilain eunuque*, parce que *iste* est ordinairement un terme de mépris.

10. — *At enim istaec in me cudetur faba.* Le latin dit : *Ce sera sur mon dos que les féves seront battues.* C'est une métaphore proverbiale prise des gens de la campagne qui battent leurs féves avec des fléaux sur l'aire de la grange. On s'est servi d'un proverbe français qui approche du latin. On aurait pu employer cet autre proverbe : *J'en porterai la folle enchère.* La traduction littérale n'aurait pas été supportable.

11. — *An potius haec pati.* Eugraphius et Madame Dacier ont lu : *An potius haec patri aequum fieri, ut à me ludatur dolis?* que Madame Dacier rend par *est-il plus juste que je trompe mon père et que je le joue?* On ne voit pas trop à quel propos Cherée parlerait ici de son père, ni quelle comparaison il peut faire de lui avec Thaïs. Voilà pourquoi on a rejeté la leçon *patri*. D'autres commentateurs ont lu : *An potius haec pari aequum est*; c'est faire répéter à Cherée ce qu'il vient de dire dans le vers précédent. Ces raisons ont fait préférer la leçon la plus universellement adoptée. Elle donne un sens clair et naturel. Le lecteur s'aperçoit bien qu'on a rapproché *quod qui rescierint, culpent*,

de *an potius haec pati?* et qu'on a joint *merito factum omnes putent* avec *aequum est fieri ut à me ludatur dolis?* Si on avait voulu suivre la marche du latin, on aurait traduit *an potius* et tout ce qui suit, de cette manière : *N'est-ce pas un crime de souffrir leurs traitements? Et n'est-ce pas une justice de me moquer d'elle? Ceux qui sauraient le premier* (désigné par *quod*) *m'en blâmeraient. Je serais universellement approuvé du second* (marqué par *illud*).

12 — *Numquam defugiam auctoritatem.* Muret et plusieurs autres interprètes, et Madame Dacier, font dire *numquam defugiam auctoritatem* par Cherée. Si on suivait cette leçon, on traduirait : *jamais je ne nierai que que je te l'ai ordonné*, qui servirait de réponse à ce qu'a dit Parmenon: *Verum ne post conferes culpam in me.* Il est certain que *defugere auctoritatem* signifie quelquefois *désavouer une chose qu'on a ordonnée, et de l'événement de laquelle on s'est rendu garant.* Plaute l'emploie dans ce sens, acte I, scène 1, du *Poenulus*. Cette scène que j'ai sous les yeux me paraît si plaisante, que je ne puis résister à l'envie d'en traduire un échantillon. Que le lecteur omette cet essai, s'il le trouve déplacé.

AGORASTOCLES ET MILPHIO, SERVUS.

AGORASTOCLES.

Saepe ego res multas tibi mandavi, Milphio,
Dubias, egenas, inopiosas consilii,
Quas tu sapienter, docte, et cordate, et cate
Mihi reddidisti opiparas opera tua.
Quibus pro benefactis fateor deberi tibi
Et libertatem et multas grates gratias.

MILPHIO.

Scitum est, per tempus si obviam it, verbum vetus:
Nam tuae blanditiae mihi sunt, quod dici solet,
Gerrae germanae, atque aedepol lirae lirae.
Nunc mihi blandidicus es, heri in tergo meo
Tris facile corios contrivisti bubulos.

AGORASTOCLES.

At amans per amorem si quid feci, Milphio,
Ignoscere id te mihi aequum est.

MILPHIO.

Haud vidi magis

Et ego nunc amore pereo. Sine te verberem
Item ut tu mihi fecisti, ob nullam noxiam:
Post id locorum tu mihi amanti ignoscito.

AGORASTOCLES.

Si tibi lubido est aut voluptati, sino.
Suspende, vinci, verbera; auctor sum. Sino.

MILPHIO.

Si auctoritatem postea defugeris,
Ubi dissolutus tu sies, ego pendeam.

AGORASTOCLES.

Egone istuc ausim facere, praesertim tibi?
Quin si feriri video te, extemplo dolet...

MILPHIO.

Mihi quidem hercle.

AGORASTOCLES.

Immo mihi.

MILPHIO.

Istuc mavelim.

AGORASTOCLES.

Souvent, Milphion, je t'ai donné beaucoup de commissions hasardeuses, dénuées, dépourvues de raison. Par ta sagesse, ta science, ton bon sens, ta finesse, tu les as exécutées à mon grand avantage. Pour ces bienfaits, j'avoue que je te dois et la liberté et les plus grandes actions de grâces.

MILPHION.

C'est un bon mot (quand il se présente à propos) qu'un vieux proverbe : vos cajoleries sont pour moi ce qu'on appelle ordinairement des contes bleus, et des turelurelures. Aujourd'hui vous me débitez de belles paroles; hier sur mon dos vous usâtes au moins trois courroies de bœuf.

AGORASTOCLES.

Mais j'aime; ce que l'amour m'a fait faire, Milphion, tu dois me le pardonner, cela est juste.

MILPHION.

Je n'ai rien vu de plus juste. Et moi aussi je meurs d'amour. Permettez que je vous fustige, comme vous me fustigeâtes hier, à propos de rien, et puis vous me pardonnerez parce que j'aime.

AGORASTOCLES.

Si tu en as envie, si cela te plaît, j'y consens; tu n'as qu'à me suspendre, me lier, me fouetter, j'y consens.

MILPHION.

Si ensuite vous allez nier que vous l'avez ordonné; lorsque vous serez délié, je serai suspendu à mon tour.

AGORASTOCLES.

Moi, j'oserais faire cela, à toi surtout? Il y a plus : lorsque je vois qu'on te frappe, aussitôt la douleur se fait sentir....

MILPHION.

A moi parbleu.

AGORASTOCLES.

Non, à moi.

MILPHION.

Je l'aimerais mieux.

Térence n'a pas cette gaieté; mais aussi il ne court pas après les plaisanteries, elles naissent du sujet. Plaute met toujours des acteurs sur la scène. Térence fait disparaître les personnages, et montre les personnes. Après cette digression, revenons à notre sujet. Plaute a donc employé *auctoritatem defugere* dans le sens de Muret et des autres. Cicéron s'en est servi aussi dans la même acception. *Or. pro Scyll.* « Itaque attende jam, Torquate, quam ego non defugiam auctoritatem consulatus mei.— Faites donc attention, Torquatus, que je suis si éloigné de désavouer ce qui s'est fait pendant mon consulat, etc. »

Malgre ces autorités, on a suivi Donat, qui attribue *nunquam defugiam auctoritatem* à Parmenon, et qui l'explique ainsi : *Non recusabo facere, dum tu tamen auctor sis facti.* Le dialogue marche mieux, il est plus vif et plus naturel. Parmenon a dit : *Si vous y êtes résolu, faites; mais n'allez pas jeter la faute sur moi.* Cherée le rassure sur cette crainte, et lui dit qu'il ne le fera pas. Cette réponse renferme le *nunquam defugiam auctoritatem,* qui deviendrait une redite dans la bouche de

Cherée. Ensuite le valet ajoute : *Vous me l'ordonnez?* Le maître réplique : *Je te l'ordonne, je fais plus, je t'y force, je t'y contrains.* L'acquiescement de Parmenon, *nunquam defugiam*, vient tout naturellement.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Id vero serio triumphat.* On aurait pu rendre ce passage par, *c'est ce qui la met au comble de la joie.* On a conservé le mot *triomphe*, parce que c'est un flatteur qui parle, et un fanfaron à qui le discours s'adresse.

2. — *Qui habet salem, qui in te est.* Madame Dacier a lu *salem quod*, au lieu de *salem qui;* on a suivi le plus grand nombre des éditions. D'ailleurs, *sal* est plus ordinairement masculin que neutre. On le met au neutre quand il est du singulier, et qu'il n'est pas employé au figuré.

— *Labore alieno magno*, etc. Gnaton raille assez clairement le capitaine. Le sot prend la raillerie pour des louanges.

3. — *Requiescere ubi volebat, quasi.... nostin'?* Ceci peint la sottise de Thrason. Il veut qu'un autre devine ce qu'il n'a pas l'esprit de dire. Cette remarque est de Donat : *grate* (dit-il) *expressit infantiam militis, qui ante vult intelligi quod sentit, quam ipse dicat. Et proprie hoc morale est stolidi, sive ruditer loquentis.*

4. — *Regem elegantem narras.* On a suivi Donat, qui explique *elegantem* par *qui eligere sciat.* Thrason justifie lui-même cette explication par sa réponse : *C'est un homme à qui peu de gens ont le talent de plaire.* C'est ainsi qu'on a cru devoir rendre *homo est perpaucorum hominum.* Horace a imité cette expression, *sat.* 9, *l.* 1. Il dit à Mécène qu'il est *perpaucorum hominum et mentis bene sanae.* Gnaton continue et dit : *Mais personne ne doit lui plaire, s'il vous goûte.* Cette réponse est encore équivoque. Quelques interprètes prétendent qu'elle est un *a parte.* Ils se trompent. Thrason est un sot, il n'y a pas de danger qu'il s'en offense. Il la prend au contraire pour un éloge. Donat laisse le choix. Voici ses termes; *Hoc aversus, ne miles audiat. Potest tamen et aliter intelligi, maxime cum milite.* On rapporte la remarque de Donat, pour le justi-

fier du reproche que lui fait Madame Dacier. *Donat*, dit-elle, *croit que Gnaton se détourne en disant ceci, pour n'être pas entendu du capitaine; mais il se trompe.*

5. — *Jugularas hominem. Quid ille?* C'est le comble du ridicule de demander ce que répondit un homme après qu'il eut la gorge coupée. Thrason ne laisse pas de répondre sérieusement à cette question.

6. — *Dolet dictum imprudenti adolescenti et libero.* La pitié de Gnaton pour ce jeune Rhodien, doit être une louange agréable à Thrason, parce que les sots aiment à passer pour méchants. *Scit enim homines stultos malos videri velle.* Donat. C'est dans la même intention de flatter le capitaine, que le parasite a dit : *Jugularas hominem.*

7. — *Purgon' ego me de istac Thaidi.* Thaïs n'a point trompé Phedria lorsqu'elle lui a dit, *sed quantum suspicor, ad virginem animum adjecit.* Puisqu'elle a dit la vérité en ce point, il est vraisemblable qu'elle l'a dite dans tous les autres, et qu'elle préfère Phedria à Thrason. Térence prépare ainsi le spectateur à l'expulsion du capitaine. Ce que dira Thrason, *si quidem me amaret*, etc., tend au même but.

8. — *Scin'? Si quando mentionem Phedriae facit aut si laudat*, etc. Madame Dacier a traduit ce passage par le futur, et a dit : « Savez-vous bien ce que vous devez faire? Quand elle parlera de Phedria, ou qu'elle s'avisera de le louer pour vous faire dépit. » Il paraît que Madame Dacier s'est trompée. En traduisant tout simplement par le présent qui est dans le latin, le sens est clair et cadre avec toute la suite, et avec le *sentio* de Thrason, et avec *par pari referto, quod eam remordeat*, que dit Gnaton quelques vers plus bas.

9. — *Siquidem me amaret.* Ce que dit ici Thrason est de bon sens. Ce trait ne dénature point le caractère du fanfaron. Un sot peut avoir quelquefois une lueur de jugement. Gnaton va bientôt le ramener à la fatuité par la plus inconséquente de toutes les épreuves. Une remarque plus importante sur ces mots de Thrason, c'est celle que fait judicieusement Donat. Térence prépare ainsi le spectateur au dénouement. Il ne sera point surpris de voir Thrason prendre son parti, lorsque Thaïs donnera la préférence à son rival. Il n'y a point à craindre de sa part aucun événement tragique.

SCÈNE II.

1. — *Audire vocem visa sum modo militis.* Lorsque Thaïs parle de Thrason, elle le nomme *miles*, qui, selon Donat, est un terme de mépris. *Est quaedam actio, cujus nomen honestum, sicut orator, philosophus. Est quaedam, cujus nomen offensum est, ut miles, lanarius.* Lorsque c'est à lui qu'elle parle, elle l'appelle par son nom, *Thraso*, ce qui était une politesse chez les anciens. En l'absence comme en la présence de Phedria, Thaïs lui donne les noms les plus tendres : ce qui prépare encore le dénouement.

2. — *Ex homine hunc natum dicas.* On a laissé les commentateurs examiner lequel de Gnaton ou de Thrason est le plus âgé : lequel peut être le père de l'autre. On a traduit : *Ex homine hunc natum dicas*, par *qu'ils se ressemblent bien!* Cette traduction rend la pensée de Térence, et tranche toute discussion.

3. — *Ubi vis, dona adsunt tibi Phedria.* Si on trouvait que ma traduction est trop littérale, et que la tournure française est un latinisme, on répondrait qu'il a fallu finir le couplet de Parmenon par le mot *Phedria*, pour conserver au dialogue sa vivacité. Lorsque Thrason entend prononcer le nom de son rival, la jalousie le prend, il veut rompre la conversation, et dit : *Pourquoi rester ici?* etc. La réponse de Thrason sera tardive, si elle ne tombe pas sur le mot *Phedria*.

SCÈNE III.

1. — *Serio aut dicat quod volt.* Le passage latin qui répond à celui-ci, a été bien diversement ponctué. On trouve dans Madame Dacier : *Ut venirem : serio.* Cette ponctuation est insoutenable, et ne peut être attribuée à Madame Dacier. C'est sans doute une faute d'impression. D'autres éditions portent : *Ut venirem serio.* Cette leçon altère visiblement le sens. Il sera clair et naturel en lisant *ut venirem :* et liant *serio* avec la suite, de cette manière : *Serio aut dicat*, etc.

SCÈNE IV.

1. — *Dico ego mihi insidias fieri?* Chrémès est défiant. Il prend la politesse de Pythias pour une flatterie insidieuse. Il a déjà porté le même jugement des civilités de Thaïs. Quand il aura bu, il sera bien changé.

SCÈNE V.

1. — *Heri aliquot adolescentuli*, etc. Soit qu'on lise *in Piraeum* ou *in Piraeo*, le sens est le même. On ne se jettera point dans les dissertations des commentateurs, pour ignorer encore, après bien des raisonnements, laquelle des deux leçons est préférable à l'autre. A l'égard de *coimus*, on a suivi Donat, qui l'explique par *consensimus ac pepigimus*. On observera que ce monologue, et celui de Chrémès, *profecto*, etc. forment deux scènes qui ne sont point liées avec celles qui les précèdent. C'est déjà un défaut. Mais un autre plus essentiel, c'est que ces monologues sont débités par des personnages qui sont dans une situation tranquille, et il n'est pas dans la nature qu'on parle à soi-même aussi long-temps, sans être affecté d'une passion vive. On sent bien que Térence voulaît instruire le spectateur de ce que disent Antiphon et Cherée. Mais, comme on l'a déjà observé, le spectateur doit être compté pour rien. C'est au poète à trouver le moyen de mettre le spectateur au fait de l'intrigue, sans ralentir la marche de l'action. Cette remarque doit s'appliquer pareillement au monologue de Dorias, qui commencera l'acte IV.

SCÈNE VI.

1. — *Qui sequatur quoquo eam?* Ce passage a reçu diverses ponctuations. On trouve dans l'édition de Leyde : *Qui me sequatur : quoquo eam rogitando*, etc. Madame Dacier a lu : *Qui me sequatur, quique jam, rogitando*, etc. La leçon qu'on a suivie offre un sens plus naturel. Une autre question s'est élevée sur ce passage entre les interprètes. Cherée désire-t-il ou craint-il de rencontrer un curieux? La plupart soutiennent qu'il le désire. Quelques-uns, entre autres l'auteur du Térence *ad usum Delphini*, disent qu'il craint. L'un et l'autre sentiment peut se soutenir. Les mots *obtundat, enecet*, marquent la crainte. Ce que dit Antiphon : *Adibo, atque ab eo gratiam hanc, quam video velle, inibo*, semblent indiquer le désir. On a laissé l'équivoque dans la traduction. Si on demandait une réponse positive, on dirait que Cherée craint de rencontrer le curieux dont il parle. *Obtundat, enecet*, le prouvent, comme on vient de le dire. Si on objecte qu'il est bien aise de rencontrer Antiphon, on répondra qu'Antiphon est un ami, et non un

curieux importun. Qu'on voie, acte V, scène 2, la peine que Cherée a prise pour n'être pas reconnu près du logis d'Antiphon, et l'on jugera s'il avait envie d'être découvert devant la porte de Thaïs. Il est vrai qu'Antiphon dit *adibo*, etc.; mais il est vraisemblable qu'il parle ironiquement, ou qu'il a mal compris ce que Cherée a voulu dire. On soumet cette opinion au jugement du lecteur.

2. — *O festus dies hominis!* Muret a interprété ces mots, par *ô homo mihi jucundissime;* il appuie son interprétation d'un exemple tiré de Plaute : *Sine, amabo, amari te, meus festus dies.* Madame Dacier a suivi Muret. On a traduit simplement : *O l'heureux jour pour moi!* Dans la situation où se trouve Cherée, il est naturel qu'il commence par une exclamation sur son bonheur; ensuite il saluera son ami. Une passion vive l'emporte sur la politesse.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Heus, inquit, puer, Pamphilam arcesse.* On voit que Thrason a suivi le conseil de son flatteur Gnaton : *Si quando illa licet Phedriam commissatum intromittamus; tu, Pamphilam cantatum provocemus.* Lorsque le spectateur entendait le parasite donner ce conseil, il ne se doutait pas que ce mot, jeté au hasard, deviendrait très-important dans la suite; qu'il amenerait une rupture entre le capitaine et Thaïs; ensuite le siége ridicule que le capitaine vient former devant la maison de celle-ci, etc. C'est ainsi qu'une parole inutile en apparence fait un grand effet quand le poète a bien combiné sa pièce. Nous avons un auteur dramatique qui, dans la construction de ses fables, fait souvent usage de ces pierres d'attente; elles deviennent ensuite des clefs de voûte. Dans la pièce de *Rose et Colas*, la mère Bobi dit : *C'est là ta chambre, la chambre où tu couches?* puis elle ajoute : *La sagesse est un trésor.* C'est sur ces mots décousus et qui ne donnent aucun sens, qu'est fondé le dénouement. Lorsque Rose, avec l'ingénuité de la Galathée de Virgile, jette sa pelotte de laine à Colas, on ne se doute pas que le père ramassera cette laine et qu'elle lui fournira matière à gronder. Ce sont ces détails peu importants qui décèlent le poète dramatique.

SCÈNE III.

1. — *Utinam sic sient, mihi qui male volunt.* Donat observe que Pythias veut dire que ce n'est pas de vin, mais de malheurs, qu'elle est enivrée.

SCÈNE IV.

1. — *Negat.* Dorus a répondu tout bas ou par signe à Pythias.

2. — *Concede istuc paululum. Audin'? Etiam nunc paululum*, etc. (*Recule un peu de ce côté. Entends-tu? Encore un peu. Assez. Dis-moi encore une fois, Cherée a-t-il pris ton habit?* Phedria fait ainsi éloigner Dorus, afin que Pythias et Dorias n'entendent pas les questions qu'il va lui faire, ni les réponses de cet eunuque. Ceci prouve que Madame Dacier a eu tort de traduire *dicdum hoc rursum*, par *dis-moi encore tout ce que tu m'as dit.* Phedria dans ce moment veut savoir exactement et savoir seul une vérité dont il ne se doutait que trop. Pour y parvenir, il fait à l'eunuque les mêmes questions qu'il lui a faites, pour voir s'il ne se coupera pas dans ses réponses, mais il ne lui demande pas les mêmes réponses qu'il a déjà faites.

3. — *Ora me.* Il n'est pas nécessaire d'avertir le lecteur que Phedria veut que Dorus lui demande grâce afin de tromper Pythias. On fait cette remarque parce que Madame Dacier, qui ne veut rien sous-entendre, a traduit *ora me* par *fais semblant de me demander grâce.* Ces mots, *Fais semblant*, sont inutiles, si Dorus a compris pourquoi Phedria lui dit *ora me.* Or, on ne saurait douter qu'il ne l'ait compris, puisqu'il dit : *Obsecro te* VERO *Phedria.* Ce *vero*, qui est au milieu de la phrase, était sans doute prononcé à voix basse par l'acteur.

SCÈNE VII.

1. — *Immo hoc cogitato.* On ne conçoit pas pourquoi Madame Dacier a traduit *immo cogitato* par *n'en parlons plus.* Elle a eu sans doute une raison; mais il n'est pas facile de la deviner.

SCÈNE VIII.

1. — *Hancine ego ut contumeliam tam*, etc. Selon toute apparence, le parasite, avant d'entrer sur la scène, avait conseillé au capitaine de

mépriser l'insulte que Thaïs lui faisait. C'est à ce conseil que Thrason répond en disant *moi*, etc. On a employé ces deux *moi*, pour marquer l'arrogance du fanfaron. Lorsqu'il dit : *Simalion*, *Donax*, *Syriscus*, *suivez-moi*, il marche à leur tête. Il n'a vu personne encore. Il est hardi.

2. — *Ubi centurio est Sanga et manipulus furum.* Comme Sanga est un chef de cuisine, *manipulus furum* signifie ici la troupe des marmitons : on a préféré *troupe légère*, c'est un mot plus noble et qui rend mieux les bravades du capitaine. A cette question : *Ubi centurio*, etc. qui est au pluriel, Sanga répond au singulier, *eccum adest.* Cette réponse est comique, on l'a conservée dans la traduction. On ne sait pourquoi Madame Dacier a traduit par le pluriel, *les voici.*

3. — *Ut hosce instruxit, ipsus sibi cavit loco.* On a fait de ceci un *à parte.* Il n'est pas vraisemblable que Gnaton accuse tout haut Thrason de lâcheté. D'ailleurs il parle de lui à la troisième personne. *Ipsus sibi cavit loco.*

4. — *Quid videtur.* Thrason avait dit en arrivant : *AEdes expugnabo*, *virginem eripiam*, *male multabo ipsam.* A présent il demande conseil, c'est que la frayeur le gagne.

5. — *Omnia prius experiri verbis*, etc. Le passage latin souffre diverses leçons. Les uns ont lu *omnia prius experiri ;* d'autres, *consilio omnia prius experiri ;* et d'autres, *omnia prius experiri verbis.* Le sens est presque le même.

6. — *Quid cum illo ut agas.* Madame Dacier et quelques autres font dire *quid cum illo ut agas ?* par Thrason. On a suivi Donat, qui attribue ces paroles à Thaïs. Le dialogue en est mieux coupé.

7. — *Tibi illam reddat ? Aut tu eam tangas ? omnium.....* Chrémès qui, d'abord avait peur, devient hardi lorsqu'il voit que le capitaine est un lâche. Ce contraste est très-comique.

8. — *Os durum.* Madame Dacier a traduit ces mots par *tant pis.* Elle fait venir *os* de *os*, *ossis*, et non de *os*, *oris*, et construit ainsi : *Voilà un coup bien rude à parer*, *un os bien dur.* Madame Dacier s'est laissé aveugler par l'envie d'avoir un sens à elle seule. Elle n'a pas fait attention que Thrason dit ensuite : *Tun' prohibeas meam ne tangam ?* ce qu'il

ne dirait pas s'il avait acquiescé à la prétention de Chrémès, et s'il croyait que Pamphila est sa sœur. D'ailleurs, *os durum* est une expression familière aux bons auteurs pour signifier *impudent*. Ovid. *Métam.*, v. 451. *Duri puer oris, et audax*. Cic. *pro Quin.* *Mihi videri ore durissimo esse, qui praesente eo gestum agere conaretur.* Enfin *os durum* est l'opposé de *frons mollis*, qui est l'équivalent de *verecundus*.

9. — *Hic furti se alligat. Satin' hoc*, etc. Gnaton voit que Chrémès est hardi. Il veut terminer le combat avec une espèce d'honneur pour Thrason et pour soi. Il fait entendre à ce capitaine qu'il pourra intenter un procès à Chrémès.

ACTE V.

SCÈNE I.

1. — *Istuccine interminata sum hinc abiens tibi?* Thaïs en allant chez le capitaine avait dit à Pythias et à ses autres servantes : *Hem. Curate istam diligenter virginem. Domi adsitis, facite.*

2. — *Hera mea, tace, obsecro.* Pythias n'impose pas silence à Thaïs, en lui disant *tace*. Elle lui dit seulement de ne plus craindre. Dans *les Adelphes*, acte I, scène 2, Syrus dit à son maître dans le même sens: *Tace; egomet jam conveniam ipsum*, etc.

3. — *Vide, amabo, si non, cum aspicias, os impudens videtur? non est?* A la question de Pythias, *voyez, je vous prie*, etc. Thaïs est supposée avoir répondu *non est*, et Pythias répète ce *non est* avec étonnement. Quelques éditions attribuent ce *non est* à Thaïs, et suppriment le point d'interrogation. On a suivi la leçon la plus généralement reçue. Elle est plus comique.

SCÈNE II.

1. — *Apud Antiphonem uterque mater et pater*, etc. Cherée était parti avec Antiphon pour changer d'habit. Il fallait, pour la suite de l'intrigue, qu'il revînt chez Thaïs en habit d'eunuque. Térence lui en fait donner une raison très-naturelle. Ce monologue a le défaut qu'on a déjà reproché aux précédents.

SCÈNE III.

1. — *Viden' ut otiosus it si diis placet. Si diis placet* est ici une formule d'indignation, une espèce d'interjection, à laquelle on peut donner le sens qu'on veut. On l'a rendue par *est-il possible?* qui ne fait point de sens. On trouvera cette même formule, *Adelphes*, acte III, scène 5; on lui donnera un sens alors, le passage le souffrira. Cic. *in Pisonem*, dit : *Appellatus est hic vulturius illius provinciae, si diis placet, imperator.* Quintil. *Instit. Dicta sancte et antique, ridentur a nobis, si diis placet.* Florus : *Post Macedonas, si diis placet, Thraces rebellabant.*

SCÈNE IV.

1. — *Ego pol te pro istis dictis et factis, scelus, ulciscar.* La colère de Pythias amenera très-naturellement le denouement de la pièce. Parmenon effrayé fera entrer Lachès chez Thaïs. Lachès, présent à la reconnoissance de Pamphila, consentira à son mariage avec Cherée. Cette remarque est de Donat. Il ajoute : *haec ergo artificibus et eruditis, caetera spectatoribus poeta exhibet.*

2. — *Pro deum fidem facinus foedum!* Madame Dacier a fait commencer ici une scène nouvelle. Elle n'a pas fait attention sans doute que Pythias était sur le théâtre, au moins vers la fin du monologue de Parmenon. Pythias a même déjà parlé. Ainsi il n'y a point de scène nouvelle.

SCÈNE V.

1. — *Satin' salvae? Dic mihi.* Il faut suppléer quelques mots à *satin' salvae* pour y trouver un sens. Il n'en coûte pas plus d'y sous-entendre *non sunt omnia*, que *sunt omnia*, et le premier fait un sens plus naturel que le second. En voyant la frayeur de Parmenon, Lachès doit conjecturer qu'il est arrivé quelque malheur, et ne peut pas raisonnablement demander *tout va-t-il bien?* C'est cependant ainsi que Madame Dacier a traduit.

2. — *Culpa non factum mea.* Parmenon en s'excusant avant qu'on l'accuse, avant d'avoir dit de quoi il s'agit, prouve assez qu'il est coupable. Dans *l'Héautontimorumenos*, Sostrate se justifie ainsi d'avance auprès de son mari : *Primum hoc te oro, ne quid credas me advorsum edictum tuum facere esse ausam.*

SCÈNE VI.

1. — *Nunquam edepol quidquam jam diu*, etc. Pythias vient se moquer de Parménon. Cette scène est très-comique et très-ingénieuse. Le spectateur s'amuse aux dépens du valet, et ne s'aperçoit pas que le poète l'instruit de ce qui s'est passé chez Thaïs. Il y a beaucoup d'art à Térence d'avoir mis ce récit en action vive, et de donner le change au spectateur, pour l'empêcher de s'apercevoir qu'on lui apprend ce qu'il doit savoir pour la suite de l'intrigue.

2. — *An poenitebat.* On a rendu cette expression par *n'étais-tu pas content?* Térence emploie le verbe *poenitet* dans le même sens, *Heaut.* acte I, scène 1, *at enim dices, quantum hic operis fiat poenitet.*

SCÈNE VII.

1. — *Qui minus huic quam Hercules*, etc. Les grands exemples sont familiers à Thrason. Il a cherche à justifier sa lâcheté par l'exemple de Pyrrhus; il autorise ici sa bassesse par celui d'Hercule.

2. — *Hunc ego nunquam videram etiam.* Thrason avait vu Cherée sous le même habit d'eunuque qu'il porte encore : mais il l'avait vu avec la contenance affectée d'un esclave. A présent Cherée sort avec la joie d'un étourdi qui est au comble de ses vœux. Thrason en a peur, la peur l'empêche de le reconnaître.

SCÈNE VIII.

1. — *Una est domus.* Le bonhomme Lachès n'est guère jaloux de la sagesse de ses fils. Lorsqu'il apprend que l'aîné a fait présent d'un eunuque à Thaïs, il s'informe du prix, et s'en afflige; il ne s'emporte point contre le motif de ce présent. Lorsqu'il est informé de la passion du plus jeune, il se fâche principalement de ce qu'il a quitté son poste pour venir à la ville. Malgré tout cela, il est autant contre la vraisemblance que contre les bonnes mœurs, qu'il prenne Thaïs sous sa protection, et ne fasse plus qu'une maison avec elle. Pour justifier en quelque sorte Térence à ces deux égards, on pourrait dire que les mœurs des païens n'étaient pas bien épurées, témoin le mot et l'exemple de Caton. On pourrait supposer que Thaïs a promis de réformer sa dépense et sa conduite.

SCÈNE IX.

1. — *Non cognosco vestrum tam superbum.* Il faut sous-entendre *ingenium* ou *animum*. Si on met *vestrum* au génitif pluriel, il faut sous-entendre *quemquam*. La différence ne sera pas bien grande dans le sens.

2. — *Cogita modo.* Tout ce que dit Gnaton peint admirablement le caractère du parasite et de ses semblables, qui louent bassement en face ceux qui les nourrissent et qui les déchirent en leur absence.

NOTES

ARCHÉOLOGIQUES

SUR

L'EUNUQUE.

LE TITRE.

Le titre de cette comédie ne nous est pas parvenu entier. Il n'y est pas fait mention de la somme que Térence reçut pour cette pièce. Suétone nous apprend qu'elle se monta à huit mille pièces; c'est-à-dire, deux cents écus, somme très-considérable pour ce temps-là. Donat assure que l'*Eunuque* fut jouée deux fois dans un jour la seconde fois qu'on la donna, et qu'elle fut annoncée ainsi : *Terentii Eunuchus;* ce qui était une marque d'honneur. Lorsqu'un poète était connu avantageusement, on le nommait avant sa pièce; au lieu qu'on plaçait le nom de la pièce avant celui de l'auteur, lorsqu'il n'avait pas encore de célébrité. Donat, en faisant l'éloge de cette comédie, remarque qu'elle se soutient dans toutes ses parties, qu'il ne paraît en aucun endroit que le poète se soit endormi de fatigue; qu'il divertit par des plaisanteries, instruit par des exemples utiles, et reprend les vices plus vivement que dans les autres pièces. LEMONNIER.

PROLOGUE.

1. — *Le* Fantôme, *et qui dans une pièce, appelée* le Trésor, *etc.* Madame Dacier veut que le *Fantôme* et le *Trésor* ne soient qu'une seule pièce appelée le *Fantôme*, et dont le *Trésor* est un incident. Son sentiment n'est point conforme à celui des meilleurs interprètes. On ne l'a point suivi. LEMONNIER.

2. — *Il vint à bout d'obtenir la permission de la voir répéter.* Ce passage jette de la clarté sur celui du prologue de l'*Andrienne : Spectandae, an exigendae sint prius.* Il nous apprend un usage assez raisonnable des magistrats de Rome. Lorsqu'ils avaient examiné en particulier une pièce, qu'ils l'avaient achetée, ils en faisaient faire des répétitions dans leurs maisons. Ils y admettaient apparemment des gens de goût. Mais pourquoi y laisser entrer des poètes rivaux? LEMONNIER.

3. — *Mais qu'il ait su que ces pièces eussent été déjà traduites en latin, c'est ce qu'il nie fortement.* Comment se peut-il qu'un poëte comique ne connût pas les comédies de Plaute et de Névius? Les livres étaient chers, et Térence était pauvre; mais l'ami de Lélius et de Scipion pouvait consulter leur bibliothèque. LEMONNIER.

ACTE I.

SCÈNE II.

1. — *On peut taire ceci.* Pour sentir la finesse de ce mot de Parmenon, il faut observer, comme on l'a déjà fait dans l'*Andrienne*, que les femmes qui sortaient de leur pays étaient réputées de mauvaise vie. Lorsque Thaïs dit que sa mère quitta Samos pour aller demeurer à Rhodes, Parmenon, par sa réponse, fait entendre qu'il ne doute point qu'elle ne menât une vie déréglée. LEMONNIER.

ACTE II.

SCÈNE III.

1. — *Jadis dans les premiers siècles.* Quoique Athènes soit le lieu de la scène, ce sont les mœurs romaines que Térence dépeint. Dans les siècles d'ignorance, le métier de parasite était facile à Rome. Il suffisait d'être bouffon ou patient, pour être admis aux tables. Ces qualités tombèrent ensuite dans le mépris. Dès le temps de Plaute on n'en faisait plus de cas. Voici comment il fait parler un parasite, acte III, scène 1 des *Captifs* :

« Ilicet parasiticae arti maxumam in malam crucem !
Ita juventus jam ridiculos inopesque ab se segregat,
Nihil morantur jam Laconas imi subselli viros,
Plagipatidas, quibus sunt verba sine penu et pecunia. »

« Au diable le métier de parasite. Nos jeunes gens rebutent les pauvres bouffons. Ils ne font aucun cas de ces convives du bas bout, que leur patience a fait surnommer Lacedémoniens, de ces souffre-douleurs qui n'ont que des paroles et pas le sou. »

Si on veut voir plus en détail l'avilissement des parasites chez les Romains, qu'on lise la cinquième satire de Juvénal. LEMONNIER.

2. — *Il est présentement de garde.* Les jeunes Athéniens qu'on destinait au service militaire, s'enrôlaient à dix-huit ans. On les employait un an à garder la ville. La seconde année on leur confiait la garde des châteaux et des places de l'Attique et du port. Ainsi Cherée était âgé de dix-neuf ans, puisqu'il était de garde au port. Cette remarque et ces paroles de Parmenon, *miror*, etc., paraissent inutiles à présent, mais elles deviendront importantes dans la suite. On en fera l'application aux différents passages sur lesquels elles pourront jeter de la clarté. LEMONNIER.

SCÈNE IV.

1. — *Dans ta loge.* Il y avait des esclaves appelés *cellarii*, et qui étaient préposés à la garde des provisions. Le mot *cella* exprime ici l'habitation des esclaves. Ils étaient logés très-étroitement, et un à un. Le portier avait une loge particulière, comme chacun des autres esclaves, mais elle était placée à l'entrée de la maison ou de la ferme. On appelait *cella penuaria*, la loge dans laquelle on renfermait les ustensiles et les provisions à l'usage de la famille. Plaute l'appelle *promptuaria*. Voyez Vitruve, liv. VI, chap. 10; Varro, *De Re rustica*, I, 13; Pignorius, *De Servis*, pag. 279, 548, 98; Plaute, *Amphit.*, act. I, scène 1, v. 4. J.-B. LEVÉE.

ACTE III.

SCÈNE I.

1. — *Quoi! mignon, il te faut une mignonne.* Le latin porte mot à mot *tu es un lièvre et tu cherches un morceau délicat.* Voici le véritable sens de ce proverbe. Les anciens regardaient le lièvre comme une des viandes les plus exquises. On croyait même vulgairement que celui qui avait

mangé du lièvre pendant sept jours, devenait plus joli. Cette opinion est consignée dans ces vers de Martial :

« Si quando leporem mittis mihi, Gellia dicis,
Formosus septem, Marce, diebus eris.
Si non derides, si verum lux mea narras :
Edisti unquam, Gellia, tu leporem. »

Pline, liv. XXVIII, c. 19, justifie ainsi cette opinion vulgaire : *Lepore sumpto in cibis vulgus arbitratur fieri gratiam corpori in septem dies frivolo quidem joco, cui tamen aliqua debeus subesse causa in tanta persuasione.* Plusieurs auteurs ont essayé d'expliquer le motif de cette croyance, en disant que cette espèce de mets avait le pouvoir de purger la bile, et par conséquent de réjouir les esprits. Je ne me permettrai point d'examiner si le rapport que l'on établit entre *lepus* et *lepor* est suffisamment prouvé, en admettant même le préjugé dont on vient de parler. Ceux qui voudront en apprendre davantage consulteront Bruyère, *De Re cibaria*, lib. XIII, cap. 24 ; Buleng., *De Conv.*, lib. II, cap. 5 et 21. J.-B. Levée.

SCÈNE II.

1. — *Interrogez-le sur les belles-lettres, essayez-le sur les exercices, la musique.* Parmenon exécute ici ce que lui avait ordonné Phedria : *Munus nostrum ornato verbis quod poteris.*

Les anciens mettaient la musique au nombre des arts qu'il était honteux d'ignorer. Un homme qui ne savait pas la musique était regardé comme un homme sans éducation. On porta ce jugement de Thémistocle parce qu'il refusa de prendre la lyre dans un repas. Mais quel jugement porter sur la musique des anciens, de laquelle ils faisaient tant de cas, et dont ils racontent des effets si merveilleux ? L'avaient-ils portée aussi loin que la poésie, la peinture, la sculpture, l'architecture ? Connaissaient-ils l'harmonie, ou seulement la mélodie ? Comment Pythagore avait-il découvert le *comma* qui porte son nom, et la nécessité du tempérament ? Est-ce par les calculs auxquels il avait assujetti les vibrations des corps sonores ? Est-ce au moyen de ce que les tons des instruments de son temps se formaient tous avec des cordes à

vide? Voilà des questions sur lesquelles on ne trouve point de réponses bien satisfaisantes, même après avoir lu Rameau et J.-J. Rousseau.

LEMONNIER.

2. — *Je te crois capable de manger la viande des bûchers.* Lorsqu'on brûlait les morts, on jetait de la viande dans le bûcher. Il fallait être de la dernière bassesse pour l'aller prendre. Un passage de Catulle expliquera celui de Térence :

« Uxor Meneni saepe quam in sepulchretis
Vidistis ipso capere e rogo coenam, etc. »

LEMONNIER.

SCÈNE VI.

1. — *Dans l'appartement le plus reculé.* En Grèce les femmes n'occupaient jamais le devant de la maison. On ne laissait entrer dans leur appartement que les parents et les esclaves nécessaires pour les servir.

J.-B. LEVÉE.

2. — *Non chez l'affranchi Discus.* Le dîner dont parlent Cherée et Antiphon, se fait chez un affranchi, parce que, selon les mœurs grecques, il ne pouvait se faire dans une auberge; les étrangers et les voyageurs étaient les seuls à qui il fût permis, dit Isocrate, de s'y arrêter pour boire. Les esclaves même n'avaient pas cette permission.

J.-B. LEVÉE.

ACTE IV.

SCÈNE I.

1. — *Elle dans un festin.* En Grèce, au rapport de Corn. Népos, les filles honnêtes ne mangeaient qu'avec leurs parents. Varron explique pourquoi les Romains avaient adopté cet usage. *Virgo de convivio abdicatur, ideo quod majores virginis acerbas aures Veneris vocabulis imbui noluerunt.*

LEMONNIER.

2. — *Pendant la querelle, madame ôte ses bijoux et me les donne à rapporter.* Thaïs ôte ses bijoux, parce qu'il n'était pas permis aux courtisanes de porter de l'or ni des pierreries en public. Quand elles

voulaient être parées, un de leurs esclaves portait leurs ornements dans l'endroit où elles devaient se rendre. Elles les y prenaient et les quittaient avant d'en sortir. Thaïs pouvait craindre aussi qu'on ne lui enlevât ses bijoux pendant la dispute. Voyez Ferrar. *De Re vestiar.* lib. I. cap. 3 et 23. J.-B. Levée.

SCÈNE II.

1. — *En amour le plus petit plaisir a son prix.* Le latin dit : *Certe extrema linea amare haud nihil est.* Les commentateurs sont très-partagés sur le sens de ce passage, ou plutôt de cette métaphore. Je crois, avec Madame Dacier, qu'elle est empruntée de la course des chevaux et des chars, dans laquelle celui qui court dans la première ligne est plus près de la borne que celui qui court dans la seconde; comme celui qui se trouve dans la seconde ligne est plus près de la borne que celui qui court dans la troisième, et ainsi des autres jusqu'au dernier, qui est le plus éloigné du but, mais qui ne laisse pas de le voir et de courir sans quitter la partie. L'opinion de Madame Dacier se trouve confirmée par l'emploi que plusieurs poètes latins ont fait de cette métaphore; on peut citer entre autres Lucilius, Horace et L. Stace, Voyez Panvin. *De Ludis circens.* lib. I. cap. 6. et Struvius, *Ant. rom.* cap. VIII. pag. 366. J.-B. Levée.

SCÈNE IV.

8. — *Ordonnez-lui de me répondre à mon tour.* On ne pouvait interroger un esclave en présence de son maître, sans en avoir obtenu la permission de ce dernier. J.-B. Levée.

SCÈNE VIII.

1. — *Avance au centre avec ton levier.* J'engage le lecteur à comparer le Thrason de Térence avec le Pyrgopolinice du *Miles gloriosus* de Plaute. J.-B. Levée.

2. — *C'est ainsi que Pyrrhus en usait toujours.* Pyrrhus, roi d'Épire, était réputé le plus grand homme de guerre pour les campements et les siéges. Lemonnier.

ACTE V.

SCÈNE VI.

1. — *Ton supplice est tout prêt.* Pour punir les esclaves, on les suspendait, ensuite on les fustigeait avec des courroies. Voila pourquoi on a rendu *tu jam pendebis*, par ton supplice est tout prêt.

LEMONNIER.

2. — *J'ai fait comme la souris, je me suis trahi moi-même.* La souris, dit-on, se découvre par le bruit qu'elle fait. LEMONNIER.

IMITATIONS.

La première scène de l'Eunuque est si belle, que Horace et Perse n'ont pas dédaigné de l'imiter. Les gens de goût ne seront peut-être pas fâchés qu'on les mette à portée de comparer d'un coup d'œil ces athlètes fameux dans le même cirque.

HORACE, Sat. 3, L. II.

Porrigis irato puero cum poma, recusat.
Sume, catelle; negat. Si non des, optat. Amator
Exclusus qui distat, agit ubi secum, eat, an non,
Quo rediturus erat non accersitus, et haeret
Invisis foribus? Nec nunc cum me vocet ultro,
Accedam? An potius mediter finire dolores?
Exclusit, revocat, redeam? Non, si obsecret. Ecce
Servus non paulo sapientior. O here, quae res
Nec modum habet, neque consilium, ratione, modoque
Tractari non vult. In amore haec sunt mala: bellum,
Pax rursum. Haec si quis tempestatis prope ritu
Mobilia, et caeca fluitantia sorte, laboret
Reddere certa sibi; nihilo plus explicet, ac si
Insanire paret certa ratione, modoque.

Un enfant est en colère, présentez-lui des fruits, il n'en veut pas. Prenez-les, mon petit chat, il refuse. Ne les offrez point, il les désire. Un amant renvoyé est-il bien différent, lorsqu'il délibère s'il ira, ou non, dans la maison où il irait si on ne le rappelait pas, lorsqu'il reste collé à la porte qu'il déteste? Quoi, présentement qu'elle m'invite, j'irais. Ne dois-je pas songer plutôt à finir mes tourments? Elle m'a chassé, elle me rappelle, et j'y retournerais? Non, quand elle m'en supplierait. Écoutons un valet bien plus sage. O mon maître, une passion qui n'admet ni raison, ni prudence, ne peut être gouvernée par la prudence et par la raison. L'amour est sujet à toutes ces vicissitudes. On fait la guerre et puis la paix. Si quelqu'un prétendait fixer

en sa faveur cette espèce de mer inconstante, dont un hasard aveugle soulève les flots, il n'y gagnerait pas plus que s'il voulait extravaguer avec raison et mesure.

PERSE, Sat. 5.

Dave, cito, hoc credas jubeo, finire dolores
Praeteritos meditor (crudum Chaerestratus unguem
Abrodens ait haec). An siccis dedecus obstem
Cognatis? An rem patriam, rumore sinistro,
Limen ad obscoenum frangam, dum Chrysidis udas
Ebrius ante fores, extincta cum face canto?
Euge puer, sapias : diis depellentibus agnam
Percute. Sed censen' plorabit, Dave, relicta?
Nugaris : solea, puer, objurgabere rubra.
Ne trepidare velis, atque arctos rodere casses.
Nunc ferus et violens : at si vocet, haud mora, dicas,
Quidnam igitur faciam? Nec nunc, cum accersor, et ultro
Supplicet, accedam? Si totus et integer illinc
Exieras, nec nunc.

Dave à l'instant, et je veux que tu m'en croies, je vais terminer mes anciens tourments (c'est Chérestrate qui parle en se rongeant les ongles jusqu'au sang). Voudrais-je nuire à la fortune de mes sages parents et les déshonorer? Irais-je engloutir mon patrimoine et ma réputation dans une maison infâme? La porte de Chrysis, arrosée de mes larmes, me verrait éteindre mon flambeau, pour y chanter pendant la nuit mon ivresse amoureuse? — Courage, mon maître. Devenez sage. Immolez une brebis aux dieux qui vous guérissent. — Mais crois-tu, Dave, qu'elle pleurera, lorsque je l'aurai abandonnée? — Paroles perdues : mon pauvre maître, vous recevrez encore des coups de la pantoufle rouge. Ne vous débattez point, ne cherchez point à rompre les liens qui vous serrent. Vous voilà bien en colère, bien emporté; mais si elle vous appelait, aussitôt vous diriez, que ferai-je donc? Quoi présentement qu'elle me rappelle et qu'elle vient me supplier, je n'y retournerais pas? Si vous étiez sorti totalement, sain et sauf, de son esclavage, vous ne diriez pas : *quoi présentement*....

EXTRAIT DE L'EUNUQUE

DE

LA FONTAINE.

On ne croit pas devoir omettre l'avertissement que notre célèbre fabuliste a mis en tête de son *Eunuque*. On y verra, sans doute avec plaisir, le jugement que l'imitateur a porté de son modèle, et la modestie avec laquelle ce grand homme parle de son imitation.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est ici qu'une médiocre copie d'un excellent original. Peu de personnes ignorent de combien d'agréments est rempli l'*Eunuque* latin. Le sujet en est simple, comme le prescrivent nos maîtres ; il n'est point embarrassé d'incidents confus ; il n'est point chargé d'ornements inutiles et détachés; tous les ressorts y remuent la machine, et tous les moyens y acheminent à la fin. Quant au nœud, c'est un des plus beaux et des moins communs de l'antiquité. Cependant il se fait avec une facilité merveilleuse, et n'a pas une seule de ces contraintes que nous voyons ailleurs. La bienséance et la médiocrité que Plaute ignorait, s'y rencontrent partout Le parasite n'y est point goulu par-delà la vraisemblance; le soldat n'y est point fanfaron jusqu'à la folie; les expressions y sont pures, les pensées délicates ; et pour comble de louanges, la nature y instruit tous les personnages, et ne manque jamais de leur suggérer ce qu'ils ont à faire et à dire. Je n'aurais jamais fait d'examiner toutes les beautés de l'*Eunuque ;* les moins clair-voyants s'en sont aperçus aussi bien que moi; chacun sait que l'ancienne Rome faisait souvent ses délices de cet ouvrage, qu'il recevait les applaudissements des honnêtes gens et du peuple, et qu'il passait alors pour une des plus belles productions de cette Vénus africaine, dont tous les gens d'esprit sont amoureux. Aussi Térence s'est-il servi des modèles les plus parfaits que la Grèce ait jamais formés ; il avoue être redevable à Ménandre de son sujet et des caractères du parasite et du fanfaron. Je

ne le dis point pour rendre cette comédie plus recommandable : au contraire, je n'oserais nommer deux si grands personnages, sans crainte de passer pour profane et pour téméraire, d'avoir osé travailler après eux, et manier indiscrètement ce qui a passé par leurs mains. A la vérité, c'est une faute que j'ai commencée; mais quelques-uns de mes amis me l'ont fait achever : sans eux, elle aurait été secrète, et le public n'en aurait rien su. Je ne prétends pas non plus empêcher la censure de mon ouvrage, ni que ces noms illustres de Térence et de Ménandre lui tiennent lieu d'un assez puissant bouclier contre toutes sortes d'atteintes; nous vivons dans un siècle et dans un pays où l'autorité n'est point respectée : d'ailleurs, l'état des belles-lettres est entièrement populaire; chacun y a droit de suffrage, et le moindre particulier n'y reconnaît pas de plus souverain juge que soi. Je n'ai donc fait cet avertissement que par une espèce de reconnaissance; Térence m'a fourni le sujet, les principaux ornements et les plus beaux traits de cette comédie. Pour les vers et pour la conduite, on y trouverait beaucoup plus de défauts, sans les corrections de quelques personnes dont le mérite est universellement honoré. Je tairai leurs noms par respect, bien que ce soit avec quelque sorte de répugnance; au moins m'est-il permis de déclarer que je leur dois la meilleure et la plus saine partie de ce que je ne dois pas à Térence. Quant au reste, peut-être le lecteur en jugera-t-il favorablement : quoi qu'il en soit, j'espérerai toujours davantage de sa bonté, que de celle de mes ouvrages.

ACTE Ier.

SCÈNE PREMIÈRE.

PARMENON, PHEDRIE.

PARMENON.

Hé bien? on vous a dit qu'elle était empêchée:
Est-ce là le sujet dont votre âme est touchée?
Peu de chose en amour alarme nos esprits;
Mais il n'est pas besoin d'excuser ce mépris,
Vous n'écoutez que trop un discours qui vous flatte.

PHEDRIE.

Quoi! je pourrais encor brûler pour cette ingrate!
Qui pour prix de mes vœux, pour fruit de mes travaux,
Me ferme son logis, et l'ouvre à mes rivaux!
Non, non, j'ai trop de cœur pour souffrir cette injure.
Que Thaïs à son tour me presse et me conjure,
Se serve des appas d'un œil toujours vainqueur,
M'ouvre non-seulement son logis, mais son cœur
J'aimerais mieux mourir qu'y rentrer de ma vie;
D'assez d'autres beautés Athènes est remplie:
De ce pas à Thaïs va le faire savoir,
Et lui dis de ma part...

PARMENON.

Adieu, jusqu'au revoir.

PHEDRIE.

Non; non, dis-lui plutôt adieu pour cent années.

PARMENON.

Peut-être pour cent ans prenez-vous cent journées;
Peut-être pour cent jours prenez-vous cent momens;
Car c'est souvent ainsi que comptent les amans,

PHEDRIE.

Je saurai désormais compter d'une autre sorte.

PARMENON.

Pour s'éteindre si-tôt votre flamme est trop forte.

PHÈDRIE.

Un si juste dépit peut l'éteindre en un jour.

PARMÉNON.

Plus ce dépit est grand, plus il marque d'amour.
Croyez-moi, j'ai de l'âge et quelque expérience.
Vous l'irez tantôt voir, rempli d'impatience;
L'amour l'emportera sur cet affront reçu;
Et ce puissant dépit que vous avez conçu,
S'effacera d'abord par la moindre des larmes,
Que d'un œil quasi sec, mais d'un œil plein de charmes,
En pressant sa paupière, elle fera sortir;
Savante en l'art des pleurs, comme en l'art de mentir.
Et n'accusez que vous, si Thaïs en abuse,
Qui, dès le premier mot de pardon et d'excuse,
Lui direz bonnement l'état de votre cœur:
Que bientôt du dépit l'amour s'est fait vainqueur,
Que vous en seriez mort s'il avait fallu feindre;
Quoi! deux jours sans vous voir? Ah! c'est trop se contraindre,
Je n'en puis plus, Thaïs, vous êtes mon désir,
Mon seul objet, mon tout : loin de vous, quel plaisir?
Cela dit, c'en est fait, votre perte est certaine;
Cette femme aussi-tôt, fine, adroite et hautaine,
Saura mettre à profit votre peu de vertu,
Et triompher de vous, vous voyant abattu.
Vous n'en pourrez tirer que des promesses vaines,
Point de soulagement ni de fin dans vos peines,
Rien que discours trompeurs, rien que feux inconstans;
C'est pourquoi songez-y, tandis qu'il en est tems :
Car étant rembarqué, prétendre qu'elle agisse
Plus selon la raison que selon son caprice,
C'est fort mal reconnaître et son sexe et l'amour;
Ce ne sont que procès, que querelles d'un jour,
Que trèves d'un moment, ou quelque paix fourrée,
Injure aussi-tôt faite, aussi-tôt réparée,
Soupçons sans fondement, enfin rien d'assuré;
Il vaut mieux n'aimer plus, tout bien considéré.

PHEDRIE.

L'amour a ses plaisirs aussi bien que ses peines.

PARMENON.

Appelez-vous ainsi des faveurs incertaines?
Et si près de l'affront qui vous vient d'arriver,
Faites-vous cas d'un bien qu'on ne peut conserver?

. . . .

PHEDRIE.

Tais-toi, j'entends du bruit, quelqu'un sort de chez elle.

PARMENON.

Que vous faites bon guet!

PHEDRIE.

Si c'était ma cruelle...

PARMENON.

Déjà votre... bons dieux!

PHEDRIE.

Ah!

PARMENON.

Retenez vos pleurs.

PHEDRIE.

Je sais qu'elle est perfide, et je l'aime, et je meurs,
Et je me sens mourir, et n'y vois nul remède,
Et craindrais d'en trouver, tant l'amour me possède.

PARMENON.

L'aveu me semble franc, libre, net, ingénu.

PHEDRIE.

Tu vois en peu de mots mes sentimens à nu.

PARMENON.

Si je les voyais seul, encor seriez-vous sage;
Mais cette femme en voit autant ou davantage,
Et connaît votre mal; non pas pour vous guérir.

PHEDRIE.

Je ne vois rien d'aisé comme d'en discourir;
Mais si tu ressentais une semblable peine,
Peut-être verrais-tu ta prudence être vaine.

PARMENON.

Au moins s'il faut souffrir, endurez doucement;
L'amour est de soi-même assez plein de tourment,
Sans que l'impatience augmente encor le vôtre;
Au chagrin de ce mal n'en ajoutez poin d'autre;
Aimez toujours Thaïs, et vous aimez aussi.

PHEDRIE.

Le conseil en est bon, mais...

PARMENON.

Quoi, mais!

PHEDRIE.

La voici.

PARMENON.

Sa présence met donc vos projets en fumée?

PHEDRIE.

Pour ne te point mentir, mon âme en est charmée.

SCÈNE II.

THAIS, PHEDRIE, PARMENON.

THAÏS.

Ah, Phedrie! Hé bons dieux! Quoi vous voir en ce lieu!
Vraiment vous avez tort, que n'entrez-vous?

PHEDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Adieu! Le mot est bon, et vaut que l'on en rie.

PHEDRIE.

Quoi, Thaïs! à l'affront joindre la raillerie!
C'est trop.

THAÏS.

De quel affront entendez-vous parler?

PHEDRIE.

Voyez qu'il lui sied bien de le dissimuler.

THAÏS.

Pour le moins dites-moi d'où vient votre colère?

PHEDRIE.

Me gardiez-vous, ingrate, un refus pour salaire ?
Après tant de bienfaits, après tant de travaux,
M'exclure et recevoir je ne sais quels rivaux ?

THAÏS.

Je ne pus autrement et j'étais empêchée.

PHEDRIE.

Encor si, comme moi, vous en étiez touchée,
Ou bien si, comme vous, je pouvais m'en moquer !

THAÏS.

Vous êtes délicat et facile à piquer.
Écoutez mes raisons, d'un esprit plus tranquille :
Pour quelqu'autre dessein l'excuse était utile,
Et vous l'approuverez vous-même assurément.

PARMENON.

Elle aura par amour renvoyé notre amant,
Et par haine sans doute admis l'autre en sa place

THAÏS.

Parmenon pourrait-il me faire assez de grâce
Pour n'interrompre point un discours commencé ?

PARMENON.

Oui, mais rien que de vrai ne vous sera passé.

THAÏS.

Pour vous mieux débrouiller le nœud de cette affaire,
Je prendrai de plus haut le récit qu'il faut faire.
Quoiqu'on ignore ici le nom de mes parens,
Ils ont en divers lieux tenu les premiers rangs :
Samos fut leur patrie, et Rhodes leur demeure.

PARMENON.

Tout cela peut passer, je n'en dis rien pour l'heure.
Il faut voir à quel point vour voulez arriver.

THAÏS.

Là, tandis que leur soin était de m'élever,
On leur fit un présent d'une fille inconnue,
Qui dans Rhodes était pour esclave tenue ;

Bien qu'elle fût fort jeune et n'eût lors que quinze ans
Elle nous dit son nom, celui de ses parens;
Qu'on l'appelait Pamphile, et qu'elle était d'Attique;
Que ses parens avaient encore un fils unique;
Qu'il se nommait Chromer; que c'était leur espoir.
C'est tout ce que l'on put à cet âge en savoir.
Chacun jugeait assez qu'elle était de naissance;
Son entretien naïf et rempli d'innocence,
Mille charmes divers, sa beauté, sa douceur,
Me la firent chérir à l'égal d'une sœur.
Dès qu'elle fut chez nous, on eut soin de l'instruire.
Pour moi, comme j'étais d'un âge à me conduire,
A peine on eut appris qu'on me voulait pourvoir,
Qu'un jeune homme d'Attique, étant venu nous voir,
Me recherche, m'obtient, m'amène en cette ville,
Où, lorsque je croyais notre hymen plus tranquille,
Il mourut; et laissant tout mon bien engagé,
De mille soins fâcheux mon cœur se voit chargé.
Ils accrurent le deuil de ce court hyménée;
Et comme on voit aux maux une suite enchaînée,
Le sort, pour m'accabler de cent coups différens,
Causa presqu'aussi-tôt la mort de mes parens.
Un mal contagieux les eut privés de vie,
Avant que de ce mal je pusse être avertie.
Leur bien, jusques alors assez mal ménagé,
D'un oncle que j'avais ne fut point négligé;
Avec nos créanciers il en fit le partage,
Et sut de mon absence avoir cet avantage.
Je l'appris, sans dessein de l'aller contester:
L'ordre que dans ces lieux je devais apporter
(Bien moins que le regret d'une mort si funeste)
Fit qu'en perdant les miens, j'abandonnai le reste.
J'en observai le deuil qu'exigeait mon devoir,
Tout un an se passa sans qu'aucun pût me voir:
Enfin, notre soldat vint m'offrir son service:

Loin de me consoler, ce m'était un supplice.
Vous savez qu'on ne peut le souffrir sans ennui,
Je l'ai pourtant souffert, espérant quelque appui.

PARMENON.

Vous tirez de mon maître encor plus d'assistance!

THAÏS.

Je l'avoue, et voudrais qu'une autre récompense
Égalât les bienfaits dont il me sait combler.

PARMENON.

Hélas! le pauvre amant commence à se troubler.

PHEDRIE.

Te tairas-tu? Thaïs, achevez, je vous prie,

THAÏS.

Au bout de quelque temps Thrason fut en Carie;
Et vous savez qu'à peine il était délogé,
Qu'on vous vit à m'aimer aussitôt engagé:
Vous me vîntes offrir et crédit et fortune;
J'en estimai dès-lors la faveur peu commune,
Et vous n'ignorez pas combien, depuis ce jour,
J'ai témoigné de zèle à gagner votre amour.

PHEDRIE.

Je crois que Parmenon n'a garde de se taire.

PARMENON.

En pourriez-vous douter? Mais où tend ce mystère?

PHEDRIE.

Tu le sauras trop tôt pour ton contentement.

THAÏS.

Écoutez-moi, de grâce, encore un seul moment.
Thrason, votre soldat, battu par la tempête,
Au port des Rhodiens jette l'ancre et s'arrête,
Va voir notre famille, y trouve encor le deuil,
Mes parens depuis peu renfermés au cercueil,
Mon oncle ayant mes biens, cette fille adoptive
Prête d'être vendue, et traitée en captive.
Il l'achète aussi-tôt pour me la redonner,

Puis fait voile en Carie, et sans y séjourner,
Revient en ce pays, où quelque parasite
Lui dit qu'en son absence on me rendait visite;
Que s'il avait dessein de me donner ma sœur,
Le présent méritait quelque insigne faveur.

PHEDRIE.

Ne vaudra-t-il pas mieux qu'on lui laisse Pamphile?

THAÏS.

Je me résous à suivre un conseil plus utile,
Vous savez qu'en ce lieu je n'ai point de parens,
Qu'il me peut chaque jour naître cent différens;
Et bien que vous preniez contre tous ma défense,
Souvent un contre tous peut manquer de puissance:
Souffrez donc que je cherche un appui loin des miens,
Je n'en saurais trouver qu'en la rendant aux siens.
Je ne puis l'obtenir sans quelque complaisance:
Il faut donc vous priver deux jours de ma présence;
La peine en est légère, et ce temps achevé,
Le reste vous sera tout entier conservé.
Gagne cela sur toi, de grâce, je t'en prie.
Tu ne me répons rien, dis-moi, mon cher Phedrie?

PHEDRIE.

Que pourrais-je répondre, ingrate, à ces propos?
Voyez, voyez Thrason, je vous laisse en repos,
Faites-lui la faveur qu'un autre a méritée;
C'est où tend cette histoire assez bien inventée.
Une fille inconnue est prise en certains lieux;
On nous en fait présent, elle charme nos yeux,
Thrason vient à m'aimer, vous me rendez visite,
Il me quitte, il apprend nos feux d'un parasite:
Les miens perdent le jour, mon oncle prend mes biens,
Vend la fille à Thrason, je la veux rendre aux siens
Et cent autres raisons l'une à l'autre enchaînées;
Puis enfin, de me voir privez-vous deux journées.
C'était donc là le but où devait aboutir

La fable que chez vous vous venez de bâtir :
Sans perdre tant de temps, sans prendre tant de peine,
Que ne me disiez-vous, j'aime le capitaine?
N'opposez point vos feux à cet ardent désir.
Vous aurez plutôt fait d'endurer qu'à loisir
Je contente l'ardeur que pour lui j'ai conçue.
Dites, si vous voulez, que la vôtre est déçue;
Prenez-en pour témoins les hommes et les dieux,
Pourvu qu'incessamment il soit devant mes yeux,
Il m'importe fort peu de passer pour parjure.

THAÏS.

Je vous aime, et pour vous je souffre cette injure.

PHEDRIE.

Vous m'aimez, c'est en quoi mon esprit est confus;
L'amour peut-il souffrir de semblables refus?

THAÏS.

Je ne vous répons point, de peur de vous déplaire;
Il faut que ma raison cède à votre colère :
Je ne veux point de temps, non pas même un seul jour
Je renonce à ma sœur plutôt qu'à votre amour.

PHEDRIE.

Plutôt qu'à mon amour! Ah! si du fond de l'âme
Ce mot était sorti.

THAÏS.

Doutez-vous de ma flamme?

PHEDRIE.

J'aurai lieu d'en douter, si, ce terme fini,
Tout autre amant que moi de chez vous n'est banni.

THAÏS.

Quel terme

PHEDRIE.

De deux jours.

THAÏS.

Ou trois.

PHEDRIE.

Cet ou me tue.

THAÏS.

Otons-le donc.

PARMENON.

Enfin sa constance abattue
Cède au charme d'un mot, je l'avais bien prévu.

PHEDRIE.

A ce que vous savez aujourd'hui j'ai pourvu.
Votre sœur peut avoir un eunuque auprès d'elle,
J'en viens d'acheter un qui me semble fidèle,
Et tantôt Parmenon viendra pour vous l'offrir.
Souffrez votre soldat, puisqu'il faut le souffrir,
Mais ne le souffrez point sans beaucoup de contrainte:
Donnez-lui seulement l'apparence et la feinte.
Pendant vos complimens, songez à votre foi;
De corps auprès de lui, de cœur auprès de moi,
Rêvez incessamment, chez vous soyez absente.

THAÏS.

Vous ne demandez rien que Thaïs n'y consente,
Et ce point ne saurait vous être refusé.

PHEDRIE.

Adieu.

THAÏS.

Comment, si tôt!

PARMENON.

Que son esprit rusé,
Pour attraper notre homme a d'art et de souplesse!

THAÏS.

Vous voyez mon amour en voyant ma faiblesse;
Je ne vous puis quitter que les larmes aux yeux;
Soyez toujours, Phedrie, en la garde des dieux.

SCÈNE III.

PARMENON, PHEDRIE.

PARMENON.

Est-il dans l'univers innocence pareille ?
Qui la condamnerait en lui prêtant l'oreille ?
Que Thaïs a sujet de se plaindre de moi !
C'est un chef-d'œuvre exquis de constance et de foi.

PHEDRIE.

N'as-tu pas vu ses yeux laisser tomber des larmes ?
Pour guérir mon soupçon, qu'ils employaient de charmes !

PARMENON.

En matière de femme on ne croit point aux pleurs,
Un serpent, je le gage, est caché sous ces fleurs.

PHEDRIE.

Non, non, pour ce coup-ci je dois être sans crainte :
Ce qu'en obtient Thrason marque trop de contrainte.

. . . .

Montre-lui cependant l'eunuque, sans remise :
Et de peur qu'à l'abord Thaïs ne le méprise,
Soigne, avant que l'offrir, qu'il soit mieux ajusté,
Et que par ton discours son prix soit augmenté.
Dis qu'on l'a fait venir des confins de l'Asie,
Qu'on l'a pris d'une race entre toutes choisie,
Qu'il chante, et sait jouer de divers instrumens.
Accompagne le don de quelques complimens :
Jure que pour maîtresse il mérite une reine,
Que Thaïs l'est aussi (régnant en souveraine
Sur tous mes sentimens) et mille autres propos.

PARMENON.

Tenez le tout pour fait, et dormez en repos.

PHEDRIE.

S'il se peut; mais aux champs aussi bien qu'à la ville,
Je sens que mon esprit est toujours peu tranquille ;

Il me faut toutefois éprouver aujourd'hui
Ce qu'ils auront d'appas à flatter mon ennui.

PARMENON.

A votre prompt retour nous en saurons l'issue.

PHEDRIE.

Peut-être verras-tu ta croyance déçue.
Seulement prends le soin.....

PARMENON.

Allez, je vous entends.

SCÈNE IV.

PARMENON.

Ah! combien l'amour change un homme en peu de temps!
Devant que le hasard eût offert à sa vue
Les fatales beautés dont Thaïs est pourvue,
Cet amant n'avait rien qui ne fût accompli.
De louables désirs son cœur était rempli.
Il ne prenait de soin que pour la république;
Et même le ménage, où trop tard on s'applique,
De ses plus jeunes ans n'était pas négligé.
Aujourd'hui qu'une femme à ses lois l'a rangé,
Ce n'est qu'oisiveté, que crainte, que faiblesse:
Le nombre des amis, la grandeur, la noblesse,
Et tant d'autres degrés pour un jour parvenir
Au rang que ses aïeux ont jadis su tenir,
Sont des noms odieux, dont cette âme abattue
A toujours craint de voir sa flamme combattue:
Et quelque bon dessein qu'enfin il ait formé,
Il ne saurait quitter ce logis trop aimé.
Ne s'en revient-il pas me changer de langage?

SCÈNE V.

PARMENON, PHEDRIE.

PARMENON.

Sans mentir, c'est à vous d'entreprendre un voyage.
Quoi! déjà de retour? vous savez vous hâter.

PHEDRIE.

Pour te dire le vrai, j'ai peine à la quitter.

PARMENON.

Du lieu d'où vous venez dites-nous quelque chose;
Les champs auraient-ils fait une métamorphose?
Et depuis le long temps que vous êtes parti,
Ce violent désir s'est-il point amorti?.....

ACTE II.

SCÈNE I.

GNATON (*seul*).

Que le pouvoir est grand du bel art de flatter!
Qu'on voit d'honnêtes gens par cet art subsister!
Qu'il s'offre peu d'emploi que le sien ne surpasse!
Et qu'entre l'homme et l'homme il sait mettre d'espace!
Un de mes compagnons, qu'autrefois on a vu
Des dons de la fortune abondamment pourvu,
Qui, tenant table ouverte, et toujours des plus braves,
Voulait être servi par un monde d'esclaves;
Devenu maintenant moins superbe et moins fier,
S'estimerait heureux d'être mon estafier:
Naguère en m'arrêtant il m'a traité de maître;
Le long temps et l'habit me l'on fait méconnaître,
Autant qu'il était propre, aujourd'hui négligé;
Je l'ai trouvé d'abord tout triste et tout changé.
Est-ce vous? ai-je dit. Aussitôt il me conte
Les malheurs qui causaient son chagrin et sa honte;
Qu'ayant été d'humeur à ne se plaindre rien,
Ses dents avaient duré plus long-temps que son bien,
Et qu'un jeûne forcé le rendait ainsi blême.
Pauvre homme! n'as-tu point de ressource en toi-même?
(Ai-je répondu lors) et ton cœur abattu
Manque-t-il, au besoin, d'adresse et de vertu?
Compare à ce teint frais ta peau noire et flétrie;
J'ai tout, et je n'ai rien que par mon industrie.
A moins que d'en avoir pour gagner un repas,

Les morceaux tout rôtis ne te chercheront pas.
Enfin, veux-tu dîner, n'ayant plus de marmite?
Imite mon exemple, et fais-toi parasite;
Tu ne saurais choisir un plus noble métier.
Gardez-en, m'a-t-il dit, le profit tout entier.
On ne m'a jamais vu ni flatteur, ni parjure;
Je ne saurais souffrir ni de coups, ni d'injure,

. . . .

C'est ce que je ne puis, ni ne veux pratiquer;
Adieu. Moi de sourire, et lui de s'en piquer.
Il s'en trouve, ai-je dit, qu'à bien moins on oblige,
Et c'est là le vieux jeu qu'à présent je corrige.
On voit parmi le monde un tas de sottes gens,
Qui briguent des flatteurs les discours obligeans:
Ceux-là me duisent fort, je fuis ceux qui sont chiches;
Et cherche les plus sots, quand ils sont les plus riches.
Je les repais de vent, que je mets à haut prix:
Prends garde à ce qui peut allécher leurs esprits;
Sais toujours applaudir, jamais ne contredire,
Être de tous avis, en rien ne les dédire;
Du blanc donner au noir la couleur et le nom,
Dire sur même point tantôt oui, tantôt non.
Ce sont ici leçons de la plus fine étoffe,
Je commence cet art, et j'y suis philosophe:
Le livre que j'en fais aura, sans contredit,
Plus que ceux de Platon, de vogue et de crédit.
Nous nous sommes quittés, remettant la dispute.
J'ai quelque ordre important qu'il faut que j'exécute.
De la part d'un soldat, que je sers à présent,
Je vais trouver Thaïs, et lui faire un présent....

SCÈNE IV.

PARMENON, CHERÉE.

PARMENON.

Où courez-vous, Cherée?

CHERÉE.

C'en est fait, Parmenon, ma perte est assurée.

PARMENON.

Comment?

CHERÉE.

L'as-tu point vue en passant par ces lieux?

PARMENON.

Qui?

CHERÉE.

Certaine beauté, qui s'offrant à mes yeux,
N'a rien fait que paraître, et s'est évanouie.

PARMENON.

Vous en avez la vue encor tout éblouie.

CHERÉE.

O dieux! Mais où chercher? Que le maudit procès
Puisse avoir quelque jour un sinistre succès!

PARMENON.

Comment? Quoi? Quel procès?

CHERÉE.

Ah! si tu l'avais vue!

PARMENON.

Et qui?

CHERÉE.

Cette beauté de mille attraits pourvue.

PARMENON.

Hé bien?

CHERÉE.

Tu l'aimerais, et cet objet charmant
Ne peut souffrir qu'un cœur lui résiste un moment.
Ne me parle jamais de tes beautés communes;
Leurs caresses me sont à présent importunes;
Rien que de celle-ci mon cœur ne s'entretient.

PARMENON.

Vraiment, c'est à ce coup que le bonhomme en tient:
L'un de ses fils aimait; l'autre, plein de furie,

Passera les transports de son frère Phedrie;
De l'humeur dont je sais que le cadet est né,
Ce ne sera que jeu, dans deux jours, de l'aîné.

CHERÉE.

Aussi ne saurait-il avoir l'âme charmée
Des traits d'une beauté plus digne d'être aimée.

PARMENON.

Peut-être.

CHERÉE.

En doutes-tu?

PARMENON.

C'est un trop long discours,
Vous aimez.

CHERÉE.

A tel point, que si d'un prompt secours...

PARMENON.

Tout beau, demeurons là, ne marchons pas si vîte,
Où prétendez-vous donc ce soir aller au gîte?

CHERÉE.

Hélas! s'il se pouvait, chez l'aimable beauté.

PARMENON.

Certes, pour un malade, il n'est point dégoûté.

CHERÉE.

Tu ris, et je me meurs.

PARMENON.

Mais encor quel remède
Faudrait-il apporter au mal qui vous possède?

CHERÉE.

De ce mot de remède en vain tu m'entretiens,
Si par tes prompts efforts bientôt je ne l'obtiens.
Tu m'as dis tant de fois : essayez mon adresse,
Votre âge le permet, aimez, faites maîtresse.
J'aime, j'en ai fait une; achève et montre-moi
Que mon cœur se pouvait engager sur ta foi.

PARMENON.

Je l'ai dit en riant, et sans croire votre âme,
Pour un discours en l'air, susceptible de flamme.

CHERÉE.

Qu'il ait été promis, ou de bon, ou par jeu,
Si tes soins, Parmenon, ne me livrent dans peu
Cette même beauté qui captive mon âme,
Je ne vois que la mort pour terminer ma flamme.

PARMENON.

Dépeignez-la moi donc?

CHERÉE.

Elle est jeune, en bon point.

PARMENON.

Celui qui la menait?

CHERÉE.

Je ne le connais point.

PARMENON.

Le nom d'elle?

CHERÉE.

Aussi peu.

PARMENON.

Son logis?

CHERÉE.

Tout de même.

PARMENON.

Vous ne savez donc rien?

CHERÉE.

Rien, sinon que je l'aime.

PARMENON.

Me voilà bien instruit. Quel chemin ont-ils pris?

CHERÉE.

Tandis qu'elle arrêtait mes sens et mes esprits,
Notre hôte Archidémide, avec son front sévère,
Et venu m'aborder, et m'a dit que mon père
Ne faillît pas demain d'être son défenseur

Contre l'injuste effort d'un puissant aggresseur :
Et comme les vieillards sont longs en toute chose
D'un récit ennuyeux il m'a déduit sa cause,
Tant qu'après notre adieu je n'ai plus aperçu
L'objet de ce désir qu'en passant j'ai conçu.

PARMENON.

C'est être malheureux!

CHERÉE.

Autant qu'homme du monde.

PARMENON.

Vous l'avez bien maudit!

CHERÉE.

Que le ciel le confonde!
Depuis plus de deux ans nous ne nous étions vus.

PARMENON.

Il se rencontre ainsi des malheurs imprévus.
Celui qui la menait est quelque homme de mine?

CHERÉE.

Rien moins. Tu le croirais un pilier de cuisine,
Et lui seul, sans mentir, est aussi gras que deux.

PARMENON.

Son habit?

CHERÉE.

Fort usé.

PARMENON.

Leur train?

CHERÉE.

Je n'ai vu qu'eux.

PARMENON.

C'est-elle assurément.

CHERÉE.

Qui?

PARMENON.

Rassurez votre âme;
Je connais maintenant l'objet de votre flamme

CHERÉE.

L'as-tu vue ?

PARMENON.

Elle-même.

CHERÉE.

Et tu sais son logis ?

PARMENON.

Je le sais.

CHERÉE.

Parmenon, dis-le moi ?

PARMENON.

Chez Thaïs.

Comme ils venaient d'entrer, je vous ai vu paraître;
C'est un don que lui fait le rival de mon maître.

CHERÉE.

Il doit être puissant?

PARMENON.

Plus en bruit qu'en effet.

CHERÉE.

Qu'il m'en fasse un pareil j'en serai satisfait.

PARMENON.

On vous croit sans jurer.

CHERÉE.

Mais qu'en pense Phédrie ?
Je n'y vois point pour lui sujet de raillerie.

PARMENON.

Qui saurait son présent, le plaindrait baucoup plus.

CHERÉE.

Quel présent ?

PARMENON.

Un vieillard impuissant et perclus,
Sans esprit, sans vigueur, sans barbe, sans perruque;
Un spectre, un songe, un rien, pour tout dire, un eunuque,
Dont encore il prétend, contre toute raison,

Pouvoir contrecarrer le présent de Thrason.
Si l'on nous laisse entrer, je veux perdre la vie.

CHERÉE.

S'il est aussi reçu, qu'il me donne d'envie!

PARMENON.

Vous préservent les dieux d'un heur pareil au sien!
Ce serait pour Pamphile un mauvais entretien.

CHERÉE.

Quoi! garder une fille et si jeune et si belle,
Coucher en même chambre, et manger auprès d'elle,
La voir à tout moment sans crainte et sans soupçon,
Tu ne voudrais pas être heureux de la façon?

PARMENON.

Vous pouvez aisément avoir cette fortune,
La ruse est assurée autant qu'elle est commune;
D'un voyage lointain depuis peu revenu,
Sans doute chez Thaïs vous êtes inconnu;
Il faut prendre l'habit que notre eunuqne porte,
Vous passerez pour lui déguisé de la sorte.
Votre menton sans poil y doit beaucoup aider.

CHERÉE.

Et l'on me donnera cette belle à garder?

PARMENON,

Et sans doute, à garder vous aurez cette belle;
Mais après?

CHERÉE.

Innocent! je puis lors auprès d'elle
Boire, manger, dormir, lui parler en secret.

PARMENON.

Usez-en tout au moins comme un homme discret.

CHERÉE.

Tu ris.

PARMENON.

Des vains projets où l'amour vous emporte.
Vous vous croyez dedans avant qu'être à la porte,

Et sans savoir encor quelle est cette beauté,
D'un espoir amoureux votre cœur est flatté :
Il faut auparavant s'acquérir une entrée.

CHERÉE.

L'échange proposé me la rend assurée.

PARMENON.

Oui, s'il se pouvait faire.

CHERÉE.

A d'autres, Parmenon!

PARMENON.

Quoi, vous avez donc cru que c'était tout de bon!

CHERÉE.

Tout de bon ou par jeu, derechef il n'importe;
Et si je ne l'obtiens, ou d'une ou d'autre sorte,
Je suis mort.

PARMENON.

Mais avant que de vous engager,
Pesez encore un coup la grandeur du danger.

CHERÉE.

Trop de raisonnement peut nuire en cette affaire,
L'occasion se perd tandis qu'on délibère;
Un autre la prendra, j'en aurai du regret.

PARMENON.

Mais au moins pourrez-vous me garder le secret?

CHERÉE.

Ne crains rien.

PARMENON.

Priez donc amour qu'il favorise
De quelque bon succès cette haute entreprise.

CHERÉE.

Amour, si sa beauté peut s'offrir à mes sens,
Tu ne manqueras plus ni d'autels ni d'encens.

ACTE III.

SCÈNE II.

THRASON, GNATON.

THRASON.

Hé bien, qu'as-tu gagné?

GNATON.

Que de peines, seigneur, vous m'avez épargné!
Je vous allais chercher au port et dans la place.

THRASON.

Tu me rapportes donc des actions de grâce.

GNATON.

Le faut-il demander? J'en suis tout en chaleur.

THRASON.

Enfin le don lui plaît?

GNATON.

Non tant pour la valeur,
Que pour venir de vous; c'est là ce qui la touche,
Et ce qu'à tous momens elle a dedans la bouche,
Comme un des plus grands biens qu'elle ait jamais reçus:
Vous ririez de l'ouïr triompher là-dessus.

THRASON.

Ce qui vient de ma part cause ainsi de la joie;
J'ai cent fois plus de gré d'un bouquet que j'envoie,
Qu'un autre n'en aurait de quelque don de prix,
Fût-ce même un trésor.

GNATON.

Vivent les bons esprits:
Il n'est, à bien parler, que manière à tout faire.
D'un travail de dix ans ce que le sot espère;
L'honnête homme, d'un mot, le lui viendra ravir.

THRASON.

Aussi le roi m'emploie, et j'ai su le servir
A la guerre, en amour, auprès de ses maîtresses,
Quoique j'eusse souvent ma part de leurs caresses.

GNATON.

Mais s'il l'apprend aussi?

THRASON.

Gnaton, soyez discret.
Je ne découvre pas à tous un tel secret.

GNATON.

C'est faire en homme sage. *(Tout bas, se tournant.)* Il l'a dit à cent autres.
Le roi n'agréait donc d'autres soins que les vôtres?

THRASON.

Que les miens; et par fois se trouvant dégoûté
Du tracas importun qui suit la royauté,
Comme s'il eût voulu; tu comprens ma pensée?

GNATON.

Prendre un peu de bon temps, toute affaire laissée.

THRASON.

Cela même. Aussitôt il m'envoyait querir:
Seuls ainsi nous passions les jours à discourir
De cent contes plaisans que je lui savais faire:
Et s'il se présentait quelque importante affaire,
Après avoir le tout entre nous disposé,
Son conseil n'en avait qu'un reste déguisé;
Et souvent, malgré tous, ma voix était suivie.

GNATON.

Lors chacun d'enrager, mourir, crever d'envie?

THRASON.

Et Thrason de s'en rire.

GNATON.

A l'oreille du roi?

THRASON.

Qui peut te l'avoir dit?

GNATON.

C'est qu'ainsi je le crois

THRASON.

Sur ce propos un jour qu'il remarquait leur peine,
Le chef des éléphans, appelé Metasthène,

Des plus considérés près du prince à présent,
Ne se put revancher d'un trait assez plaisant.
Il mâchait de dépit quelque mot dans sa bouche,
En me tournant les yeux. Qui vous rend si farouche?
Sont-ce les bêtes, dis-je, à qui vous commandez?

GNATON.

Et le roi, qu'en dit-il?

THRASON.

Nous étant regardés,
Il ne put à la fin s'empêcher de sourire.
Je dis, sans vanité, peu de mots qu'il n'admire.

GNATON.

Comme vous en parlez, c'est un prince poli.

THRASON.

Peu d'hommes ont, de vrai, l'esprit aussi joli:
Sur-tout il s'entend bien à placer son estime.

GNATON.

Celle qu'il fait de vous me semble légitime.

THRASON.

T'ai-je dit un bon mot, qu'en un bal invité...?

GNATON.

Non. *(Bas, se tournant.)* Plus de mille fois il me l'a raconte.

THRASON.

Nous étions régalés du satrape Orosmède;
Chacun avait sa nymphe: alors un Ganimède
Approchant de la mienne, aussitôt je lui dis
Que les restes de Mars seraient pour Adonis.

GNATON.

Le jeune homme rougit?

THRASON.

Belle demande à faire!
Il rougit, et d'abord fut contraint de se taire:
Depuis chacun m'a craint.

GNATON.

Avec juste raison.
N'ont-ils point un recueil des bons mots de Thrason?

THRASON.

Je t'en conterais cent ; mais changeons de matière.
Thaïs, comme tu sais, est femme assez altière,
Jalouse, et d'un esprit à tout craindre de moi.
Dois-je, en quittant sa sœur, lui confirmer ma foi ?

GNATON.

Rien moins. Il vaut bien mieux la tenir en cervelle,
Ayez toujours en main une amitié nouvelle ;
De ce secret d'amour l'effet n'est pas petit ;
C'est par là qu'on maintient les cœurs en appétit,
Et qu'on accroît l'amour au lieu de le détruire ;
Mais je fais des leçons à qui devrait m'instruire.

THRASON.

Comment un tel secret a-t-il pu m'échapper ?

GNATON.

Des soins plus importans pouvaient vous occuper ;
Vous rêviez, je m'assure, à quelque haut fait d'armes.

THRASON.

Il est vrai que la guerre a pour moi de tels charmes,
Qu'ils me font oublier tous les autres plaisirs.

GNATON.

Mais l'amour trouve aussi sa part dans vos désirs ?

THRASON.

Entre Mars et Vénus mon cœur se sent suspendre,
Et recherché des deux, ne sait auquel entendre,
Laissons là leur débat ; quel traité m'as-tu fait ?

GNATON.

Tel qu'un plus amoureux en serait satisfait ;
Thaïs se veut purger de tous sujets de plainte :
Deux jours, par mon moyen, sans rival et sans crainte,
Vous lui rendrez visite en dépit des jaloux.

THRASON.

Je t'aime.

GNATON.

Et du dîner sur moi reposez-vous ;
Je l'ai fait, en passant, apprêter chez votre hôte.

THRASON.

De faim, jamais Gnaton ne mourra par sa faute.

GNATON.

Qu'y faire ? Il faut bien vivre ici comme autre part.

THRASON.

Retourne chez Thaïs, et dis-lui qu'il est tard.

SCÈNE III.

THAIS, THRASON, GNATON.

THAÏS.

Il n'en est pas besoin, je viens sans qu'on m'appelle.

THRASON.

Sais-je faire un présent ?

THAÏS.

Certes la chose est belle;
Mais je n'estime au don que le lieu dont il vient.

GNATON.

Notre dîner est prêt, s'il ne vous en souvient.

THRASON *(à Thaïs)*.

Plus rare et d'autre prix je vous l'aurais donnée.

GNATON.

Toujours en complimens il se passe une année;
Le dîner nous attend, hâtons-nous, c'est assez.

THAÏS.

Nous ne sommes, Gnaton, pas encor si pressés.
Il me faut du logis donner charge à Pythie.

GNATON.

Tout ira comme il faut, j'en réponds sur ma vie.

THAÏS.

Sans avoir pris ce soin, je n'ose m'engager.

GNATON.

Puissent mes ennemis de femmes se charger !
Elles n'ont jamais fait, toujours nouvelle excuse.

THAÏS.

De vains retardemens à tort on nous accuse;
Votre sexe se laisse encor moins gouverner.

GNATON.

Ne tient-il point à moi que nous n'allions dîner?

THAÏS.

Ne plaise aux dieux, Gnaton, qu'on aït telle pensée.

GNATON.

Je ne vous en vois point pour cela plus pressée.

THAÏS.

Allons, si tu le veux.

SCÈNE IV.

PARMENON, GNATON, THRASON, THAIS.

PARMENON.

Un mot auparavant.

GNATON.

Nous voici grâce aux dieux, aussi prêts que devant;
Je dînerai demain, s'il plaît à la fortune;
Fais vite, Parmenon, ta harangue importune.

PARMENON.

Mon maître, par votre ordre, absent de ce sejour,
Avecque ce présent vous offre le bonjour.
Je ne veux point passer la loi qui m'est prescrite,
Ni parler de ses pleurs, quand il faut qu'il vous quitte,
De vous-même à son mal vous pouvez compatir,
Et le croire affligé sans l'avoir vu partir.
Faisant un don plus riche, il eût eu plus de joie,
Mais au moins de bon cœur croyez qu'il vous l'envoie.

THRASON.

Le présent peut passer.

THAÏS.

Il me charme en effet.
Je ne l'auràis pas cru si beau, ni si bien fait.

PARMENON.

On l'appelle Doris ; et quant à son adresse,
En tout ce que l'on doit apprendre à la jeunesse,
On l'a, dès son jeune âge, instruit et façonné,

A quoi que de tout temps il se soit adonné,
Soit aux arts libéraux, soit aux jeux d'exercice,
A sauter, à lutter, à courir dans la lice,
Il a toujours passé pour un des plus adroits;
Enfin permettez-lui de parler quelquefois,
Vous l'entendrez bientôt en conter des plus belles,
Il vous entretiendra de cent choses nouvelles.
Mon maître cependant n'exige rien de vous,
Vous ne le trouverez importun ni jaloux.
Il ne vous contera ni bons mots, ni faits d'armes;
Et vous pourrez, Thaïs, disposer de vos charmes,
Sans craindre qu'il s'offense, et vous tienne en souci;
Faites entrer chez vous soldats et parasites;
Pourvu qu'il puisse rendre à son tour ses visites,
(J'entends quand vous serez d'humeur et de loisir)
Il se tiendra content par-delà son désir.

THRASON.

Si ton maître avait dit ce que tu viens de dire.

PARMENON.

Comme j'en suis l'auteur, vous n'en faites que rire?

THRASON.

Dois-je contre un valet employer mon courroux?
Que t'en semble, Gnaton?

GNATON.

Seigneur, épargnez-vous.

THRASON.

Je te croirai. Thaïs, ce parleur m'incommode.

GNATON.

De vrai les complimens ne sont pas à la mode;
Allons.

THAÏS.

Quand on voudra.

THRASON.

Qu'un long discours déplaît!

GNATON.

Surtout, à mon avis, quand le dîner est prêt.

THAÏS.

Du zèle et du présent je lui suis obligée.

PARMENON.

Le don ne vous tient pas vers mon maître engagée;
S'il doit être payé, c'est du zèle sans plus.

GNATON.

Remettons à tantôt ces discours superflus;
Il n'est pas maintenant saison de répartie.

THAÏS.

Tu me permettras bien d'ordonner à Pythie
Que le soin de Phamphile à Doris soit commis.

GNATON.

Faites que Gnaton dîne, et tout vous est permis.

ACTE IV.

SCÈNE III.

PYTHIE, THAIS,

PYTHIE.

Ah! que j'ai de secrets, Madame, à vous conter!
Mais ne le dites pas, vous me feriez querelle:
Ma foi, le compagnon nous l'a su donner belle.

THAÏS.

Qui?

PYTHIE.

Faut-il demander? Ce beau présent de foin:
Fût-il en Éthiopie, ou bien encor plus loin!

THAÏS.

Tu viens de proférer une étrange parole.

PYTHIE.

Chacun n'a pas été comme vous à l'école.
Je m'entends.

THAÏS.

C'est assez.

PYTHIE.

Ceci nous doit ravir;
Vous n'aviez qu'à moitié des gens pour la servir,
Il fallait un eunuqne, et le bon de l'affaire
Est que l'on n'a pas dit tout ce qu'il savait faire.

THAÏS.

Que peut-il avoir fait?

PYTHIE.

Me le demandez vous?

THAÏS.

Tu fais bien l'innocente en te moquant de nous.

PYTHIE.

Je n'en sais rien au vrai, toutefois je m'en doute.

THAÏS.

Ce sont là des discours si clairs, qu'on n'y voit goute.

PYTHIE.

Votre sœur a tantôt (pour ne rien déguiser)
Laissé prendre à Doris sur sa main un baiser;
Savez-vous quel baiser,

THAÏS.

Fort froid je m'imagine.

PYTHIE.

En bonne foi, j'ai cru qu'il y prendrait racine:
Ce n'était point semblant, car même il a sonné.
Si par mon serviteur un tel m'était donné,
Je n'en fais point la fine, il me rendrait honteuse.
Enfin, de ce baiser la suite est fort douteuse

THAÏS.

Tu t'alarmes en vain, c'est marque de respect,
Puis cela vient d'un lieu qui ne m'est point suspect;
Les baisers de Doris sont baisers sans malice,
Il en faudrait beaucoup pour guérir la jaunisse.

PYTHIE.

Pas tant que vous croyez, ou je n'y connais rien.
Ah! que n'ai-je entendu leur premier entretien!

Mais au cri de Pamphile étant vite accourue
Comme en quelques endroits la porte était fendue,
Il m'est venu d'abord un désir curieux
D'approcher d'une fente et l'oreille et les yeux.
Ils ont dit quelques mots d'amour, de mariage;
Que votre sœur ne peut prétendre davantage;
Que Doris est pour elle un assez bon parti,
Tant qu'enfin au baiser le tout est abouti.

THAÏS.

Qu'est devenu Doris?

PYTHIE.

Il a troussé bagage.

THAÏS.

Il fallait tout au moins l'empêcher de sortir.

PYTHIE.

J'étais hors de mon sens, pour ne vous point mentir.

SCÈNE V.

PYTHIE, PHEDRIE, THAIS, DORUS.

PYTHIE.

Doris est de retour, vos gens s'en vont venir;
Les voici: mais quel homme accompagne Phedrie?
Est-ce pour se moquer? ou pour nous faire envie?
O l'agréable objet et digne d'être vu!

PHEDRIE.

Mon retour en ces lieux est toujours imprévu,
Vous ne m'attendiez pas après tant d'assurances.

PYTHIE.

Toujours de la façon trompez nos espérances,
La surprise nous plaît, pourvu que le soldat
Laisse passer le tout sans bruit et sans éclat.

PHEDRIE.

Nous saurons l'adoucir, quoiqu'il tranche du brave.

THAÏS.

Vous a-t-on pas prié d'amener cet esclave,

Que pour servir ma sœur vous aviez acheté,
Et que votre valet m'a tantôt présenté?

PHEDRIE.

Le voilà.

THAÏS.

Quoi, cet homme a la peau si flétrie!
Parlez-vous tout de bon, ou si c'est raillerie?

PYTHIE.

Qui n'aurait point eu d'yeux, serait bien attrapé.

PHEDRIE.

Je n'en sache point d'autre, ou les miens m'ont trompé.
Mais pourquoi jetez-vous cet éclat de risée?

PYTHIE.

L'autre a le teint plus frais qu'une jeune épousée,
Il ne saurait avoir que vingt ans tout au plus,
Et vous nous amenez un vieillard tout perclus.

PHEDRIE.

Tu me tiens des propos où mon esprit s'égare.

THAÏS *(regardant Dorus)*.

Ce que cet homme en sait, il faut qu'il le déclare.

PHEDRIE *(à Dorus)*.

Es-tu double? Viens çà, réponds sans hésiter.

DORUS.

Monsieur, c'est Parmenon qui me l'a fait prêter

PHEDRIE.

Quoi prêter?

DORUS.

Mon habit.

PHEDRIE.

A quel homme?

DORUS.

A Cherée.

THAÏS.

N'en demandez pas plus, la fourbe est avérée.

PHEDRIE.

D'où saurais-tu son nom?

DORUS.

Parmenon me l'a dit.

PHEDRIE.

Mais je te trouve encor couvert du même habit.

DORUS.

Incontinent après il me l'est venu rendre.

PHEDRIE.

A moins qu'être devin, l'on n'y peut rien comprendre.

THAÏS.

Lui hors, on vous dira le tout de point en point.

PHEDRIE.

Va retourne au logis, et ne t'éloigne point

ACTE V.

SCÈNE V.

THRASON, CHERÉE, PHEDRIE, CHRÉMÈS, GNATON, SYRISCE, SANGA, DONAX.

THRASON.

Courage, compagnons, commençons par la porte.

CHERÉE *(bas à sa troupe)*.

Voici le capitan tout prêt de nous braver.

PHEDRIE.

Lui découvrirons-nous ce qui vient d'arriver?

CHRÉMÈS.

Il vaut mieux en tirer le plaisir qu'on peut prendre.

CHERÉE.

Il ne nous a pas vus, cachons-nous pour l'entendre.

THRASON.

Simalion, Donax, Syrisce, suivez-moi :
Tu sauras ce que c'est d'avoir faussé ta foi,
Déloyale Thaïs, et d'aimer un Phedrie;
Mais il nous manque ici de notre infanterie.

GNATON.

Le reste suit de près, les ferai-je avancer,

THRASON.

Tels coquins ne sont bons qu'à nous embarrasser.

GNATON.

J'en tiens pour votre bras le secours inutile.

THRASON.

Par les cheveux d'abord je veux prendre Pamphile.

GNATON.

Très-bien

THRASON.

Et puis après lui donner mille coups.

GNATON.

Ce sera fait, seigneur, fort vaillamment à vous.

THRASON.

Pour Thaïs, tu peux dire autant vaut qu'elle est morte.

GNATON.

Dieux! quel nombre d'exploits!

THRASON.

Rangeons cette cohorte:

Hola, Simalion, voici votre quartier.

GNATON.

C'est là ce qu'on appelle entendre le métier.

THRASON.

Et toi; Syrisce?

SYRISCE.

Au gros?

THRASON.

Non; conduis l'aile droite.

GNATON.

Je ne vois rien de tel qu'une vaillance adroite.

THRASON.

Donax, prends ce belier, et marche avec le gros.
Je ne vois point Sanga, vaillant parmi les brocs.
Sanga?

SANGA.

Que vous plaît-il?

THRASON.

Tu manques de courage.

SANGA.

Ne faut-il pas quelqu'un pour garder le bagage?

THRASON.

L'on ne te voit jamais combattre au premier rang.
Pourquoi tiens-tu ceci?

SANGA.

Pour étancher le sang.

THRASON.

Est-ce avec un mouchoir que tu prétends combattre?

SANGA.

La vaillance du chef et de ceux qu'il faut battre,
M'ont fait croire, seigneur, qu'on en aurait besoin;
Il faut pourvoir à tout.

THRASON.

N'a-t-on pas eu le soin
Des vivres qu'il faudra pour nourrir notre armée?

GNATON.

Oui, seigneur, et sachant qu'une troupe affamée
N'est pas de grand effet, j'ai laissé Sauvion
Pour mettre ordre au souper, et garder la maison.

THRASON.

Un autre emploi, Gnaton, se doit à ta prudence;
Va commencer l'attaque, et montre ta vaillance,
Je donnerai d'ici les ordres du combat;
Jamais, qu'en un besoin, le bon chef ne se bat,
Chacun commence à craindre aussitôt qu'il s'expose.

GNATON.

Avecque vous sans cesse on apprend quelque chose;
Encore une leçon, je saurai le métier.

THRASON.

Ce n'est pas pour néant qu'on me tient vieux routier.

CHERÉE *(sortant d'où il était caché avec sa troupe).*

Je n'en puis plus souffrir l'insolente bravade.

THRASON.

N'entends-tu rien, Gnaton? Dieux! C'est une embuscade;
Enfans, sauve qui peut, car nous sommes trahis;
D'où peut être venu ce secours à Thaïs?

DONAX.

Le secours n'est pas grand, et nous pouvons nous battre.

THRASON.

Il faut tout éprouver avant que de combattre;
Le sage n'en vient point à cette extrémité,
Qu'après n'avoir rien pu gagner par un traité;
Quant à moi, j'ai toujours gardé cette coutume.

GNATON.

Vous êtes pour le poil autant que pour la plume,
Bon en paix, bon en guerre, enfin homme de tout.

THRASON.

Qui peut sans coup férir mettre une affaire à bout,
Serait mal conseillé d'en user d'autre sorte.

CHERÉE.

Soldat, que cherchez-vous autour de cette porte?

THRASON.

Mon bien.

CHERÉE.

Quoi? votre bien?

THRASON.

Pamphile.

CHERÉE.

Est-elle à vous
Je n'aime point à rire, et suis un peu jaloux:
Trève de différend, ou vous verrez folie.

THRASON.

De grâce contestons sans fougue et sans saillie;
C'est belle chose en tout d'écouter la raison:
Je soutiens que Pamphile appartient à Thrason.

CHERÉE.

Par quel droit?

THRASON.

Par l'achat que l'on m'en a vu faire
Enfin je suis son maître.

CHERÉE.

Et moi je suis son frere,
Qui n'ai souci d'achat, de maître, ni d'argent.

THRASON.

On m'a toujours tenu pour un homme obligeant.
Je le veux être encore : allez, je vous la donne;
Mais j'entends pour Thaïs que l'on me l'abandonne.

PHEDRIE.

Encor moins celle-ci.

THRASON.

Que sert donc notre accord?

PHEDRIE.

J'ai l'esprit trop jaloux, je vous l'ai dit d'abord,
Et ne saurais souffrir seulement qu'on la nomme.

GNATON.

Pauvres gens d'attirer sur vos bras un tel homme!
Vous feriez beaucoup mieux de l'avoir pour ami.
Il ne sait ce que c'est d'obliger à demi.

PHEDRIE.

Beaucoup mieux! Et qu'es-tu pour parler de la sorte?
Si je te vois jamais regarder cette porte,
M'entends-tu, tu sauras ce que pèse ma main,
Ne me va point conter : c'est ici mon chemin,
Et je ne saurais pas m'empêcher d'y paraître :
Je ne veux voir autour le valet ni le maître;
Est-ce bien s'expliquer?

GNATON.

Des mieux, et nettement:
Mais peut-on à l'écart vous parler un moment?

PHEDRIE.

Hé bien?

GNATON *(bas, à l'écart).*

Notre soldat a la bourse garnie,
Vous le pouvez admettre en votre compagnie.
Il n'est pas pour vous nuire auprès d'aucun objet:
Pour donner du soupçon c'est un faible sujet.
Si Thaïs l'a souffert, vous en savez la cause;
Sa présence d'ailleurs est bonne à quelque chose:
Il peut, sans vous causer de crainte et de souçi,
Vous défrayer de rire, et de festin aussi.

PHEDRIE.

J'accepte, au nom des trois, le parti qu'on nous offre;
Non que nous ayons peur de fouiller dans le coffre;
Mais afin d'en tirer du divertissement,
J'en vais dire à Chrémès quatre mots seulement;
Car que d'aucun soupçon mon âme soit saisie,
Le soldat n'est pas homme à donner jalousie.
Tout ce que j'en ai dit était pour l'abuser;
Mais crois-tu qu'au hasard il se veuille exposer?

GNATON.

Faites venir vos gens; et puis laissez-moi faire.

PHEDRIE *(à Chrémès).*

Chrémès, votre conseil est ici nécessaire;
Et vous, aussi, mon frere, approchez un moment.

GNATON *(retourne vers Thrason).*

Seigneur, j'ai ménagé votre accommodement;
Chacun pourra servir cette femme à sa mode,
Et crois que ce rival se rendant incommode,
Thaïs le quittera pour être toute à vous;
On ne trouve jamais son compte à des jaloux:
Votre bourse d'ailleurs n'étant point épargnée,
L'intérêt vous pourra donner cause gagnée;
Et fût-elle d'humeur à le trop négliger,
Votre mérite seul suffit pour l'engager.

THRASON.

Je t'entends. Que faut-il à présent que je fasse?

GNATON.

D'abord à ces Messieurs vous devez rendre grâce,
Et reconduire après vos troupes au logis;
Où, comme en quelque port heureusement surgis,
Après tant de travaux, de dangers et d'alarmes,
En beaux verres de vin nous changerons nos larmes,
Buvant à la santé de notre conducteur,
Qui de cette victoire a seule été l'auteur.

THRASON.

Je crois que c'est le mieux que nous puissions tous faire.

THRASON *(à Phedrie et à sa troupe.)*

Messieurs, ne suis-je pas en ce lieu nécessaire?

PHEDRIE.

Comment?

THRASON.

Je me retire, et mes gens avec moi.

PHEDRIE.

Gnaton vous a-t-il dit?

THRASON.

Oui, Messieurs, c'est de quoi
Je rends très-humble grâce à votre Seigneurie;
De ma part si jamais il survient brouillerie,
En pièces aussitôt je consens d'être mis;
Et de l'heureux malheur qui nous rend bons amis,
Il ne sera moment que le jour je ne chomme.

GNATON.

Vous ai-je pas bien dit qu'il était galant homme?

CHERÉE *(à Thrason).*

Il reste cependant querelle entre nous deux.
Quoi! vous vouliez tantôt en prendre une aux cheveux!
Il faut que je la venge au péril de ma vie.

THRASON.

Ah! ne réveillons point une noise assoupie.



PHEDRIE.

Il a raison, mon frère, et c'est à contre-temps

THRASON (*à ses soldats*).

De l'avantage acquis étant plus que contens,
Soldats, retirons-nous, à vos rangs prenez-garde;
Pour moi j'aurai le soin de mener l'avant-garde.

NOTES SUPPLÉMENTAIRES,

OU

EXAMEN DES DEUX PIÈCES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Après les nombreuses notes, tant philologiques qu'archéologiques, que le traducteur de Térence a jointes à l'*Andrienne* et à l'*Eunuque*, il ne nous reste plus qu'à considérer ces deux pièces sous des rapports presque uniquement relatifs à l'art dramatique en général; à comparer les règles que s'étaient faites les anciens auteurs comiques, leurs ressources, les moyens qu'ils employaient, avec les moyens, les ressources, les règles que permet ou prescrit l'art chez les modernes. Tel sera l'objet de ces Notes supplémentaires.

L'ANDRIENNE.

Le prologue peut fournir matière à quelques observations.

Nous y voyons que de deux pièces grecques (l'*Andrienne* et la *Perinthienne* de Ménandre), Térence n'en a fait qu'une. Dès-lors, on exigeait des auteurs comiques, une intrigue plus compliquée, des incidents variés et nombreux. C'est bien autre chose aujourd'hui. On demande, en outre, à nos auteurs plus de vraisemblance dans leurs fables, un intérêt toujours croissant, des incidents avoués par la raison, une peinture vraie des mœurs, etc.

Tout, dans ce prologue, confirme l'observation de madame Dacier, que l'*Andrienne* n'est point la première pièce que Térence ait donnée sur le théâtre de Rome. En effet, il avait des ennemis, des envieux, entre autres ce vieux poète qu'il ne nomme pas, mais qu'il désigne comme un critique acharné de ses ouvrages. Il lui lance encore quelques traits dans le prologue de l'*Eunuque*.

Examinons à présent la pièce. Si nous osons nous permettre quelques remarques sur l'auteur latin le plus estimé pour la régularité de ses plans et par son respect pour les mœurs, c'est uniquement dans

l'intérêt d'un art pour lequel les peuples modernes témoignent tant de goût, et qu'ils cultivent avec plus ou moins de succès. En nous appuyant de l'exemple des auteurs que les Français se sont accoutumés à regarder comme des modèles, et surtout de notre divin Molière, nous signalerons ce qui nous semble être des fautes, des défauts dans notre auteur; ce qui ne nous empêchera point de rendre hommage aux beautés qui les compensent et les font oublier.

Dans la première scène, Simon dit à Dave : *Je vais te conter l'affaire dès son commencement.* Voilà une faute que les modernes, dans leurs expositions n'évitent pas toujours. Doit-on raconter à un personnage élevé dans la maison ce qu'il est presque impossible qu'il ne sache pas? Mais à coup sûr, de nos jours on mettrait plus d'adresse dans ce long récit, et on trouverait le moyen de le rendre vraisemblable. L'exposition de la pièce n'en est pas moins très-heureuse. On peut même la regarder comme le type des expositions de la plupart de nos pièces modernes.

Dans cette même scène, on trouve entre autres un trait épigrammatique, qui dénote l'origine grecque de la pièce. Simon, en parlant des goûts variés de la jeunesse, cite à la fois les chiens de chasse, *les chevaux et les philosophes.* Ces rapprochements singuliers ont été souvent imités, et excitent toujours le rire. C'est là le sel attique.

Acte I, scène 3. — Dave se parle, sans apercevoir Simon. Il paraît que les anciens ne connaissaient guère d'autre moyen pour nouer le fil d'une intrigue, que de faire écouter par un autre, le personnage qui était déjà sur la scène. Ce moyen revient si souvent que nous ne le ferons plus remarquer. Maintenant on croirait faire une grande faute, si on employait ces longs *a parte* plus de deux ou trois fois dans une grande pièce.

Scène 3, p. 35. — Dave dit : *Ah, j'ai très-bien compris !* Que de fois Molière a fait usage de cette réponse naturelle et ironique!

Scène 4, p. 37. — Dave seul : *A les entendre, Glycérie est citoyenne d'Athènes*, etc. On crie beaucoup après les longs monologues, et l'on a raison. Celui-ci contient une nouvelle histoire que, certes, Molière ne nous aurait point fait connaître de cette manière là; mais les spectateurs, dans ces premiers âges de la comédie, étaient habitués à voir

un acteur seul rester long-temps sur la scène, et y penser tout haut. Nous sommes devenus plus difficiles.

Acte III, scène 2, p. 89. — Glycérie, derrière la scène, s'écrie : *Junon Lucine, secourez-moi, délivrez-moi, je vous en conjure.* A Rome comme dans la Grèce, les murs et les portes avaient peu d'épaisseur. Aussi voyons-nous ici, et nous verrons en d'autres occasions, que l'on entend de la rue ce qui se passe dans l'appartement. Quant à l'exclamation qui vient aux oreilles du père, elle tient aux mœurs du temps, que l'on retraçait naïvement sur le théâtre. Les courtisanes étant alors les seules femmes à peu près qui eussent des intrigues, dont la maison fût ouverte aux hommes, qui *donnassent le ton*, comme on parle aujourd'hui, les poètes comiques ont dû les mettre plus souvent sur la scène que les dames romaines : sous les pinceaux de Térence, celles-ci ne sont ordinairement que des femmes de ménage que leurs maris traitent même avec assez peu d'égards.

Scène de Simon et de Chrémès, p. 99. — Avec quelle bonhomie Térence fait parler ses pères! c'est la nature même. S'il met deux vieillards ensemble, bien que leur caractère soit différent, ils parlent toujours avec une raison entraînante. Ces conversations entre les gens sensés forment, à notre avis, la partie la plus admirable de ses ouvrages.

Scène 8, p. 111. — *Ah! je suis mort!* s'écrie Dave. C'est dans ce dialogue vrai que Térence est comique. Dave, qui se moque des vieillards, en feignant d'ignorer ce qu'il sait avant eux, se trouve accablé par la nouvelle qui renverse toutes ses ruses. Notre grand comique a souvent imité et embelli ce mouvement de scène.

Dernière scène, p. 119. — De nos jours on aurait beau s'appuyer de l'exemple des anciens pour finir un acte à leur manière, on ne parviendrait point à satisfaire le public. On veut à présent un motif qui force les personnages à laisser la scène libre; et ce motif doit être tiré de l'action qui est censée marcher même dans les entre-actes.

Acte IV, scène 1, p. 120. — Charinus, dans son malheur, fait des réflexions morales qui toutes sont le fruit de la plus exacte observation du cœur humain. Qu'on reconnaît bien là un grand auteur comique!

Scène 2, p. 135. — Dans toute cette scène, qui est admirable,

Dave, abattu d'abord par l'événement qui a renversé ses projets, reprend, aussitôt qu'il a trouvé une autre ruse qui peut le tirer d'embarras, une insolence tout-à-fait plaisante. — Que Molière a ingénieusement puisé dans cette mine dramatique !

Sc ne 6, p. 153. — Dave à Mysis : *Tiens, c'est ce monsieur là, ce n'est pas Dave que tu joues.* Nous remarquerons d'abord qu'il est étonnant que l'abbé Lemonnier se soit servi, dans sa traduction, de ces qualifications modernes de *monsieur,* qu'on a si justement critiquées dans les traductions de madame Dacier. Il était difficile, il est vrai, de faire entendre que Dave parlait du vieillard Chrémès, en rendant mot à mot le *hic ille est* de Térence. Et, pourtant, ne pouvait-il pas traduire par ces mots : *c'est ce vieillard,* ou *c'est cet homme respectable ?*

Mais l'objet de nos notes n'est pas d'examiner des mots. Rentrons dans le cercle que nous nous sommes tracé.

L'embarras de Mysis, dans cette scène, l'effronterie de Dave qui en vient à son but et qui porte l'impudence jusqu'à dire au vieillard qu'on se moque de lui, rendent la situation on ne peut plus comique. — Et tout cela a encore été imité par Molière, mais d'une manière beaucoup plus vive et plus gaie.

Scène 7, p. 153. — Dave : *Crois-tu qu'une scène jouée de nature ne vaille pas bien une scène concertée.* Voilà le coup de maître ! L'auteur avertit le public de la beauté de sa scène; ce qui n'est pas toujours inutile.

Scène dernière. — Un nouveau personnage arrive à la fin du quatrième. Ce moyen que Molière, d'après les anciens, a si souvent employé et qu'on lui a si souvent reproché, ne se montre point dans les pièces de son invention. De sorte que Molière, même dans ses fautes, a pour autorités Plaute et Térence.

Acte V, scène 2, p. 167. — Le vieux Simon dit : *Holà, Dromon.* L'auteur prépare son dénouement, et le rend piquant en faisant punir le fourbe qui dit en cet instant la vérité. Cependant l'on est fâché de voir que Dave, après avoir rusé si adroitement, n'obtienne aucun résultat de ses peines, et que le dénouement se fasse plutôt par le hasard que par le moteur de l'intrigue. Aujourd'hui l'on ne voudrait

pas qu'un valet intrigant se donnât autant de mouvement pour ne pas arriver à un but quelconque.

Scène 3, p. 173. — Simon s'adressant à son fils : *Eh! n'est-ce que d'aujourd'hui seulement que vous vous en apercevez, Pamphile, que vous êtes malheureux?* Comme toute cette remontrance du père est éloquente et vraie! Quel mouvement l'auteur sait y donner, quand le vieillard se reproche ce qu'il fait pour son fils!

Scène 4, p. 181. — Simon : *Voilà le conte qui commence.* Adresse charmante de l'auteur qui tient toujours Simon dans une grande colère, afin de rendre le dénouement qui se fait par une histoire, moins froid et moins long.

Fin de la scène 5, p. 191. — Pamphile : *O l'heureux jour! le jour fortuné!* Là, la pièce est finie, et je crois que le public d'aujourd'hui ne verrait pas sans impatience l'arrivée de Charinus et de Dave, à qui l'on apprend ce que le public sait. Mais les anciens n'étaient pas si difficiles; ou plutôt le goût de la comédie est tellement répandu en France, que le parterre connaît tous les secrets de l'art.

Cette pièce a été traduite en vers français par Baron. L'auteur a suivi l'original pas à pas, et ne l'a abandonné qu'autant que le genre des mœurs qu'il avait à peindre, ne pouvait convenir à la délicatesse française. Nous ne ferons aucune réflexion sur un ouvrage qui se trouve dans les mains de tout le monde, et dont Lemonnier a d'ailleurs donné un extrait dans ses notes. Nous remarquerons seulement que l'*Andrienne* de Baron est encore au répertoire de la comédie française.

L'EUNUQUE.

La première scène de l'*Eunuque* et la suivante semblent être le type de toutes les scènes de dépit d'amour, qui se trouvent dans les comédies de Molière; et ces querelles d'amants qu'il ramène dans presque toutes ses pièces, quoiqu'elles aient le même fond, offrent tant de différence par les détails, qu'on ne songe point à les comparer. En lisant Térence on s'aperçoit bien que Molière l'a beaucoup étudié; mais c'est peut-être lui faire tort de dire qu'il l'a imité, tant il nous paraît lui être supérieur.

Acte I, scène 2, p. 281. — L'esclave Parmenon, confident de

Phedria, dit en écoutant les excuses de Thaïs : *Si vous voulez que je me taise, ne dites rien que de vrai.* Térence sentait si bien qu'il devait être pénible pour le spectateur d'entendre de longues histoires, qu'il donne à Parmenon le prétexte assez futile de ne pouvoir garder que les vérités, afin qu'il eût le droit d'interrompre le récit de Thaïs, et de le rendre par ses réflexions, moins froid et moins long.

Scène 2, p. 287. — Phedria : *Une petite fille a été enlevée de ce pays-ci*, etc. Voilà ce qui prouve combien l'auteur connaît son art. Térence fait répéter avec le ton de l'ironie, les principaux faits de l'exposition. Ce sont tous ces petits moyens qu'on remarque à peine qui font que le spectateur s'attache à l'intrigue, parce qu'il la comprend bien, et sent plus vivement les détails qu'elle fait naître.

Après avoir lu cet acte qui contient toute l'exposition faite d'une manière très-animée, on ne peut s'empêcher de remarquer que la pièce repose sur un fond bien singulier. Il faut qu'une courtisane écarte l'amant aimé pendant deux jours, et reprenne l'amant qu'elle méprise, pour qu'elle rentre en possession d'une petite fille qu'elle veut rendre à ses parents; et cela avec la seule intention de s'en faire des amis. — Nous ne nous arrêterons pas à la complaisance de l'amant qui consent à céder sa maîtresse pour deux jours : on sait que les anciens ne portaient pas la délicatesse aussi loin que nous; mais il doit paraître étonnant que la courtisane n'ait pas un motif plus puissant pour se faire livrer la jeune esclave. S'il était permis de juger Térence, je dirais qu'il aurait pu donner à Thaïs de meilleures raisons; mais les Romains étaient moins exigeants que ne le sont les Français. Au commencement d'une pièce, ils faisaient volontiers de grandes concessions à l'auteur, dans l'espoir d'être amusés.

Acte II, scène 3, p. 301. — C'est le parasite Gnaton qui ouvre la scène. Il faut en convenir, le théâtre ancien avait des priviléges dont le théâtre moderne ne pourra jamais user. Quel auteur oserait introduire un personnage qui, dans un long *a parte*, viendrait faire l'exposition de son caractère. Certes, tout ce que Gnaton dit de lui-même, Parmenon pouvait le dire avant son arrivée. Si cela n'ôte rien au mérite de Térence, il reste prouvé, du moins, que dans nos compositions dramatiques, on veut aujourd'hui une plus grande vraisemblance.

P. 305. — Cet orgueil de Gnaton, qui veut que les parasites prennent désormais le nom de *Gnatoniciens*, est on ne peut pas plus comique : il rappelle le *Furbum Imperator* de Molière. De tous les parasites que l'on a introduits sur la scène française, aucun n'a l'originalité de Gnaton. Celui-ci allie une flatterie ironique à l'adresse et à la gourmandise.

Page. 305. — *Comment se porte Parmenon ? — Sur ses jambes.* Molière a placé bien plaisamment cette partie de scène dans le *Bourgeois gentilhomme.*

Dernière scène de l'acte. — Cette scène est très-vive ; le jeune homme, tout en parlant de son amour, lance des traits d'une fine satire, achève l'exposition, explique ce qui pouvait rester d'obscur dans l'intrigue, et en comparant à son sort le bonheur de l'eunuque que l'on conduit dans la maison qu'habite celle qu'il aime, il amène très-naturellement la proposition que lui fait l'esclave de l'y introduire à la place, et sous le nom et les habits de cet eunuque.

Acte III, scène 1, p. 335. — Gnaton dit au capitaine Thrason : *La gloire que les autres ont acquise avec bien de la peine, on se l'approprie par ses discours, quand on a l'esprit que vous avez.* Le parasite, en paraissant faire un compliment à cet imbécile Thrason, lui dit la plus grande impertinence.

Toute cette scène est d'un comique admirable ; elle doit avoir fourni à Molière cette scène charmante de *l'intrigant courtisan* et du *bourgeois gentilhomme.*

Scène 2, p. 347. Thrason s'écrie : *Moi, un pareil eunuque, dans un besoin!* etc. Quoique ce trait doive paraître extrêmement grossier, même lorsqu'on se rappelle les mœurs des Romains, il est pourtant lancé avec tant d'adresse qu'il ne peut être bien compris que des hommes corrompus. Térence en le mettant dans la bouche de Thrason, a sans doute voulu prouver qu'il n'y avait que les hommes de cette espèce qui pussent avouer un tel vice.

Page 349. — *Tais-toi, le plus vil des misérables.* C'est ainsi que l'esclave Parmenon parle à Gnaton. Il paraît que les esclaves avaient le privilége de traiter fort mal les citoyens ; car, par cette réplique, il insulte à la fois le capitaine et son flatteur.

Scène 3, page 353. — L'auteur ne fait paraître en ce moment ce Chrémès que pour reprendre l'intrigue principale, et préparer son dénouement dont on avait été distrait par le déguisement de l'eunuque.

Scène 5, page 357. — Voici encore un nouveau personnage qui ne tient en rien à l'action, mais qui sert l'auteur dans la scène suivante. Il fournit à Chrémès les moyens d'exprimer son ravissement, et à Térence l'occasion de peindre les mœurs des jeunes Romains dont l'indiscrétion, en fait d'amours, était au moins aussi grande que de nos jours. Les anciens comiques n'avaient point autant d'entraves que les modernes. Avaient-ils besoin d'amener une scène qui leur paraissait piquante? ils créaient un nouveau personnage. Un auteur moderne qui prendrait une pareille licence, serait accusé de ne pas connaître les premières règles de son art.

Scène 3, p. 361. — Cherée raconte à son ami comment il est devenu amoureux de Pamphila, de quelle ruse il s'est servi pour s'introduire dans la maison de Thaïs, etc. Voilà le grand vice de cette scène. Cherée est obligé de répéter ce que le public sait depuis longtemps; et cela est nécessaire pour arriver aux détails *singuliers* qu'il donne de son *entrevue* avec sa maîtresse. — Quelle idée devons-nous avoir des mœurs des Romains, qui souffraient qu'on peignît dans tous ses détails, une aventure dont les résultats devaient se deviner facilement, d'après le déguisement de Cherée et son admission dans la maison de Thaïs.

Acte IV, p. 373. — Le quatrième acte commence par deux monologues de deux différents personnages qui arrivent l'un après l'autre. Le premier monologue a cela d'utile qu'il fait connaître ce qui s'est passé chez le capitaine; mais le second qui n'annonce que le motif du retour de Phedria, nous semble bien faible. — Ce personnage qui, au commencement de la pièce, paraissait devoir être important, n'agit aucunement dans l'intrigue, et finit par être au dénouement d'une bassesse révoltante. — On a toujours besoin de se reporter au temps, pour croire à la vérité de pareilles mœurs.

Scène 3, p. 377. — Dans cette scène après, ces mots : *L'eunuque que vous nous avez donné, quel vacarme n'a-t-il pas fait?* Pythias raconte

encore ce que Cherée a dit à son ami à la fin du troisième acte; mais au moins, dans cette situation, la colère de Pythias est naturelle et son récit décent, si on le compare à celui du jeune homme qui entre dans les plus petits détails de sa bonne fortune. Si Térence n'avait pas su plaire aux Romains en leur présentant un tableau plus qu'érotique, il aurait pu se contenter de cette scène, pour son action dramatique.

Nous remarquerons que l'abbé Lemonnier, comme tous les traducteurs qui l'avaient devancé, a traduit ces mots de Térence, *virginem vitiavit*, par « il a déshonoré la jeune fille. » Le mot *vitiare* signifie corrompre, altérer un objet quelconque, lui enlever une qualité qui pouvait lui donner plus de prix. Quand il serait vrai qu'à Rome, une fille séduite fût une fille *déshonorée*, dans le sens où nous l'entendons, nous autres Français, la traduction n'en serait pas plus exacte, puisqu'il s'agit ici d'une esclave achetée par un soldat et cédée à une courtisane. Il était difficile de la déshonorer.

Scène 4 p. 391. — Phedria dit à l'eunuque Dorus: « Écoute, dis à présent tout le contraire. » C'est que ne pouvant plus douter, par les aveux de Dorus, que son frère ne soit coupable, il veut obtenir la rétractation de ce témoin. Mais Térence aurait peut-être dû expliquer plus clairement l'intention de son personnage.

Scène 7, p. 399. — Thaïs: *S'il en vient aux voies de fait, il sera rossé.* C'est bien là le ton d'une courtisane habituée à se défendre des libertins, et souvent à leur faire peur. Thaïs est, selon nous, le personnage le plus intéressant et le mieux dessiné de la pièce.

Scène 7, p. 401. — Thaïs: *Apporte nous la cassette avec les indices.* Les cassettes, les anneaux et les nourrices dénouaient autrefois toutes les intrigues des comédies; il faudrait beaucoup d'art à présent pour avoir recours à un pareil dénouement.

Même scène, p. 405. — « *Celui que je charge de ma défense, a besoin d'un défenseur.* » On est révolté de trouver ce jeune homme plus poltron qu'une fille. Pour l'honneur de l'humanité, et pour la gloire des anciens, nous eussions désiré que cette pièce nous offrît au moins un personnage qui eût des sentiments nobles.

Scène 8, p. 409. — Le capitaine Thrason: *Comment, lâche, est-ce avec ce torchon que tu prétends combattre?* ce n'est pas là le comique que Molière s'est approprié.

Fin du IVe. Acte. — On ne peut juger Térence que par les impressions qu'on éprouve à la lecture de ses ouvrages. Autant nous avons de plaisir à faire ressortir ses beautés, autant il nous est pénible d'être forcés de remarquer ses imperfections. La lecture de la dernière scène du quatrième acte a produit sur nous un effet désagréable. On voit que l'auteur a pris souvent une peine inutile. Les personnages ne parlent plus selon leurs caractères. Thaïs si raisonnable dans la scène précédente, et ayant de si bonnes raisons à donner de sa conduite, ne répond que par les mots d'une femme en colère à l'imbécile Thrason qui parle très-sérieusement. Le jeune Chrémès, poltron dans la scene précédente, devient très-courageux. Le parasite Gnaton est le seul qui conserve un peu son caractère. En général, l'acte entier nous a paru bien moins fort que les premiers par le dialogue et par l'action.

Acte V, scène 2, p. 423. — Pythias, en racontant le délit du prétendu eunuque, dit : *Je crois qu'il était amoureux de Pamphila.* La réponse de Thaïs est charmante : *Est-ce là ce qui fait pleurer cette fille?* Elle dit tout au spectateur déjà instruit, et la décence n'est pas blessée. Nous le répétons encore : c'est la courtisane qui est le personnage intéressant dans la pièce. Le motif qui la fait agir est toujours honnête.

Scène 2, p. 425. — Cherée, encore déguisé en eunuque, dit : *Je me sauve au plus vite dans une ruelle qui n'est pas fréquentée.* Voilà une précaution de Térence qui prouve pourtant que les Romains voulaient de la vraisemblance dans la marche d'une pièce, et que, s'ils accordaient de grands priviléges aux auteurs pour leurs monologues, leurs *a parte* et le dénouement de leurs fables, ils se montraient sévères sur d'autres objets. Pythias ne reconnaîtrait pas Cherée, s'il eût changé d'habit, et l'on voit comme il s'excuse de n'avoir pu le faire.

Même scène, p. 429. Thaïs : *Terminons cette querelle.* Nous nous plaisons à faire remarquer dans cette circonstance, la modération et la raison de Thaïs. Quelle femme honnête parlerait et agirait mieux! Oh, sans doute, c'était sur ce personnage que devait se porter tout l'intérêt de la pièce.

Scène 4, p. 439. — Monologue de l'esclave Parmenon, dans lequel il dit : *Le plus beau côté de mon triomphe, c'est d'avoir trouvé le moyen de*

faire connaître à ce jeune homme le caractère et les mœurs des courtisanes. C'est une assez singulière manière de corriger la jeunesse que de la précipiter dans le vice. Mais l'auteur avait intention de faire un tableau de la vie des courtisanes, et il ne pouvait pas trouver de meilleur moyen.

Même scène, p. 441. — Pythias, qui a entendu la censure que fait Parmenon de la vie des courtisanes, s'écrie : *Par ma foi, je me vengerai, scélérat.* Cette scène est fort comique ; il est malheureux qu'elle soit détachée de l'intrigue principale. Tandis que tout s'arrange dans la maison, et qu'on y finit véritablement la pièce, des esclaves s'amusent à se mystifier. La scène a pourtant ce résultat que l'effroi que Pythias va causer à Parmenon, amenera le père dans la maison.

Scène 5, p. 447. — Lachès : *La proximité de ma campagne me procure un agrément*, etc. Ce père qui arrive tout juste pour faire le mariage, est ce que les anciens appelaient la *machine*. Ils la regardaient comme indispensable, aussi l'employaient-ils presque toujours.

Scène 6, p. 453. — La scène de mystification entre les deux esclaves continue encore, et même d'une manière plus comique. Térence, ne pouvant plus présenter Pamphila au public, est forcé de dénouer la pièce hors du théâtre ; et c'est toujours s'en tirer très-adroitement que de finir la pièce et d'amuser le public sans lui faire voir les principaux personnages.

Scène 7, p. 457. — Térence ramène Thrason et Gnaton pour jouer, à la fin de la pièce, le plus sot rôle. Excepté le parasite, qui soutient son caractère, tous ne reviennent, et même Phedria, que pour être témoins du bonheur de Cherée, et ne restent là que pour entendre et accepter la plus vile des propositions. Nous en demandons pardon à la ville reine du monde ; mais il fallait que l'on y fût bien familiarisé avec le spectacle du vice et de la bassesse, pour que ses habitants pussent applaudir à de pareils tableaux.

Après le bon la Fontaine qui avait imité l'*Eunuque* trop littéralement pour en faire un bon ouvrage, Brueïs et Palaprat eurent l'idée de traiter ce même sujet. Mais sentant bien qu'il était impossible d'introduire un eunuque sur la *scène française*, ils y substituèrent ingénieusement un muet. On sent toutes les difficultés qu'ont dû éprouver

les auteurs en adaptant cette pièce à nos mœurs. Le fond de leur comédie pêche par une invraisemblance; il tient au caprice d'une comtesse qui veut être servie par un muet; mais cette concession faite aux auteurs, ils ont heureusement profité de la pièce de Térence, dont ils ont pris tous les personnages qu'ils ont fait agir et parler convenablement à leur intrigue. Ils n'ont pas craint de faire parler et agir Zaïde qui est la *Pamphila* de Térence. Seulement nous trouvons que les auteurs du *Muet* n'ont pas usé de tous leurs avantages. Leur première idée qui est excellente, d'avoir substitué un muet à un eunuque, pouvait recevoir plus de développemens, et leur fournir un grand nombre des scènes très-piquantes. Ce muet pouvait se trouver, à chaque instant, dans une position si difficile qu'il n'aurait pu s'en tirer sans découvrir son secret. Mais il fallait pour cela, abandonner souvent l'original, et c'est ce que les auteurs n'ont pas cru devoir faire. Puisqu'ils y tenaient tant, il nous semble qu'ils ont eu bien tort de ne pas employer le parasite Gnaton. Ce personnage est si plaisant qu'il ne pouvait qu'ajouter au comique de leur ouvrage. Mais tel qu'il est, le *Muet* sera toujours une comédie très-gaie, et qui, quoiqu'un peu passée de mode, pourrait encore plaire à la représentation.

AL. D. et AM. D.

7

